

Mort d'un expert: roman

Phyllis Dorothy James

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

P. D. James

Mort d'un expert



Texte intégral

Un village des Fens, au sud-est de l'Angleterre. Des | marécages, de la pluie, la découverte d'un cadavre de femme. Le lendemain le Pr Lorrimer, responsable du service biologie d'un laboratoire de médecine légale, est à son tour trouvé assassiné dans son bureau, toutes portes fermées.

Au fil d'une enquête extrêmement minutieuse parmi le personnel médical, le commandant Dalglish va démêler l'écheveau des passions et des rancœurs, pour aboutir à des mystères où sexe et superstition se rencontrent, bien loin de la rationalité scientifique.

Passions destructrices, vérité psychologique extraordinairement fouillée : l'auteur de *Meurtre dans un fauteuil* et d'*Un certain goût pour la mort* (Grand prix de Littérature policière 1988) nous entraîne une fois de plus dans un cauchemar ambigu et troublant.

P. D. JAMES

Mort d'un expert

ROMAN

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR
ÉRIC DIACON

FAYARD

NOTE DE L'AUTEUR

Il n'existe pas de laboratoire officiel de médecine légale en Est-Anglie, mais, même s'il y en avait un, tout rapport avec le Laboratoire Hoggatt serait extrêmement improbable, car tous les membres du Laboratoire, ainsi que tous les autres personnages de cette histoire, y compris les plus déplaisants, sont purement imaginaires et n'offrent aucune ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes.

Cet ouvrage est la traduction intégrale, publiée pour la première fois en France, du livre de langue anglaise :

DEATH OF AN EXPERT WITNESS édité par Faber and Faber Ltd.

© P. D. James, 1977. © Librairie Arthème Fayard, 1989, pour la traduction française.

LIVRE I
Sur les lieux d'un crime

Lorsque le téléphone sonna, il était très exactement 6 h 12. Il avait d'instinct noté l'heure au cadran lumineux de son réveil électrique avant d'allumer la lampe de chevet, une seconde après avoir entendu, – et fait taire – le timbre rauque du téléphone. Il lui laissait rarement le temps de sonner plus d'une fois, et pourtant, à chaque fois, il craignait que l'appel n'eût réveillé Nell. Son correspondant était familier, le message aussi. C'était l'inspecteur Doyle. La voix, dont le vague accent irlandais était quelque peu intimidant, lui parut si proche, si claire, qu'il aurait pu croire Doyle, avec sa silhouette massive, debout à côté de son lit.

« Doc Kerrison ? » La question était superflue. À une heure aussi matinale, dans cette maison à moitié vide, qui d'autre aurait pu décrocher ? Il ne répondit rien, et la voix poursuivit :

« On vient de trouver un cadavre. Dans un terrain vague – une marnière –, à un kilomètre et demi au nord-est de Muddington. Une fille. Étranglée, semble-t-il. Il ne devrait pas y avoir de problèmes, mais comme c'est tout près...

– C'est bon. Je viens. »

Doyle n'exprima ni soulagement ni gratitude. Évidemment. Quand on faisait appel à lui, Kerrison était toujours prêt à se déplacer. Il était certes payé pour ça, et bien assez ; mais ce n'était pas la seule raison pour laquelle il se montrait consciencieux jusqu'à l'obsession. D'ailleurs, il avait le sentiment que Doyle aurait eu plus de respect pour lui s'il n'avait pas toujours été aussi accommodant. Et lui-même s'en serait respecté davantage.

« C'est sur la A 142, au premier tournant après Gibbet's Cross. J'ai posté un homme sur le bord de la route. »

Il raccrocha, mit les jambes hors du lit, et nota avant de les oublier les indications qu'il venait de recevoir. Une marnière. Cela signifiait sans doute de la boue, surtout après la pluie d'hier. La fenêtre était légèrement ouverte. Il la remonta tout à fait, furieux de l'entendre grincer, et mit la tête à l'extérieur. L'odeur riche de marais, si caractéristique des Fens, le saisit tout entier, à la fois lourde et fraîche. La pluie avait cessé, et le ciel était un tumulte de nuages gris où la lune automnale, maintenant presque pleine, semblait se démener comme un fantôme ivre. Il franchit en esprit les digues et les champs désolés qui s'étendaient jusqu'aux sables décolorés du Wash et à la mer du Nord, dont la senteur iodée lui parut un instant parvenir

jusqu'à lui. Là-bas, quelque part dans l'obscurité, un corps gisait au milieu d'un décor évoquant une mort violente. Il pouvait sans difficulté imaginer la scène : les hommes dont les silhouettes noires se découpaient dans la lumière des lampes à arcs, les voitures de police soigneusement garées ; l'agitation, les phrases sans suite jetées dans l'attente de son arrivée – déjà, ils devaient consulter leurs montres pour voir combien de temps il leur restait à patienter.

Après avoir précautionneusement fermé la fenêtre, il mit un pull-over et enfila un pantalon par-dessus son pyjama. Puis il prit sa torche, éteignit la lampe de chevet, passa dans le couloir et descendit au rez-de-chaussée d'un pas prudent, restant tout près du mur pour éviter de faire grincer les marches. Aucun bruit ne lui parvenait de la chambre d'Éleanor, située à l'arrière de la maison. Mentalement, il parcourut les quelque vingt mètres et monta les trois marches qui l'en séparaient. Âgée de seize ans, sa fille avait le sommeil léger et semblait particulièrement sensible à la sonnerie du téléphone. Mais elle ne devait pas avoir entendu. Quant à William, il n'avait pas besoin de s'inquiéter pour lui. Il avait trois ans et, une fois endormi, ne se réveillait jamais avant le matin.

Ses pensées comme ses gestes obéissaient à la routine. Il était très fidèle aux habitudes. Il se rendit d'abord dans la petite salle d'eau située près de la porte de derrière, où l'attendaient ses bottes de caoutchouc et les grosses chaussettes rouges qui demeuraient toujours à l'intérieur, comme une paire de pieds amputés. Retroussant ses manches au-dessus du coude, il commença par se laver les mains et les avant-bras, puis se passa la tête sous l'eau. Il répétait ces ablutions quasi rituelles avant comme après chaque affaire. Depuis longtemps, il ne se demandait plus pourquoi. Il éprouvait le besoin de le faire pour se rassurer, comme on accomplit un rite religieux ; il fallait d'abord qu'il s'asperge dans un geste de consécration, puis qu'il se lave à fond pour obtenir l'absolution, comme si, en même temps que son corps, c'était son esprit qu'il débarrassait des traces et de l'odeur laissées par son travail. Il se redressa pour prendre une serviette et vit dans le miroir éblouissant un visage qui lui fit penser à celui d'un noyé, les traits déformés, la mâchoire affaissée, les yeux gonflés à demi-cachés par des mèches de cheveux noires et brillantes. La mélancolie du petit matin le saisit. Il songea :

« La semaine prochaine, j'aurai quarante-cinq ans, et qu'est-ce que j'ai fait ? Qu'est-ce que j'ai ? Cette maison, deux enfants, un mariage raté, et un travail que j'ai peur de perdre parce que c'est le seul domaine où je peux croire que j'ai réussi. » Le vieux presbytère, hérité de son père, était sans hypothèques ; il ne pouvait pas en dire autant de sa vie. L'amour – ou son absence –, le besoin croissant qu'il en

éprouvait depuis que l'espoir, terrifiant, était soudain réapparu, tout cela n'était qu'un fardeau. L'angoisse était partout et le guettait jusque dans son travail, le domaine où il se sentait le plus en sécurité.

Tandis que, doigt par doigt, il s'essuyait les mains, la vieille inquiétude familière lui revint, pesante comme une tumeur. Il n'avait pas encore été nommé pathologiste en chef en remplacement du vieux Dr. Stoddard, ce dont il avait très envie. La nomination officielle ne lui vaudrait pas plus d'argent. La police avait déjà recours à ses services, et le payait généreusement pour chaque affaire. Grâce à cela et aux honoraires qu'il touchait pour ses autopsies, il avait un revenu qui expliquait en partie pourquoi ses collègues du service de pathologie de l'hôpital général du district non seulement l'enviaient, mais supportaient mal les absences imprévisibles occasionnées par son travail pour la police, les longues journées passées au tribunal, l'inévitable publicité.

Oui, cette nomination lui semblait importante. Si le ministère de l'Intérieur s'adressait ailleurs, il lui serait difficile de continuer à justifier auprès de la direction locale de la santé publique son arrangement particulier avec la police du coin. Mais il n'était pas sûr qu'on veuille de lui. Il se savait un bon médecin légiste, de toute confiance, professionnellement plus que compétent, méticuleux jusqu'à la maniaquerie, un témoin convaincant, pratiquement incollable. Lorsqu'on l'appelait à témoigner, la police savait bien qu'aucun contre-interrogatoire ne risquait de faire chanceler l'édifice de ses preuves soigneusement accumulées ; mais il craignait parfois qu'on le trouvât trop scrupuleux. Il n'avait pas l'esprit de camaraderie, le mélange de cynisme et de machisme qui faisaient le succès de Stoddard. Si l'on devait se passer de lui, on ne le regretterait guère, et il doutait beaucoup que l'on se mît en quatre pour garder ses services.

La lumière du garage était aveuglante. La porte bascula sans difficulté, et la lumière se répandit sur le gravier et les bords mal entretenus de la pelouse argentée. Heureusement, elle ne pouvait réveiller Nell : sa chambre donnait de l'autre côté de la maison. Avant de mettre le moteur en marche, il étudia la carte. Muddington. La ville était à la limite de son secteur, à moins de trente kilomètres en direction du nord-ouest ; avec un peu de chance, le trajet ne lui prendrait pas une demi-heure. Si l'équipe du Laboratoire était déjà là – et Lorrimer, le biologiste en chef, ne manquait aucun homicide à moins d'un empêchement –, il n'aurait sans doute pas grand-chose à faire. En restant, mettons, une heure sur les lieux, il serait de retour avant que Nell ne se réveille, en sorte qu'il n'aurait pas besoin de lui dire qu'il avait dû sortir. Il éteignit la lumière du garage. Précautionneusement, comme si la délicatesse de son geste allait

rendre le moteur moins bruyant, il actionna le démarreur. La Rover s'avança lentement dans la nuit.

2

Debout derrière les rideaux de la fenêtre du palier, abritant d'une main la flamme de la bougie, Eleanor Kerrison vit soudain s'allumer les feux arrière de la Rover tandis que celle-ci s'arrêtait à la grille avant de tourner à gauche puis de disparaître à sa vue. Elle attendit d'être certaine qu'elle n'apercevait plus la moindre trace de phares, après quoi elle se détourna et se dirigea vers la chambre de William. Elle savait qu'il serait endormi. Il était gourmand de l'oubli que lui procurait le sommeil. Et tandis qu'il dormait, elle savait qu'il était en sécurité, à l'abri de toute inquiétude. À l'observer alors, elle éprouvait une joie si douce, faite de tendresse et de pitié, que, prise entre la peur de ses pensées et celle des cauchemars que le sommeil pouvait lui apporter, il lui arrivait d'emmener son bougeoir dans la chambre de l'enfant et de passer une heure ou davantage blottie à côté de son lit, les yeux fixés sur son visage paisible, oubliant peu à peu sa propre agitation.

Bien qu'elle sût qu'il ne s'éveillerait pas, elle abaissa la poignée de la porte avec autant de prudence que si elle risquait d'exploser. La lumière de la lune, qui tombait droit sur elle à travers la fenêtre sans rideaux, rendait désormais la bougie inutile. Emmailloté dans un pyjama sale, William dormait comme d'habitude, étendu sur le dos, les deux bras au-dessus de la tête penchée sur le côté, comme si le cou, où elle voyait battre son poulx, était trop faible pour la porter. Ses lèvres étaient légèrement entrouvertes, mais elle ne le voyait ni ne l'entendait respirer. Tandis qu'elle l'observait, il ouvrit brusquement les yeux, tourna vers elle un regard aveugle et les referma aussitôt, offrant à nouveau l'apparence de la mort.

Elle ferma doucement la porte, regagna sa chambre, se drapa dans son édredon puis se dirigea vers le haut de l'escalier. L'imposante balustrade de chêne plongeait dans les ténèbres de l'entrée, d'où lui parvenait le tic-tac de l'horloge, aussi anormalement sonore et menaçant que celui d'une bombe à retardement. L'odeur de la maison lui monta aux narines, une aigre odeur de thermos mal lavé où flottaient les tristes relents de lourds repas ecclésiastiques. Posant son chandelier contre le mur, elle s'assit sur la marche supérieure de l'escalier, s'emmitoufla frileusement dans l'édredon et laissa son regard errer dans les ténèbres. Sous ses pieds nus, le tapis de l'escalier

lui paraissait grumeleux. Jamais Miss Willard n'y passait l'aspirateur sous prétexte que son cœur ne lui permettait pas de le porter de marche en marche, et son père paraissait insensible au mauvais entretien, à la saleté de la maison. C'est vrai qu'il y était si rarement. Parfaitement immobile dans les ténèbres, elle se mit à penser à lui. Peut-être était-il déjà sur les lieux du crime. Tout dépendait de la longueur du trajet qu'il avait à faire. Si l'endroit se trouvait à la périphérie de son secteur, peut-être ne rentrerait-il pas avant midi.

Mais ce qu'elle espérait, c'est qu'il revienne avant le petit déjeuner, qu'il la trouve là, blottie au haut de l'escalier, épuisée par l'attente, effrayée par la solitude où il l'avait laissée. Il sortirait doucement de la voiture, laisserait la porte du garage ouverte pour ne pas risquer de la réveiller en la fermant, et entrerait comme un voleur par la porte de derrière. Elle entendrait l'eau couler dans le cabinet de toilette du rez-de-chaussée, ses pas sur le carrelage de l'entrée. Puis il lèverait les yeux et la verrait. Il monterait l'escalier en courant, partagé entre son inquiétude pour elle et sa crainte de déranger Miss Willard, le visage brusquement vieilli par la fatigue et l'anxiété tandis que ses bras se refermeraient autour de ses épaules frissonnantes.

« Nell, chérie, depuis quand es-tu là ? Tu n'aurais pas dû te lever. Tu vas attraper froid. Viens, ma fille, tu n'as plus rien à craindre, maintenant. Allez, je vais te remettre au lit, et tu vas essayer de dormir encore un peu pendant que je prépare le petit déjeuner. Je le monterai sur un plateau d'ici une demi-heure. Ça te va ? »

Et il la reconduirait dans sa chambre tout en la cajolant, tout en la rassurant, tout en faisant semblant de ne pas avoir peur, peur qu'elle se mette à appeler sa mère, que Miss Willard ne vienne, geignarde et culpabilisante, se plaignant qu'elle avait besoin de son sommeil, peur que tout finisse mal et qu'il doive se séparer de William. Elle savait bien qu'il adorait William, qu'il ne supporterait pas de le perdre. Et pour garder William, pour empêcher le tribunal d'en donner la garde à maman, il fallait qu'elle-même reste là pour s'occuper de lui.

Elle se mit à penser à la journée qui l'attendait. C'était un mercredi, un jour gris. Pas un jour noir comme ceux où elle ne voyait pas son père du tout, mais pas un jour doré comme le dimanche, où, à moins d'un travail imprévu, il était presque toujours là. Immédiatement après le petit déjeuner, il irait à la morgue faire l'autopsie du corps et celle des morts de l'hôpital, des vieux, des suicidés, des victimes d'accident. Mais le corps serait probablement le premier. Priorité au meurtre. Au Labo, c'est ce que tout le monde disait. Sans vraie curiosité, elle se demanda ce que, en ce moment même, il était en train de faire au cadavre inconnu, jeune ou vieux, de sexe masculin ou féminin. Quoi qu'il fasse, le corps n'en saurait rien, ne sentirait rien.

Les morts n'avaient plus rien à craindre, et l'on n'avait plus rien à craindre d'eux. Les vivants seuls pouvaient faire mal. Et soudain, deux ombres bougèrent dans les ténèbres de l'entrée, et elle entendit la voix de sa mère, haut perchée, tellement inhabituelle, qu'elle était effrayante, une voix tendue, cassée, étrangère.

« Toujours ton travail ! Ton sacré travail ! Là, tu es parfait. Mais tu n'as pas le courage d'être un vrai médecin. Il a suffi qu'un jour tu te trompes de diagnostic, et tu as laissé tomber. Les corps vivants, le sang qui coule, les nerfs qui sentent, c'était trop pour toi. Tu es juste bon à disséquer les morts, hein ? Là, tu te sens bien, tu te sens à la hauteur. Et puis on te respecte, on a besoin de toi, on t'appelle le jour, la nuit, la police te fait des courbettes. Qu'est-ce que ça peut faire que moi, je croupisse dans ce patelin avec tes enfants ? Tu ne me vois même plus. Je t'intéresserais bien plus si j'étais morte, si tu devais t'occuper de mon cadavre. Là, tu serais bien forcé de faire attention à moi. »

Puis le bredouillement défensif de son père, sa voix désespérée, pitoyable. Elle était cachée dans l'obscurité, et elle aurait voulu crier : « Ne lui réponds pas comme ça. Ne prends pas ce ton de victime. C'est cette attitude-là qui fait qu'elle te méprise. »

Ses mots, à peine audibles, lui parvenaient par bribes :

« Qu'est-ce que tu veux ? C'est mon travail. C'est tout ce que je sais faire, et je le fais comme je peux. » Puis, plus clairement : « C'est grâce à ça qu'on vit.

– Pas moi, non. Pour moi, c'est fini. »

Et le brusque claquement de la porte.

Le souvenir était si vivant qu'elle crut entendre réellement la porte se refermer. Elle se mit debout, serrant l'édredon autour d'elle, prête à les appeler. Mais elle vit alors que l'entrée était vide. Il n'y avait personne, rien qu'un rayon de lune filtrant à travers le vitrail de la porte d'entrée, rien que le tic-tac de l'horloge, la masse sombre des vêtements suspendus dans le vestibule. Elle se rassit.

Et puis elle se souvint. Elle avait quelque chose à faire. Elle glissa la main dans la poche de sa robe de chambre et en retira précautionneusement la figurine en pâte à modeler représentant le docteur Lorrimer. Elle l'approcha de la bougie, et, constatant qu'elle était intacte, elle ôta les peluches qui s'y étaient fixées, redressa les membres légèrement déformés, remit en place quelques-uns des fils noirs figurant les cheveux. La blouse blanche, confectionnée avec un vieux mouchoir, était particulièrement réussie, songea-t-elle. Dommage qu'elle n'ait pas disposé d'un mouchoir à lui, de cheveux à lui. La figurine représentait davantage que le Dr. Lorrimer, qui l'avait maltraitée, qui avait maltraité William, qui les avait pratiquement

jetés hors du Laboratoire. Elle représentait le Laboratoire tout entier.

Maintenant, elle allait la tuer. Doucement, elle tapa la tête contre la balustrade. Mais le visage ne fit que s'aplatir, perdant les traits qu'elle avait voulu lui donner. Elle le remodela patiemment puis l'approcha de la flamme. Mais l'odeur était désagréable, et elle eut peur que la blouse ne prenne feu. Elle enfonça alors l'ongle de son petit doigt juste derrière l'oreille gauche. La coupure était nette, s'ouvrant jusqu'au cerveau. Voilà qui était mieux. Elle poussa un soupir de soulagement. Puis, prenant le cadavre dans la main, elle serra longuement les doigts pour le réduire en une masse informe. Enfin, elle se pelotonna dans son édredon et reprit calmement son attente.

3

La voiture, une Mini Morris verte, avait basculé par-dessus le rebord d'une petite dépression et atterri comme un gros insecte quelques mètres plus bas sur un plateau herbeux. Elle devait être là depuis des années, livrée au pillage, jouet clandestin pour les enfants du coin, refuge inespéré pour les vagabonds comme cet alcoolique septuagénaire qui avait découvert le corps. Les roues avant manquaient ; les roues arrière étaient mangées de rouille et leurs pneus racornis incrustés dans le sol ; la peinture était écaillée, délavée ; le volant avait disparu et il ne restait rien du tableau de bord. Deux lampes à arc, respectivement installées au sommet du talus et au bord du plateau, éclairaient sa carcasse délabrée. Ainsi illuminée, songea Kerrison, elle ressemblait à une sculpture moderne grotesque et prétentieuse, symboliquement placée aux portes du chaos. Le siège arrière, dont le rembourrage s'échappait à travers le plastique fendu, avait été sorti du véhicule et gisait à côté.

Sur le siège avant reposait le corps d'une jeune fille. Ses genoux étaient pudiquement serrés, ses yeux vitreux, à peine ouverts, avaient quelque chose de rusé, et sa bouche, qui ne portait pas trace de rouge à lèvres, était figée dans un sourire que prolongeaient deux filets de sang. Le visage, au regard vide de clown, avait sans doute été joli, et gardait une fragilité enfantine. Le manteau, certainement trop léger pour une nuit de début novembre, était remonté jusqu'à la taille. Les jambes, gainées de bas, étaient entièrement découvertes, laissant voir jusqu'au porte-jarretelles, dont les agrafes mordaient dans la chair blanche et grassouillette des cuisses.

Examinant le corps sous les yeux attentifs de Lorrimer et Doyle, il s'étonnait, comme bien souvent en pareil cas, que la scène eût l'air à

ce point irréaliste, anormale, si singulièrement et ridiculement déplacée qu'il dut retenir un rire nerveux. Cette impression, il ne la ressentait pas aussi fortement quand le cadavre était déjà en décomposition. Pour lui, c'était alors comme si la chair pourrie, rongée de vers, comme si les vêtements souillés et en lambeaux retournaient déjà à la terre qui collait à eux, prête à les engloutir, et il ne leur trouvait rien de plus extraordinaire qu'à un tas de compost ou de feuilles en train de se décomposer. Mais là, avec ces projecteurs qui accusaient les formes et les couleurs, le corps, d'apparence encore si humaine, était à la fois burlesque et absurde, et la joue pâle semblait aussi artificielle que le plastique taché contre lequel elle reposait. Il paraissait grotesque qu'on ne pût rien pour elle. Comme toujours, il dut refréner son envie de coller sa bouche à la sienne, de plonger une aiguille dans le cœur encore chaud pour tenter de la ranimer.

Il s'était étonné de trouver sur place le nouveau directeur du Laboratoire de Recherches légales, Maxim Howarth, jusqu'au moment où il se rappela l'avoir entendu dire qu'il s'occuperait du prochain meurtre. Sans doute attendait-on de lui un commentaire. Retirant la tête de l'intérieur de la voiture, il se retourna et dit :

« On l'a certainement étranglée avec les mains. Le saignement de la bouche a été provoqué par la langue, prise entre les dents. Cette forme de strangulation correspond forcément à un meurtre ; il ne peut s'agir d'un suicide. »

Howarth répondit d'une voix neutre : « Je m'étonne que le cou ne porte pas davantage de marques.

– Ça peut arriver. Des marques, il y en a toujours, mais elles sont plus ou moins importantes selon la position de l'agresseur et de la victime, la façon dont le cou a été saisi, le degré de pression. Je vais sûrement découvrir des contusions profondes, même si, superficiellement, on ne voit pas grand-chose. C'est ce qui arrive quand le meurtrier maintient sa pression jusqu'au moment de la mort ; les vaisseaux se sont vidés de leur sang et le cœur a cessé de battre avant que les mains ne se soient retirées. La mort est survenue par asphyxie, je ne doute pas d'en trouver les signes. Mais ce qui est intéressant, ici, c'est le spasme cadavérique. Comme vous le voyez, sa main est crispée sur la poignée de son sac. Les muscles sont absolument rigides, ce qui prouve que les doigts se sont refermés à l'instant de la mort. C'est la première fois que je vois un spasme cadavérique dans un cas de strangulation manuelle – très intéressant. Elle doit être morte extrêmement rapidement. Mais vous comprendrez mieux ce qui s'est passé en lisant le rapport d'autopsie. »

L'autopsie, bien sûr, songea Howarth. Il se demandait quand Kerrison allait s'y mettre. Il n'avait pas peur pour ses nerfs, mais pour

son estomac, et il regrettait maintenant de s'être engagé à y assister. Une fois qu'on était mort, il n'y avait plus d'intimité ;

la seule chose qu'on pouvait espérer, c'était un peu de respect. Il lui paraissait monstrueux que, demain, un étranger comme lui puisse contempler sans honte la nudité de cette fille. Mais pour l'instant, il en avait bien assez vu. Il pouvait se retirer sans perdre la face. Remontant le col de son Burberry contre le vent frais du matin, il gravit le talus et se planta au bord du chemin pour regarder la scène. Avec cet éclairage, les rares moments d'activité coupés de longues attentes, l'attention portée aux détails, on aurait dit le tournage d'un film. Le corps aurait parfaitement pu être celui d'une actrice simulant la mort. Il s'attendait presque à voir un policier s'approcher d'elle pour réarranger ses cheveux.

Le jour était tout proche. Derrière lui, à l'est, le ciel commençait déjà à pâlir, et le terrain vague, qui était apparu tout à l'heure comme un néant d'obscurité, prenait lentement une forme et une identité. À l'ouest, il voyait s'allumer les premières fenêtres d'une rangée de maisons modestes, dont les façades se devinaient à peine sous la découpe sombre de leurs toits identiques et bien alignés. Le chemin cahoteux par lequel il était arrivé, et qui, dans la lumière des phares, avait cet aspect raboteux des paysages lunaires, retrouvait un aspect banal en même temps qu'une direction. Rien ne semblait plus mystérieux. Il avait devant lui un terrain vague situé aux confins de la ville, semé de détritrus, entouré de rares arbres surplombant un fossé. Il savait le fossé plein d'orties et de choses innommables, les arbres malmenés par des vandales, leurs troncs labourés d'initiales, des rameaux cassés pendant à leurs branches inférieures. C'était un no man's land urbain, l'endroit idéal pour un crime.

Il avait eu tort de venir, bien sûr, il aurait dû comprendre que le rôle de voyeur était toujours ignoble. Et rien n'était plus démoralisant que de rester planté sans rien faire devant des hommes qui déployaient leur compétence professionnelle : Kerrison, l'expert en cadavres, qui semblait pratiquement renifler le corps ; les photographes, qui ne parlaient que d'angles et d'éclairage ; l'inspecteur Doyle, imprésario de la mort, enfin responsable d'un meurtre, laissant percer l'excitation d'un gosse qui vient de recevoir un nouveau jouet. Alors qu'il attendait l'arrivée de Kerrison, Doyle avait même carrément ri, d'un gros rire éclatant dans le vide. Et Lorrimer ? Avant de s'approcher du corps, il s'était discrètement signé. Le geste avait été si bref qu'il aurait échappé à Howarth s'il n'avait prêté attention à tout ce que faisait Lorrimer. Les autres n'avaient pas paru étonnés. Peut-être avaient-ils l'habitude. Domenica ne lui avait pas dit que Lorrimer était pratiquant. Mais il est vrai que sa sœur ne

lui racontait rien de son amant. Elle ne l'avait même pas informé que l'aventure était terminée. Mais à voir la tête que faisait Lorrimer depuis un mois, il avait compris sans difficulté. La tête de Lorrimer, les mains de Lorrimer. C'était curieux qu'il n'ait pas remarqué la longueur de ses doigts avant de le voir emballer très délicatement la main de la fille dans un sac de plastique, pour éviter, ainsi qu'il l'avait expliqué du ton professionnel qu'exigeait son rôle d'instructeur, que rien ne soit perdu de ce qui pouvait être analysé. Et lorsqu'il avait prélevé du sang au bras mou et charnu du cadavre, il avait enfoncé l'aiguille dans la veine avec autant de précautions que s'il risquait encore de lui faire mal.

Les mains de Lorrimer. Howarth chassa de son esprit les images trop parlantes, qui le torturaient. Jusqu'ici, il avait parfaitement supporté les amants de Domenica. Il n'avait même jamais été jaloux de son défunt mari. Il avait trouvé tout à fait normal qu'elle ait fini par se marier, comme elle aurait acheté, dans un moment d'ennui et par besoin de nouveauté, un manteau de fourrure ou quelque bijou. En fait, Charles Schofield lui avait été sympathique. Alors comment se faisait-il que la pensée de Lorrimer dans le lit de sa sœur lui eût dès le départ été intolérable ? Dans son lit proprement dit, il n'avait d'ailleurs jamais pu y être, en tout cas pas à Leamings. Une fois de plus, il se demanda dans quelles conditions ils se retrouvaient, comment Domenica s'y était prise pour avoir un nouvel amant sans que le Laboratoire l'apprenne, sans que tout le village soit au courant. Où et comment pouvaient-ils donc se rencontrer ?

L'histoire avait nécessairement dû commencer à ce dîner désastreux d'il y a un an. À l'époque, il lui avait paru à la fois naturel et convenable de fêter sa nomination en invitant chez lui les principaux membres du personnel. Il se souvenait du menu : melon, bœuf Stroganoff et salade. Comme lui, Domenica adorait bien manger, et parfois même faire la cuisine. Il avait ouvert à cette occasion un bordeaux de 1961 parce que Dom et lui en avaient envie et qu'il ne lui serait pas venu à l'idée d'offrir moins à ses hôtes. Sa sœur et lui s'étaient changés comme ils en avaient l'habitude. Ils trouvaient amusant de s'habiller pour dîner, et de séparer ainsi leur journée de travail de la soirée qu'ils passaient ensemble. Ce n'était pas de sa faute si Bill Morgan, l'inspecteur des voitures, était venu en pantalon de velours avec une chemise sans cravate : ni lui ni Dom ne se souciaient de la façon dont leurs invités s'habillaient. Si Bill Morgan s'était senti gêné, il apprendrait à mieux choisir la manière de se vêtir ou à être excentrique avec plus de confiance.

Jamais il n'était venu à l'esprit de Howarth que les six responsables qu'il avait réunis à sa table, éclairée aux chandelles, et que même le

vin n'avait pas déridés, interpréteraient toute cette soirée comme une charade gastronomique dont le but était de prouver sa supériorité sociale et intellectuelle. Paul Middle-mass, responsable scientifique de l'examen des documents, avait heureusement apprécié le vin, remplissant lui-même son verre en observant son hôte de ses yeux ironiques. Et Lorrimer ? Lorrimer n'avait pratiquement rien mangé ni bu ; il retirait son verre avec irritation à chaque fois qu'on voulait le remplir, et fixait sur Domenica des regards brûlants comme si jamais auparavant il n'avait vu de femme. Et c'est sans doute ainsi que l'affaire avait commencé. Pour ce qui est de savoir quand ils s'étaient revus, comment ils s'étaient retrouvés, Domenica ne lui en avait rien dit.

À tous points de vue, le dîner avait été un fiasco. Mais il continuait à se demander ce que ses hôtes avaient espéré. Une soirée passée à boire dans la douillette salle réservée du *Moonraker* ? Une fête dans la salle communale, avec le personnel complet du Laboratoire, y compris la femme de ménage, Mrs. Bidwell, et le gardien, le vieux Scobie ? Des rires et des chansons dans le pub de l'endroit ? En fait, ils s'étaient peut-être dit que le premier geste aurait dû venir de leur part. Mais c'eût été admettre qu'il y avait deux camps. Or la légende voulait que le Laboratoire formât une seule équipe, travaillant au même but sous la gouverne à la fois souple et ferme du directeur. À Bruche, il s'en était fort bien tiré. Mais il dirigeait là un laboratoire de recherches œuvrant dans un unique domaine. C'était tout autre chose que de diriger une équipe dont les membres étaient spécialisés dans une douzaine de disciplines, suivaient des méthodes personnelles, et devaient pouvoir défendre leurs conclusions là où leurs qualités d'experts seraient littéralement jugées, c'est-à-dire à la barre des témoins, dans un tribunal. Il n'y avait guère d'endroit au monde où l'on était plus solitaire, et lui même ne s'y était jamais trouvé.

Il savait que le docteur Mac, son prédécesseur, avait parfois, selon son expression, mis la main à la pâte, trottant de-ci de-là sur les lieux d'un crime comme un vieux chien de chasse retrouvant des odeurs à demi oubliées, effectuant lui-même les analyses, et apparaissant finalement à la barre comme un prophète ressuscité de l'Ancien Testament, respectueusement salué par le juge, et aussi chaleureusement accueilli par les avocats qu'un vieux camarade de beuverie après une longue absence. Mais ce comportement n'était pas fait pour lui. Il avait pour fonction de diriger le Laboratoire, et il le dirigerait à sa façon. Dans la lumière glacée de l'aube, il se demandait avec une honnêteté un peu morbide si sa décision de suivre le prochain meurtre depuis l'endroit où il avait été commis jusqu'au procès correspondait à son désir d'apprendre ou à l'envie de faire bonne impression, voire de se concilier les membres du personnel, de

leur montrer qu'il appréciait leurs qualités et souhaitait faire équipe avec eux. Si tel était le cas, il s'était lourdement trompé, ajoutant ainsi à la liste des erreurs qu'il accumulait depuis son entrée en fonctions.

Ils semblaient avoir presque terminé. On avait dégagé le sac des doigts raides de la fille et, de ses mains gantées, Doyle en étalait le maigre contenu sur un plastique posé sur le capot de la voiture : un porte-monnaie, un tube de rouge à lèvres, une feuille de papier pliée... Pauvre gosse, c'était probablement une lettre d'amour. Howarth se demanda si Lorrimer avait écrit à Dom. Quand le facteur arrivait, il était toujours le premier à la porte, et il avait coutume d'apporter son courrier à sa sœur. Il se pouvait que Lorrimer le sût. Mais comment se serait-il passé d'écrire ? Il fallait bien qu'ils se fixent rendez-vous. Et Lorrimer pouvait difficilement téléphoner, sachant que lui, Howarth, risquait de prendre la communication.

Maintenant, on déplaçait le corps. Le fourgon de la morgue s'était rapproché, et le brancard attendait. Les policiers avaient sorti de leur voiture des barrières métalliques et s'apprêtaient à les dresser autour de la Morris. Bientôt, il y aurait là les spectateurs habituels, les enfants trop curieux chassés par les adultes, les photographes de presse. Il voyait Lorrimer et Kerrison discuter un peu à l'écart, leurs têtes sombres toutes proches l'une de l'autre. Doyle rangeait son calepin et surveillait l'enlèvement du corps comme s'il s'agissait de la pièce maîtresse d'une exposition et qu'il craignait que quelqu'un ne l'abîme. Il faisait presque jour.

Il attendit que Kerrison eût regagné le chemin et marcha avec lui jusqu'à l'endroit où les voitures étaient garées. Son pied heurta une boîte de bière, qui rebondit sur les cailloux et aboutit contre la carcasse rouillée de ce qui semblait être un vieux landau. Le bruit, sec comme un coup de pistolet, le fit tressaillir.

« Drôle d'endroit pour mourir ! dit-il d'une voix sinistre. Mais où sommes-nous, au juste ? Je me suis laissé guider par les voitures de la police.

– Les gens du coin appellent cet endroit la marnière. On en extrait depuis le Moyen Âge un mélange d'argile et de calcaire. Il n'y a pas de véritable roche, dans la région, alors on se servait de cette marne pour la construction, même pour des intérieurs d'église, comme à Ely, la chapelle Notre-Dame. La plupart des villages ont leur marnière. Aujourd'hui, bien sûr, on ne les exploite plus, et au printemps, en été, certaines font un très joli paysage, de petites oasis de fleurs sauvages. »

Il parlait d'un ton mécanique, comme un guide répétant pour la énième fois un texte appris par cœur. Lorsqu'il eut regagné sa voiture, il parut soudain sur le point de tomber et de chercher appui contre la

carrosserie. Howarth se demanda s'il était malade ou si c'était seulement un effet de la fatigue. Puis le médecin se redressa, et, s'efforçant de mettre un peu d'entrain dans sa voix, il annonça :

– Je m'occuperai de l'autopsie demain, à l'hôpital St-Luke. On vous expliquera où me trouver à l'entrée. Je laisserai des instructions. »

Il eut un geste d'adieu et un sourire forcé puis se glissa dans la voiture et ferma la portière. Lentement, la Rover rejoignit la route.

Howarth avait conscience que Doyle et Lorrimer étaient à côté de lui. L'excitation de Doyle était presque palpable. Il se tourna pour regarder, au-delà de la marnière, la lointaine rangée de maisons, dont les murs de brique jaune et les petites fenêtres carrées étaient désormais parfaitement visibles.

« Il doit être par là. Probablement au lit. En tout cas, s'il ne vit pas seul. Ce ne serait pas logique qu'il soit debout si tôt, non ? Il doit être couché, à se demander comment avoir l'air naturel, à attendre le bruit d'une voiture, un coup de sonnette à la porte. S'il vit seul, bien sûr, c'est une autre affaire. En ce cas, il doit rôder dans la pénombre, se demandant s'il ferait bien de brûler ses vêtements, d'ôter la boue de ses chaussures. Mais il ne pourra pas se débarrasser de tout. Supprimer toutes les traces. Et pour ses vêtements, la chaudière est trop petite. En plus, quelle explication donnerait-il si on demandait à les voir ? C'est donc possible qu'il ne fasse rien. Qu'il reste simplement couché à attendre. Il n'a pas fermé l'œil, cette nuit. Et il ne dormira pas avant un bon bout de temps. »

Howarth ne se sentait pas bien. La veille, il avait dîné tôt et légèrement, et il savait qu'il avait faim. Avoir la nausée avec l'estomac vide était particulièrement désagréable. Il contrôla sa voix, ne montrant rien qu'un intérêt professionnel.

« Vous pensez donc que le cas est simple ?

– Les crimes locaux sont toujours simples. Et c'est un crime local, j'en suis certain. Le type était marié ; dans le sac de la fille, on a retrouvé un billet d'entrée pour le bal du coin et une lettre de menaces au cas où elle continuerait de s'intéresser à un autre. Un étranger n'aurait pas connu cet endroit. Et s'il l'avait connu, elle n'aurait pas accepté de s'y rendre avec lui. D'après l'air qu'elle avait, ils doivent être restés tranquillement ensemble jusqu'au moment où il a porté les mains à sa gorge. Tout ce qu'il reste à savoir, c'est s'ils sont venus ensemble ou s'il est arrivé plus tôt et qu'il l'a attendue.

– Vous avez pu identifier la fille ?

– Pas encore. Il n'y avait pas d'agenda dans son sac. Ce n'était pas le genre de fille à ça. Mais je saurai d'ici une demi-heure. »

Il se tourna vers Lorrimer.

« Je voudrais que les pièces à conviction soient au Labo aux environs de neuf heures. Je vous serais reconnaissant de commencer par vous occuper de ça, d'accord ? »

Lorrimer répondit d'un ton sec :

« Le meurtre a toujours priorité. Vous le savez bien. »

L'air satisfait qu'afficha Doyle eut le don d'agacer Howarth.

« Je suis ravi de vous l'entendre dire ! Parce que l'affaire Gutteridge, ça commence à bien faire. Je suis passé au service de Biologie, hier, et Bradley m'a dit que le rapport n'était pas encore prêt ; il travaillait sur un détail concernant la défense. Tout le monde connaît la fable qui veut que le Labo soit indépendant de la police ; parfois, je suis le premier à m'y accrocher. Mais le vieux Hoggatt l'a tout de même créé comme laboratoire de police, et de temps en temps, il faut bien s'en souvenir. Alors soyez gentil. Grouillez-vous avec cette affaire. Je voudrais régler ça en vitesse. »

Il se balançait doucement sur ses talons, tout sourire, le nez pointé dans l'air frais du matin comme un chien réjouï par la chasse qui s'annonce. Howarth trouvait curieux qu'il n'ait pas saisi la menace qui perçait dans la voix de Lorrimer. Celui-ci reprit :

« Il nous arrive de travailler pour la défense quand on nous le demande et que tout est en ordre en ce qui concerne les pièces à conviction. C'est la politique du ministre. Nous ne sommes pas encore un laboratoire de police, même si vous venez fourrer votre nez dans nos affaires comme si c'était chez-vous. Et dans mon secteur, c'est moi qui décide des priorités. Vous aurez votre rapport aussitôt qu'il sera prêt. En attendant, si vous avez quelque chose à demander, adressez-vous à moi, pas à l'un de mes employés. Et à moins qu'on vous y invite, ne mettez plus les pieds dans mon laboratoire. »

Sans attendre de réponse, il se dirigea vers sa voiture. Doyle le regarda s'en aller avec une expression mêlée de colère et de surprise.

« Sacrebleu ! Son laboratoire ! Qu'est-ce qui lui prend ? Depuis quelque temps, il n'est pas à prendre avec des pincettes. Il va se retrouver chez les fous, s'il ne se reprend pas en main.

– Il avait raison, dit froidement Howarth. Ce n'est pas aux membres de son équipe mais à lui que vous devez adresser toutes les demandes concernant le travail. Et avant de pénétrer dans un laboratoire, l'habitude veut qu'on en demande l'autorisation. »

Doyle encaissa le coup. Il fronça les sourcils. Son visage se durcit. Howarth le vit lutter pour conserver son air habituel de bonne humeur en dépit de l'agressivité qui montait en lui.

« Dans son labo, le vieux docteur Mac faisait bon accueil à la police,

dit Doyle. Il avait la curieuse idée que sa première mission consistait à l'aider. Si nous sommes devenus indésirables, il faudra avertir le chef. Ce sera à lui de nous donner de nouvelles instructions. »

Sur quoi il tourna les talons et regagna sa voiture sans ajouter un mot.

« Maudit Lorrimer ! songea Howarth. Tout ce qu'il touche se retourne contre moi. » Et il fut pris d'un sentiment de haine si vif, si physique, qu'il eut un haut-le-corps. Si seulement le cadavre qu'on venait de retrouver était celui de Lorrimer ! Si seulement c'était son cadavre à lui, qui, le lendemain, devait être soumis à l'autopsie, éviscéré dans toutes les règles de l'art. Il savait ce qui ne tournait pas rond, chez lui. Le diagnostic était aussi simple qu'il était humiliant : cette fièvre infectieuse, longtemps réprimée, qui s'éveillait soudain et provoquait les pires tourments ne trompait pas. La jalousie, il en prenait soudain conscience, était tout aussi physique que la peur ; elle s'accompagnait du même dessèchement de la bouche, des mêmes palpitations, de la même inquiétude supprimant le sommeil et la paix. Et il comprenait que, cette fois, le mal était incurable. Que l'aventure fût terminée, que Lorrimer souffrît peut-être autant que lui n'y changeait rien. Il sentait bien que ni la raison, ni la distance, ni le temps ne pourraient le guérir. Son mal ne prendrait fin qu'avec la mort – qu'il s'agisse de sa mort à lui ou de celle de Lorrimer.

4

À six heures et demie, dans la chambre à coucher du 2, Acacia Close, à Chevisham, Susan Bradley, la femme de l'expert scientifique du service de biologie du Laboratoire Hoggatt, fut réveillée par le gémissement plaintif de son bébé de deux mois, réclamant son premier repas. Elle alluma la lampe de chevet, dont l'abat-jour à fronces laissait filtrer une lumière rose, enfila sa robe de chambre et se dirigea d'un pas endormi vers la salle de bains, d'où elle rejoignit la chambre d'enfants. C'était une pièce minuscule, située à l'arrière de la maison, mais lorsqu'elle eut allumé la lumière, elle sentit une fois de plus s'éveiller sa fierté de mère et de propriétaire. Dans le demi-sommeil où elle flottait encore, la vision de la pièce la ragaillardit ; la chaise d'enfant au dossier décoré de lapins ; la commode assortie sur laquelle elle donnait les soins ; le berceau d'osier, auquel elle avait mis une cotonnade à fleurs assortie aux rideaux ; le papier peint peuplé de personnages de contes dont Clifford avait tapissé les murs.

À son approche, les pleurs de l'enfant redoublèrent. Elle prit dans

ses bras le chaud cocon fleurant le lait et lui chantonna des mots rassurants. Aussitôt, les cris se calmèrent, et la bouche humide de Debbie, s'ouvrant et se fermant comme la bouche d'un poisson, se mit à la recherche de son sein, tandis que ses petits poings s'agrippaient au tissu froissé de sa chemise de nuit. Les manuels disaient de changer le bébé d'abord, mais elle ne pouvait jamais se résoudre à faire attendre Debbie. Et puis elle avait une autre raison. Comme dans tant de maisons modernes, les murs étaient très minces, et elle ne voulait pas que les cris réveillent Cliff.

Mais soudain, elle le vit à la porte, un peu chancelant, la veste de son pyjama grande ouverte. Son cœur se serra. Elle s'efforça de parler d'un ton léger, naturel.

« J'espérais qu'elle ne t'avait pas réveillé. Mais il est plus de six heures et demie. Elle a dormi sept heures sans dire un mot. C'est bien, non ?

– J'étais déjà réveillé.

– Va te recoucher, Cliff. Tu peux dormir encore une heure.

– Je n'arrive pas à dormir. »

Il regarda autour de lui d'un air déconcerté, comme s'il était surpris de ne pas trouver de siège. Susan dit :

« Prends le tabouret de la salle de bains. Et mets ta robe de chambre. Tu vas attraper froid. »

Il mit le tabouret contre le mur et s'y assit, l'air misérable. Susan leva la tête, décollant sa joue du crâne si doux du bébé. La bouche avide s'accrocha de plus belle à son sein, l'enfant ouvrant ses petites mains dans une extase de satisfaction. Susan se dit qu'elle devait rester calme, qu'elle devait éviter de laisser l'inquiétude lui nouer les nerfs et les muscles. Tout le monde disait que c'était mauvais pour le lait.

« Qu'est-ce qui ne va pas, mon chéri ? » demanda-t-elle d'une voix douce.

Mais elle connaissait la réponse. Elle savait ce qu'il allait dire. À l'idée qu'elle ne pouvait même pas nourrir Debbie en paix, elle éprouva pour la première fois un sentiment de révolte qui l'effraya. Et elle souhaita qu'il reboutonne son pyjama. Assis là, replié sur lui-même et à demi nu, il avait presque l'air d'une loque. Elle se demanda ce qui lui arrivait. Avant la naissance de Debbie, elle n'avait jamais senti rien de pareil à l'égard de Cliff.

« Je n'en peux plus. Je ne pourrai pas aller au Labo, aujourd'hui.

– Tu es malade ? »

Mais elle savait que ce n'était pas le cas, du moins pas encore. Cependant, il finirait bien par tomber malade si l'on ne faisait rien du

côté de Lorrimer. L'accablement familial l'envahit. Dans les livres, on parle du poids écrasant des soucis ; c'était bien ce qu'elle ressentait : un fardeau permanent pesant sur ses épaules et sur son cœur, supprimant toute joie, annihilant jusqu'au plaisir que pouvait lui donner Debbie. Pour finir, peut-être détruirait-il même l'amour. Sans un mot, elle installa plus confortablement contre elle le chaud petit paquet.

– Il faut que j'arrête ce boulot. C'est fini. Sue. Je ne peux pas continuer. Il me met dans un tel état que je finis par être aussi nul qu'il le dit.

– Mais Cliff, tu sais bien que ce n'est pas vrai. Ton travail, tu le fais très bien. On ne s'est jamais plaint de quoi que ce soit, dans ta dernière place.

– Je n'avais pas autant de responsabilités. Lorrimer pense que j'aurais dû rester où j'étais. Il a raison.

– Il a tort. Chéri, tu ne dois pas le laisser saper ta confiance. C'est fatal. Tu es consciencieux ; on peut compter sur toi. Tant pis, si tu travailles moins rapidement que les autres. Ce n'est pas important. D'après le docteur Mac, ce qui compte, c'est la précision. Qu'est-ce que ça peut faire, si tu prends ton temps ? Tu finis bien par arriver à un résultat, non ?

– Non, plus maintenant. Même dans les travaux les plus simples, j'ai peur de me tromper. Dès que je le sens à côté de moi, mes mains tremblent. Et maintenant, il commence à vérifier tous mes résultats. Je viens de finir l'examen des taches du maillet du meurtre de Pascoe. Mais je sais qu'il va tout refaire, même si ça lui prend la soirée. Et bien sûr, il va le dire à tout le monde. »

Elle savait que Cliff ne supportait pas d'être rudoyé, d'être houspillé. Peut-être cela venait-il de son père. Le vieillard avait eu une attaque et se trouvait paralysé ; sans doute aurait-elle dû éprouver de la pitié pour lui, maintenant qu'il gisait impuissant sur un lit d'hôpital, comme un arbre abattu, incapable de parler, fixant avec colère ceux qui venaient le voir. Mais d'après les rares confidences de Cliff, il avait été un bien mauvais père. Instituteur raté, il avait reporté sur son fils toutes ses ambitions. Il terrorisait Cliff alors que Cliff avait besoin d'encouragements et d'affection. Qu'est-ce que cela pouvait faire s'il n'était jamais promu à un poste plus élevé. Il était plein d'égards et de gentillesse. Il s'occupait d'elle et de Debbie. C'était son mari ; elle l'aimait. Mais il ne devait pas démissionner. Quel autre emploi pourrait-il trouver ? Quel autre travail pourrait-il lui convenir ? En Est-Anglie, il n'y avait pas moins de chômage qu'ailleurs. Et puis il fallait payer l'hypothèque, l'électricité pour le chauffage central – Debbie avait besoin de chaleur, il n'était pas question de faire des

économies –, les traites de la chambre à coucher. Même les meubles de la chambre de Debbie n'étaient pas complètement payés. Pour elle, elle avait voulu que tout soit neuf, que tout soit joli ; mais cela leur avait coûté le reste de leurs économies.

« Est-ce que tu ne pourrais pas demander une mutation ? dit-elle.

– Avec la réputation que me fait Lorrimer, personne ne voudra de moi. » Le désespoir que traduisait sa voix lui brisait le cœur. « Dans sa branche, il est probablement le meilleur. S'il pense que je ne suis bon à rien, je ne suis bon à rien. »

Cette attitude aussi – ce respect que, victime, il manifestait pour son oppresseur – commençait à l'agacer. À certains moments, horrifiée de sa propre déloyauté, elle en arrivait même à comprendre le mépris du Dr. Lorrimer.

« Pourquoi ne vas-tu pas voir le directeur ? suggéra-t-elle.

– Si c'était toujours le Dr. Mac, je l'aurais déjà fait. Mais avec Howarth, il n'y a rien à espérer. Il est nouveau. Il ne veut pas d'ennuis avec les responsables, surtout maintenant qu'on s'apprête à emménager dans le nouveau Labo. »

Elle songea alors à Mr. Middlemass. C'était le responsable de la section des documents, et elle avait été sa secrétaire avant de se marier. C'est au laboratoire Hoggatt qu'elle avait fait la connaissance de Cliff. Peut-être pourrait-il arranger quelque chose, dire un mot pour eux à Howarth, utiliser son influence auprès de l'administration. Elle ne voyait pas très bien de quelle façon il pourrait l'aider, mais elle avait tellement besoin d'espoir. Ça ne pouvait pas continuer comme ça. Cliff allait faire une dépression. Et s'il tombait malade, comment se débrouillerait-elle avec un bébé sur les bras ? Mais Mr. Middlemass devait pouvoir les aider. Elle avait tant besoin de faire confiance à quelqu'un qu'elle avait toute confiance en lui. Elle se tourna vers Cliff.

« Ne t'inquiète pas, mon chéri. Tout va s'arranger. On va trouver une solution. Tu iras travailler comme d'habitude, et on en reparlera ce soir.

– Comment veux-tu ? Ta mère vient dîner.

– Quand elle sera repartie. Elle prendra le bus de huit heures moins le quart. On parlera après.

– Je ne peux pas continuer comme ça. Sue.

– Ce ne sera pas nécessaire. J'ai une idée. Tout va s'arranger, mon chéri. Je te le promets, tout va s'arranger. »

« Maman, tu savais que chaque être humain est unique ?

– Bien sûr. Ça tombe sous le sens, non. Il n'y a qu'un exemplaire de chaque personne. Tu es toi, et je suis moi. Passe la marmelade à ton père, et fais attention à ne pas traîner tes manches dans le beurre. »

Brenda Pridmore, récemment nommée réceptionniste au Laboratoire Hoggatt, poussa la confiture d'orange à travers la table, et entreprit de découper méthodiquement le blanc de son œuf au plat en tranches fines, retardant, ainsi qu'elle le faisait depuis sa petite enfance, l'instant cataclysmique où elle plongerait sa fourchette dans le luisant dôme jaune. Mais elle s'adonnait à ce petit rituel personnel de façon presque automatique. Son esprit était tout à l'excitante nouveauté de son premier emploi.

« Je veux dire "biologiquement" unique. L'inspecteur Blakelock, l'officier de liaison adjoint de la police, m'a dit que tous les êtres humains ont des empreintes uniques, et qu'il n'existe pas deux types de sang exactement pareils. Si les savants avaient suffisamment de systèmes, ils pourraient tous les distinguer – les types de sang, je veux dire. Il pense qu'un jour, ça arrivera. Un expert en sérologie pourra dire avec certitude d'où tel sang provient, même à partir d'une tache. Mais le sang séché pose des problèmes. Avec le sang frais, c'est nettement plus facile.

– Drôle de travail que tu t'es trouvé là. » Mrs. Pridmore rajouta de l'eau bouillante dans la théière et revint s'asseoir. Dans la cuisine, dont les rideaux de cretonne à fleurs étaient encore fermés, régnait une chaude atmosphère familiale, où se mêlait une odeur de thé, de lard frit et de pain grillé.

« Je ne sais pas si j'aime l'idée que tu travailles sur des bouts de cadavre et des habits tachés de sang. J'espère que tu te laves bien les mains avant de rentrer à la maison.

– Mais, maman, ça ne se passe pas comme ça. Les pièces à conviction arrivent toutes dans des sacs en plastique. Et comme tout doit être fait avec précision, chaque sac est étiqueté et répertorié. C'est très important, tu comprends, c'est ce que l'inspecteur Blakelock appelle l'intégrité des preuves. À part ça, on ne travaille pas sur des bouts de cadavre. »

Se rappelant brusquement les bouteilles scellées renfermant des contenus d'estomac, des morceaux de foie, d'intestins, soigneusement disséqués ce qui, à tout prendre, n'était en rien plus effrayant que ce qu'on expose dans les laboratoires scolaires –, elle s'empessa de dire :

« En tout cas pas de la manière dont tu l'entends. C'est le Dr.

Kerrison qui se charge du découpage – un médecin légiste qui travaille pour le Laboratoire. Bien sûr, on nous envoie parfois des organes à analyser. »

L'inspecteur Blakelock, elle s'en souvenait, lui avait dit qu'un jour on avait mis une tête entière dans le réfrigérateur du Laboratoire. Mais ce n'était pas le genre de chose à dire à sa mère. Depuis lors, le réfrigérateur, aussi net et brillant qu'un appareil chirurgical, exerçait sur elle une fascination sinistre. Heureusement, un nom familier avait retenu l'attention de Mrs. Pridmore.

« Je vois très bien qui est le Dr. Kerrison. Il habite le vieux presbytère de Chevisham, à côté de l'église, non ? Sa femme s'est enfuie avec un des médecins de l'hôpital, l'abandonnant avec deux gosses, cette drôle de fille et un petit garçon, le pauvre. Tu te souviens du scandale, Arthur ? »

Son mari ne répondit rien, ce qui, d'ailleurs, ne la surprit nullement. Il était entendu depuis très longtemps que Mr. Pridmore laissait à ses femmes la conversation du petit déjeuner. Brenda poursuivit joyeusement :

« La science légale ne fait pas qu'aider la police à découvrir qui est coupable. On s'occupe aussi de disculper les innocents. Les gens ont trop tendance à l'oublier. Il y a justement eu un cas le mois dernier – bien sûr, je n'ose pas mentionner de noms –, une choriste de seize ans a accusé son pasteur de l'avoir violée. Eh bien, il était innocent.

– J'espère bien ! Quelle horreur !

– Mais ça n'a pas été facile de le prouver. Par chance pour lui, il est sécréteur.

– Il est quoi ?

– Il sécrète son groupe sanguin dans tous ses liquides organiques. Ce n'est pas le cas de tout le monde. Grâce à ça, le biologiste a pu analyser sa salive et comparer son groupe sanguin avec les souillures de...

– Pas à table, Brenda, je t'en prie. »

Les yeux fixés sur une tache de lait que présentait la nappe, Brenda se dit que la table du petit déjeuner n'était effectivement pas l'endroit idéal pour faire part des connaissances qu'elle venait d'acquérir en matière de viol. Elle se rabattit donc sur un sujet plus sûr :

« Le Dr. Lorrimer – c'est le responsable de la section de biologie – dit que je devrais préparer le concours d'assistant. D'après lui, je peux faire mieux qu'un simple travail de bureau. Une fois dans le secteur scientifique, je pourrais continuer à étudier. Parmi les plus grands représentants de la science légale, certains ont fait leur chemin comme

ça – en tout cas, c'est ce qu'il dit. Il va me proposer des lectures ; en plus, il dit qu'il ne voit pas pourquoi je ne pourrais pas employer l'équipement du Laboratoire pour mon travail pratique.

– Je ne savais pas que tu travaillais dans le service de biologie.

– Je n'y travaille pas. En général, je suis à la réception avec l'inspecteur Blakelock, et parfois je donne un coup de main au bureau central. Mais on s'est mis à discuter un après-midi où j'étais dans son laboratoire à contrôler des rapports pour les tribunaux avec son équipe ; depuis, il est très gentil avec moi. Il y a plein de gens qui ne l'aiment pas. Ils le trouvent trop strict ; mais d'après moi, il est timide, c'est tout. Il serait devenu directeur si le ministère de l'Intérieur n'avait pas imposé le Dr. Howarth.

– Il a l'air de s'intéresser beaucoup à toi, ce monsieur Lorrimer.

– Docteur Lorrimer.

– Oui, docteur, si tu veux. Mais je ne comprends pas pourquoi il tient à se faire appeler docteur. Pour autant que je sache, il n'y a pas de malade dans son laboratoire.

– Il est docteur en philosophie, maman.

– En philosophie ? Je croyais qu'il faisait un travail scientifique. Enfin, de toute manière, tu ferais mieux de te méfier.

– Ne sois pas ridicule, maman. Il est vieux. Il doit avoir plus de quarante ans. Tu sais que le Laboratoire est le plus ancien du genre dans le pays ? Il y a des laboratoires légaux un peu partout, mais le nôtre est le premier. Le colonel Hoggatt l'a mis sur pied au château de Chevisham en 1860, alors qu'il était chef de la police départementale ; ensuite, quand il est mort, il a légué le château à son équipe. À l'époque, c'est tout juste si la science légale existait ; d'après l'inspecteur Blakelock, le colonel Hoggatt a été l'un des tout premiers commissaires de police principaux à en comprendre les possibilités. Il y a son portrait dans le hall. On est le seul Labo qui porte le nom de son fondateur. C'est pour ça que le ministère de l'Intérieur est d'accord pour que le nouveau bâtiment continue de s'appeler Hoggatt. Certaines polices envoient leurs pièces à conviction dans le laboratoire de leur région ; mais en Est-Anglie, tout le monde va chez Hoggatt.

– Et tu ferais bien d'y aller toi-même, si tu veux être là-bas à huit heures et demie. Et n'essaie pas de couper à travers le chantier du nouveau Laboratoire. C'est dangereux, surtout quand il ne fait pas très jour. Tu pourrais tomber dans les fondations ou reprendre une brique sur la tête. Les chantiers, c'est toujours risqué. Tu sais ce qui est arrivé à ton oncle Will.

– Je sais, maman. De toute manière, on n'a pas l'autorisation de passer par là. Et puis j'y vais à bicyclette, alors ne t'inquiète pas. C'est

mes sandwiches, ou c'est ceux de papa ?

– Les tiens, bien sûr. Tu sais que, le mercredi, ton père déjeune à la maison. Aujourd'hui, je t'en ai préparé au fromage et aux tomates, et je t'ai aussi mis un œuf dur. »

Lorsque Brenda les eut quittés, Mrs. Pridmore s'assit pour boire une nouvelle tasse de thé et dit à son mari :

« Il me semble qu'elle s'est trouvé un bon travail. »

Quand il condescendait à prendre la parole au petit déjeuner, Mr. Pridmore parlait avec l'autorité magistrale que lui conférait sa qualité de chef de famille, de régisseur de Mr. Bowlem et d'ancien d'église. Il posa sa fourchette.

« C'est un bon travail, et elle a eu de la chance de l'obtenir. Il y en a bien d'autres qui auraient voulu l'avoir ! La voilà fonctionnaire ! Et tu as vu ce qu'on la paie ? Bien plus que notre porcher. Et avec ça, elle aura une retraite. Mais c'est une fille intelligente, on ne regrettera pas de l'avoir engagée. Par ici, les possibilités sont plutôt rares quand on sort de l'école. Et tu n'aurais pas voulu la voir partir à Londres, non ? »

En effet, Mrs. Pridmore n'aurait pas voulu que sa fille aille à Londres et y devienne la proie des voyous, des terroristes, et de ce que la presse appelait mystérieusement « le théâtre de la drogue ». Malgré tout le plaisir qu'elle y avait trouvé, ses rares visites à Londres avec le Groupement féminin ou pour faire des achats n'avaient pas ébranlé sa conviction que Liverpool Street était la caverneuse entrée d'une jungle urbaine, où des bandits armés de bombes et de seringues hantaient chaque station de métro, et où, dans chaque bureau, des séducteurs guettaient les petites provinciales. Aux yeux de Mrs. Pridmore, Brenda était une très jolie fille. Il n'y avait pas de raison de le cacher, même si elle avait hérité du cerveau de son père, elle tenait physiquement de sa mère, et celle-ci n'avait aucunement l'intention de l'exposer aux tentations de Londres. Brenda était au mieux avec Gerald Bowlem, fils cadet du patron de son père, et il n'y avait pas de honte à admettre que ce serait pour elle un très beau parti. Bien sûr, il n'hériterait pas de la ferme principale, mais il devait lui revenir une très jolie propriété du côté de Wisbech. Mrs. Pridmore ne comprenait pas ce qu'ils attendaient, ni pourquoi sa fille rêvait maintenant de faire carrière. Son travail au Laboratoire serait très bien jusqu'au moment où elle se marierait. Mais c'était bien dommage qu'on y parlât tellement de sang. Comme s'il lisait dans ses pensées, son mari dit : « Bien sûr, c'est excitant pour elle. Tout est nouveau. Mais elle verra bientôt que son travail n'est pas plus passionnant qu'un autre. Je ne vois pas quel risque notre Brenda pourrait courir chez Hoggatt. » Cette conversation concernant le premier emploi de leur enfant unique

revenait régulièrement, les rassurant l'un l'autre. Maintenant, Mrs. Pridmore pouvait en toute quiétude suivre sa fille en imagination tandis qu'elle pédalait vers son travail : le long du chemin de terre traversant les champs de Mr. Bowlem jusqu'à Tenpenny Road, dépassant le vieux cottage de Mrs. Button, qui, lorsqu'elle était enfant, lui donnait du gâteau de riz et de la limonade, à Tenpenny Dyke, où, l'été, il lui arrivait encore de cueillir des primevères, puis tournant à droite dans Chevisham Road, qui, sur trois kilomètres, longeait les terres du capitaine Massey avant de rejoindre le village. Chaque mètre du trajet lui était familier, lui apparaissait rassurant, sans danger. Sang ou pas sang, il n'y avait rien à craindre même au Laboratoire Hoggatt, qui faisait partie du village depuis plus de soixante-dix ans, alors que le château lui-même avait bientôt deux siècles. Non, rien de terrible ne pouvait y arriver à leur petite Brenda, Arthur avait raison. Réconfortée, Mrs. Pridmore ouvrit les rideaux et prit ses aises pour savourer une troisième tasse de thé.

6

À neuf heures moins dix, le facteur s'arrêta devant le cottage Sprogg, dans la périphérie de Chevisham, pour y remettre une unique lettre. Elle était adressée à Miss Stella Mawson, cottage La Lavande, Chevisham, mais le facteur était du coin, et la différence de nom ne le troubla pas. Quatre générations de Sprogg avaient vécu dans cette maison, et le triangle d'herbe poussant devant l'entrée était toujours appelé « le pré des Sprogg ». Après y avoir ajouté un modeste garage de brique, une salle de bains et une cuisine moderne, le propriétaire actuel avait célébré la métamorphose du cottage en plantant une haie de lavande et en le rebaptisant. Mais les villageois considéraient le nouveau nom comme une excentricité d'étranger, et estimaient ne pas avoir ni à l'utiliser ni à le reconnaître. Comme si elle partageait leur opinion, la haie de lavande n'avait pas survécu au premier hiver, et le cottage Sprogg restait le cottage Sprogg.

Angela Foley, vingt-sept ans, secrétaire personnelle du directeur du Laboratoire Hoggatt, prit l'enveloppe, et, à la qualité du papier, à l'adresse parfaitement tapée et au cachet postal de Londres, devina aussitôt de quoi il s'agissait. C'était la lettre qu'elles attendaient. Elle l'apporta dans la cuisine, où elle et son amie prenaient leur petit déjeuner, et elle la tendit sans un mot, observant le visage de Stella. Quand celle-ci eut fini de lire, elle demanda :

« Alors ?

– C'est ce que nous craignons. Il ne peut pas attendre plus longtemps. Il veut vendre tout de suite : il a un ami qui voudrait l'avoir comme maison de week-end. En tant que locataires, nous avons un droit de préemption, mais il veut savoir lundi au plus tard si oui ou non nous sommes intéressées. »

Elle jeta la lettre sur la table, et Angela dit amèrement :

« Intéressées ! Bien sûr que nous sommes intéressées ! Il le sait très bien. Il y a des semaines qu'on lui a dit qu'on cherchait une hypothèque.

– C'est le jargon juridique. Ce que son notaire veut, c'est savoir si nous pouvons acheter. Et la réponse est que nous ne pouvons pas. »

Le calcul était simple. Ni l'une ni l'autre n'éprouvaient le besoin d'y revenir. Le propriétaire voulait seize mille livres, et aucun organisme de prêt ne leur en proposait plus de dix mille. Entre elles deux, elles avaient un peu plus de deux mille livres d'économie. Il leur en manquait donc quatre mille. Et avec le peu de temps qu'il leur restait, cela aurait tout aussi bien pu être quarante.

Angela dit :

« Il n'acceptera pas moins, j'imagine ?

– Non. Nous avons déjà essayé. Et pourquoi accepterait-il ? Le cottage date du XVII^e, et il est en parfait état, y compris le toit de chaume. Et puis on l'a plutôt amélioré. Surtout le jardin. Il serait fou de le laisser à moins de seize mille, même à un locataire.

– Mais, Star, nous sommes locataires, justement. Et pour vendre, il va d'abord falloir qu'il nous mette dehors.

– C'est pour ça qu'il nous a donné tout ce temps, c'est tout. On peut lui faire des difficultés, il le sait. Mais moi, je ne suis pas prête à rester ici en attente, en sachant que, de toute façon, on finira par devoir partir. Dans ces conditions, je serais incapable d'écrire.

– Mais, en une semaine, comment pourrait-on trouver quatre mille livres ? Les choses étant ce qu'elles sont, on n'obtiendrait même pas un prêt bancaire si...

– Si j'avais un livre qui sortait cette année... mais ce n'est pas le cas. Et avec ce que me rapporte ce que j'écris, j'arrive tout juste à payer ma part des frais du ménage. C'est gentil de me le rappeler. »

Elle n'avait pas voulu dire ça. Stella était incapable d'écrire à la chaîne. On ne pouvait pas s'attendre à ce que ses romans rapportent de l'argent. Comment le dernier critique avait-il donc formulé ça ? Observation méticuleuse, dans une prose indirecte, élégante et sensible. Angela aurait pu citer toutes les critiques, même s'il lui arrivait de se demander quel en était le sens exact. Elle les collait dans

un album avec le plus grand soin, alors que Stella faisait mine de les ignorer ! Angela observait maintenant son amie, qui se lançait dans ce qu'elles appelaient toutes deux sa ronde du tigre, arpentant nerveusement la pièce, tête basse, les mains enfoncées dans les poches de sa robe de chambre. Enfin, Stella dit :

« C'est bien dommage que ton cousin soit si désagréable. Sinon, on n'aurait pas à se gêner de lui demander un prêt. Cela lui aurait paru normal.

– Je lui en ai déjà demandé un. Pas pour le cottage, bien sûr. Mais je lui ai demandé de me prêter un peu d'argent. »

C'était grotesque qu'elle eût tant de peine à l'avouer. Après tout, Edwin était son cousin. Elle avait le droit de lui demander ce genre de chose. Surtout qu'il s'agissait de l'argent de sa grand-mère. Il n'y avait aucune raison que Star soit contrariée. Parfois, la colère de Star ne lui déplaisait pas ; il lui arrivait même de la provoquer et d'attendre avec un plaisir mêlé de honte ces étranges explosions d'amertume et de désespoir dont elle-même était moins la victime qu'un spectateur privilégié, savourant à l'avance l'instant inévitable où viendraient le remords, l'auto-accusation, la réconciliation. Mais maintenant, pour la première fois, elle reconnut le frisson de la peur. « Quand ? »

Elle n'avait plus le choix ; il lui fallait continuer. « Mardi dernier. Le soir où tu as décidé qu'on devait annuler nos réservations de mars pour Venise à cause du change. Ça m'aurait paru un cadeau d'anniversaire idéal – Venise, j'entends. »

Elle s'était représenté la scène. Elle s'était vue offrir à son amie les billets d'avion et les réservations d'hôtel glissées dans une carte d'anniversaire. Elle avait vu Stella cherchant à cacher sa surprise et sa joie. Elle s'était vue penchée avec Stella sur les cartes et les guides, préparant chacune des journées qui les attendaient. Découvrir ensemble la splendeur de Saint-Marc depuis l'extrémité ouest de la Piazza. Star lui avait lu la description de Ruskin : « Une multitude de piliers et de dômes blancs, ramassés dans une longue pyramide de lumière colorée. » Être ensemble sur la Piazzetta de bonne heure le matin pour admirer San Giorgio Maggiore de l'autre côté de l'eau miroitante. C'était un rêve, un rêve aussi inconsistant qu'une ville en ruine. Mais l'espoir de le réaliser l'avait décidée à demander ce prêt à Edwin.

« Et qu'est-ce qu'il a répondu ? »

Il n'y avait plus moyen maintenant d'adoucir le refus brutal, d'effacer de son souvenir tout cet épisode humiliant.

« Il a répondu non.

– J'imagine que tu lui as dit pourquoi tu voulais cet argent. Il ne

t'est pas venu à l'idée que, si nous partons, c'est pour être entre nous, que nos vacances sont notre affaire, que je peux trouver vexant qu'Edwin Lorrimer sache que je n'ai pas les moyens de t'emmener à Venise, même pour un tour organisé de dix jours.

– Mais non. » Elle avait pratiquement crié, horrifiée d'entendre sa voix se briser, de sentir des larmes lui brûler les yeux. Curieux que ce soit elle qui pleure, songea-t-elle. C'était Star qui était passionnée, Star qui était émotive ; et pourtant, elle ne pleurait jamais.

« Je ne lui ai rien dit, seulement que j'avais besoin d'argent.

– De combien ? »

Elle hésita, se demandant si elle allait mentir. Mais non, elle ne mentait jamais à Star.

« Cinq cents livres. J'ai pensé qu'il n'y avait pas de raisons de se priver. Je lui ai dit que j'avais absolument besoin de cinq cents livres.

– Avec des arguments pareils, ce n'était pas étonnant qu'il refuse. Qu'est-ce qu'il a dit, exactement ?

– Seulement que, dans son testament, grand-mère avait été parfaitement claire, et qu'il n'avait pas l'intention de revenir là-dessus. Moi, je lui ai dit que, de toute façon, une grande partie de son argent me reviendrait après sa mort – en tout cas, c'est ce qu'il m'a dit à l'ouverture du testament –, mais qu'alors, ce serait trop tard. Je serais une vieille dame. Que, d'ailleurs, je pouvais mourir la première. Que c'était maintenant que j'en avais besoin. Mais je ne lui ai pas dit pourquoi. Je te le jure.

– Je te le jure ! Laisse tomber les grands mots. Tu n'es pas devant un tribunal. Mais lui, qu'est-ce qu'il a dit à ce moment-là ? »

Si seulement Star avait arrêté de faire les cent pas, de s'agiter ; si seulement elle s'était retournée pour la regarder au lieu de la questionner de ce ton froid d'inquisiteur. Et la suite était encore plus difficile à dire. Elle ne comprenait pas pourquoi, mais c'était quelque chose qu'elle avait essayé de se sortir de la tête, en tout cas pour l'instant. Un jour, elle le dirait à Star, quand le moment serait venu de le dire. Mais jamais elle n'aurait pensé qu'elle lui arracherait cette confiance avec cette brutale soudaineté.

« Il a dit que je ne devais pas compter qu'il me laisse quoi que ce soit par testament. Il a dit qu'il pensait contracter de nouvelles obligations. Obligations, oui, c'est le mot qu'il a employé. Et que, s'il le faisait, son testament ne serait plus valable.

– De nouvelles obligations. Ma parole, mais il pense à se marier ! Non, c'est trop ridicule. Se marier, ce puritain racorni, ce pédant satisfait. Ça m'étonnerait qu'il ait jamais touché volontairement

quelqu'un en dehors de lui-même. Le vice clandestin, solitaire, masochiste, c'est tout ce qu'il comprend. Et même pas le vice, le mot est bien trop fort. Mais le mariage ! Est-ce que tu n'aurais pas pensé... »

Elle s'interrompt, et Angela dit :

« Il n'a pas parlé de mariage.

– Il n'y avait pas de raisons qu'il t'en parle. Mais je ne vois pas quelle autre raison pourrait invalider son testament, s'il n'en a pas fait un nouveau. Le mariage, oui, ça annule automatiquement un testament. Tu ne savais pas ça ?

– Tu veux dire que, dès qu'il sera marié, je serai déshéritée !

– Oui.

– Mais ce n'est pas juste !

– Depuis quand la vie serait-elle juste ? Ce n'était pas juste non plus que ta grand-mère lui laisse sa fortune plutôt que de la partager avec toi, simplement parce que c'est un homme, et qu'avec ses préjugés, elle estimait que les femmes ne doivent pas posséder d'argent. Ce n'est pas juste que tu sois simple secrétaire chez Hoggatt parce que personne ne s'est soucié de t'apprendre autre chose. Et pour finir, ce n'est pas juste non plus que tu doives m'entretenir.

– Mais quelle idée ! Je ne t'entretiens pas ; c'est plutôt toi qui me fais vivre.

– C'est humiliant d'avoir plus de valeur mort que vivant. Cette nuit, si mon cœur lâchait, tu n'aurais plus de problèmes. Avec l'argent de mon assurance-vie, tu pourrais racheter le cottage et rester ici. Sachant que tu es ma légataire, la banque ne ferait aucune difficulté pour t'avancer l'argent.

« Mais sans toi, je ne resterais jamais ici.

– D'accord, mais si tu ne pouvais pas rester, tu aurais au moins une bonne raison de partir : il te faudrait refaire ta vie. »

Angela protesta violemment :

« Mais c'est avec toi que je veux vivre. Et je ne veux vivre nulle part ailleurs qu'ici, dans ce cottage. Tu le sais très bien. C'est notre maison. »

C'était leur maison. C'était le seul vrai foyer qu'elle ait connu. Elle n'avait pas besoin de regarder autour d'elle pour voir avec une stupéfiante netteté chaque objet familial, chaque objet aimé. La nuit, lorsqu'elle était couchée, elle pouvait parcourir le cottage en imagination et les toucher comme autant de souvenirs communs, de gages de continuité. La paire de cache-pots victoriens sur leurs piédestaux d'époque, dénichée à Brighton un week-end d'été. Le

paysage des Fens par ce peintre du XVIII^e siècle dont la signature, résolument indéchiffrable même au microscope, leur avait fait passer en conjectures tant de moments de bonheur partagés. L'épée française avec son fourreau ouvragé trouvée dans une salle des ventes de campagne et accrochée maintenant au-dessus de la cheminée. Ces objets, bois et porcelaine, toile et peinture, n'étaient pas seulement le symbole de leur vie commune ; ils étaient leur vie commune elle-même ; ils l'ornaient, ils la rendaient réelle, tout comme les buissons et les fleurs qu'elles avaient plantés dans le jardin donnaient une consistance à leur engagement mutuel.

Le souvenir terrifiant d'un cauchemar récurrent lui vint brusquement à l'esprit. Elles étaient debout face à face dans une pièce déserte au plancher rugueux, aux murs dénudés portant encore la trace d'anciens tableaux, deux étrangères isolées dans le vide, elle s'efforçant de tendre les mains pour toucher les doigts de Stella, mais incapable de remuer ses bras, transformés en deux monstrueux traversins de chair. Elle frissonna puis fut rappelée à la réalité de ce froid matin d'automne par la voix de son amie.

« Ta grand-mère avait laissé combien ? Tu me l'as dit, mais je ne m'en souviens plus.

– Environ trente mille livres, je crois.

– Et il n'en a sûrement pas dépensé une seule, à vivre avec son vieux père dans ce cottage misérable. Il n'a même pas fait restaurer le moulin à vent. À eux deux, ils doivent largement s'en tirer avec son salaire, sans parler de la retraite du vieux. Il a une bonne place, non ? Qu'est-ce qu'il peut gagner ?

– En tant que responsable d'une section, il doit se faire dans les huit mille par an.

– Seigneur ! Je n'en gagne pas autant avec quatre romans. Mais j'imagine que, s'il t'a refusé cinq cents livres, il ne va pas t'en prêter quatre mille, du moins pas à un taux raisonnable. Pourtant, il pourrait bien. Je me sentirais capable de les lui demander moi-même. »

Stella plaisantait, bien sûr, mais Angela s'en rendit compte trop tard pour cacher sa panique.

« Non, je t'en prie. Star, ne fais jamais ça !

– Décidément, tu le détestes, non ?

– Je ne crois pas. Il m'est plutôt indifférent. Je ne voudrais pas avoir d'obligations envers lui, c'est tout.

– À vrai dire, moi non plus. Mais ne t'inquiète pas, on n'en arrivera jamais là. »

Angela passa dans l'entrée et revint en mettant son manteau.

« Si je ne me dépêche pas, j'arriverai en retard au Labo, dit-elle. La cocotte est dans le four. Essaie de te souvenir de l'allumer à cinq heures et demie. Et ne touche pas au thermostat. Je baisserai la chaleur quand je serai de retour.

– Oui, je devrais m'en tirer.

– J'emporte des sandwichs pour le déjeuner ; je ne rentrerai pas. Il y a du jambon et de la salade dans le frigidaire. Ça te suffira ?

– Voilà qui devrait me permettre de survivre.

– Tu trouveras ce que j'ai tapé hier sur le bureau. Mais je n'ai pas eu le temps de relire.

– Je ne sais pas si je te pardonnerai. »

Stella suivit son amie dans l'entrée et lui dit à la porte :

« J'imagine qu'au Labo on croit que je t'exploite.

– Au Labo, on ne sait rien de toi. Et je me fiche pas mal de ce que les gens pensent.

– Que je t'exploite, c'est ce que pense Edwin Lorrimer, non ? Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

– Je n'ai plus envie de parler de lui. »

Elle noua un foulard sur ses cheveux blonds. Dans le miroir ancien orné de coquillages, elle voyait leurs visages déformés par un défaut du verre ; les immenses yeux brun-vert de Stella posés comme deux taches de peinture de chaque côté de ses narines ; son grand front à elle, bombé comme celui d'un hydrocéphale.

« Mais je me demande ce que ça me ferait, s'il mourait cette semaine, dit-elle ; on ne sait jamais, une crise cardiaque, un accident de voiture, une hémorragie cérébrale, ce sont des choses qui arrivent.

– La vie ne s'arrange pas comme ça.

– La mort non plus. Alors, qu'est-ce que tu vas répondre au notaire ?

– Il n'attend pas de réponse avant lundi. Je lui téléphonerai à Londres lundi matin. Cela nous laisse cinq jours. En cinq jours, il peut se passer n'importe quoi. »

« Mais elle est comme la mienne ! La culotte, j'entends. J'ai exactement la même ! Je l'ai achetée chez Marks et Spencer, à Cambridge, avec l'argent de mon premier salaire. »

C'était 10 h 35, dans le bureau de réception situé au fond du hall d'entrée du laboratoire Hoggatt, et Brenda Pridmore regardait avec de grands yeux le premier sac contenant les pièces à conviction du meurtre de la marnière, que venait de recevoir l'inspecteur Blakelock. Elle montrait du doigt une culotte froissée, tachée à l'entre-jambe, clairement visible à travers le plastique transparent. Le policier qui avait apporté le sac avait déclaré que la fille était allée danser. C'était curieux qu'elle n'ait pas pris la peine de mettre des sous-vêtements propres, songea Brenda. Elle ne devait pas être très soigneuse de sa personne. Peut-être aussi n'avait-elle pas eu le temps de se changer. Et maintenant, les vêtements intimes qu'elle portait le jour de sa mort seraient manipulés par des mains étrangères, examinés à la lumière ultraviolette, et peut-être même, soigneusement étiquetés, soumis à l'attention du juge et des jurés du tribunal de la Couronne.

Brenda savait que, plus jamais, elle ne pourrait porter sa culotte à elle, associée qu'elle était à la mort de cette fille inconnue. Qui sait ? peut-être l'avait-elle achetée le même jour dans le même magasin. Elle se souvenait du plaisir qu'elle avait éprouvé à dépenser pour la première fois de l'argent qu'elle avait gagné elle-même. C'était un samedi après-midi, et une foule de femmes se bousculaient au rayon de la lingerie, leurs mains avides fouillant parmi les culottes et les slips. Elle avait tout de suite été séduite par ce modèle, orné sur le devant d'une guirlande de fleurs brodées à la machine. De toute évidence, l'inconnue aussi. Qui sait, peut-être même leurs mains s'étaient-elles frôlées ? Elle s'écria :

« La mort est une chose terrible, inspecteur, vous ne trouvez pas ?

– Le meurtre, oui, mais pas la mort, en tout cas pas plus que la naissance. L'une ne peut pas aller sans l'autre ; autrement, il n'y aurait pas de place pour tout le monde. Quand mon tour viendra, je ne crois pas que je m'inquiéterai outre mesure.

– Mais le policier qui est venu apporter le sac a dit qu'elle n'avait que dix-huit ans. C'est mon âge. »

Il préparait le dossier concernant la nouvelle affaire, notant soigneusement les détails fournis par la police. Et sa tête, dont les cheveux raides et courts lui faisaient tellement penser à du chaume, était penchée sur la feuille où il écrivait, de sorte qu'elle ne voyait pas son visage. Soudain, elle se rappela avoir entendu dire qu'il avait perdu sa fille – sa fille unique –, tuée par un chauffard, et elle regretta ses paroles. Rougissant, elle détourna les yeux. Cependant, lorsqu'il répondit, sa voix était parfaitement calme.

« Pauvre gosse. Elle l'a certainement provoqué. D'ordinaire, c'est ce qui se passe. Mais voyons un peu ce que vous avez là.

– C'est le sac contenant les habits d'homme, costume, chaussures, sous-vêtements. Vous croyez qu'ils appartiennent au principal suspect ?

– Au mari, j'imagine.

– Mais qu'est-ce qu'on peut bien en tirer ? Elle a été étranglée, non ?

– Pour en être sûr, il faudra attendre le rapport du Dr. Kerrison. Mais la coutume veut qu'on examine les habits du premier suspect. On peut y trouver une tache de sang ou de peinture, un grain de sable ou de terre, des fibres de tissu provenant des vêtements de la victime, parfois même une trace de salive. En plus, il se peut qu'elle ait été violée. Tout cela va partir au laboratoire de biologie avec les vêtements de la fille.

– Mais le policier n'a pas parlé de viol. Et puis, vous disiez que les habits étaient ceux du mari.

– Essayez de ne pas trop y penser. Il faut que vous appreniez à être détachée, comme un médecin, comme une infirmière.

– Vous croyez que tous les gens qui travaillent ici sont détachés ?

– Je l'espère pour eux, en tout cas. C'est leur travail. Ils n'ont pas à penser aux victimes, aux suspects. Ça, c'est l'affaire de la police. Ici, on ne s'intéresse qu'aux faits scientifiques. »

Il avait raison, songea-t-elle en se rappelant ce qui s'était passé trois jours plus tôt avec le responsable du service des instruments, qui lui avait fait observer une minuscule boulette de mastic dans le microscope électronique, où elle l'avait vue se transformer instantanément en une fleur incandescente.

« C'est un coccolite agrandi six mille fois, avait-il expliqué.

– Un quoi ?

– Le squelette d'un micro-organisme qui vivait dans la mer où s'est déposée la craie de ce mastic. Suivant l'endroit d'où provient la craie, ils sont différents. C'est ce qui permet de distinguer un mastic d'un autre.

– C'est si joli ! » s'était-elle exclamée.

Prenant sa place devant le microscope, il avait acquiescé :

« Oui, vous avez raison, c'est vraiment ravissant. »

Tout en s'émerveillant, elle avait conscience que cet infime fragment de mastic trouvé sous le talon de la chaussure d'un suspect pouvait prouver qu'un homme était un violeur ou un meurtrier. Cependant, lui ne semblait pas s'en soucier. Tout ce qui l'intéressait, c'était le résultat de l'analyse. Elle n'aurait pas osé lui demander s'il

pensait que la vie avait un sens global, s'il était possible que ce soit réellement par hasard qu'un animal si petit qu'on ne pouvait le voir à l'œil nu soit mort dans les profondeurs de la mer il y a des millions d'années et ressuscité par la science pour prouver l'innocence ou la culpabilité de quelqu'un. Elle trouvait curieux que tant de savants n'aient aucun sentiment religieux alors que leur travail leur révélait un monde à la fois multiple et mystérieusement un. Chez Hoggatt, le Dr. Lorrimer semblait être le seul à aller régulièrement à l'église. Elle avait envie de lui demander s'il voyait un rapport entre le coccolite et Dieu. Ce matin, il s'était montré très gentil à propos du meurtre. Il était arrivé au Labo avec plus d'une heure de retard, l'air épuisé d'avoir passé la nuit sur les lieux du crime, et il était tout de suite venu à la réception prendre son courrier.

« Vous allez recevoir les pièces à conviction de votre premier meurtre, avait-il annoncé. Ne vous laissez pas impressionner, Brenda. Il n'y a qu'une mort qui doive nous inquiéter : la nôtre. »

C'était une bien curieuse façon de la rassurer. Mais il avait raison. Soudain, elle fut heureuse que l'inspecteur Blakelock se soit occupé de tous les documents concernant le meurtre. Ainsi, celle qui avait porté cette culotte tachée allait rester pour elle une inconnue, un numéro de dossier parmi tant d'autres. La voix de l'inspecteur Blakelock la tira de ses pensées :

« Est-ce que les rapports que nous avons examinés hier sont prêts pour la poste ?

– Oui, tout est prêt. Mais je voulais vous demander : pourquoi est-ce que les dépositions portent toutes la mention "Droit criminel, loi de 1967, paragraphes 2 et 9" ?

– C'est le texte juridique concernant les rapports écrits soumis aux tribunaux. Si ça vous intéresse, vous pourrez le lire à la bibliothèque. Cette loi de 67 nous a bien simplifié la tâche. Avant, les rapports scientifiques devaient tous être donnés oralement. Mais aujourd'hui encore, les experts scientifiques passent beaucoup de temps au tribunal. Ce qu'il y a de plus délicat dans leur travail, ce n'est pas de faire les analyses, c'est de les défendre à la barre lors du contre-interrogatoire. Si on ne sait pas les défendre, les résultats de l'analyse même la plus rigoureuse peuvent être réduits à néant. »

Brenda se souvint brusquement que Mrs. Mallett lui avait dit aussi que le chauffard qui avait tué sa fille avait finalement été acquitté du fait de l'incompétence de l'expert, qui, lors du contre-interrogatoire, n'avait pas su prouver que les traces de peinture relevée sur la route provenaient de la voiture du suspect. Ce devait être effroyable de perdre un enfant unique ; de perdre n'importe quel enfant. Peut-être était-ce la pire des choses qui pouvaient arriver. Il n'y avait rien

d'étonnant à ce que l'inspecteur Blakelock ne soit pas plus bavard, et qu'il se contente de sourire poliment aux plaisanteries qu'affectionnaient les policiers.

Elle jeta un coup d'œil à l'horloge du Laboratoire. Dix heures quarante-cinq. Le cours sur le rassemblement et la préservation des pièces à conviction allait commencer d'un instant à l'autre, et elle n'aurait alors plus une seconde à elle. Elle se demanda ce que penserait le colonel Hoggatt s'il pouvait revenir dans son laboratoire. Une fois de plus, elle regarda son portrait, accroché devant le bureau du directeur. Même de sa place, elle parvenait à lire ce qui était écrit sur le cadre :

Colonel William Makepeace Hoggatt, V. C.

Officier de police, 1894-1912

Fondateur du Laboratoire Hoggatt.

Il se tenait debout dans ce qui restait la bibliothèque, un chapeau à plumes couronnant son visage sanguin, sévère, sa tunique à galons et boutons dorés bardée de décorations, une main suspendue comme pour le bénir au-dessus d'un microscope de laiton luisant. Mais ses yeux menaçants n'étaient pas posés sur cet appareil scientifique dont il semblait si fier : ils fixaient Brenda. Rappelée à son devoir par son regard accusateur, elle retourna à son travail.

8

À midi, la réunion des responsables dans le bureau du directeur concernant l'équipement et les meubles du nouveau Laboratoire était terminée, et Howarth appela sa secrétaire afin qu'elle débarrasse la table de conférence. Il l'observa tandis qu'elle vidait et nettoyait le cendrier (il ne fumait pas et supportait mal l'odeur de la cendre), qu'elle ramassait les plans du Laboratoire et mettait au rebut les papiers qui traînaient. Même de son bureau, il reconnaissait les griffonnages géométriques de Middlemass et le vieil agenda taché de café de Bill Morgan, responsable du service des véhicules.

Il l'observait tandis qu'elle s'affairait avec une efficacité paisible autour de la table, et se demandait, comme toujours, ce que cachaient ce front si large, ces étranges yeux obliques. Marmory Faraker, son ancienne assistante, lui manquait davantage qu'il ne l'aurait pensé. C'avait été une très bonne chose pour sa vanité, songea-t-il non sans amertume, de constater que son dévouement n'était pas allé jusqu'à la décider à le suivre dans les Fens. Comme toute bonne secrétaire, elle

avait acquis, ou du moins su montrer, des qualités idéalisées d'épouse, de mère, de maîtresse, de confidente, de servante et d'amie sans être, ou sans se croire autorisée à être, rien de tout cela. Elle l'avait flatté, déchargé des petits agacements quotidiens, protégé avec âpreté contre tout ce qui pouvait faire obstacle à sa vie privée ; enfin, avec une délicatesse infinie, elle l'avait tenu informé de tout ce qui se passait dans son laboratoire.

Angela Foley ne lui donnait pas lieu de se plaindre. C'était une sténographe hors pair, et une secrétaire compétente. Elle s'acquittait de ses moindres devoirs. Cependant, il sentait que, pour elle, il existait à peine, que son autorité, sans être mise en cause, n'avait pas vraiment prise sur elle. Le fait qu'elle fût la cousine de Lorrimer n'y était pour rien. Il ne l'avait jamais entendue mentionner son nom. Il se demandait parfois quel genre de vie elle pouvait bien mener dans le cottage retiré qu'elle partageait avec son amie écrivain, dans quelle mesure elle était satisfaite. Mais elle ne lui parlait jamais de rien, même pas du Laboratoire. Il savait que, comme toutes les institutions, Hoggatt avait un cœur, mais son battement lui échappait. Il dit :

« Le mois prochain, les Affaires étrangères vont nous envoyer un biologiste danois pour deux ou trois jours. Il est en Angleterre pour étudier nos méthodes de travail. Voyez à quel moment je pourrai m'occuper de lui. Et demandez au Dr. Lorrimer quand il sera disponible. Ensuite, vous informerez le ministère des jours qui nous conviennent.

– Je m'en occupe immédiatement, Dr. Howarth. »

Heureusement, l'autopsie était derrière. Ç'avait été encore pire que ce qu'il craignait, mais il avait tenu le coup, et de façon très honorable. Il n'aurait pas cru que les couleurs du corps resteraient si vivantes, qu'elles auraient cette beauté exotique. Il revoyait les doigts gantés de Kerrison, lisses et luisants comme des anguilles, s'activer autour des orifices du cadavre, tandis qu'il expliquait, démontrait, éliminait. Apparemment, il avait appris à surmonter le dégoût, à ignorer l'odeur aigre-douce de la morgue. Et comme tous les experts en mort violente, quotidiennement confronté à l'ultime désagrégation de la personnalité, il devait s'être fermé à la pitié aussi bien qu'au dégoût.

Prête à partir, Miss Foley s'occupait maintenant de débarrasser son plateau.

« Savez-vous si l'inspecteur Blakelock a terminé ses statistiques du mois dernier ? lui demanda-t-il.

– Oui, monsieur. Le temps moyen consacré à l'étude des pièces à conviction est tombé à douze jours, et celui des analyses de sang à 1,2.

Mais les chiffres concernant les délits sont en hausse. Je m'occupe justement de taper son rapport.

– Vous me l'apporterez dès que vous aurez fini. »

Certains souvenirs, il le sentait, seraient plus difficiles à digérer que celui de Kerrison marquant de son couteau sur le corps laiteux la longue ligne de l'incision primaire. Ainsi, l'image de ce grand taureau noir de Doyle souriant d'un air narquois tandis qu'il se lavait les mains. C'est vrai, pourquoi donc avait-il éprouvé le besoin de se laver ? Ses mains n'avaient d'aucune manière pu être contaminées.

Le spectacle était réussi, non ? Précis, rapide, sans la moindre bavure... Kerrison était à son mieux. Dommage qu'on ne puisse pas vous appeler pour l'arrestation. « Ça, ce n'est pas possible. Vous en serez réduit à imaginer l'épisode. Mais avec un peu de chance, vous assisterez au procès. »

Debout devant son bureau, Angela Foley le regardait d'un air qui lui parut bizarre.

« Oui ? »

– Scobie a dû rentrer chez lui, Dr. Howarth. Il ne se sentait pas bien du tout. Il pourrait bien avoir attrapé la grippe, lui aussi. À part ça, il dit que l'incinérateur est en panne.

– J'espère qu'il a téléphoné au réparateur, avant de partir.

– Il l'a fait, oui. Il dit que tout fonctionnait normalement, hier matin, quand l'inspecteur Doyle est arrivé avec les ordres autorisant la destruction du cannabis. À ce moment-là, il marchait encore. »

Howarth se sentit agacé. Un détail administratif de ce genre. Miss Faraker n'eût pas manqué de le lui épargner. Et maintenant, Miss Foley devait s'attendre à ce qu'il dise quelques mots de sympathie à propos de Scobie, à ce qu'il demande s'il avait pu rentrer chez lui à bicyclette. Quand un des membres du personnel était malade, le Dr. MacIntyre bêlait sans doute comme un mouton inquiet. Il se pencha sur ses papiers.

Cependant, Miss Foley avait gagné la porte. C'était le moment de se décider. Il se força à dire :

« S'il vous plaît, demandez au Dr. Lorrimer de passer me voir quelques minutes. »

Il eût été parfaitement naturel de demander à Lorrimer de rester après la séance ; pourquoi ne l'avait-il pas fait ? Seins doute pour éviter que les autres ne soient au courant. Mais sans doute aussi parce qu'il avait envie de remettre cet entretien, ne serait-ce que temporairement.

Lorrimer entra et se planta devant le bureau. Howarth sortit le

dossier personnel de Bradley du tiroir placé à sa droite et dit :

« Asseyez-vous, je vous en prie. J'ai lu votre rapport sur Bradley. Il est tout à fait négatif. Vous le lui avez dit ? »

– Le règlement exige que je le tiennne au courant.

Je l'ai vu dans mon bureau à dix heures et demie, tout de suite après la réunion.

– Il me semble que vous êtes un peu dur. C'est le seul rapport négatif que contienne son dossier. Nous l'avons pris à l'essai il y a dix-huit mois. Qu'est-ce qui ne vous convient pas chez lui ?

– Je croyais que mon rapport était clair, et suffisamment détaillé. Il a été promu au-delà de ses compétences.

– Autrement dit, le Conseil s'est trompé ?

– Ce ne serait pas la première fois. Il arrive que les conseils se trompent. Et pas seulement en ce qui concerne les promotions. »

L'allusion était plus qu'évidente ; c'était une véritable provocation ; pourtant, Howarth décida de l'ignorer. Non sans effort, il contint sa voix.

« Je ne suis pas prêt à contresigner ce rapport tel qu'il est. Il est trop tôt pour qu'on puisse le juger comme il le mérite.

– C'est l'excuse que je lui ai trouvée l'année dernière, alors qu'il était chez-nous depuis six mois. Mais si vous n'êtes pas d'accord avec moi, je ne vois pas ce qui pourrait vous empêcher de le dire. Il y a un espace prévu pour ça.

– J'ai bien l'intention de m'en servir. Mais j'aimerais que vous essayiez d'aider ce garçon en l'encourageant. De mauvais résultats peuvent avoir deux raisons. En les bousculant, il arrive en effet qu'on puisse amener certaines personnes à s'améliorer. Mais le plus souvent, les bousculer ne fait que détruire le peu de confiance qu'elles ont en elles. Votre service est efficace. Mais il le serait encore davantage, et il serait surtout plus harmonieux, si vous appreniez à comprendre les gens. Diriger est en bonne partie une affaire de relations personnelles. »

Il s'obligea à lever les yeux. Les lèvres serrées, Lorrimer dit d'une voix hachée :

« Je ne sache pas que votre famille se soit illustrée par la qualité de ses relations personnelles.

– Le fait que vous ne puissiez entendre une critique sans devenir aussi vindicatif, aussi personnel, est un très bon exemple de ce que je vous reproche. »

Il ne sut jamais ce que Lorrimer allait répliquer. La porte s'ouvrit et

sa sœur entra. Elle était vêtue d'un pantalon et d'une veste en peau de mouton, et ses cheveux blonds étaient retenus par un foulard. Elle les regarda sans embarras et dit tranquillement :

« Désolée. Je ne savais pas que tu avais quelqu'un. J'aurais dû me faire annoncer par l'inspecteur Blakelock. »

Pâle comme la mort, Lorrimer tourna les talons, passa devant elle et sortit sans un mot. Domenica le suivit des yeux, sourit et haussa les épaules.

« Désolée si je tombe mal, dit-elle. Je voulais seulement t'avertir que je vais à Norwich acheter du matériel. Tu n'as besoin de rien ?

– Non, merci.

– Je serai de retour avant le dîner. Mais je ne crois pas que j'aurai le courage d'aller au concert du village. Sans Claire Easterbrook, le Mozart ne sera pas supportable. Oh, j'ai l'intention de passer à Londres une bonne partie de la semaine prochaine. »

Son frère ne rétorqua rien. Elle le regarda et demanda :

« Qu'est-ce qui ne va pas ?

– Comment Lorrimer a-t-il su pour Gina ? »

Il n'avait pas besoin de lui demander si c'était elle qui lui avait parlé. Elle lui avait peut-être confié beaucoup de choses, mais de cela elle n'avait rien dit, il en était sûr. Elle fit quelques pas, comme pour examiner le Stanley Spencer accroché au-dessus de la cheminée, et demanda d'une voix légère :

« Pourquoi ? Il ne t'a tout de même pas parlé de ton divorce ?

– Pas directement, mais il y a fait une allusion tout à fait claire. »

Elle se tourna vers lui.

« Il a sûrement fait une enquête sur toi quand il a appris que tu étais candidat à cette place. Le service n'est pas si grand, après tout.

– Mais je viens de l'extérieur.

– Et alors, ça n'empêche pas les gens de parler. Un mariage raté, c'est le genre de détails qu'il pouvait facilement apprendre. Et puis quoi ? Ce n'est pas si rare, non ? Et dans votre travail, vous êtes particulièrement exposés. Les nuits passées sur les lieux d'un crime, toutes ces séances de tribunal... il y a de quoi provoquer plus d'une rupture, non ? »

D'un ton qu'il savait celui d'un enfant buté, il déclara :

« Je ne veux pas de lui dans mon Laboratoire.

– Ton Laboratoire ? Il me semble que tu vas un peu vite ! Je ne crois pas que le Stanley Spencer soit à la bonne place, au-dessus de la cheminée. Il a l'air incongru. Je m'étonne toujours que père l'ait

acheté. Il me semble que ce n'est pas du tout son genre de tableaux. C'est pour choquer, que tu l'as mis là ? »

Sa colère et sa détresse s'apaisèrent comme par enchantement. Elle avait vraiment l'art de le remettre de bonne humeur.

« Plutôt pour surprendre, pour déconcerter. Pour leur faire comprendre que je ne suis pas aussi simple qu'ils le pensent.

– Voilà qui me paraît superflu. Je serais très étonnée qu'on te soupçonne de simplicité. Moi, j'aurais plutôt choisi le Greuze. Il aurait grande allure au-dessus de ce manteau sculpté.

– Trop joli. »

Elle rit et s'en alla. Reprenant le dossier de Clifford Bradley, il écrivit :

« Les résultats de Mr. Bradley se révèlent décevants, mais toutes les difficultés ne viennent pas de lui. Il manque de confiance, et gagnerait à être encouragé et soutenu plus qu'il ne l'a été. Une meilleure notation me paraîtrait plus juste, et j'ai parlé au responsable de son service de la façon dont il le dirigeait. »

Si, pour finir, il décidait que ce travail n'était pas pour lui, ce commentaire ferait son chemin et enlèverait à Lorrimer toute chance de lui succéder à la direction de Hoggatt.

9

À une heure quarante-huit exactement, Paul Middlemass, spécialiste des documents, ouvrit son dossier sur le meurtre de la marnière. La salle réservée à l'examen des documents, située sous le toit, occupait toute la largeur du bâtiment et sentait la papeterie, mélange âcre de papier et d'encre rehaussé par l'odeur puissante de produits chimiques. Middlemass y vivait comme un poisson dans l'eau. C'était un homme grand et bien découplé, dont le visage mobile, fendu d'une large bouche, était d'une laideur agréable, et dont les cheveux gris tombaient en lourdes mèches sur une peau couleur de parchemin. D'aspect doux et presque indolent, c'était en fait un bourreau de travail adorant son métier. Le papier sous toutes ses formes était sa passion. Rares étaient ceux qui en connaissaient tant sur le sujet, que ce soit dans sa branche ou ailleurs. Il le maniait avec une jouissance respectueuse, et pouvait pratiquement en déduire la provenance à l'odeur. L'identification d'un spécimen par cristallographie ou spectrographie n'était pour lui qu'une manière de confirmer ce que lui apprenaient le toucher et la vue. Son plaisir à voir une innocente

tache d'eau apparaître sous les rayons X ne faiblissait jamais, et le dessin final qui se révélait à ses yeux était tout aussi fascinant pour lui que la marque du potier pour un collectionneur de porcelaine.

Son père, mort depuis longtemps, avait été dentiste, et il utilisait la nombreuse collection de blouses qu'il lui avait laissée, blouses élégantes mais de coupe démodée, avec des boutons de métal armoriés montant jusque sur le côté du cou. Bien que les manches en fussent trop courtes et découvrirent ses poignets maigres comme ceux d'un écolier poussé trop vite, il les portait avec panache, comme si ce vêtement de travail, si différent des blouses réglementaires du reste du personnel, symbolisait la qualité unique de son savoir et de son flair.

Il venait de téléphoner à sa femme, s'étant souvenu un peu tard que, ce même soir, on comptait sur son aide au concert du village. Il aimait fort les femmes, et, avant son mariage, il avait connu plusieurs liaisons sans histoires, dont il conservait un souvenir agréable. Finalement, il avait épousé une chercheuse de Cambridge aux formes opulentes, de vingt ans sa cadette, et, chaque soir, il rentrait dans leur appartement moderne des abords de la ville au volant de sa Jaguar – sa principale folie –, arrivant souvent tard, mais rarement trop pour ne pouvoir l'emmener boire quelque chose au bistrot du coin. Sûr de son travail, jouissant d'une réputation croissante sur le plan international, parfaitement satisfait de sa Sophie, il voyait sa vie comme une réussite et se soupçonnait d'être heureux.

Avec ses meubles de rangements et ses appareils de photographie, le laboratoire d'examen des documents occupait, aux dires de certains, et notamment d'Edwin Lorrimer, plus de place qu'il n'en méritait. Mais avec ses rangées de lampes fluorescentes sous le plafond bas, le laboratoire était étouffant et mal ventilé, et cet après-midi-là, le chauffage central, capricieux comme à l'ordinaire, avait concentré ses efforts sur le haut de la maison. D'habitude, Middlemass n'attachait aucune importance à ses conditions de travail, mais une température subtropicale ne s'ignorait pas facilement. Il ouvrit la porte du couloir. De l'autre côté, légèrement sur la droite, se trouvaient les toilettes des hommes et des femmes, et il lui arrivait d'entendre le pas lourd ou léger, lent ou pressé, des membres du personnel qui s'y rendaient, de les entendre ouvrir et refermer la porte. Mais ce bruit ne le dérangeait pas. Il était tout à son travail.

L'échantillon qui l'occupait renfermait peu de mystère. S'il s'était agi d'un autre délit que d'un meurtre, il aurait confié le travail à son assistant, qui n'était toujours pas rentré de son déjeuner. Mais un meurtre signifiait invariablement une apparition devant le tribunal et un contre-interrogatoire – dans un cas aussi grave, la défense acceptait rarement les conclusions de la science sans les mettre en question –, et

il en allait de la réputation du Laboratoire Hoggatt. Il s'était donc donné comme principe de se charger toujours lui-même des affaires de meurtre, qui étaient d'ailleurs rarement les plus intéressantes. Ce qu'il aimait surtout, c'étaient les enquêtes historiques, la satisfaction de prouver, comme il l'avait fait le mois précédent, qu'un document daté de 1872 était imprimé sur un papier contenant une pâte de bois chimique employée pour la première fois en 1874, découverte qui avait permis de mettre au jour une escroquerie aussi complexe que fascinante. Le travail qu'il était en train d'effectuer n'offrait guère d'intérêt ni de difficulté. Cependant, il y a quelques années encore, la tête d'un homme aurait dépendu de son opinion. Il était rare qu'il pense à la demi-douzaine d'hommes qui, en vingt ans de carrière, avaient été pendus essentiellement du fait de son témoignage, et quand la chose lui arrivait, ce qui lui revenait en mémoire, ce n'étaient ni les noms ni les visages tendus mais anonymes des accusés attendant le verdict : c'étaient le papier et l'encre, le jambage empâté, la forme particulière d'une lettre. Maintenant, il avait sous les yeux le billet retrouvé dans le sac de la fille, et, de part et d'autre, les deux échantillons de l'écriture du mari sur lesquels la police avait mis la main. L'un était une lettre à sa mère écrite durant des vacances à Southend – il se demandait bien comment on avait fait pour l'obtenir ; l'autre, un bref message téléphoné à propos d'un match de football. Mais le billet provenant du sac de la victime était encore plus court :

« Vous avez déjà un mari, disait-il, alors laissez tomber Barry Taylor, ou vous le regretterez. Ce serait dommage d'abîmer un joli visage comme le vôtre. L'acide fait des ravages. Prenez garde. Quelqu'un qui vous veut du bien. »

Le style lui rappelait celui d'un film policier qui avait récemment passé à la télévision ; quant à l'écriture, elle était manifestement contrefaite. Peut-être la police trouverait-elle d'autres exemples de l'écriture du suspect à son lieu de travail, mais il n'en aurait pas vraiment besoin. Les deux échantillons et le billet de menace présentaient certaines ressemblances qui ne trompaient pas. L'auteur avait changé l'inclination de son écriture et la forme du r minuscule, mais partout, il levait sa plume toutes les quatre lettres – jamais Middlemass n'avait rencontré de faussaire qui eût songé à modifier cet intervalle – et le point du i, particulièrement haut et légèrement décalé sur la gauche, l'apostrophe très marquée, valaient presque une signature. Il analyserait le papier, photographierait et agrandirait chaque lettre séparément pour en faire un montage comparatif, et les jurés l'étudieraient solennellement à tour de rôle, tout en se demandant quel besoin il y avait de payer un expert pour venir expliquer ce que chacun pouvait voir de ses propres yeux.

Le téléphone sonna. Middlemass étendit le bras et porta le récepteur à son oreille gauche. Parlant d'abord sur un ton d'excuse, puis d'une voix de conspirateur qu'il sentit bientôt proche des larmes, Susan Bradley lui débita un monologue interminable, plaintif, désespéré. Il l'écouta avec de petits bruits d'encouragement, éloignant la cornette de son oreille, tout en notant que le malheureux auteur du billet n'avait même pas songé à modifier la barre caractéristique de ses i minuscules. Cela n'y aurait d'ailleurs rien changé. Pauvre type, malgré tous ses efforts, son écriture finirait par le faire condamner.

« D'accord, dit-il. Ne vous inquiétez pas. Je m'en occupe.

– Vous ne lui direz pas que je vous ai appelé ?

– Mais non, Susan, bien sûr que non. Allez, détendez-vous. Et laissez-moi faire. »

À l'autre bout du fil, la voix se brisa.

« Surtout, qu'il ne fasse pas l'idiot. Rappelez-lui qu'il y a un million et demi de chômeurs, et que Lorrimer ne peut pas le mettre à la porte. Dites-lui de tenir bon, de ne plus s'en faire comme ça. Je me charge de Lorrimer. »

Il raccrocha. Il avait beaucoup d'affection pour Susan Moffat, qui, pendant deux ans, avait été son assistante. Elle avait plus de cervelle et plus de courage que son mari, et, sans vraiment s'en soucier, il se demandait pourquoi elle l'avait épousé. Son instinct maternel surdéveloppé lui avait sans doute inspiré de la pitié pour lui. Il y a des femmes qui, littéralement, éprouvent le besoin de serrer le malheur sur leur sein. Mais il était possible aussi qu'elle n'ait pas eu le choix, qu'elle ait souhaité avoir à tout prix un enfant, un foyer bien à elle. Quoi qu'il en soit, il ne pouvait défaire maintenant un mariage qu'à l'époque il n'avait même pas eu l'idée de lui déconseiller. Et puis, elle avait du moins le foyer et l'enfant. Quinze jours plus tôt, elle lui avait amené le bébé au Labo. La vue de ce paquet hurlant et violacé n'avait en rien changé sa décision de ne pas avoir d'enfant ; mais il avait eu l'impression que Susan elle-même était assez heureuse. Et heureuse, elle le serait sans doute à nouveau s'il pouvait faire quelque chose du côté de Lorrimer.

Il pensa que le moment de s'en occuper était venu. Il avait d'ailleurs une raison personnelle de le faire, une petite obligation qu'il aurait volontiers oubliée, mais que le téléphone de Susan Bradley lui avait remise en mémoire. Il tendit l'oreille. Les pas lui étaient familiers. Quelle coïncidence ! Pourquoi ne pas en profiter ? Il se leva et lança à la silhouette qu'il voyait passer :

« Lorrimer, j'ai deux mots à vous dire. » Lorrimer se retourna et vint se planter sur le pas de la porte, grand, sa blouse blanche

soigneusement boutonnée, le visage fermé, fixant sur Middlemass un regard méfiant. Middlemass s'obligea à le soutenir puis détourna les yeux. Les iris lui avaient paru se dilater, luisant de désespoir. C'était une émotion qui échappait à sa compétence, et il se sentit mal à l'aise. Quel mal ravageait donc ce pauvre diable ? D'une voix qu'il voulait naturelle, il dit :

« Lorrimer, quand cesserez-vous de vous acharner après Bradley ? Je vous accorde qu'on a vu mieux que lui, dans le métier, mais il travaille consciencieusement, ce n'est pas en le bousculant comme vous le faites que vous stimulerez son cerveau. Un peu de patience, voyons !

– Vous voulez m'apprendre à diriger mon personnel ? »

La voix de Lorrimer était parfaitement contrôlée, mais à l'une de ses tempes, une veine s'était mise à battre de façon visible. Middlemass eut du mal à ne pas y fixer ses yeux.

« Et pourquoi pas ? En tout cas, en ce qui concerne ce garçon. Je vois très bien ce que vous êtes en train de faire avec lui, et je n'approuve pas du tout. Alors faites attention.

– C'est une menace ?

– Un avertissement amical, aussi amical que possible. Je ne prétends pas avoir de l'amitié pour vous, et je n'aurais pas travaillé sous vos ordres si le ministère de l'Intérieur vous avait nommé directeur du Labo. Mais je sais bien que, normalement, ce que vous faites dans votre section ne me regarde pas ; seulement, il y a des exceptions et ici, c'en est une. Je me rends parfaitement compte de ce qui se passe. Je vous l'ai dit, je n'aime pas ça, et je me suis fait un devoir d'y mettre fin.

– Je ne savais pas que Bradley vous inspirait des sentiments si tendres. Mais c'est sa femme qui a dû vous appeler. Lui n'aurait pas eu le courage de parler. Est-ce qu'elle vous a téléphoné ? »

Middlemass ignore la question.

« Je n'ai pas d'estime particulière pour Bradley, dit-il. Mais j'en avais beaucoup pour Peter Ennalls, si vous vous souvenez de lui.

– Ennalls s'est noyé parce que sa fiancée l'a laissé tomber. Il en a fait une dépression. Il a laissé un mot pour expliquer son geste ; on l'a lu au moment de l'enquête. Tout cela s'est passé des mois après qu'il eut quitté le Laboratoire du Sud. Ça n'a rien à voir avec moi.

– Ce qui a à voir avec vous, c'est ce qui s'est passé alors qu'il était au Labo. Il n'avait rien de transcendant, mais c'était un garçon très bien, qui avait fait d'excellentes études, et qui brûlait de travailler dans le domaine légal quand il a eu le malheur de tomber sur vous

comme patron. Il se trouve que c'était un cousin de ma femme. C'est moi qui lui avais conseillé de postuler. Vous voyez donc que l'affaire me concerne ; j'ai même là-dedans une certaine responsabilité.

– Il ne m'avait pas dit que votre femme était sa cousine. Et je ne vois pas quelle différence cela pourrait faire. Il était parfaitement incompetent. Un biologiste qui perd les pédales quand il est sous pression ne vaut strictement rien dans le domaine légal. Des gens comme ça n'ont rien à faire dans nos services. C'est ce que j'ai l'intention de dire à Bradley.

– Et moi, j'ai l'intention de vous faire changer d'avis.

– Je serais curieux de savoir comment vous comptez vous y prendre. »

Il était stupéfiant que des lèvres aussi serrées laissent passer le moindre son, que la voix suraiguë de Lorrimer parvienne sans les casser à franchir les cordes vocales.

« J'expliquerai à Howarth que, vous et moi, nous ne pouvons pas travailler dans le même laboratoire. Ça va le faire réfléchir. Il est nouveau, et pour un directeur, il n'y a rien de plus empoisonnant que des problèmes relationnels parmi les cadres. Il suggérera donc au service du personnel que l'un de nous soit transféré ailleurs avant que les choses ne se compliquent encore avec notre déménagement dans le nouveau bâtiment. Et je crois qu'Howarth et le service du personnel arriveront à la conclusion qu'il est plus facile de remplacer un biologiste qu'un spécialiste en documents. »

Middlemass s'étonnait. Ce qu'il venait de dire était de la pure improvisation. Mais l'histoire tenait debout. Dans le service, il n'y avait pas d'autre expert en documents de son calibre, et Howarth le savait. S'il refusait catégoriquement de travailler dans le même laboratoire que Lorrimer, il faudrait que l'un d'eux s'en aille. Se quereller ne leur ferait du bien ni à l'un ni à l'autre devant le service du personnel, mais il croyait savoir à qui cela ferait le plus de tort.

Lorrimer dit :

« Vous m'avez empêché d'avoir le poste de directeur, et maintenant, vous voulez me faire quitter le Labo.

– Personnellement, je me fiche pas mal que vous soyez ici ou non. Mais je veux que vous cessiez d'embêter Bradley.

– Si j'avais besoin d'un conseil sur la façon de diriger mon personnel, je n'irais pas le chercher auprès d'un expert au rabais, qui confond l'intuition et les preuves scientifiques. »

L'attaque était par trop absurde pour toucher Middlemass dans son amour-propre. Mais il se devait de répondre. Il sentait la colère le

gagner. Et soudain, il vit où il devait frapper :

« Écoutez, mon vieux, si ça ne marche pas au pieu, si elle ne vous trouve pas à la hauteur, ce n'est pas à nous de faire les frais de vos frustrations. Rappelez-vous ce que disait Chesterfield : la dépense est exorbitante, la position grotesque, et le plaisir éphémère. » Il fut surpris du résultat. Lorrimer poussa un cri étranglé et bondit en avant. La réaction de Middlemass fut tout à la fois instinctive et très satisfaisante. Il tendit son bras droit et envoya son poing sur le nez de Lorrimer. Il se fit une seconde de silence étonné, durant laquelle les deux hommes se dévisagèrent. Puis le sang se mit à couler et Lorrimer partit à la renverse. Middlemass le rattrapa par les épaules, sentant le poids de sa tête contre sa poitrine. « Mon Dieu, pensa-t-il, il est en train de s'évanouir. » Il était en proie à toutes sortes d'émotions : surprise, fierté, pitié, envie de rire. Il demanda : « Ça va ? »

Lorrimer se dégagea d'un mouvement brusque, sortit son mouchoir et le porta à son nez. Le sang coulait abondamment. Baissant les yeux, Middlemass en vit une tache s'épanouir comme une rose rouge sur sa propre blouse. Il dit :

« Allez-y, puisque nous sommes en plein théâtre, dites-le, que vous allez me faire payer ça. »

Il fut confondu par la haine qu'il vit s'allumer dans les yeux de Lorrimer. D'une voix qu'étouffait son mouchoir, ce dernier rétorqua : « Vous allez me le payer, oui – pour ça, vous pouvez me faire confiance. » Et il s'en alla.

Middlemass prit soudain conscience que Mrs. Bidwell, la femme de ménage, se tenait debout devant la porte, le dévisageant d'un air ahuri de derrière ses lunettes ridicules avec leur monture diamantée.

« Eh bien alors. Je n'aurais pas cru que les cadres se battaient. Vous devriez avoir honte.

– Mais j'ai honte, Mrs. Bidwell, j'ai honte. » Lentement, il sortit ses longs bras de sa blouse et la lui tendit. « Je vous en prie, mettez ça dans le panier à linge.

– Vous savez très bien que je ne vais pas dans le vestiaire des hommes pendant les heures de travail. Vous la mettrez dans le panier vous-même. Et si vous en voulez une propre, vous savez où elles sont. Je ne m'occupe plus de linge avant demain matin. Je ne suis pas autrement surprise que le Dr. Lorrimer soit dans le coup. Pourtant, je ne l'aurais pas cru capable de se servir de ses poings. Je ne l'aurais pas cru assez courageux pour se battre. Mais depuis quelques jours, il ne tourne vraiment pas rond. J'imagine que vous savez le tintoin qu'il a fait dans le hall, hier ? Il a pratiquement mis dehors les enfants du Dr. Kerrison. Et tout ce qu'ils faisaient, c'est attendre leur père. Il n'y a pas

de mal à ça, que je sache. Je n'aime pas du tout l'atmosphère du Labo, ces temps-ci. Si celui à qui je pense ne fait pas attention, il va y avoir du vilain, rappelez-vous ce que je vous dis. »

10

Lorsque l'inspecteur Doyle rentra chez lui, au village, à six kilomètres au nord de Cambridge, il était près de cinq heures et il faisait nuit. Il avait essayé de téléphoner à sa femme, mais sans succès : la ligne était occupée. C'était encore un de ces coups de fil interminables et dispendieux à l'une de ses amies compatissantes, avait-il pensé, et, estimant avoir fait son devoir, il n'avait pas réessayé. Comme de coutume, la grille de fer forgé était ouverte, et il se gara devant la maison. Il ne valait pas la peine de mettre la voiture au garage pour deux heures, et c'était tout le temps dont il disposait.

Par cette fin d'après-midi de novembre, Scoope House n'était vraiment pas à son mieux. C'était la période la pire de l'année, et il ne s'étonnait pas que, depuis quelque temps, l'agence n'eût envoyé personne visiter la maison. Avec le recul, il la voyait comme un monument d'erreurs. Il l'avait payée pas loin de dix-sept mille livres, et il y avait fait cinq mille livres de travaux, espérant la vendre au moins quarante mille. Mais c'était avant que la récession ne soit venue chambouler les calculs de spéculateurs plus avisés que lui. Maintenant, étant donné l'apathie du marché de l'immobilier, il n'y avait plus qu'à attendre. Il pouvait se permettre de garder la maison jusqu'à ce que les affaires reprennent. Mais il n'était pas aussi sûr de pouvoir garder sa femme. Il n'était même pas sûr d'en avoir le désir. Son mariage aussi avait été une erreur, mais compréhensible, vu les circonstances de l'époque. Et puis, à quoi bon les regrets ?

Les deux hauts rectangles de lumière des fenêtres du salon auraient dû lui être une promesse de chaleur, de confort. Au lieu de quoi ils étaient vaguement menaçants : Maureen était là. Mais où donc aurait-elle pu aller, l'imaginait-il répliquer, dans ce trou perdu d'Est-Anglie, par un triste soir de novembre ?

Elle avait bu son thé, et le plateau était encore à côté d'elle. La bouteille de lait, avec sa capsule défoncée, une seule tasse, du pain en tranches sortant de son emballage, une plaque de beurre sur une assiette graisseuse, un cake aux fruits encore dans son carton. Il sentit en lui l'irritation habituelle, mais il ne dit rien. Un jour où il lui avait reproché son laisser-aller, elle avait rétorqué :

« Qui s'en soucie ? Personne ne me voit. »

Lui la voyait, lui s'en souciait, mais cela faisait bien des mois qu'il avait renoncé à se battre.

« Je vais dormir deux heures, annonça-t-il. Je compte sur toi pour me réveiller à sept heures.

– Tu veux dire que nous n'allons pas au concert de Chevisham ?

– Oh, je t'en prie, Maureen, hier tu hurlais que tu ne voulais pas y aller. C'était tout juste bon pour les enfants.

– Je n'en attends pas grand-chose c'est vrai, mais c'est au moins une occasion de sortir. Sortir ! Sortir de ce trou. Être ensemble pour une fois. C'était l'occasion de s'habiller. Et tu disais qu'après on dînerait au restaurant chinois d'Ely.

– Je suis désolé, mais je ne pouvais pas savoir qu'une affaire de meurtre me tomberait sur les bras.

– Et tu rentreras quand, si ce n'est pas indiscret de te le demander ?

– Aucune idée. Je reprends le brigadier Beale. Ensuite, il faudra qu'on aille voir une ou deux personnes au bal de Muddington, notamment un type appelé Barry Taylor – il a certaines explications à nous donner. Selon l'heure à laquelle j'en aurai fini avec lui, il se peut que je m'occupe encore du mari.

– L'idée de le cuisiner doit te plaire, non ? C'est pour faire peur aux gens que tu es devenu flic.

– C'est presque aussi idiot que de dire que tu es devenue infirmière parce que tu aimes vider des pots de chambre. »

Il se laissa tomber dans un fauteuil et ferma les yeux, attendant le sommeil. Il revit le visage terrifié du garçon, le sentit transpirer de peur. Mais il s'était très bien tiré de ce premier interrogatoire, et cela, bien que son avocat, qui le voyait pour la première fois, ait clairement montré qu'il préférerait ne jamais le revoir. Il s'en était tenu à son histoire : au bal, ils s'étaient querellés, et il était rentré de bonne heure. À une heure du matin, elle n'était toujours pas de retour. Il était allé voir sur la route, et jusque dans la marnière, passant une demi-heure à la chercher. Il n'avait rencontré personne, et à aucun moment il ne s'était approché de la voiture abandonnée. C'était une bonne histoire, simple, convaincante, et peut-être même vraie, sauf pour l'essentiel. Mais avec un peu de chance, le rapport du Labo concernant le sang de la femme et la tache retrouvée sur le manteau du mari, les traces de sable et de poussière provenant de la voiture qui adhéraient à ses chaussures, serait prêt vendredi. Si Lorrimer en mettait un bon coup ce soir – et il lui arrivait souvent de travailler tard –, les résultats de l'analyse sanguine seraient même disponibles

dès demain. Ensuite apparaîtraient les failles, les incohérences, et pour finir la vérité. Elle dit :

« Qui d'autre y avait-il sur le lieu du crime ? »

Il comprit qu'elle avait fait l'effort de poser cette question. D'une voix endormie, il répondit :

« Lorrimer, bien sûr. Il ne manque jamais ça. Il doit se dire qu'aucun de nous ne sait faire son travail. Et comme toujours, on a perdu une demi-heure à cause de Kerrison. Lorrimer était furieux. Il avait fait tout ce qu'il y avait à faire – tout ce qu'il était possible de faire, et là-dessus, il fallait qu'il attende avec nous que Dieu veuille bien nous envoyer le médecin légiste, avec escorte de police et tout et tout, pour nous annoncer – surprise des surprises – que ce que nous avions tous pris pour un cadavre en était effectivement un, et qu'on pouvait l'emmener.

– Tout de même, un médecin légiste en fait un peu plus.

– Évidemment, mais pas tellement. En tout cas pas sur place. Son travail vient ensuite. »

Il ajouta :

« Je suis désolé de ne pas t'avoir appelée. J'ai essayé, mais c'était occupé.

– C'était sûrement papa. Sa proposition tient toujours, pour l'Organisation. Mais il dit qu'il ne peut plus attendre. S'il n'a pas de réponse d'ici la fin du mois, il prendra ses dispositions. »

Seigneur, pensa-t-il, voilà qu'elle revient là-dessus.

« Quand donc ton cher papa arrêtera-t-il de parler de l'Organisation. On dirait qu'il s'agit de la Mafia. Si c'était le cas, y entrer me tenterait d'ailleurs davantage. Mais l'organisation de ton pauvre père se résume à trois boutiques minables, vendant des frusques minables à des minables, qui ne sauraient pas distinguer un bon tissu d'un mauvais, même si on le leur faisait avaler. J'aurais peut-être pris en considération l'offre de ton père chéri, si ton frère n'était pas déjà codirecteur, tout prêt à prendre la succession, et s'il ne m'avait pas fait clairement comprendre qu'on ne me tolérerait que parce que je suis ton mari. Mais il faudrait que je sois fou pour aller m'user les semelles chez lui à jouer les chefs de rayon, pour veiller à ce qu'aucun pauvre type ne lui fauche ses fringues, même si pour ça on me bombarde directeur de la sécurité. Non, je suis beaucoup mieux ici. – Où tu te fais tant de relations utiles. » Qu'entendait-elle par là ? Il avait eu grand soin de ne rien lui dire, mais elle n'était pas complètement idiote ; elle pouvait avoir deviné. Il dit :

« Où j'ai un emploi digne de ce nom. Tu savais à qui tu avais

affaire, quand tu m'as épousé. »

En fait, on ne le sait jamais, songea-t-il. Jamais vraiment.

« Quand tu rentreras, ne t'attends pas à me trouver là. »

C'était une vieille menace.

« Fais ce que tu voudras, rétorqua-t-il d'une voix tranquille. Mais tu n'auras pas de voiture. Je prends la Cortina : l'embrayage de la Renault déconne. Alors si tu comptes rentrer chez ta mère avant demain matin, il faudra que tu prennes un taxi, ou que tu téléphones à ton père de venir te chercher. »

Elle disait quelque chose, mais sa voix insistante et maussade paraissait s'éloigner, ses mots perdaient leur sens et ne parvenaient plus à son cerveau que comme des vagues de bruit. Deux heures. Qu'elle le réveille ou non, il savait bien qu'il ne dormirait pas une minute de plus. Fermant les yeux, il se laissa couler dans le sommeil.

LIVRE II

Mort en blouse blanche

Le matin, à huit heures quarante, le hall de Hoggatt était parfaitement paisible. Brenda se disait souvent que c'était le moment de la journée qu'elle préférait, cette heure précédant l'arrivée du personnel, la mise en branle de la maison, cette heure durant laquelle elle travaillait avec l'inspecteur Blakelock dans le silence du hall désert, tranquille et solennel comme une église, à préparer une réserve de dossiers pour les nouvelles affaires, à renvoyer les pièces à conviction à la police, à vérifier une dernière fois les rapports destinés aux tribunaux pour s'assurer que tout y était, qu'aucun détail n'avait été omis. Aussitôt arrivée, elle mettait sa blouse blanche, et tout de suite, elle se sentait changée ; elle prenait de l'âge et de l'assurance, devenait une professionnelle, presque un savant, du moins un membre reconnu du Laboratoire. Puis elle allait dans la cuisine située à l'arrière de la maison et faisait du thé. Étant donné la dignité que lui conférait sa blouse blanche, cette tâche lui paraissait un peu triviale ; en outre, si tôt après le petit déjeuner, elle n'éprouvait pas réellement le besoin de boire. Mais l'inspecteur Blakelock, qui venait chaque matin d'Ely, avait toujours envie d'une tasse de thé, et elle prenait plaisir à la lui préparer.

« Voilà qui remonte le moral des troupes, disait-il invariablement en retroussant ses lèvres humides sur le bord de la tasse pour avaler sans sourciller une gorgée du liquide bouillant, comme si son gosier était en amiante. Votre thé est parfait, Brenda. C'est un bon point pour vous. » À quoi elle répliquait :

« Maman dit que le secret, c'est de faire chauffer la théière et de laisser les feuilles infuser tout juste cinq minutes. »

Ce petit rituel, si répétitif qu'elle en connaissait le moindre mot par cœur et avait parfois bien du mal à ne pas rire, l'arôme si familier du thé, la chaleur qui la gagnait tandis qu'elle tenait à deux mains la grosse tasse de faïence, tout cela constituait un début de journée des plus rassurants.

Elle aimait beaucoup l'inspecteur Blakelock. Il parlait peu, mais avec elle, jamais il ne s'impatientait, il avait la compréhension d'un père. Sa mère elle-même, lorsqu'elle était venue voir le Labo, s'était montrée très satisfaite à l'idée que sa fille travaillerait avec lui. Brenda sentait encore ses joues brûler de honte lorsqu'elle se rappelait son insistance à vouloir visiter les locaux. Pourtant, l'inspecteur principal Martin, qui assurait la liaison avec la police, avait apparemment trouvé son attitude tout à fait naturelle. Il avait expliqué que Hoggatt innovait en prenant à la réception une employée de bureau plutôt

qu'un policier. Grâce à Brenda, la police pourrait ainsi économiser un de ses hommes, et cet emploi constituerait pour elle une formation très utile. Comme il l'avait dit à sa mère : « La réception est le cœur du Laboratoire. » À présent, il était aux États-Unis avec un groupe d'officiers de police, et l'inspecteur Blakelock le remplaçait parallèlement à ses fonctions, réceptionnant les pièces à conviction, préparant les statistiques et tenant le registre des séances de tribunal, mais discutant en outre les différentes affaires avec l'officier concerné, expliquant ce qu'on pouvait espérer du Laboratoire, refusant les cas où la science était impuissante, contrôlant les rapports avant de les envoyer aux tribunaux. Brenda mesurait l'ampleur de ses responsabilités, et elle était déterminée à l'aider de son mieux.

Apportées sans doute par l'officier de police chargé de l'affaire, les premières pièces à conviction de la journée étaient arrivées tandis qu'elle préparait le thé. C'était encore un sac d'habits concernant le crime de la marnière. Tandis que l'inspecteur Blakelock le soupesait, elle vit à travers le plastique un pantalon bleu marine à la ceinture luisante, une veste rayée à larges revers, et une paire de chaussures noires avec des boucles de métal.

« Ça appartient au petit ami qu'elle a trouvé au bal, dit-il. Il va falloir que vous ouvriez un nouveau dossier pour le rapport ; à classer sous Muddington, service de biologie, avec un numéro de sous-groupe. Et vous lui mettez une étiquette rouge : les affaires de meurtre ont la priorité.

– Et qu'est-ce qui se passe si on se trouve avec plusieurs meurtres en même temps ? Qui décide de la priorité ?

– Le chef du service concerné. C'est à lui d'organiser le travail. Après les meurtres et les viols, on donne d'ordinaire la priorité aux affaires dont l'accusé ne jouit pas de la liberté provisoire.

– J'espère que ça ne vous ennuie pas que je vous pose toutes ces questions, dit Brenda. Mais j'aimerais apprendre. Le Dr. Lorrimer m'a conseillé d'apprendre tout ce que je pouvais, pas seulement le travail de routine.

– C'est bien, posez toutes les questions qui vous viennent à l'esprit. Mais n'accordez pas trop d'importance à ce que dit le Dr. Lorrimer. Même si, parfois, il a l'air de le croire, ce n'est pas lui qui dirige la boutique. Bon, quand vous aurez enregistré ça, vous mettrez le sac sur l'étagère de la Biologie. »

Brenda nota soigneusement le numéro d'entrée sur le registre, et déposa le sac à l'endroit indiqué. C'était bon d'être à jour avec les entrées. Elle jeta un coup d'œil à l'horloge. Il était presque neuf heures moins dix. Bientôt, le courrier arriverait, et le bureau serait couvert

d'enveloppes contenant les prélèvements sanguins de la veille pour les cas d'ivresse au volant. Puis ce serait le ballet des voitures de police. Des hommes en uniforme ou en civil apporteraient des liasses de documents pour Mr. Middlemass ; des échantillons de salive, de sang, de sperme ; des paquets contenant des draps et des couvertures sales ; les fameux instruments contondants ; des couteaux encore ensanglantés bien rangés dans leurs boîtes.

Maintenant, les membres du personnel allaient arriver d'un moment à l'autre. Mrs. Bidwell, la femme de ménage, aurait déjà dû être là depuis vingt minutes. Peut-être avait-elle attrapé la grippe de Scobie. Parmi le personnel scientifique, le premier arrivé serait probablement Clifford Bradley, qui se fauflerait dans le hall comme s'il n'avait pas le droit d'y être, avec ses yeux anxieux, traqués, et sa stupide moustache tombante, si préoccupé qu'il semblait à peine remarquer qu'on le saluait. Puis viendrait Miss Foley, la secrétaire du directeur, calme et maîtresse d'elle-même, arborant toujours le même sourire secret. Elle lui rappelait Mona Rigby, qui, à l'école, était régulièrement choisie pour jouer la Madone dans la pièce de Noël – et qu'on n'aurait pas prise deux fois si l'on avait su d'elle ce que savait Brenda. Brenda ne l'avait jamais aimée, et elle n'était pas sûre d'aimer véritablement Miss Foley. En revanche, elle avait beaucoup de sympathie pour celui qui arriverait ensuite, Mr. Middlemass, chef du service des documents, avec son veston jeté par-dessus les épaules, gravissant quatre à quatre les marches du perron, et lançant un joyeux bonjour aussitôt la porte franchie. Après lui, les autres arriveraient dans le désordre. Le hall serait alors aussi bruyant que celui d'une gare, mais à la réception, il s'agirait de garder tout son calme au milieu du chaos.

Comme pour signaler le début du travail, le téléphone sonna. L'inspecteur Blakelock décrocha. Longtemps, il écouta son correspondant sans un mot, puis elle l'entendit dire :

« Non, je ne crois pas qu'il soit ici, Mr. Lorrimer. Vous dites qu'il n'est pas rentré de la nuit ? »

Nouveau silence. L'inspecteur Blakelock s'était à demi détourné et prenait des airs de conspirateur, la tête penchée sur l'écouteur comme pour entendre une confidence. Enfin, il posa le récepteur sur le comptoir et se tourna vers Brenda :

« C'est le père du Dr. Lorrimer. Il s'inquiète. Apparemment, son fils ne lui a pas apporté son thé du matin, et il semble qu'il n'ait pas passé la nuit à la maison. Son lit n'est pas défait.

– Il ne peut pas être ici. Enfin, on a trouvé la porte fermée en arrivant. »

Sur ce point, il n'y avait aucun doute. Tournant le coin de la maison

après avoir déposé son vélo dans l'ancienne écurie, elle avait vu l'inspecteur Blakelock planté devant la porte comme s'il l'attendait. Ensuite, quand elle l'avait rejoint, il avait allumé sa lampe de poche et entrepris d'ouvrir les trois serrures, la Yale d'abord, puis l'Ingersoll, et pour finir celle qui déconnectait le système d'alarme électronique relié au commissariat. Ils étaient alors entrés tous les deux dans le hall sans lumière, et elle s'était aussitôt rendue au vestiaire, situé à l'arrière du bâtiment, puis, une fois mise sa blouse blanche, dans le bureau de l'inspecteur principal Martin, pour débloquer le système fermant les portes des principales pièces du Laboratoire.

Elle se mit à rire et dit :

« Mrs. Bidwell n'est pas arrivée, et le Dr. Lorrimer a disparu. Ils se sont peut-être enfuis ensemble. Le scandale du Labo. »

La plaisanterie n'était pas très fameuse, et elle ne s'étonna pas que l'inspecteur Blakelock ne rie pas.

« La porte fermée ne signifie pas grand-chose, dit-il. Le Dr. Lorrimer a les clés. Il se peut qu'il soit venu travailler très tôt, après avoir fait son lit, et qu'une fois entré, il ait refermé la porte et remis les alarmes.

– Mais dans ce cas, comment est-ce qu'il aurait pu entrer dans son laboratoire ?

– En ouvrant la porte avant de remettre les alarmes. Mais je vous accorde que c'est peu vraisemblable. Quand il est seul, il se contente d'ordinaire de la Yale. »

Il remit le récepteur à son oreille et dit :

« Attendez un moment, Mr. Lorrimer. Je ne crois pas qu'il soit ici, mais je vais vérifier.

– J'y vais », dit Brenda, pressée de se rendre utile. Sans prendre la peine de lever l'abattant, elle se glissa sous le comptoir. Quand elle se retourna, elle le vit avec une netteté remarquable, comme dans la lumière éclatante d'un flash, la bouche entrouverte, prêt à lui lancer un reproche, tendant vers elle un bras qui voulait la retenir, la protéger, dans un geste figé d'acteur. Mais elle, ne voyant rien à redouter, éclata de rire et partit en courant dans la direction de l'escalier. Le laboratoire de biologie se trouvait au premier étage, où, avec la salle de recherche, il occupait presque toute la longueur du bâtiment. La porte était fermée. Elle tourna le bouton et l'ouvrit, cherchant d'une main l'interrupteur. Quand ses doigts l'eurent trouvé, elle appuya. Les deux longs tubes fluorescents qui pendaient du plafond se mirent à clignoter, é mirent une pâle lueur puis s'allumèrent franchement.

Elle vit immédiatement le corps. Il était étendu entre les deux grandes tables centrales, visage contre le sol, la main gauche crispée,

le bras droit presque entièrement sous lui. Elle émit un étrange petit bruit, moitié cri, moitié gémissement, et s'agenouilla à côté de lui. Au-dessus de l'oreille gauche, les cheveux étaient hérissés et collés comme les poils de son chat lorsqu'elle le lavait, mais la chevelure était trop sombre pour qu'elle pût voir le sang. Pourtant, elle savait que c'était du sang. Déjà, il avait noirci sur le col de la blouse, et, par terre, une petite flaque s'était coagulée. L'œil gauche seul se voyait, fixe, terne et rétracté comme celui d'un veau mort. Elle posa la main sur la joue. Elle était glacée. Mais elle avait compris qu'il était mort dès qu'elle avait vu l'œil vitreux.

Elle ne garda aucun souvenir d'avoir fermé la porte et d'avoir descendu les escaliers. L'inspecteur Blakelock se trouvait toujours derrière le comptoir, rigide comme une statue, tenant d'une main le récepteur téléphonique. En voyant sa tête, elle le trouva si drôle qu'elle aurait voulu rire. Elle essaya de parler, mais les mots refusaient de sortir. Incapable de se ressaisir, elle se mit à claquer des dents. Elle fit un geste incohérent. De son côté, il lui dit quelque chose qu'elle ne comprit pas, puis il posa le récepteur sur le comptoir et monta en courant au premier étage.

Elle tituba jusqu'au gros fauteuil victorien – celui du colonel Hoggatt – placé contre le mur devant le bureau de l'inspecteur principal Martin. Le portrait semblait la regarder. Tandis qu'elle l'observait, l'œil gauche lui parut s'agrandir, les lèvres se tordre dans un sourire concupiscent.

Un froid terrible s'empara de tout son corps. Son cœur était devenu trop gros pour sa poitrine, qui semblait sur le point d'éclater. Elle avalait d'énormes goulées d'air, mais sans parvenir à reprendre son souffle. Soudain, elle eut conscience que le téléphone grésillait. Se levant comme un automate, elle s'avança lentement vers le comptoir et prit le récepteur. À l'autre bout, Mr. Lorrimer chevrotait d'une voix faible et plaintive. Elle essaya de dire les paroles rituelles « Ici le Laboratoire Hoggatt, j'écoute », mais aucun son ne sortit de sa bouche. Sans réfléchir, elle raccrocha et retourna s'asseoir.

Elle ne se souvenait pas d'avoir entendu retentir la sonnette de l'entrée, ni d'être allée ouvrir. Mais brusquement le hall se trouva plein de monde, plein de voix. Il semblait que la lumière fût devenue plus forte, ce qui était étrange et lui donnait le sentiment d'avoir affaire à des acteurs sur une scène de théâtre brillamment éclairée, de mauvais comédiens parlant trop fort, gesticulant et grimaçant derrière leur maquillage. Dans son imperméable au col de fausse fourrure, Mrs. Bidwell, la femme de ménage, avait les yeux brillants d'indignation et vociférait :

« Mais qu'est-ce qui se passe, qu'est-ce qui se passe ? On a téléphoné

à mon mari pour dire qu'il ne fallait pas que je vienne aujourd'hui ; que Mrs. Schofield avait besoin de moi. C'est une plaisanterie, ou quoi ? »

L'inspecteur Blakelock descendait l'escalier, lentement, consciemment, le héros faisant son entrée. Les autres – le Dr. Howarth, Clifford Bradley, Miss Foley et Mrs. Bidwell, formaient un petit cercle et le regardaient. Le directeur avança d'un pas. Il avait l'air prêt à s'évanouir. Il dit : « Alors, Blakelock ?

– Il s'agit du Dr. Lorrimer, monsieur. Il est mort. Assassiné. »

Il n'était pas possible qu'ils aient tous répété ce mot à l'unisson, en se regardant les uns les autres comme un chœur antique. Mais il semblait se répercuter dans le hall jusqu'à devenir incompréhensible, un soupir de mot. Assassiné. Assassiné. Assassiné.

Elle vit le Dr. Howarth courir vers l'escalier. L'inspecteur Blakelock s'apprêtait à l'accompagner, mais le directeur dit :

« Non, restez là. Veillez à ce que personne ne quitte le hall. Téléphonez au commissaire et au Dr. Kerrison. Ensuite, j'appellerai le ministère. »

Tout à coup, ils parurent remarquer la présence de Brenda. Mrs. Bidwell s'approcha d'elle et dit :

« Alors, c'est vous qui l'avez trouvé. Ma pauvre petite ! »

Et soudain, ce ne fut plus du théâtre. La lumière redevint normale. Les visages prirent un air ordinaire, amorphe. Elle sentit les bras de Mrs. Bidwell autour de ses épaules. Elle sentit contre elle l'odeur de son imperméable. La fourrure était aussi douce que celle de son chat. Et, avec soulagement, elle se mit à pleurer.

2

Dans un hôpital universitaire londonien proche de la Tamise, d'où, à ses heures les plus sombres, il jetait un regard masochiste sur les fenêtres de son bureau, le Dr. Charles Freeborn, directeur du Service médico-légal, gisait immobile sur son lit étroit, le nez surplombant le drap soigneusement replié, ses cheveux blancs formant sur l'oreiller un halo légèrement plus foncé. Le lit était trop court pour son mètre quatre-vingts, inconvénient auquel il avait remédié en passant carrément ses orteils entre les barreaux. Sur sa table de chevet se trouvaient les cadeaux rituels censés agrémenter un bref séjour à l'hôpital, et notamment un vase de roses à l'aspect officiel, sans parfum mais du plus bel effet, bouquet funèbre derrière lequel le

commandant Adam Dalglish aperçut un visage si rigide, fixant si obstinément le plafond, qu'il fut durant quelques secondes victime de l'illusion qu'il venait saluer un mort. Se rappelant alors que Freeborn n'avait subi qu'une opération sans danger pour des veines variqueuses, il s'approcha du lit et lança timidement : « Hello ! »

Tiré de sa torpeur, Freeborn se redressa si brusquement qu'il fit tomber de sa table de chevet un paquet de mouchoirs en papier, deux exemplaires de la *Revue de médecine légale*, et une boîte de chocolat ouverte. Il tendit un long bras recouvert de taches qu'encerclait le bracelet d'identité de l'hôpital et écrasa la main de Dalglish.

« Adam ! Vous m'avez fait peur ! Mais je suis rudement content de vous voir ! D'apprendre que c'était vous qui étiez chargé de l'affaire a été la seule bonne nouvelle de ce matin. Mais je pensais que vous étiez déjà parti. Combien de temps pouvez-vous rester ? Comment irez-vous là-bas ? » Dalglish répondit dans l'ordre : « Dix minutes. En hélicoptère, depuis Battersea. En fait, je suis déjà en route. Alors, comment allez-vous, Charles ? J'espère que je ne tombe pas trop mal ? »

– Mais pas du tout, voyons. C'est cette opération qui tombe mal. Je n'aurais pas pu choisir un plus mauvais moment. C'est de ma faute. L'opération pouvait attendre. Mais je commençais à avoir vraiment mal, et puis Meg insistait pour que j'entre à l'hôpital avant d'être à la retraite – le gouvernement pouvait bien m'offrir ça, non ? »

Se rappelant les exploits du bouillant Freeborn au service médico-légal dans les années quarante, à la dure époque de la guerre, sa retraite retardée, la direction qu'il avait dû abandonner, les cinq ans qu'il venait de passer dans la bureaucratie, Dalglish dit :

« Vous avez pris une très sage décision. Et puis, à Chevisham, vous n'auriez pas pu faire grand-chose.

– Je sais bien. C'est ridicule de se sentir responsable parce qu'on n'est pas au poste quand le désastre arrive. On m'a appelé de la permanence juste avant neuf heures. On a préféré que j'apprenne la nouvelle directement plutôt que par la presse ou par mes visiteurs, j'imagine. C'était plutôt gentil. Le commissaire principal doit avoir appelé le Yard dès qu'il a été prévenu. Mais vous, qu'est-ce que vous savez, au juste ?

– Certainement pas beaucoup plus que vous. J'ai parlé avec le commissaire et avec Howarth. Ils m'ont fait part des principaux faits. Le crâne fracassé, apparemment par un maillet que Lorrimer était en train d'examiner. Le Labo soigneusement fermé au moment de l'arrivée de l'officier de liaison et de la jeune secrétaire, ce matin à huit heures et demie. Les clés de Lorrimer retrouvées dans sa poche. Il lui arrivait souvent de travailler tard, et au Labo, pratiquement tout le

monde savait qu'hier il avait l'intention de le faire. Pas la moindre trace d'effraction. Quatre jeux de clés. Dont un à Lorrimer et un à l'officier de liaison, qui étaient les deux seules personnes autorisées à ouvrir et à fermer le bâtiment. Le directeur gardait le troisième jeu dans son coffre, et le quatrième se trouvait au commissariat de Guy's Marsh. »

Freeborn dit :

« Ou bien le meurtrier avait une clé, ou bien c'est Lorrimer qui lui a ouvert. »

Pour Dalgliesh, il y avait encore d'autres possibilités, mais ce n'était pas le moment d'en discuter. Il demanda :

« Parmi les membres du personnel, Lorrimer aurait fait entrer n'importe qui, non ?

– Certainement. Et probablement aussi n'importe quel policier, s'il le connaissait, s'ils s'occupaient ensemble d'une même affaire. Autrement, je ne vois pas. Peut-être un ami ou un parent, mais cela me paraît déjà plus douteux. Il était pointilleux comme tout ; je le vois mal se servir du Labo comme lieu de rendez-vous. Mais, bien sûr, il aurait fait entrer aussi le médecin légiste.

– À ce qu'on m'a dit, c'est quelqu'un du coin, Henry Kerrison. Le commissaire m'a raconté qu'on l'avait tout de suite fait venir voir le corps. Normal. À part ça, je ne savais pas que vous aviez trouvé un successeur à Donald la Morgue.

– Ce n'est pas son successeur. En tout cas pas encore. Mais Kerrison est bien noté, et si la Santé est d'accord, il sera certainement nommé. Les fonctions qu'il remplit à l'hôpital soulèvent certaines difficultés. Je voudrais bien que tout cela soit réglé avant mon départ. Mais il faut bien aussi que je laisse des problèmes à mon successeur ! »

Dalgliesh évoqua sans plaisir le souvenir de Donald la Morgue et de son humour macabre de potache : « Non, pas ce couteau-là, ma chère. Je m'en suis servi ce matin sur un cadavre, et la lame est un peu émoussée. » Sa manie de se faire valoir, son insupportable rire bucolique – il était bien content de ne pas avoir affaire à ce redoutable farceur. Il dit :

« Parlez-moi de Lorrimer. C'était quel genre d'homme ? »

Cette question occupait le centre de toutes les enquêtes, mais il l'avait posée en ayant conscience de son absurdité. Rien n'était plus étrange dans le travail d'un policier, que d'apprendre à connaître une victime vue seulement sous forme de cadavre sur les lieux du crime ou dans un tiroir de la morgue. Et pourtant, la victime était au cœur même du mystère de sa mort. Elle était morte à cause de ce qu'elle était. Avant que l'affaire ne soit résolue, Dalgliesh aurait recueilli une

douzaine de portraits de Lorrimer, comme des empreintes laissées dans l'esprit d'autrui. Sur la base de ces images incertaines et sans vie, il se ferait une image à lui, plus complexe et plus détachée, mais nécessairement aussi incomplète, aussi déformée que celle des autres par ses préjugés personnels, sa conception du monde. Mais la question devait être posée. Et il pouvait du moins compter que Freeborn allait y répondre sans ouvrir un débat philosophique sur les fondements du moi. Cependant, leurs esprits devaient avoir cheminé côte à côte, car Freeborn déclara :

« C'est curieux qu'il vous faille toujours commencer par cette question, que vous ne puissiez vous faire une idée de lui qu'à travers les autres. Il avait dans les quarante ans. Un saint Jean-Baptiste sans la barbe, mais tout aussi entier. Il vivait avec son vieux père dans un cottage, à deux pas du village. Dans son travail, il était excellent, mais je ne crois pas qu'il serait monté plus haut. Il était trop maniaque, trop susceptible, trop difficile à vivre. Il était candidat à la direction de Hoggatt, bien sûr, mais c'est Howarth qui l'a emporté.

– Et comment lui et les autres ont-ils réagi à sa nomination ?

– Je crois que Lorrimer l'a mal prise. Mais les autres sont plutôt contents. Les cadres avaient de mauvais rapports avec lui. Bien entendu, il y en a un ou deux qui auraient préféré avoir un collègue plutôt qu'un étranger. Et le syndicat a fait le foin habituel parce qu'on n'a pas pris un légiste.

– Pourquoi a-t-on choisi Howarth ? J'imagine que vous étiez présent au Conseil ?

– Oui. J'accepte une part de la responsabilité. Mais je ne veux pas dire par là que nous avons fait une erreur. Le vieux Mac était un chercheur de grande envergure – on a fait nos débuts ensemble ; pourtant, c'est vrai que les derniers temps il a un peu laissé aller les choses. Depuis que Howarth est là, le rendement a déjà augmenté de dix pour cent. Et puis, il va falloir mettre en place le nouveau Laboratoire. C'était un risque calculé de prendre quelqu'un hors de la branche, mais ce qu'il nous fallait, c'était d'abord un "manager". En tout cas, la plupart des membres du Conseil étaient convaincus, ou se sont laissés convaincre, que ce ne serait pas une mauvaise chose. J'avoue toutefois que je ne sais pas très bien ce que signifie ce terme de "manager". Autrefois, c'était simple, on encourageait le personnel, on mettait quelques pieds au derrière quand il le fallait, on stimulait ceux qui manquaient de confiance, on persuadait la police de faire appel à nous. Et puis, bien sûr, on envoyait ici et là une statistique au ministère pour se rappeler à son bon souvenir. Tout cela semblait marcher très bien. Mais aujourd'hui, il faut "manager". Vous pouvez me dire quelle est la différence entre la direction et le "management",

Adam ?

– Gardez votre question pour le prochain Conseil vous verrez bien. Mais Howarth était à l'Institut de recherche Bruche, non ? Pourquoi souhaitait-il en partir ? On devait mieux le payer là-bas.

– Il n'avait que six cents livres par an en plus, et ce genre de détails ne l'intéresse pas. Son père avait de l'argent, dont il a hérité avec sa demi-sœur.

– Mais il avait un poste plus important, non ? Et à Hoggatt, il ne fait pas de recherche.

– Pas beaucoup en tout cas, mais c'est vrai que le Labo est d'abord un service public. On s'en est un peu inquiété, au Conseil. Seulement, on pouvait difficilement expliquer à notre candidat le plus éminent qu'en venant chez-nous, il rétrogradait. Mais il est certain que, du point de vue scientifique et académique – c'est un pur physicien –, il était nettement mieux placé que les autres. On a essayé de savoir ce qui le motivait ; il nous a expliqué qu'il commençait à s'encroûter, qu'il voulait changer de sphère de travail, qu'il avait très envie de quitter Londres. Sa femme était partie, il tenait à rompre avec son passé. Je crois que c'était la vraie raison. Grâce à Dieu, il n'a pas prononcé ce fichu mot de "défi". Encore un candidat que j'entends dire qu'il voit l'avenir comme un défi, et je me jette par la fenêtre. Je commence à me faire vieux, Adam. »

Il eut un mouvement de tête en direction de la fenêtre.

« Inutile de vous dire qu'on s'agite, là-bas.

– Je sais. J'ai eu une entrevue très brève, mais pleine de tact. Ils ont l'eut des sous-entendus. Mais manifestement, ils aimeraient que ce soit résolu au plus vite. Je crois que tout le monde souhaite autant que vous voir le Laboratoire fonctionner normalement.

– Qu'est-ce qui se passe, maintenant ? Avec le personnel, j'entends.

– La police locale a fait fermer toutes les portes intérieures, et le personnel est parqué dans la bibliothèque et dans le hall d'entrée jusqu'à mon arrivée. Pour l'instant, ils rédigent leur emploi du temps depuis la dernière fois qu'on a vu Lorrimer vivant, et la police commence à vérifier les alibis. Cela devrait nous faire gagner du temps. Je prends un homme avec moi, John Massingham. Le Labo de Londres va se charger de tout le travail urgent. En plus, on va envoyer quelqu'un des relations publiques pour s'occuper de la presse – au moins, je serai déchargé de ça. Heureusement qu'il y a ce groupe pop qui vient d'annoncer sa rupture. Avec les difficultés du gouvernement, voilà qui devrait nous éviter pendant un jour ou deux de faire la une des journaux. »

Freeborn contemplait ses orteils avec un vague dégoût, comme s'ils

étaient malades et qu'il venait de s'en apercevoir. De temps en temps, il les faisait bouger, mais on n'aurait su dire si c'était sur ordre du médecin ou pour sa seule satisfaction. Au bout d'un moment, il reprit la parole.

« J'ai commencé ma carrière chez Hoggatt, vous savez. C'était avant la guerre. À l'époque, on faisait de la chimie artisanale, avec des éprouvettes, des becs Bunsen, des solutions. Et l'on n'employait pas de femmes parce qu'il n'était pas décent de les mêler à des affaires de sexe. Hoggatt avait un côté démodé même dans les années trente. Pas scientifiquement, bien sûr : nous avions un spectrographe alors que c'était encore un appareil quasi magique. Les Fens ont produit quelques crimes assez étonnants. Vous vous souvenez de l'affaire Mulligan, ce vieux qui avait coupé son frère en morceaux et attaché les restes aux vannes de Leamings ? On a fait du beau boulot, à cette occasion.

– Une cinquantaine de taches de sang sur le mur de la porcherie, c'est ça ? Et Mulligan jurait que c'était du sang de truie. »

Freeborn était tout à ses souvenirs. « Je l'aimais bien, ce vieux bandit. Et on continue à montrer les photographies que j'ai prises des éclaboussures pour illustrer les cours sur les taches de sang. C'est drôle, la fascination qu'exerçait Hoggatt de ce point de vue-là – et ce n'est pas fini. Une invraisemblable maison palladienne dans un banal village d'Est-Anglie, à plus de quinze kilomètres d'Ely, qui ne s'est jamais signalé par les amusements qu'on y trouve. Des hivers à vous geler jusqu'à la moelle des os, et au printemps, un vent qui fait voler la tourbe et vous étouffe aussi bien que le smog. Et pourtant, quand ils ne portaient pas après le premier mois, les gens qu'on engageait là-bas y restaient toute la vie. Vous savez qu'il y a une chapelle de Wren, sur la propriété ? Du point de vue architectural, comme Hoggatt n'y a pas touché, elle vaut beaucoup mieux que la maison. Je crois qu'il manquait totalement de goût. Une fois qu'elle a été déconsacrée – je ne sais pas trop ce qu'on dit pour les églises qu'on n'emploie plus –, il s'en est servi comme entrepôt. Howarth a mis sur pied un quatuor à cordes, au Labo, et ils y ont donné un concert. Apparemment, c'est un excellent violoniste. En ce moment, il doit regretter de ne pas s'être entièrement consacré à la musique. Plutôt un mauvais début pour lui, le pauvre. Un Labo où régnait toujours une si chic ambiance. C'est l'isolement, je pense, qui nous donnait ce sentiment de camaraderie. »

Dalgliesh dit d'une voix sombre : « Je serais surpris qu'il résiste à mon arrivée. – Évidemment. Avec vous autres, c'est toujours la même chose : vous suscitez autant de difficultés que vous en résolvez. On ne peut rien y changer. Le crime a un effet contaminant. Vous trouverez le coupable, c'est sûr. Vous le trouvez toujours. Mais je me demande à

quel prix. »

Dalglish ne rétorqua rien. Il était trop honnête et aimait trop Freeborn pour essayer de le rassurer en lui servant des platitudes, en lui faisant de fausses promesses. Il montrerait tout le doigté dont il était capable, la chose allait sans dire. Mais il serait là-bas pour résoudre un meurtre, et toute autre considération passerait après cette tâche. La solution d'un meurtre avait toujours son prix ; parfois, c'était lui qui payait, mais plus souvent c'étaient les autres. Et Freeborn avait raison. Un crime contaminait ceux qu'il touchait, qu'ils soient coupables ou innocents. Il ne regrettait pas les dix minutes qu'il venait de passer avec Freeborn. Par pur patriotisme, le vieillard estimait que le service auquel il avait consacré toute sa vie active était le meilleur du monde. Il avait contribué à le créer, et il avait probablement raison. Dalglish avait appris ce qu'il voulait apprendre. Mais lorsqu'il serra la main du convalescent et lui dit au revoir, il savait qu'il ne lui avait apporté aucun réconfort.

3

La bibliothèque de Hoggatt était au fond du rez-de-chaussée. Ses trois grandes fenêtres ouvraient sur une terrasse, d'où un double escalier donnait accès à ce qui était jadis un jardin bien entretenu mais se résumait désormais à une pelouse en friche, bordée à l'ouest par l'annexe de brique réservée au service des véhicules, et à l'est par les écuries converties en garages. C'était l'une des rares pièces de la maison que son ancien propriétaire n'avait pas jugé bon de transformer. Les bibliothèques de chêne sculpté, abritant maintenant les nombreux ouvrages scientifiques du Laboratoire, étaient toujours en place, mais on y avait ajouté, pour les revues et journaux nationaux et internationaux, deux étagères d'acier mobiles qui divisaient la pièce en trois. Sous chacune des fenêtres, quatre chaises entouraient une table de travail, dont l'une était presque entièrement couverte par la maquette du nouveau Laboratoire.

C'est dans cet espace assez inadéquat que se trouvaient parqués les membres du personnel. Un brigadier de la police locale était assis près de la porte, leur rappelant par son air impassible la raison pour laquelle ils étaient ainsi enfermés. Ils avaient l'autorisation de se rendre aux toilettes sous escorte, et celle d'appeler chez eux depuis la bibliothèque. Mais le reste du Laboratoire leur était pour l'instant interdit.

À leur arrivée, on leur avait demandé à tous d'écrire un compte

rendu succinct de ce qu'ils avaient fait la veille au soir, et avec qui. Maintenant, ils attendaient patiemment leur tour à l'une des trois tables. Leurs déclarations étaient recueillies par le brigadier, et transmises à l'un de ses collègues installé à la réception, sans doute pour que les premières vérifications puissent commencer. Ceux qui, parmi le petit personnel, étaient en mesure de fournir un alibi satisfaisant pouvaient rentrer chez eux aussitôt celui-ci confirmé, et ils partaient les uns après les autres, regrettant un peu de ne pas être là pour la suite. Les autres, ainsi que tous les cadres et ceux qui, le matin, étaient arrivés les premiers au Laboratoire, avaient l'ordre d'attendre l'équipe de Scotland Yard. Le directeur n'avait fait qu'une brève apparition à la bibliothèque. Précédemment, il était allé avec Angela Foley annoncer la mort de son fils au vieux Lorrimer. Depuis, il était enfermé dans son bureau avec le commissaire Mercer, de la police criminelle locale. On racontait que le Dr. Kerrison se trouvait avec eux.

Le temps s'éternisait tandis qu'ils guettaient les premiers bruits annonciateurs de l'arrivée de l'hélicoptère. Gênés par la présence de la police, ils semblaient incapables d'aborder le sujet qui les préoccupait et parlaient entre eux avec la même politesse empruntée que des étrangers dans un aéroport. Dans l'ensemble, les femmes étaient mieux armées contre l'ennui. Mrs. Mallett, la sténo du bureau général, avait apporté son tricot, et, forte d'un alibi à toute épreuve – elle était au concert du village entre la postière et M. Mason, de l'épicerie – et de quelque chose à quoi s'occuper, elle cliquetait avec une satisfaction légitime, mais non moins irritante, en attendant sa mise en liberté. Mrs. Bidwell, la femme de ménage, avait insisté pour qu'on l'accompagne jusqu'à son placard à balais, et elle en était revenue armée d'un plumeau et de deux chiffons, avec lesquels elle livrait maintenant un vigoureux assaut contre les bibliothèques. Elle observait un silence tout à fait inhabituel, mais ceux qui se trouvaient assis à proximité l'entendaient marmonner entre ses dents avec l'air de punir les livres qui tombaient sous sa main.

Brenda Pridmore avait obtenu l'autorisation d'emmener avec elle le registre des pièces à conviction, et, apparemment calme malgré sa pâleur, elle contrôlait les entrées du mois précédent. Le registre occupait une bonne partie de la table, mais personne ne pouvait lui reprocher son travail. Claire Easterbrook, qui, avec la mort de Lorrimer, se trouvait promue responsable du service de biologie, avait tiré de sa serviette un article qu'elle avait rédigé sur les récents progrès effectués dans le domaine de la classification du sang, et elle s'occupait de le relire sans montrer davantage d'intérêt pour ce qui se passait que si, chez Hoggatt, le meurtre faisait partie des désagréments de routine, contre lesquels elle avait toujours la prudence de se

prémunir.

Les autres tuaient le temps chacun à sa façon. Ceux qui préféraient avoir l'air occupé avaient le nez plongé dans un livre et faisaient çà et là une remarque sentencieuse. Les deux spécialistes des véhicules, connus pour n'avoir d'autre sujet de conversation que les voitures, parlaient voitures avec l'ardeur du désespoir. Après en avoir fini les mots croisés à dix heures moins le quart, Middlemass avait fait durer la lecture du *Times* aussi longtemps que possible ; mais maintenant, il avait épuisé même la colonne des morts. Il replia donc son journal et le lança sur la table, où des mains avides eurent tôt fait de s'en emparer.

Tout le monde accueillit avec soulagement l'arrivée de Stephen Copley, le chimiste en chef, aussi sémillant que de coutume, avec sa tonsure, sa frange de cheveux noirs bouclés, son visage rougeaud et luisant qui donnait toujours l'impression d'être resté trop longtemps exposé au soleil. Rien ne semblait pouvoir l'ébranler, et sûrement pas la mort d'un homme qu'il n'aimait pas. En plus, il était très sûr de son alibi, ayant passé toute la journée de la veille au tribunal et la nuit même avec des amis de Norwich, d'où il venait justement de rentrer. Ravis de trouver un sujet innocent, ses collègues le pressaient de questions à propos de l'affaire, parlant un peu trop haut pour être naturels. Quant aux autres, ils écoutaient avec un intérêt tant soit peu forcé, comme s'il s'agissait d'un dialogue de théâtre ayant pour objet de les divertir.

« À qui se sont-ils adressés pour la défense ? demanda Middlemass.

– À Charlie Pollard. Il a étalé son gros ventre devant les jurés, et il leur a expliqué d'une voix confidentielle qu'ils ne devaient pas se laisser impressionner par les soi-disant experts scientifiques, parce que, devant cette cour, personne, même pas lui, ne savait de quoi il parlait. Inutile de dire que ça les a beaucoup rassurés.

– Les jurés ont horreur des démonstrations scientifiques.

– Ils sont convaincus qu'ils ne vont rien y comprendre, alors, bien sûr, ils n'y comprennent rien. Dès qu'on apparaît à la barre, un rideau d'incompréhension obstinée s'abat sur leur esprit. Ce qu'ils veulent, c'est des certitudes. Cette particule de peinture provient-elle de cette carcasse de voiture ? Réponse : oui ou non. Ils ne veulent pas entendre parler de ces probabilités mathématiques qui font notre ordinaire.

– S'ils ont horreur des démonstrations scientifiques, ils détestent encore davantage les mathématiques. Donnez-leur un avis scientifique qui repose sur la faculté de diviser un facteur par deux-tiers, et l'avocat va dire : "Je crois qu'il va falloir vous expliquer plus simplement, Mr. Middlemass. Ni les jurés ni moi ne sommes licenciés

en mathématiques, voyez-vous. " Ce qui sous-entend : vous êtes un affreux prétentieux, le jury ferait bien de ne pas croire un mot de ce que vous dites. »

C'était l'éternelle discussion. Brenda l'avait déjà entendue de long en large en mangeant ses sandwiches dans la pièce, mi-cuisine mi-salon, qui tenait lieu de cantine. Mais maintenant, il lui semblait terrible qu'on pût parler aussi naturellement alors que le Dr. Lorrimer gisait mort à l'étage au-dessus. Soudain, elle ressentit le besoin de prononcer son nom. Elle leva les yeux et se força à dire :

– Le Dr. Lorrimer pensait que, pour finir, le service allait se réduire à deux ou trois immenses laboratoires où le travail se ferait pour l'ensemble du pays, et où les pièces à conviction arriveraient par avion. D'après lui, toutes les conclusions scientifiques devraient être approuvées par les deux parties avant le procès.

– L'idée n'a rien de nouveau, s'empressa de dire Middlemass. La police, elle, a envie d'avoir sur place un laboratoire pratique et bien équipé. D'ailleurs, les trois quarts du travail que nous avons à faire ne demandent pas d'appareils très sophistiqués. Deux ou trois grands laboratoires de pointe avec des filiales régionales pourraient être une très bonne solution. Mais qui aurait envie de travailler dans les petits labos si tout le travail intéressant se fait ailleurs ? »

Miss Easterbrook semblait avoir fini sa relecture. Elle dit :

« Lorrimer savait que cette idée de laboratoire jouant le rôle d'arbitre scientifique ne pouvait pas marcher, pas avec le système d'accusation anglais. De toutes manières, des conclusions scientifiques demandent à être jugées comme n'importe quelles autres conclusions.

– Mais comment ? demanda Middlemass. Par un jury normal ? Imaginez que vous êtes expert en documents, un expert extérieur au service, et que la défense fasse appel à vous. Vous et moi, nous ne sommes pas d'accord. Comment les jurés pourraient-ils trancher entre nous ? Ils vous donneraient probablement raison parce que vous êtes plus jolie que moi.

– À moins qu'ils ne vous donnent raison à vous parce que vous êtes un homme.

– Ou qu'un d'entre eux, le plus coriace, décide que je ne vaux rien parce que je lui rappelle l'oncle Ben, et que, dans la famille, tout le monde sait que l'oncle Ben est un fieffé menteur.

– D'accord. D'accord. » De ses mains grassouillettes, Copley fit un geste de bénédiction pour rétablir le calme. « C'est la même chose que la démocratie : un système faillible, mais le meilleur dont on dispose. »

Middlemass s'étonna :

« Tout de même, c'est extraordinaire qu'il fonctionne si bien. Les jurés sont là, qui écoutent poliment comme des enfants qui veulent se faire bien voir, parce qu'ils sont en visite à l'étranger et craignent de passer pour des imbéciles ou d'offenser les indigènes. Mais tout cela n'empêche que, bien souvent, ils rendent un verdict qui, de toute évidence, est en contradiction avec les preuves qu'on vient de leur servir. »

Claire Easterbrook intervint sèchement :

« Mais pour ce qui est de savoir s'il est en contradiction avec la vérité, c'est une autre question.

– Le but d'un procès n'est pas de mettre au jour la vérité. Nous autres, nous traitons de faits. Mais qu'en est-il des émotions ? Mrs. B., aimez-vous votre mari ? Comment la pauvre femme pourrait-elle expliquer que, comme sans doute la majorité des épouses, elle l'aime la plupart du temps, mais pas quand il ronfle toute la nuit, pas quand il crie après les enfants, pas quand il lui refuse l'argent d'un billet de loterie. »

Copley dit :

« Elle n'a pas à le faire. Si elle a un peu de bon sens, et si son avocat l'a conseillée comme il devait le faire, elle va tout bonnement sortir son mouchoir et sangloter : "Oh oui, monsieur. Dieu m'est témoin qu'il n'y a jamais eu meilleur mari que lui. " C'est un jeu, non ? Pour gagner, il s'agit d'appliquer les règles. »

Claire Easterbrook haussa les épaules.

« Mais les règles, il faut les connaître. Et trop souvent, elles ne sont connues que d'un côté : du côté de ceux qui les ont faites, évidemment. »

Copley et Middlemass se mirent à rire.

Clifford Bradley s'était installé à l'écart, et se trouvait en partie caché derrière la maquette du nouveau Laboratoire. Il avait pris dans la bibliothèque un livre au hasard, mais, depuis dix minutes, il n'avait plus tourné une page.

Ils riaient ! Ils riaient vraiment ! Il se leva pour aller ranger son ouvrage sur l'étagère située à l'autre bout de la pièce, et resta un instant le front appuyé contre le rayon de métal. Discrètement, Middlemass s'approcha de lui, et, tendant la main pour prendre un livre, il lui demanda :

« Ça va ?

– Je n'en peux plus de les attendre.

– Je crois que nous en sommes tous là. Mais l'hélicoptère ne devrait plus tarder, maintenant.

– Comment peuvent-ils rire comme ça ? Ils s'en fichent, qu'il soit mort ?

– Mais non, bien sûr que non. On ne peut pas rire d'un meurtre. Mais je crois que personne n'éprouve réellement de chagrin. Et dans la mesure où l'on se sent soi-même en sécurité, le danger, le malheur des autres provoquent toujours une certaine euphorie. » Il regarda Bradley et ajouta doucement : « Les meurtres ont toujours existé. Certains sont même justifiés. Quoique, à la réflexion, la justice voie les choses différemment.

– Vous pensez que c'est moi qui l'ai tué, non ?

– Je ne pense rien du tout. Et de toutes manières, vous avez un alibi puisque votre belle-mère était chez-vous.

– Mais pas toute la soirée. Elle a pris le bus de sept heures quarante-cinq.

– Avec un peu de chance, il sera prouvé qu'il est mort avant. » Et pourquoi Bradley imaginait-il que ce n'était pas le cas ? se demanda Middlemass. Les yeux inquiets de Bradley le fixaient d'un air méfiant.

« Comment se fait-il que vous sachiez que la mère de Sue était chez-nous, hier soir ?

– C'est Susan qui me l'a dit. Elle m'a téléphoné au Labo juste avant deux heures. À propos de Lorrimer. » Il réfléchit une seconde et expliqua calmement : « Elle se demandait s'il y avait une chance qu'il demande son transfert maintenant qu'Howarth est là depuis un an. Elle se disait que j'avais peut-être appris quelque chose. Quand vous serez rentré, dites-lui que je n'ai pas l'intention de parler de ce téléphone à la police, à moins qu'elle ne le fasse elle-même, bien sûr. Oh, et rassurez-là : dites-lui que, si je lui ai cassé la figure, ce n'est pas à cause d'elle. Elle me ferait faire bien des choses, mais il y a tout de même des limites. »

D'un ton légèrement rancunier, Bradley demanda :

« De quoi vous inquiétez-vous ? Vous aussi, vous avez un alibi. Vous étiez au concert du village, non ?

– Pas toute la soirée. Et puis, même si on m'a vu, c'est un alibi qui pose un petit problème. »

Bradley se tourna vers lui et dit avec une soudaine véhémence :

« Je ne l'ai pas tué ! Oh, mon Dieu, je ne peux plus supporter cette attente !

– Allons, reprenez-vous, Cliff ! Si vous vous effondrez, ça ne vous aidera pas, et ça n'aidera pas davantage Susan. Rappelez-vous que nous attendons des policiers anglais, pas le K. G. B. »

Enfin, le bruit tant attendu se fit entendre, un lointain

bourdonnement de guêpe en fureur. Les voix de l'assemblée se turent, les têtes se levèrent, et tout le monde se dirigea vers les fenêtres. Mrs. Bidwell se précipita la première pour avoir une bonne place. Bientôt, l'hélicoptère rouge et blanc apparut entre les cimes des arbres et se mit à tourner au-dessus de la terrasse.

« Comme il se doit, le génie du Yard arrive par voie céleste, plaisanta Middlemass. Espérons qu'il travaille rapidement. J'aimerais bien retrouver mon labo, moi. Quelqu'un devrait lui dire qu'il n'est pas le seul à avoir un crime sur les bras. »

4

L'Inspecteur John Massingham détestait les hélicoptères, qu'il considérait comme bruyants, étriqués et affreusement peu sûrs. Comme ni lui ni personne ne mettait en question son courage physique, il l'eût volontiers dit. Mais il savait que son chef n'aimait pas les discours inutiles, et, coincé comme il l'était à côté de lui dans l'inconfortable habitacle de l'Enstrom F28, il décida que la meilleure façon de commencer l'affaire de Chevisham consistait à observer une politique de silence discipliné. Il nota avec intérêt que le tableau de contrôle du cockpit était très similaire au tableau de bord d'une voiture, et que, contrairement à ce qu'il croyait, la vitesse était indiquée en milles et non pas en nœuds. Malheureusement, la ressemblance s'arrêtait là. Il ajusta ses écouteurs et entreprit de se calmer en se concentrant sur ses cartes.

Ils s'étaient enfin dégagés des tentacules brun-rouge de la banlieue londonienne, et le paysage automnal, aux textures aussi diverses que celles d'un collage de tissus, déroulait devant eux un tapis changeant d'ocres, de verts et d'ors, les amenant jusqu'à Cambridge. Le soleil capricieux avançait par vagues à travers les villages nettement découpés, les parcs municipaux bien entretenus, la pleine campagne. Des voitures miniatures, brillant dans le soleil comme des scarabées, s'affairaient sur les routes à la poursuite les unes des autres.

Dalgliesh jeta un coup d'œil à son compagnon, à son visage pâle et puissant, à son front large et à son nez osseux éclaboussés de taches de rousseur, à la masse épaisse de ses cheveux roux en bataille sous les écouteurs, frappé de sa ressemblance avec son père, Lord Dungannon, pair du royaume et décoré deux fois, dont le courage n'avait d'égal que son obstination et sa naïveté. Le miracle, avec les Massingham, c'est qu'une famille vieille de plus de cinq cents ans eût engendré tant de générations d'aimables nullités. Il se rappelait fort bien la dernière

fois qu'il avait vu Lord Dungannon. C'était lors d'un débat à la Chambre des Lords sur la délinquance juvénile, sujet dont Sa Seigneurie s'estimait un expert, du fait que, sans conteste, il avait lui-même été jeune, et que, durant une brève période, il avait aidé à organiser un club de jeunesse dans le domaine de son grand-père. Ses pensées, lorsqu'enfin il s'était décidé à les exprimer, avaient été formulées avec une banalité simpliste, sans logique ni ordre apparents, et d'une voix curieusement gentille, avec ici et là de longs silences durant lesquels il considérait pensivement le trône et semblait communier avec une aimable présence intérieure. Pendant ce temps, les nobles lords avaient quitté la chambre comme un seul homme, pour réapparaître miraculeusement à la fin du discours. Mais si la famille n'avait pas donné d'hommes d'État et moins encore d'artistes, à chaque génération, l'un ou l'autre de ses représentants était mort pour une cause orthodoxe avec une bravoure sans égal.

Et pourtant, l'héritier de Dungannon avait fait le choix d'un métier fort peu orthodoxe. Il serait intéressant de voir si, dans un domaine aussi particulier, il parviendrait à s'illustrer. Savoir pourquoi il avait choisi la police plutôt que l'armée, carrière où sa famille vivait traditionnellement son patriotisme démodé et sa combativité naturelle, était une question que Dalglish n'avait pas posée, par respect pour la vie privée d'autrui d'une part, mais aussi parce qu'il n'était pas sûr de vouloir connaître la réponse. Jusqu'ici, Massingham s'en était exceptionnellement bien tiré. La police se montrait plutôt tolérante, et estimait qu'un homme n'est pas responsable de la famille où il est né. Ses camarades admettaient donc que Massingham devait sa promotion à son mérite, même s'ils se doutaient bien que d'avoir un père comme le sien ne pouvait que faciliter les choses. Derrière son dos, et parfois aussi devant lui, ils l'appelaient l'Honorable¹, mais sans y mettre la moindre méchanceté.

Bien que la famille se fût appauvrie et que le domaine eût été vendu – Lord Dungannon avait élevé ses nombreux enfants dans une modeste villa de Bayswater –, le garçon avait fréquenté l'école de son père, qui ne pouvait sans doute imaginer qu'il en existât d'autres ; comme toute autre classe, l'aristocratie, aussi pauvre fût-elle, trouvait toujours de quoi payer ce qu'elle jugeait indispensable. Cependant, c'était un vieux produit de cet établissement, n'ayant rien de cette élégance négligée, de ce détachement ironique, caractéristique des autres élèves. S'il n'avait pas connu son histoire, Dalglish aurait imaginé que Massingham venait d'une bonne famille bourgeoise – fils de médecin ou de notaire, par exemple – et qu'il sortait d'une école tout à fait classique. Ce n'était que la deuxième fois qu'ils travaillaient ensemble. La première, Dalglish avait été impressionné par l'intelligence et la capacité de travail énorme de Massingham, mais aussi par sa

discrétion et par l'art qu'il avait de sentir quand son chef voulait être seul. Il avait en outre été frappé chez lui par un côté impitoyable, qui à la réflexion, n'aurait pas dû le surprendre venant d'un bon policier.

Maintenant, l'Enstrom survolait les tours et les flèches de Cambridge, la courbe miroitante de la rivière, les luisantes avenues conduisant à travers de vertes pelouses à de petits ponts en dos d'âne, la chapelle de King's College, renversée et tournant lentement sur elle-même à côté de son grand carré de verdure. Presque aussitôt, la ville fut derrière eux, cédant la place à la terre noire des Fens, semblable à une mer d'ébène chiffonnée. Au-dessous d'eux, ils voyaient des routes surélevées couper droit à travers les champs, des villages accrochés à elles comme pour se maintenir hors de terre ; des fermes isolées coiffées de toits si bas qu'elles semblaient à demi enfouies dans la tourbe ; d'occasionnelles églises construites à l'écart d'un village, au milieu d'un cimetière où les pierres tombales s'alignaient comme des dents mal plantées. Ils ne devraient plus tarder à arriver ; déjà Dalglish apercevait à l'est la tour et les pinacles occidentaux de la cathédrale d'Ely.

Massingham leva les yeux de sa carte pour regarder en bas. Sa voix se mit à grésiller dans les écouteurs de Dalglish :

« Nous y voilà, monsieur. »

Au-dessous d'eux, Chevisham s'étalait sur un étroit plateau dominant les tourbières, le long de la plus septentrionale de deux routes convergentes. Le clocher de l'impressionnante église cruciforme se reconnaissait au premier coup d'œil, de même que le manoir, et, derrière lui, dans le champ séparant les deux routes, le chantier du nouveau laboratoire. Ils volaient maintenant dans l'axe de la grand-rue de ce qui aurait pu être n'importe quel village d'Est-Anglie. Dalglish vit la façade de brique de la chapelle locale, quelques riches maisons à pignons, une rangée de petits pavillons dont la construction était à peine achevée et dont un panneau annonçait qu'ils étaient à vendre, puis ce qui lui parut être la poste et l'épicerie. La rue était peu animée, mais, attirés par le bruit des moteurs, des gens étaient sortis sur le pas de leur porte et levaient vers l'hélicoptère un visage abrité d'une main.

Approchant du Laboratoire, ils survolèrent bientôt ce qui devait être la chapelle. Elle se dressait à quelque quatre cents mètres de la maison, au centre d'un triple cercle de hêtres, si petite et parfaite qu'on eût dit une maquette d'architecte dans un faux paysage, ou une folie ecclésiastique que justifiait seule sa pureté classique, mais aussi éloignée de la religion que de la vie. C'était curieux qu'elle fût placée si loin de la maison. Dalglish pensait qu'elle devait avoir été construite plus tard, peut-être parce que le propriétaire s'était brouillé

avec le prêtre du village et avait décidé de se passer de ses services. La maison paraissait d'ailleurs bien petite pour avoir sa chapelle. Tandis qu'ils descendaient, il eut pendant quelques secondes une vision parfaite de sa façade ouest : une unique fenêtre en ogive encadrée de deux niches, quatre pilastres corinthiens soutenant un fronton décoré, et, surmontant le tout, une lanterne hexagonale. L'hélicoptère semblait frôler les arbres et leur arrachait au passage des tourbillons de feuilles qui retombaient en pluie sur le vert lumineux de l'herbe.

Mais il reprit alors de l'altitude, la chapelle disparut à leur vue, et ils se retrouvèrent, prêts à atterrir, au-dessus de la terrasse située derrière la maison. Par-dessus le toit, ils pouvaient voir la cour transformée en parking, les voitures de police soigneusement alignées, et ce qui semblait être un fourgon mortuaire. Une large allée bordée de quelques arbres et de buissons épars conduisait vers ce que la carte désignait comme la route de Stoney Piggott. Au bord de celle-ci, un abri signalait un arrêt de bus. Cependant, l'hélicoptère se mit à descendre, et l'on ne vit plus que l'arrière de la maison. À travers les fenêtres du rez-de-chaussée, Dalglish devina des visages guettant leur arrivée.

Un comité d'accueil formé de trois personnes les attendait, tête levée sur un corps curieusement raccourci. L'air brassé par les pales leur faisait des coiffures grotesques, s'engouffrait dans leurs pantalons, collait leurs vestes contre leurs poitrines. Maintenant que les moteurs s'étaient tus, le silence était si parfait que les trois personnages immobiles lui donnaient l'impression d'être des mannequins. Ayant détaché leurs ceintures, Massingham et lui quittèrent l'appareil. Pendant environ cinq secondes, les deux groupes restèrent à se regarder. Puis, d'un même geste, les trois hommes qui attendaient passèrent la main dans leurs cheveux et s'avancèrent vers eux. En même temps, il sentit ses oreilles se dégager et le monde redevenir sonore. Il se retourna alors pour dire quelques mots au pilote, avant d'entraîner Massingham en direction des autres.

Il connaissait déjà le commissaire Mercer, de la police locale ; ils avaient eu l'occasion de se voir à de nombreuses conférences. Même à vingt mètres, sa carrure de taureau, son visage rond de comédien, sa grande bouche et ses yeux brillants étaient immédiatement reconnaissables. Après lui avoir écrasé la main, Mercer fit les présentations. Le Dr. Howarth, un beau gaillard, presque aussi grand que lui, avec des yeux d'un bleu remarquablement sombre et des cils si longs que, eût-il eu un visage moins viril, ils lui auraient donné un air efféminé. Il aurait été d'une beauté exceptionnelle, songea Dalglish, si ses traits n'avaient eu quelque chose d'incongru, s'il n'y avait eu ce contraste entre la finesse de la peau et l'agressivité de la

mâchoire, la dureté de la bouche. Qu'il était riche se voyait au premier coup d'œil. Ses yeux bleus regardaient le monde avec l'assurance légèrement cynique de qui a l'habitude d'obtenir ce qu'il veut quand il veut, et de la façon la plus simple qui soit, c'est-à-dire en payant. À côté de lui, le Dr. Kerrison, de taille pourtant très respectable, paraissait écrasé. Son visage creusé, inquiet, était pâle de fatigue, et ses yeux noirs, aux lourdes paupières, avaient une pénible expression de défaite. Il serra vigoureusement la main de Dalglish, mais sans ouvrir la bouche. Howarth dit :

« Pour l'instant, il n'y a pas d'entrée de ce côté de la maison. Il nous faut faire le tour. »

Dalglish et Massingham lui emboîtèrent le pas. Derrière les fenêtres du rez-de-chaussée, les visages avaient disparu, et tout était parfaitement calme. Foulant les feuilles craquantes tombées sur le chemin, humant l'air automnal où flottait une légère odeur de fumée, le visage baigné de soleil, Massingham se sentit envahi d'un bien-être animal. C'était bon d'avoir quitté Londres. Il avait l'impression que le travail qui l'attendait allait lui plaire. Le petit groupe tourna le coin de la maison, dont Dalglish et Massingham découvrirent enfin la façade.

5

Le Laboratoire Hoggatt offrait un excellent exemple de l'architecture britannique de la fin du xvii^e siècle : trois étages de brique, un toit agrémenté de quatre mansardes, une partie centrale en saillie percée de trois baies vitrées et surmontée d'un fronton avec une corniche richement travaillée et des médaillons. Une volée de quatre marches de pierre conduisait à la porte d'entrée, encadrée de pilastres imposants mais d'une rigueur sans prétention. Dalglish s'arrêta un moment afin d'étudier la façade. Howarth dit :

« Pas mal, non ? Mais attendez de voir comment l'intérieur a été aménagé. »

La porte, avec son élégant heurtoir de laiton, était munie de deux serrures de sécurité, une Chubb et une Ingersoll, en plus de la Yale. À première vue, elle n'avait pas été forcée. Elle s'ouvrit presque avant que Howarth n'eût levé la main pour sonner. L'homme qui, sans sourire, s'écarta pour les faire entrer, fut immédiatement reconnu par Dalglish comme un policier, bien qu'il ne portât pas d'uniforme. Howarth le présenta succinctement comme étant l'inspecteur Blakelock, officier adjoint de liaison. Il ajouta :

« Ce matin, les trois serrures étaient en ordre quand Blakelock est arrivé. La Chubb est reliée par un système d'alarme électronique au commissariat de Guy's Marsh. Depuis son bureau, l'officier de liaison contrôle tout le système de protection intérieure. » Dalglish se tourna vers Blakelock : « Et vous n'avez rien constaté d'anormal ? »

– Non, rien.

– Existe-t-il une autre entrée ? » C'est Howarth qui répondit :

« Non. Mon prédécesseur a fait condamner la porte de derrière et la porte de côté. Avec trois portes, le système de sécurité devenait trop compliqué. Tout le monde passe donc par le devant. » Sauf peut-être hier soir, songea Dalglish. Ils traversèrent le hall, presque aussi large que la maison, leurs pas soudain sonores sur les carreaux de marbre. Dalglish avait un jugement très rapide. Ils ne s'arrêtèrent pas avant d'atteindre l'escalier, mais cela lui suffit pour noter l'essentiel, le plafond à moulures, les deux très belles portes à frontons donnant de chaque côté, le portrait de Hoggatt sur le mur de droite, et, au fond, le bois patiné du comptoir de la réception, où un policier était en train de téléphoner devant une liasse de papiers, s'occupant sans doute de vérifier les alibis. Il continua sa conversation sans lever les yeux.

La cage d'escalier était tout à fait remarquable. La rampe était faite de panneaux de chêne décorés de guirlandes de feuilles d'acanthé, et chaque pilastre surmonté d'un lourd ananas sculpté dans le chêne. Il n'y avait pas de tapis, et les marches non cirées étaient très abîmées. Le Dr. Kerrison et le commissaire Mercer montaient silencieusement derrière Dalglish. Ouvrant la marche, Howarth paraissait au contraire éprouver le besoin de parler :

« Au rez-de-chaussée se trouvent la réception et le dépôt des pièces à conviction, mon bureau, celui de ma secrétaire, le bureau général et la pièce réservée à l'officier de liaison. C'est tout, à part les communs, situés derrière. L'officier de liaison est l'inspecteur principal Martin, mais en ce moment, il est aux États-Unis, et Blakelock le remplace. À cet étage, il y a, derrière, le laboratoire de biologie, devant, le service de criminologie, et, au bout du couloir, celui des instruments. Mais j'ai un plan de la maison pour vous dans mon bureau. J'ai pensé que vous en auriez besoin. À part ça, je n'ai pas touché à mes affaires : vous les trouverez telles qu'elles étaient ce matin. Et voici le laboratoire de biologie. »

Il fit un signe de tête au commissaire Mercer, qui sortit une clé de sa poche et ouvrit la porte. La pièce, tout en longueur, avait manifestement été aménagée à partir de deux pièces plus petites, vraisemblablement un salon et un boudoir. Les moulures du plafond avaient été enlevées, peut-être parce que le colonel Hoggatt les trouvait insolites dans un laboratoire, mais on en voyait encore la

trace. Les fenêtres d'origine avaient fait place à deux très hautes fenêtres, qui occupaient presque entièrement le mur du fond. Dessous se trouvaient une rangée de paillasses et d'éviers et, au centre de la pièce, deux grands plans de travail, dont l'un coupé d'éviers, et l'autre pourvu d'une série de microscopes. Sur la gauche, une paroi de verre laissait voir un bureau ; à droite, une porte donnait accès à une chambre noire. Un immense réfrigérateur se dressait à côté de l'entrée.

Mais les objets les plus curieux que contenait la pièce étaient deux mannequins de vitrine – l'un d'homme, l'autre de femme –, plantés entre les fenêtres. Ils étaient nus et sans perruque. Leur tête chauve, leurs bras pliés dans une parodie de bénédiction, leur regard fixe et leurs lèvres figées leur donnaient l'aspect hiératique de divinités peintes. Et à leurs pieds, le cadavre vêtu de blanc évoquait une victime sacrificielle.

Howarth fixait les deux mannequins comme s'il ne les avait jamais vus. Il semblait croire que leur présence demandait une explication. Pour la première fois, il avait perdu un peu de son assurance.

« C'est Liz et Burton, dit-il. Nous avons l'habitude de leur mettre les habits des suspects pour étudier les taches de sang, les déchirures. » Il ajouta : « Mais je ne sais pas si vous avez besoin de moi ? »

– Pour l'instant, oui », répondit Dalglish.

Il s'agenouilla à côté du corps. Kerrison s'approcha de lui, tandis que Howarth et Mercer restaient à proximité de la porte.

Au bout de deux minutes, Dalglish dit :

« La cause de la mort ne fait pas de doute. On dirait qu'il n'a reçu qu'un seul coup et qu'il est mort là où il est tombé. Je m'étonne qu'il n'y ait pas plus de sang.

– Ça arrive, expliqua Kerrison. Comme vous le savez, une simple fracture du crâne peut provoquer de graves blessures internes, notamment lorsqu'il y a déchirure du cerveau ou hémorragie subdurale ou extradurale. Je pense aussi qu'il n'a reçu qu'un seul coup, un coup porté par le maillet de bois qui se trouve sur la table. Mais Blain-Thomson pourra vous en dire plus. Il doit faire l'autopsie cet après-midi.

– La rigidité est quasi totale. À quelle heure pensez-vous qu'il soit mort ?

– Quand je l'ai vu, ce matin, juste avant neuf heures, j'ai pensé qu'il était mort depuis une douzaine d'heures, peut-être même un peu plus. Disons entre vingt et vingt et une heures. La fenêtre est fermée ; la température de la pièce est d'environ dix-huit degrés. Dans des conditions comme celles-ci, j'estime que le corps perd un degré en une heure et quart environ. J'ai pris sa température dès que je suis arrivé –

étant donné la rigidité du cadavre à ce moment-là, j'en ai conclu qu'il était peu probable qu'il soit resté vivant longtemps après vingt et une heures. Mais vous savez combien ces estimations sont peu sûres. Mettons qu'il est mort entre vingt heures trente et minuit.

– D'après son père, dit Howarth sans s'éloigner de la porte, il a téléphoné à neuf heures moins un quart. C'est ce qu'il m'a raconté ce matin, quand je suis allé lui annoncer la nouvelle avec Angela Foley, ma secrétaire. Lorrimer est son cousin. Mais vous verrez le père vous-même, bien entendu. Il paraît savoir ce qu'il dit. »

Dalgliesh dit à Kerrison :

« Il semble que le sang ait coulé de façon régulière, sans jaillissement préliminaire. Est-ce que vous pensez que l'agresseur a été taché ?

– Pas forcément, surtout s'il est servi du maillet. Il a dû l'assommer quand il avait le dos tourné. Le fait qu'il l'ait atteint au-dessus de l'oreille gauche ne me paraît pas très significatif. Il était peut-être gaucher, mais rien ne permet de l'affirmer.

– Et de le tuer de cette façon-là ne demandait pas une force particulière. Un enfant aurait pu le faire. »

Kerrison hésita, un peu déconcerté.

« Une femme, oui, certainement. »

Dalgliesh se devait de poser une question, même si, d'après la position du corps et le saignement, la réponse paraissait s'imposer.

« Est-ce qu'il est mort immédiatement, ou est-ce qu'il a pu se déplacer, fermer la porte à clé, par exemple, rebrancher les alarmes ?

– On ne peut jamais jurer de rien, bien sûr, mais dans le cas présent, je dirais que c'est très improbable, pratiquement impossible. Il y a à peine un mois, j'ai vu un homme blessé par une hache, avec une importante fracture de l'os pariétal, défoncé sur quinze centimètres, et une hémorragie extradurale très étendue. Il a réussi à sortir du pub où il se trouvait ; il a passé une demi-heure avec des camarades avant de se décider enfin à se rendre à l'hôpital, où il est mort en l'espace d'un quart d'heure. Les blessures à la tête ont souvent des conséquences imprévisibles, mais pas celle-ci, je crois. »

Dalgliesh se tourna vers Howarth :

« Qui l'a trouvé ?

– Une de nos employés de bureau, Brenda Pridmore. Elle commence le travail à huit heures trente avec Blakelock. Le père de Lorrimer a téléphoné pour dire que son fils n'était pas rentré de la nuit, alors elle est allée voir s'il était ici. Je suis arrivé presque aussitôt avec notre femme de ménage, Mrs. Bidwell. Une femme avait téléphoné à son

mari pour dire qu'elle vienne chez moi, aider ma sœur, plutôt que d'aller au Laboratoire. J'ai pensé qu'il s'agissait d'une plaisanterie, mais que, si jamais c'était plus sérieux, il valait mieux que je vienne immédiatement. Alors j'ai mis sa bicyclette dans ma voiture, et nous sommes arrivés ici juste après neuf heures. Angela Foley, ma secrétaire, et Clifford Bradley, du service de biologie, sont arrivés presque en même temps.

– Qui, à un moment ou à un autre, s'est trouvé seul avec le corps ?

– Brenda Pridmore, bien sûr, mais très brièvement, j'imagine. Ensuite, l'inspecteur Blakelock est monté à son tour. Puis je suis venu moi-même, j'ai fermé à clé la porte du laboratoire, j'ai réuni tout le personnel dans le hall, et nous avons attendu le Dr. Kerrison. Il est arrivé cinq minutes plus tard. J'ai attendu sur le pas de la porte pendant qu'il examinait le corps, et dès que le commissaire Mercer est arrivé, je lui ai remis la clé. »

Mercer enchaîna :

« Le Dr. Kerrison m'a suggéré de faire venir le Dr. Greene – c'est le médecin de la police locale – pour confirmer ses premières conclusions. Le Dr. Greene n'a jamais été seul avec le corps. Lorsqu'il a terminé son examen, j'ai refermé la porte à clé. On ne l'a plus réouverte jusqu'à ce qu'arrivent les photographes et les agents chargés de relever les empreintes. Ils ont fait leur boulot, et ils ont examiné le maillet, mais on a tout laissé en plan quand on a appris que le Yard s'occuperait de l'affaire et que vous alliez arriver. Les gars des empreintes sont toujours dans la pièce réservée à l'officier de liaison, mais j'ai autorisé les photographes à s'en aller. »

Enfilant ses gants, Dalgliesh palpa le corps. Sous sa blouse, Lorrimer portait un pantalon gris et une veste de tweed. Dans la poche intérieure se trouvait un portefeuille de cuir contenant six billets d'une livre, son permis de conduire, un carnet de timbres et deux cartes de crédit. La poche extérieure droite renfermait un trousseau de clés, avec, en plus des clés de sa voiture, trois clés dont deux Yale, et une, plus petite, qui pouvait être celle d'un bureau. Deux stylos à bille étaient agrafés dans la poche supérieure de sa blouse. Dans la poche de droite, outre un mouchoir, il y avait les clés du Laboratoire fixées à un anneau, et une grosse clé à part, qui semblait relativement neuve. Dalgliesh ne trouva rien d'autre sur le corps.

Il examina ensuite deux objets posés sur la table centrale, le maillet et une veste d'homme. Le maillet était une arme peu habituelle, manifestement fabriquée à la main. Le manche, grossièrement taillé dans du chêne, avait environ quarante-cinq centimètres de long, et aurait pu être un morceau de canne. La masse, qui devait peser un peu plus d'un kilo, était sur un côté noircie de sang coagulé, où se

trouvaient pris un ou deux cheveux ou poils gris. À voir, il n'était pas possible de dire si le sang était bien celui de Lorrimer, ni s'il contenait un cheveu plus foncé qui aurait pu être l'un des siens. Répondre à ces questions serait le travail du laboratoire de police de Londres, où le maillet, bien emballé et étiqueté, arriverait le jour même.

Dalglish demanda au commissaire :

« Pas d'empreintes ? »

– Non, sauf celles du vieux Pascoe, le propriétaire du maillet. Le fait qu'il ne les ait pas effacées semble indiquer que l'assassin portait des gants. »

Ce qui, songea Dalglish, voudrait dire qu'il s'agissait d'un crime prémédité, ou qu'on avait affaire à un expert habitué à prendre des précautions. Toutefois, s'il était venu avec l'idée de tuer, il était curieux qu'il se soit servi de la première arme venue ; à moins, bien sûr, qu'il ait su trouver le maillet sur place.

Il se pencha pour examiner la veste, une veste de costume bon marché, d'un bleu quelque peu agressif rayé de bleu clair, aux larges revers. L'une des manches avait été soigneusement mise à plat, et le poignet présentait des taches, apparemment de sang. Il était clair que Lorrimer avait été surpris en plein travail. L'appareil d'électrophorèse était prêt à l'emploi, deux colonnes de six petits cercles appariés fichés dans la feuille de gélose, à côté d'une série d'éprouvettes contenant du sang. À droite, deux dossiers jaunes voisinaient avec un cahier à anneaux ouvert, où, sur la page de gauche, différentes formules rédigées d'une petite écriture pointue avaient été notées sous la date de la veille. Bien qu'il ne comprît rien aux formules elles-mêmes, Dalglish remarqua que Lorrimer avait inscrit à quel moment précis il avait commencé et fini chacune des analyses. La page de droite, elle, était vierge.

Il demanda à Howarth :

« Qui est responsable du service, maintenant que Lorrimer est mort ? »

– Claire Easterbrook.

– Elle est là ?

– Elle est à la bibliothèque, avec les autres. Je crois qu'elle a un solide alibi pour toute la soirée d'hier, mais en tant que responsable, on l'a priée de rester. Et, bien sûr, elle souhaite se remettre au travail dès que la chose sera possible. Nous avons eu un meurtre, il y a deux jours... dans une marnière, à Muddington. La veste que vous avez examinée est une des pièces à conviction. Elle doit continuer les analyses, en plus de tout le tintouin habituel.

– Je voudrais la voir. Ici. Ensuite, je verrai Mrs. Bidwell. Est-ce que vous n'auriez pas un drap, pour recouvrir le corps ?

– Oui, il doit y avoir quelque chose de ce genre dans le placard à linge. C'est à l'étage au-dessus.

– L'inspecteur Massingham ira voir avec vous. Si vous voulez bien attendre dans la bibliothèque ou dans votre bureau, j'irai vous retrouver dès que j'en aurai fini. »

Une seconde, Howarth parut sur le point de refuser. Il fronça les sourcils, et son beau visage s'assombrit comme celui d'un enfant capricieux. Il se décida néanmoins à sortir avec Massingham sans ajouter un mot. Kerrison était toujours planté à côté du corps, raide comme un garde d'honneur. Avec un tressaillement, il parut soudain revenir à la réalité et dit :

« Si vous n'avez plus besoin de moi, on m'attend à l'hôpital. Vous pouvez me joindre à St. Luke, à Ely, ou ici, à l'ancien presbytère. J'ai donné au brigadier un compte rendu de mes faits et gestes d'hier soir. J'ai passé toute la soirée à la maison. À neuf heures, comme convenu, j'ai téléphoné à un de mes collègues de l'hôpital, le Dr. J. D. Underwood, au sujet d'une question qui doit être discutée au prochain Conseil. J'imagine qu'il a déjà confirmé mon appel. Il n'avait pas le renseignement que j'espérais, mais il m'a retéléphoné vers dix heures moins un quart. »

Il n'y avait guère de raison de retenir Kerrison, ni, pour l'instant, de le considérer comme suspect. Lorsqu'il fut parti, Mercer dit :

« J'ai pensé vous laisser deux brigadiers, Reynolds et Underhill, et deux agents, Cox et Warren, si ça vous convient. Je peux tous vous les recommander. Le commissaire principal vous fait dire de demander tout ce dont vous avez besoin. Il avait quelque chose à Londres, aujourd'hui, mais il sera de retour ce soir. Je vous fais monter les gars de la morgue, qu'ils puissent emmener le corps si vous n'en avez plus besoin ici.

– Non, j'en ai terminé avec lui. Et dès que j'en aurai fini avec Miss Easterbrook, je voudrais dire un mot à vos hommes. En attendant, dites à l'un de vos brigadiers de monter d'ici dix minutes et d'emballer le maillet pour le faire parvenir au Yard. Le pilote de l'hélicoptère se chargera de le ramener. »

Ils échangèrent encore quelques mots concernant l'organisation, puis Mercer s'occupa de faire enlever le corps. Il attendrait de présenter Dalgliesh à ses hommes, après quoi sa responsabilité serait terminée : l'affaire serait entre les mains du Yard.

Deux minutes plus tard, Claire Easterbrook entra dans le laboratoire. Elle montrait une assurance qu'un enquêteur moins expérimenté que Dalglish eût, à tort, pu prendre pour de l'arrogance ou de l'insensibilité. C'était une fille d'environ trente ans, mince, le buste long, avec un visage osseux et intelligent, et des cheveux châtain foncé coiffés d'une main experte, et certainement coûteuse, qui tombaient en mèches sur le front et bouclaient sur la nuque. Elle portait un pull-over de fine laine marron, pris dans une jupe noire s'arrêtant aux mollets sur des bottes à talons. Ses mains, aux ongles coupés courts, étaient dénuées de bague ou d'ornement, et son unique bijou était un collier de grosses perles de bois montées sur une chaîne d'argent. Même sans sa blouse blanche, elle donnait – et sans doute consciemment – une impression un peu intimidante de compétence professionnelle. Sans laisser à Dalglish le temps d'ouvrir la bouche, elle dit, d'un ton légèrement belliqueux :

« Je crains que vous ne perdiez votre temps, avec moi. Hier, je dînais à Cambridge avec mon amant, chez le directeur de son collège. De huit heures et demie à minuit, j'étais en compagnie de cinq autres personnes. J'ai déjà donné leurs noms à la police, dans la bibliothèque. »

Dalglish rétorqua d'une voix douce :

« Je suis désolé d'avoir dû vous demander de monter avant qu'on ait enlevé le corps du Dr. Lorrimer. Et comme il serait impertinent de vous inviter à vous asseoir dans votre laboratoire, je m'abstiendrai de le faire. Mais nous n'en aurons pas pour longtemps. »

Elle rougit comme si elle prenait brusquement conscience d'être en conflit avec les règles du savoir-vivre. Avec un regard de dégoût en direction du corps étendu sur le sol, elle dit :

« Il aurait été plus décent de le laisser découvert. Tel quel, ce pourrait être n'importe quoi. C'est un curieux instinct, ou plutôt une curieuse superstition, qui pousse ainsi l'homme à cacher ses morts. Pourtant, c'est ceux qui restent qui se trouvent dans une situation embarrassante. » Massingham plaisanta :

« Pas s'ils ont le directeur et sa femme pour confirmer leur alibi. »

À son regard amusé répondit un regard de mépris. Dalglish dit :

« Le Dr. Howarth m'a appris que vous étiez désormais responsable du service de biologie. Je vous serais reconnaissant de m'expliquer ce que le Dr. Lorrimer faisait ici hier soir. Mais ne touchez à rien. »

Elle s'approcha de la table et regarda les pièces à conviction, les

dossiers, l'attirail scientifique.

« Si je ne dois toucher à rien, il faudrait que vous m'ouvriez ce classeur », dit-elle.

De ses mains gantées, Dalglish l'ouvrit délicatement.

« Il vérifiait les conclusions de Clifford Bradley sur l'affaire Pascoe. Ce maillet appartient à un paysan de soixante-quatre ans, un certain Pascoe, dont la femme a disparu. D'après lui, elle est partie pour l'embêter. Mais comme les circonstances n'étaient pas très claires, la police a saisi le maillet et nous l'a envoyé pour savoir si les taches de sang qui s'y trouvent sont d'origine humaine. Ce n'est pas le cas. Pascoe dit qu'il s'est servi de ce maillet pour achever un chien blessé. Bradley a constaté que le sang réagissait au sérum anti-chien, et c'est ce que vérifiait le Dr. Lorrimer. Dans cette affaire, la victime n'est donc qu'un pauvre chien. »

Qu'on était trop radin pour achever d'une balle, ou pour emmener chez le vétérinaire, pensa rageusement Massingham, surpris de constater que la mort de ce bâtard inconnu le touchait davantage que celle de Lorrimer.

Maintenant, Miss Easterbrook étudiait le cahier. Les deux hommes attendaient. Bientôt, elle fronça les sourcils et dit d'un air surpris :

« C'est bizarre. Edwin notait toujours à quel moment il commençait et terminait ses analyses, et la méthode qu'il adoptait. Dans le dossier Pascoe, il a paraphé le résultat de Bradley, mais il n'a rien écrit dans le cahier. Et il est clair qu'il s'était déjà attaqué au meurtre de la marnière, mais il n'y a rien non plus à ce sujet. La dernière heure marquée est cinq heures quarante-cinq, et la note qui suit n'est pas terminée. Quelqu'un a dû arracher la page de droite.

– Pourquoi pensez-vous qu'on ait pu faire ça ? » Elle regarda Dalglish droit dans les yeux et dit d'une voix calme :

« Pour qu'on ne sache pas ce qu'il était en train de faire, ou à quel résultat il était arrivé, ou combien de temps lui avait pris son analyse. Encore que ce qu'il était en train de faire se voie à ce qui se trouve sur la table, et que le résultat d'une analyse puisse être retrouvé par n'importe quel biologiste compétent. Ce qu'il était intéressant de supprimer, c'est donc plutôt ce qui concernait l'heure. »

Ainsi, son air intelligent correspondait à une réalité. Dalglish demanda :

« Pour vérifier les conclusions de Bradley touchant l'affaire Pascoe, il lui a fallu combien de temps ?

– Pas longtemps. Apparemment, il s'y est mis avant six heures, et quand je suis partie, à six heures et quart, je crois qu'il avait terminé.

Je suis partie la dernière. Normalement, le petit personnel arrête à six heures. Moi, je reste plus longtemps, mais hier, il fallait que je m'habille pour le dîner.

– Et son travail sur l'affaire de la marnière a pu lui prendre combien de temps ?

– C'est difficile à dire. Probablement jusqu'à neuf heures, ou même un peu plus tard. Il lui fallait trouver à quel groupe appartenaient le sang de la victime et celui de la veste, et identifier les haptoglobines et la P. G. M., l'enzyme phosphoglucomutase, par électrophorèse. L'électrophorèse est une technique permettant d'identifier les protéines et les enzymes du sang en plaçant celui-ci dans un colloïde d'amidon, ou gélose, et en faisant passer un courant électrique. Comme vous le voyez, il avait déjà commencé. »

Dalgliesh connaissait le principe scientifique de l'électrophorèse, mais il ne jugea pas opportun de le dire. Il ouvrit le dossier concernant le meurtre de la marnière et constata :

« Il n'a rien écrit.

– Dans le dossier, il notait le résultat une fois l'analyse terminée. Mais jamais il n'aurait commencé une analyse sans consigner tous les détails dans son cahier. »

Il y avait deux poubelles à pédale contre le mur. L'une, doublée de plastique, était manifestement réservée aux déchets de laboratoire et au verre cassé, tandis que l'autre servait de corbeille à papiers. Il en examina le contenu : mouchoirs, enveloppes déchirées, vieux journaux, mais rien qui ressemblât à la page manquante.

Dalgliesh dit :

« Parlez-moi de Lorrimer.

– Que voulez-vous savoir de lui ?

– Tout ce qui pourrait expliquer que quelqu'un le déteste assez pour l'assassiner.

– Alors là, je crois que je ne peux rien pour vous. Je n'en ai pas la moindre idée.

– Est-ce que vous le trouviez sympathique ?

– Pas particulièrement. Je n'ai jamais beaucoup réfléchi à la question. Je m'entendais bien avec lui. C'était un perfectionniste, qui supportait mal le travail mal fait. Mais comme il n'avait rien à reprocher au mien, il était plutôt agréable avec moi.

– Et avec les autres ?

– C'est aux autres qu'il faut le demander, commandant.

– Est-ce qu'ils l'aimaient bien ?

– Je ne vois pas où vous voulez en venir. Personnellement, je ne suis pas sûre que l'on m'aime beaucoup, mais il ne m'est jamais venu à l'esprit qu'on pourrait en vouloir à ma vie. »

Elle resta un moment sans rien dire, puis ajouta d'un ton plus conciliant :

« Je voudrais bien vous aider, mais vraiment, je ne vois pas comment. Je n'ai aucune idée de la personne qui peut l'avoir tué, ni des raisons qu'elle a eues de le faire. Tout ce que je sais, c'est que ce n'est pas moi.

– Est-ce que, depuis quelque temps, vous aviez noté chez lui un quelconque changement ?

– Un changement ? Vous voulez dire dans son humeur, dans son comportement ? Non, pas vraiment. Il donnait l'impression d'être sous tension. Mais c'était un homme solitaire, obsédé par son travail, surchargé. C'est vrai que j'ai trouvé curieux qu'il s'intéresse à la petite nouvelle, Brenda Pridmore. Elle est mignonne, mais intellectuellement, elle n'est pas de son niveau. Oh, je ne crois pas que c'était bien sérieux, mais on en souriait, au Laboratoire. Il me semble qu'il devait essayer de se prouver quelque chose, ou de prouver quelque chose à quelqu'un.

– Vous êtes au courant du coup de téléphone à Mrs. Bidwell, bien sûr ?

– Comme tout le monde, j'imagine. Mais ce n'est pas moi qui l'ai donné, si c'est ça que vous avez en tête. En tout cas, pour moi, il était clair que ça ne pouvait pas marcher.

– Qu'est-ce que vous entendez par là ?

– Tout devait dépendre du fait que le père du Dr. Lorrimer n'était pas chez lui, hier. Car l'auteur de ce coup de téléphone ne pouvait pas compter qu'il ne remarquerait l'absence de son fils que ce matin, au moment où il aurait dû lui apporter son thé. C'est vrai qu'il s'est couché sans se méfier de rien. Mais l'autre ne pouvait pas le savoir. Normalement, c'est beaucoup plus tôt que son père aurait dû voir qu'Edwin ne rentrait pas.

– Mais est-ce qu'il y avait des raisons de penser que le vieux Lorrimer ne serait pas chez lui, hier ?

– En principe, il aurait dû entrer à l'hôpital hier après-midi pour une maladie de peau. Je crois que tout le monde le savait, au Laboratoire. Il téléphonait assez souvent, et puis il fallait qu'Edwin puisse se libérer pour le conduire là-bas. Mais pour finir, hier, juste après dix heures, il a appelé pour dire qu'au bout du compte il n'y avait pas de lit disponible pour lui.

- Qui est-ce qui a pris le message ?
- Moi. J'ai entendu sonner dans son bureau : je suis allé répondre. Edwin n'était pas encore rentré de l'autopsie du meurtre de la marnière. Je l'ai mis au courant dès qu'il est arrivé.
- À qui d'autre en avez-vous parlé ?
- Quand je suis sortie du bureau, j'ai dû dire que le père du docteur n'entrerait pas à l'hôpital ; mais en quels termes, je ne me souviens pas. Je ne crois pas que personne ait fait de commentaire, ni trouvé cela particulièrement intéressant. »

Soudain, elle perdit sa belle assurance. Maintenant, elle rougissait et hésitait comme si elle venait de comprendre la gravité de la situation. Les deux hommes attendaient. Enfin, mécontente d'elle, elle dit gauchement d'un ton d'excuse :

« Je regrette, mais je ne me souviens pas, je ne suis sûre de rien. Il faudra que vous demandiez aux autres. Sur le moment, la chose me paraissait sans importance. Et puis j'avais beaucoup de travail. Comme les autres. Je crois que tout le monde était là, mais je ne suis pas vraiment sûre.

- Merci, dit calmement Dalglish. Vous nous avez été extrêmement utile. »

7

Mrs. Bidwell arriva à la porte alors que les deux employés de la morgue s'occupaient de sortir le cadavre. Elle parut regretter sa disparition et regarda le profil du corps tracé sur le sol comme un piètre substitut de la réalité. Suivant des yeux le coffre de métal que portaient les deux hommes, elle dit : « Pauvre diable ! Je n'aurais jamais pensé que je le verrais sortir les pieds devant de son laboratoire. C'était quelqu'un qu'on n'aimait pas beaucoup, vous savez, mais là où il est maintenant, ça ne lui fait plus ni chaud ni froid, j'imagine. C'est une de mes housses que vous avez utilisée pour le couvrir ? »

Elle examina d'un air soupçonneux la housse maintenant soigneusement pliée posée à l'extrémité d'une des tables.

« En tout cas, elle vient du placard à linge.

- Pourvu que vous la remettiez à sa place, moi, ça ne me dérange pas. Et puis, il vaut peut-être mieux la mettre tout de suite à laver. Mais surtout, je ne voudrais pas qu'un de vos types l'emmène. Le linge

disparaît bien assez vite comme ça.

– Pourquoi est-ce qu'on ne l'aimait pas beaucoup, Mrs. Bidwell ?

– Il était trop tatillon. De nos jours, c'est vrai qu'on a intérêt à se montrer exigeant si on veut que le travail se fasse. Mais lui, à ce que j'ai entendu, il était vraiment trop maniaque. Et puis ça ne faisait qu'empirer. Il était devenu très bizarre ces derniers temps. Pas à prendre avec des pincettes. Vous savez ce qui s'est passé dans le hall, avant hier, non ? Ne vous en faites pas, on va vous en parler. Vous n'avez qu'à demander à l'inspecteur Blakelock. C'était juste avant déjeuner. Le Dr. Lorrimer s'est vraiment conduit d'une drôle de façon avec cette toquée... la fille du Dr. Kerrison. Il l'a quasiment flanquée à la porte. Elle criait comme une folle. Je suis arrivée dans le hall juste à temps pour voir. Son père ne va pas aimer ça, que j'ai fait à l'inspecteur Blakelock. Notez bien ce que je dis : si le Dr. Lorrimer ne se reprend pas en main, il va y avoir un meurtre dans ce laboratoire. Et j'ai dit la même chose à Mr. Middlemass.

– J'aimerais que vous me parliez du coup de téléphone de ce matin, Mrs. Bidwell. Il était quelle heure ?

– Quasi sept heures. Je prenais mon petit déjeuner. J'étais justement en train de remettre de l'eau dans la théière. Quand ça a sonné, j'avais la bouilloire dans la main.

– Et qui est-ce qui a répondu ?

– Bidwell. Le téléphone est dans l'entrée ; il s'est levé pour aller répondre. Il n'était pas content : il venait de commencer son hareng, et il déteste le hareng froid, Bidwell. Chez nous, il y a toujours du hareng le jeudi vu que c'est le mercredi après-midi que Marshall vient vendre son poisson avec sa camionnette.

– C'est toujours votre mari qui répond au téléphone ?

– Toujours. Quand il n'est pas là, je laisse sonner. Je n'ai jamais pu me faire à cette invention du diable. Jamais. On ne l'aurait pas à la maison si notre Shirley ne l'avait pas fait installer. Elle est mariée, maintenant, elle vit près de Mildenhall ; elle aime pouvoir se dire que, si jamais on avait besoin d'elle, on pourrait l'appeler. Mais je ne m'y suis jamais faite. Je ne comprends pas ce qu'on me raconte, là-dedans. Et quand ça sonne, j'ai les cheveux qui se dressent sur la tête. Les télégrammes, le téléphone, je peux pas supporter ça.

– Au Laboratoire, qui sait que c'est toujours votre mari qui répond ?

– Toute l'équipe, j'imagine. Ils savent bien que je ne touche pas à ce truc. Je n'en fais pas un mystère. On est tous comme le bon Dieu nous a faits, et certains même pires. Il n'y a pas de quoi en avoir honte.

– Bien sûr que non. J'imagine que votre mari travaille, en ce

moment ?

– Eh oui. À la ferme du capitaine Massey. La plupart du temps, il conduit le tracteur. Ça fait aussi vingt ans qu’il travaille là. »

Dalgliesh fit un signe presque imperceptible à Massingham, qui sortit dire deux mots au brigadier Underhill. Autant vérifier le récit de Mrs. Bidwell avec son mari pendant que le souvenir du coup de téléphone était encore tout frais dans sa mémoire.

« Et ensuite, que s’est-il passé ? poursuivit Dalgliesh.

– Bidwell est revenu. Il m’a dit que, ce matin, je ne devais pas aller au Labo parce que Mrs. Schofield avait besoin de moi à Leamings. Il fallait que j’aille là-bas avec ma bicyclette ; ensuite, elle me ramènerait en voiture – je me suis dit qu’elle devait penser mettre ma bécane dans sa Jaguar rouge. Je trouvais qu’elle ne manquait pas de culot étant donné tout le travail que j’ai au Labo, le matin ; mais comme je n’ai rien contre elle, il n’y avait pas de raison que je refuse de lui rendre service. Le Labo attendra, j’ai dit à Bidwell. Je ne peux pas être à deux places à la fois. Ce qui ne sera pas fait aujourd’hui sera fait demain.

– Vous travaillez ici tous les matins ?

– Sauf le week-end, oui. Je suis là à huit heures et demie pile, et je travaille jusque vers dix heures. Ensuite, je reviens à midi pour si jamais un de ces messieurs a besoin que je lui prépare son déjeuner. En général, les filles se débrouillent seules. Après ça, je fais la vaisselle. La plupart du temps, j’ai fini à deux heures et demie. Comme travail, c’est pas difficile. Avec Scobie – c’est le gardien du Laboratoire –, on s’occupe des pièces de travail ; pour le reste, c’est l’affaire de l’entreprise. Ils viennent le lundi et le vendredi entre sept et neuf – une équipe d’Ely, toute une camionnette –, et ils s’occupent du hall, des escaliers, de tous les gros travaux de nettoyage. Ces jours-là, l’inspecteur Blakelock arrive plus tôt pour leur ouvrir, et Scobie les surveille. À part ça, il y a des jours où on ne voit guère qu’ils sont passés par là. Ils n’ont pas le goût du travail, ces gens-là. Ce n’est plus comme à l’époque où je faisais tout avec deux autres femmes du village, ça, c’est sûr.

– Et si vous étiez venue comme tous les jeudis, qu’est-ce que vous auriez fait ? Réfléchissez bien, Mrs. Bidwell. Ça peut-être très important.

– Il n’y a pas besoin de réfléchir. J’aurais fait ce que je fais tous les jours.

– C’est-à-dire ?

– Enlevé mon chapeau et mon manteau en bas, au vestiaire. Mis ma blouse. Pris mon seau, ma poudre, mon désinfectant dans le placard à

balais. Nettoyé les toilettes des hommes et des femmes. Trié le linge à laver. Sorti des blouses blanches propres pour ceux qui en ont besoin. Enlevé la poussière et mis en ordre le bureau du Directeur et le bureau général.

– Parfait. Eh bien, maintenant, nous allons faire votre tournée ensemble, d'accord ? »

Trois minutes plus tard, une curieuse petite procession montait les escaliers. Vêtue d'une blouse de travail bleu marine, portant un balai-brosse d'une main et de l'autre un seau en plastique, Mrs. Bidwell ouvrait la marche, suivie de Dalglish et de Massingham. Les toilettes se trouvaient au deuxième étage, face au laboratoire des documents. Elles occupaient un espace qui, manifestement, était jadis une élégante chambre à coucher. Mais maintenant, on avait construit au milieu de la pièce un étroit couloir conduisant à l'unique fenêtre, munie de barreaux. Une première porte s'ouvrait à gauche, qui donnait accès aux toilettes des femmes, celles des hommes étant situées plus au fond, et de l'autre côté. Mrs. Bidwell ouvrit la porte de gauche et les fit entrer. L'endroit était plus grand que Dalglish ne l'aurait pensé, mais mal éclairé par un œil-de-bœuf situé à hauteur de tête et pourvu d'une vitre opaque pivotante. Celle-ci était ouverte. En face des trois cabines, deux lavabos voisinaient avec un distributeur de serviettes de papier, et, à gauche de la porte, une longue planche de formica surmontée d'un miroir tenait lieu de table de toilette. À main droite se trouvaient un incinérateur à gaz fixé à la paroi, une rangée de patères, un panier à linge et deux chaises de rotin en piteux état.

Dalglish dit à Mrs. Bidwell :

« Est-ce que tout est comme vous pensiez le trouver ? »

Mrs. Bidwell promena autour d'elle un regard attentif. Les portes des trois cabines étaient ouvertes, et elle alla jeter un bref coup d'œil à l'intérieur.

« Ni mieux ni pire que d'habitude. Mais je n'ai pas trop à me plaindre, du côté des toilettes. Ils se donnent du mal, je dois reconnaître ça.

– Et la fenêtre, elle est toujours ouverte ?

– Hiver comme été, sauf quand il fait un froid de canard. Mais c'est la seule aération, vous comprenez.

– L'incinérateur ne marche pas, c'est normal ?

– Oui. La dernière qui sort l'arrête pour la nuit, et on le rallume le lendemain matin. »

Dalglish regarda à l'intérieur. Hormis des traces de cendre, l'incinérateur était vide. Il s'approcha de la fenêtre. Pendant la nuit, de

l'eau était entrée, et l'on voyait encore clairement par terre l'endroit où elle avait séché. Mais même à l'intérieur, là où la pluie ne pouvait pénétrer, la vitre était remarquablement propre, et le rebord ne présentait aucune trace de poussière.

« Est-ce que vous avez lavé la fenêtre hier, Mrs. Bidwell ?

– Évidemment. Je vous l'ai dit, je nettoie les toilettes tous les matins. Et quand je nettoie, je nettoie. Pendant que j'y suis, je pourrais d'ailleurs m'y mettre.

– Non, Mrs. Bidwell, pas de nettoyage aujourd'hui. Il faudra vous faire une raison. Voyons maintenant le panier à linge. »

Il ne contenait qu'une blouse, marquée des initiales C. M. E. Mrs. Bidwell dit :

« Le jeudi, je ne m'attends pas à avoir beaucoup de blouses sales. D'habitude, ils se débrouillent pour les faire durer une semaine, et ils me les déposent là le vendredi avant de rentrer, pour commencer la semaine avec une blouse propre. Regardez-moi ça : Miss Easterbrook a renversé son thé, hier. Ça ne lui ressemble pas. Mais elle, c'est quelqu'un d'à part. Jamais vous ne la verriez avec une tache. Quel que soit le jour de la semaine, il faut que sa blouse soit impeccable. »

Ainsi, songea Dalglish, il y avait au moins une personne du service de biologie qui savait que Mrs. Bidwell passerait de bonne heure au Labo pour y déposer une blouse propre. Il serait intéressant de savoir qui se trouvait présent quand la délicate Miss Easterbrook avait eu le malheur de renverser son thé.

À part les urinoirs, les toilettes des hommes étaient assez semblables à celles des femmes. Il y avait la même fenêtre ronde ouverte, la même absence de marques sur les vitres et sur le rebord. Dalglish grimpa sur l'une des chaises pour regarder dehors en prenant soin de ne toucher à rien. Il y avait environ un mètre quatre-vingt jusqu'au haut de la fenêtre du premier étage, et la même distance jusqu'à celle du rez-de-chaussée, donnant sur une terrasse de pierre. L'absence de terre meuble, la pluie de la nuit et le nettoyage efficace de Mrs. Bidwell rendaient bien improbable la possibilité de trouver des traces d'escalade. Mais un homme ou une femme au pied sûr, ayant le cœur bien accroché et ne craignant pas le vertige, aurait certainement pu sortir de cette façon. Mais qui, faisant partie du Laboratoire, aurait ainsi couru le risque de se rompre le cou tout en sachant que Lorrimer avait sur lui les clés de la maison ? Et si le meurtrier n'était pas membre du personnel, comment expliquer la porte fermée à clé, le système d'alarme enclenché, et le fait que, dans ces conditions, Lorrimer ait dû lui ouvrir ?

Il étudia les lavabos. Ils étaient plutôt propres, mais, près du bord

de celui qui se trouvait à côté de la porte, on voyait des traces de crachat. Il se pencha pour renifler. Il avait l'odorat très fin, et, montant de l'orifice, il sentit, vague mais indiscutable, une odeur de vomi humain.

Entre-temps, Mrs. Bidwell avait ouvert le panier à linge.

« Ça alors ! s'exclama-t-elle. Il est vide. »

Dalglish et Massingham se retournèrent.

« Qu'est-ce que vous pensiez y trouver, Mrs. Bidwell ?

– La blouse de Mr. Middlemass, pardi. »

Elle se précipita dehors, Dalglish et Massingham sur les talons, et fonça dans la salle des documents. Lorsqu'elle eut regardé à l'intérieur, elle referma la porte, et, s'appuyant contre elle, elle déclara :

« Elle n'est pas là. Elle n'est pas suspendue à la patère. Où est-ce qu'elle est, alors ? Où diable a pu passer la blouse de Mr. Middlemass ?

– Pourquoi est-ce que vous vous attendiez à la trouver dans le panier à linge ? » demanda Dalglish.

Mrs. Bidwell avait ouvert des yeux immenses, et lançait des regards furtifs à gauche et à droite. Enfin, elle lâcha d'un air terrifié :

« Parce qu'elle avait des taches de sang, voilà pourquoi. Des taches de sang du Dr. Lorrimer ! »

8

Enfin, ils descendirent le grand escalier pour gagner le bureau du directeur. De la bibliothèque montait une rumeur de voix contenues et spasmodiques, comme lors d'un enterrement. Un policier se tenait à l'entrée avec l'air vigilant et détaché d'un homme payé pour supporter l'ennui mais prêt à bondir à l'action si, contre toute attente, cet ennui devait prendre fin.

Howarth avait laissé son bureau ouvert, la clé sur la porte. Dalglish trouvait intéressant que le directeur eût choisi d'attendre dans la bibliothèque avec le reste du personnel, et il se demandait s'il l'avait fait en signe de solidarité avec ses collègues, ou par reconnaissance tacite que, son bureau étant l'une des pièces dont Mrs. Bidwell aurait dû s'occuper le matin, il devait présenter pour Dalglish un intérêt particulier. Mais ce raisonnement était certainement trop subtil. Il était difficile de croire qu'Howarth n'avait pas mis les pieds dans son

bureau depuis la découverte du corps. S'il s'y trouvait quelque chose à faire disparaître, il avait pu s'en occuper mieux que n'importe qui.

Dalglish s'attendait à ce que la pièce fût impressionnante, mais elle réussit encore à le surprendre. Le décor du plafond, entrelacs de guirlandes, de coquilles, de rubans et de pampres, était réellement magnifique. La cheminée de marbre blanc, avec une frise sculptée de nymphes et de bergers, était surmontée d'un manteau classique à fronton ouvert. Il devina que cette pièce, trop petite pour être partagée ou servir de laboratoire, devait d'avoir échappé au sort de l'essentiel de la maison à des raisons de commodités administratives et scientifiques plus qu'à la sensibilité du colonel Hoggatt à sa perfection naturelle. Elle était meublée dans un style passe-partout, offrant un compromis assez réussi d'orthodoxie bureaucratique et de fonctionnalisme moderne. Une grande bibliothèque vitrée se dressait à gauche de la cheminée, et, à droite, une armoire personnelle et un portemanteau. Une table de conférence rectangulaire et quatre fauteuils, tels que l'administration en fournit à ses cadres, occupaient l'espace situé entre les deux fenêtres, à côté d'un coffre-fort muni d'une serrure à combinaison. Le bureau de Howarth, très sobre, et du même bois que la table de conférence, faisait face à la porte. À côté d'un buvard taché, on pouvait y voir un serre-livres, où des dictionnaires juxtaient des ouvrages sur le bon usage de la langue. Ce choix avait de quoi surprendre de la part d'un scientifique. Il y avait en outre trois casiers de métal étiquetés « affaires réglées », « affaires en cours », « affaires nouvelles ». Le premier contenait deux dossiers, dont le premier était intitulé « Chapelle – proposition de transfert au ministère de l'Environnement », et le second, plus épais et déjà fatigué, « Nouveau laboratoire – nominations ».

Dalglish était frappé par l'aspect dépouillé et impersonnel de la pièce. Elle avait manifestement été redécorée pour l'arrivée de Howarth, et la moquette vert pâle, contrastant avec les rideaux vert foncé, aurait aussi bien pu avoir été posée la veille. Il n'y avait qu'un seul tableau, accroché au-dessus de la cheminée, mais c'était un original, un Stanley Spencer de la première époque représentant l'assomption de la Vierge. Des cuisses épaisses et variqueuses, sortant de culottes bouffantes rouges, s'élevaient, au-dessus d'un bouquet de mains marquées par le travail, en direction d'un comité d'accueil formé de chérubins béats. C'était un choix très excentrique pour un pareil endroit, songea-t-il ; par l'époque aussi bien que par le genre, cette peinture était en désaccord avec tout le reste. Cependant, à part les livres, c'était le seul objet reflétant un goût personnel, et Dalglish était sûr qu'il ne provenait pas du gouvernement. Autrement, la pièce n'avait d'autre atmosphère que celle d'un bureau préparé pour un inconnu, et attendant de recevoir l'empreinte de son goût et de sa

personnalité. Il était difficile de croire qu'Howarth travaillait là depuis près d'une année. Mrs. Bidwell, la bouche pincée et les sourcils froncés, regardait autour d'elle d'un air de désapprobation. Dalglish demanda :

« Elle vous paraît en ordre ? »

– Oui. Comme tous les matins. Exactement. Il n'y a pas de travail pour moi, ici. Je passe l'aspirateur, j'enlève la poussière, mais tout est tellement propre, tellement net. Pour ça, je ne peux pas me plaindre qu'il me donne trop à faire. Ce n'est pas comme le vieux Dr. MacIntyre. Oh, c'était un homme charmant ! Mais quel désordre ! Vous auriez dû voir son bureau après seulement une matinée. Et la fumée ! Des fois, c'est à peine si on voyait l'autre bout de la pièce. Sur son bureau, il avait un magnifique crâne pour ranger ses pipes. Un crâne qu'on a trouvé en creusant les tranchées des canalisations pour l'aile des véhicules. Il y avait plus de deux cents ans qu'il était là. Le Dr. Mac m'avait montré l'endroit où il était fendu – tout à fait comme une tasse –, où on l'avait frappé. Ce meurtre-là, personne n'en a jamais trouvé la solution. Il me manque, ce crâne. Il faisait vraiment plaisir à voir. Et à part ça, le Dr. Mac avait un tas de photos, de lui et de ses amis à l'université, avec des rames croisées au-dessus de leurs têtes, des Highlands, avec des chevaux pleins de poils barbotant dans un lac, de son père et de ses chiens, de sa femme – elle est morte, la pauvre chérie, mais quelle belle photo il avait d'elle –, de Venise, avec des gondoles et des gens déguisés... Et puis il y avait aussi un dessin de lui, fait par un de ses amis : on voyait cet ami couché, mort, et le Dr. Mac en habit de chasse, une loupe à la main, en train de chercher des empreintes. À chaque fois que je le regardais, ça me faisait rire ! » Elle considéra le Spencer d'un air dégoûté.

« Mais vous ne voyez rien de particulier dans la pièce, ce matin ? »

– Non, je vous l'ai dit : tout est comme d'habitude. Regardez vous-même. Tout est propre comme un sou neuf. Bien sûr, quand il travaille, c'est différent. Mais il laisse toujours tout en ordre comme s'il n'avait pas l'intention de revenir le lendemain. »

Il n'y avait plus rien à apprendre de Mrs. Bidwell. Dalglish la remercia et lui dit qu'elle pourrait rentrer chez elle aussitôt qu'elle aurait vérifié avec le brigadier Reynolds, dans la bibliothèque, qu'il avait bien tous les renseignements qu'il lui fallait sur ce qu'elle avait fait la veille au soir. Il lui expliqua tout cela avec son tact habituel, mais Mrs. Bidwell ne s'y laissa pas prendre. D'une voix enjouée, sans la moindre rancœur, elle rétorqua :

« Si vous essayez de nous coller ça sur le dos, à Bidwell ou à moi, vous perdez votre temps. On était au concert du village. Assis au cinquième rang, derrière Joe Machin – c'est le sacristain – et Willie

Barnes – c'est le concierge de l'école –, et on est restés jusqu'au bout. On ne s'est pas faulfilés dehors comme certains que je connais.

– Qui est-ce que vous connaissez et qui s'est faulfilé dehors, Mrs. Bidwell ?

– Vous le lui demanderez vous-même. Il était assis devant nous, au bout de la rangée. Un monsieur dans le bureau duquel nous nous trouvons peut-être en ce moment. Vous voulez lui parler ? Vous voulez que je lui dise de venir ? » Elle était pleine d'espoir et regardait la porte comme un chien de chasse, les oreilles dressées, prête à bondir pour aller chercher le gibier.

« Nous nous en chargerons, merci, Mrs. Bidwell. Et si vous trouvez quelque chose d'autre à nous dire, nous sommes à votre disposition. Vous avez été très utile.

– Je me suis dit que je pourrais peut-être préparer du café pour tout le monde, avant de m'en aller. Il n'y a pas de mal à ça, j'imagine ? »

Il était inutile de lui demander de ne rien dire au personnel du Laboratoire ni aux gens du village. Dalglish ne doutait pas que sa fouille des toilettes et l'absence de la blouse tachée de sang seraient bientôt connues de tous. Mais il ne risquait pas d'en résulter grand mal. Le meurtrier devait savoir que la police chercherait aussitôt la signification possible de ce coup de téléphone matinal à Mrs. Bidwell. Il avait affaire à des hommes et des femmes intelligents, possédant une certaine connaissance, même indirecte, des enquêtes criminelles et des façons d'agir de la police, informés des règles auxquelles obéissaient ses moindres initiatives. Il ne doutait pas que, mentalement, la plupart de ceux qui attendaient d'être interrogés dans la bibliothèque suivaient ses faits et gestes presque à la minute.

Et parmi eux, ou du moins parmi leurs connaissances, se trouvait l'assassin.

Le commissaire Mercer avait choisi deux brigadiers dans un esprit de contraste, ou, peut-être, avec l'idée de satisfaire à tous les préjugés que Dalglish était susceptible d'avoir concernant l'âge et l'expérience de ses subordonnés. Proche de la retraite, massif, économe de paroles, le brigadier Reynolds était un homme de la vieille école, originaire des Fens. Récemment promu, le brigadier Underhill aurait pu être son fils. Son visage ouvert de gamin, son air discipliné, idéaliste, rappelaient à Massingham une photo entrevue dans une brochure de recrutement,

mais, dans l'intérêt d'une coopération harmonieuse, il décida de le laisser au bénéfice du doute.

Les quatre policiers étaient installés à la table de conférences du bureau du directeur. Dalglish donnait à son équipe les informations nécessaires touchant les interrogatoires préliminaires. Comme toujours, il avait une conscience aiguë de la fuite du temps. Il était déjà plus de onze heures, et il avait hâte d'en avoir terminé avec le Laboratoire et de voir le père de Lorrimer. Les indices matériels concernant la mort de son fils pouvaient être au Laboratoire ; mais les indications concernant l'homme lui-même se trouvaient certainement ailleurs. Cependant, ni son ton ni ses paroles ne trahissaient son impatience.

« Nous considérons dès maintenant que le coup de téléphone à Mrs. Bidwell et le meurtre de Lorrimer sont liés l'un à l'autre. Ce qui signifie que le coup de téléphone est l'œuvre du meurtrier ou d'un complice. Jusqu'à ce que Bidwell se soit déclaré sur ce point, nous resterons ouverts quant au sexe de son auteur, mais il s'agit probablement d'une femme, et d'une femme qui savait que le vieux M. Lorrimer devait être hospitalisé hier, mais ignorait que son entrée avait été remise à plus tard. Le vieillard étant chez lui, la ruse avait peu de chance de réussir. Comme l'a relevé Miss Easterbrook, personne ne pouvait être sûr qu'il irait se coucher tôt et qu'il ne s'apercevrait que ce matin que son fils n'était pas rentré.

– Le meurtrier devait avoir prévu de venir ici tôt ce matin, expliqua Massingham. À supposer, bien sûr, que ce coup de téléphone ne soit pas qu'un attrape-nigauds. Ce ne serait pas mal imaginé pour nous faire perdre notre temps, pour brouiller les pistes, pour détourner les soupçons de tout le monde à part les premiers arrivants. »

Pour un des suspects surtout, le tour eût été bien joué, songea Dalglish. C'était l'arrivée de Mrs. Bidwell chez lui, à la suite de cet appel téléphonique, qui avait fourni à Howarth le prétexte nécessaire pour venir si tôt au Laboratoire – ce n'était sûrement pas son heure habituelle. Voilà une question qu'il ne faudrait pas oublier. Il dit :

« Pour l'instant, nous supposons qu'il ne s'agit pas d'un attrape-nigauds, que l'assassin, ou son complice, a téléphoné pour retarder l'arrivée de Mrs. Bidwell et la découverte du corps. Qu'espérait-il ? Supprimer un indice ? Vérifier quelque chose qu'il avait oublié ; nettoyer le maillet ; enlever toute trace de ce qu'il faisait ici hier soir ; remettre les clés dans la poche du mort ? Mais Blakelock avait tout loisir de le faire, et d'ailleurs, il n'aurait pas eu besoin de les prendre. Le coup de téléphone a pu donner à quelqu'un l'occasion de replacer le trousseau supplémentaire dans le coffre qui se trouve ici. Mais là encore, il n'y avait pas besoin de retarder l'arrivée de Mrs. Bidwell. »

Underhill intervint :

« Mais ce coup de téléphone, est-ce qu'il avait vraiment pour but de retarder la découverte du corps et de permettre à l'assassin de remettre les clés à leur place ? En effet, il se pouvait que Mrs. Bidwell soit la première à aller ce matin au service de biologie pour s'occuper des blouses. Mais rien ne permettait à l'assassin d'en être sûr. L'inspecteur Blakelock ou Brenda Pridmore auraient tout aussi bien pu avoir une raison d'y aller. »

Pour Dalgliesh, c'était là un risque que le meurtrier pouvait juger bon de courir. Son expérience lui avait appris que, dans une institution, la routine matinale varie rarement. À moins que Blakelock ait dû ciller vérifier une question de sécurité au laboratoire de biologie – et c'était là une autre question qu'il faudrait soulever –, ni lui ni Brenda Pridmore n'avaient de raison de quitter la réception. Normalement, c'était Mrs. Bidwell qui aurait dû trouver le corps. Pour s'y rendre avant elle, tout autre membre du personnel aurait dû avoir une bonne excuse pour expliquer sa présence au laboratoire de biologie, sauf, bien sûr, s'il appartenait au service.

Massingham dit :

« Je trouve curieux cette blouse qui a disparu. On peut difficilement imaginer que quelqu'un l'a prise ou l'a détruite pour nous empêcher d'apprendre la bagarre entre Middlemass et Lorrimer. L'histoire a dû faire le tour du Laboratoire dans les cinq minutes. Mrs. Bidwell y aura veillé. »

Dalgliesh et Massingham se demandaient tous deux dans quelle mesure le récit de Mrs. Bidwell, décrivant la querelle avec un maximum d'effet, était digne de confiance. Il était clair qu'elle était arrivée dans le laboratoire après le coup de poing, et qu'en fait elle avait vu très peu de chose. En l'occurrence, Dalgliesh avait senti qu'il avait à faire à un phénomène familier : le désir d'un témoin, conscient de la pauvreté de son témoignage, d'en tirer le maximum pour ne pas décevoir la police, en demeurant autant que possible dans les limites de la vérité. Mais une fois débarrassé des enjolivures de Mrs. Bidwell, le fait en soi s'était révélé bien peu de chose.

« Vous dire à quel sujet ils se bagarraient me paraît difficile ; tout ce que je sais, c'est que c'était à propos d'une femme, et que le Dr. Lorrimer était sens dessus dessous parce qu'elle avait téléphoné à Mr. Middlemass. La porte était ouverte, et c'est ce que j'ai entendu en passant devant pour aller dans les toilettes des dames. Je dirais qu'elle l'a appelé pour lui donner un rendez-vous, et que le Dr. Lorrimer n'a pas aimé ça. Je n'ai jamais vu un homme aussi blanc. Comme la mort, il était comme la mort, avec un mouchoir plein de sang devant son visage, et ses yeux noirs qui regardaient par-dessus. Et Mr.

Middlemass était rouge comme un dindon. Très gêné, je dirais. Se taper dessus entre collègues, il faut dire que ce n'est pas le genre de la maison. Quand des hommes bien se mettent à jouer des poings, c'est qu'il y a une femme dans le coup. Et si vous voulez mon avis, c'est la même chose avec ce meurtre. »

Dalglish dit :

« Nous aurons bientôt la version de Middlemass. Je voudrais commencer par dire quelques mots à tout le monde, en bas, à la bibliothèque ; ensuite, je passerai aux interrogatoires préliminaires avec l'inspecteur Massingham : Howarth, les deux femmes, Angela Foley et Brenda Pridmore, Blakelock, Middlemass, et tous ceux qui n'ont pas un sérieux alibi. De votre côté, tenez-vous-en à la routine, brigadier. Pendant la fouille, il faudrait qu'il y ait un responsable dans chaque service : comme ça, ils pourront dire s'il y a quelque chose de changé dans leur laboratoire, depuis hier. Même s'il n'y a pas beaucoup d'espoir, essayez de retrouver la page qui manque au cahier de Lorrimer, tout ce qui peut nous apprendre ce qu'il faisait hier soir à part son travail sur le meurtre de la marnière, tout ce qui peut nous renseigner sur la disparition de la blouse. Je veux une fouille en règle de tout le bâtiment, et notamment des voies d'accès et des sorties possibles. La pluie de la nuit dernière n'a certainement rien arrangé ; elle a dû complètement laver les murs ; mais vous trouverez peut-être quelque chose montrant qu'on est sorti par l'une des fenêtres des toilettes.

« Il faudra que deux d'entre vous s'occupent des alentours. Après la pluie, la terre est molle, et si l'assassin est venu en voiture ou en moto, il se peut qu'on trouve des traces de pneus. Si c'était le cas, on vérifiera de quels pneus il s'agit ici : on ne va pas perdre de temps en demandant ce travail au Labo de Londres. Il y a un arrêt de bus juste en face de l'entrée. Voyez à quelle heure les bus passent. Il n'est pas impossible qu'un passager ou un chauffeur ait remarqué quelque chose. Mais avant tout, fouillez le Laboratoire, que le personnel puisse se remettre au travail aussi vite que possible. Ils ont un meurtre sur les bras, et il n'est pas question de les empêcher de travailler plus longtemps qu'il n'est nécessaire. J'aimerais qu'ils puissent revenir demain matin.

« Ensuite, il y a des traces de ce qui paraît être du vomi dans le premier lavabo des toilettes des hommes. L'odeur qui remonte du conduit est encore vaguement perceptible. Il faudra s'occuper tout de suite de faire analyser ça à Londres. Vous devrez sûrement dévisser le joint pour avoir accès au siphon. De notre côté, nous essaierons de savoir qui s'est rendu aux W. -C. hier en dernier, et s'il a remarqué une odeur de vomi. Si personne n'avoue avoir été malade, ou si celui qui

dit avoir été malade n'a personne pour en témoigner, nous leur demanderons à tous ce qu'ils ont mangé hier soir. Et comme celui qui a vomi est peut-être Lorrimer, nous nous renseignerons sur le contenu de son estomac. Et j'aimerais aussi que nous ayons ici, au Laboratoire, un échantillon de son sang et de ses cheveux. Mais le Dr. Blain-Thompson s'occupera de cela. »

Reynolds demanda :

« Est-ce qu'on peut situer le moment crucial entre dix-huit heures quinze, heure où on l'a vu vivant pour la dernière fois, et minuit ?

– Pour l'instant, oui. Quand son père m'aura confirmé qu'il lui a téléphoné à vingt heures quarante-cinq, nous pourrons resserrer un peu cette période. Et nous aurons une idée plus précise du moment de la mort quand le Dr. Blain-Thompson aura fait l'autopsie. Mais d'après la rigidité du cadavre, son jugement ne devrait guère différer de celui du Dr. Kerrison. »

Et cela, même si Kerrison était l'assassin. La rigidité cadavérique ne donnait que des indications imprécises, et s'il lui fallait un alibi, Kerrison avait parfaitement pu tricher d'une heure sur le moment de la mort sans se rendre suspect pour autant. Du reste, en calculant bien, il n'avait même pas besoin d'une heure. Il est vrai qu'il avait fait appel au médecin de la police pour confirmer son estimation. Mais avec l'expérience qu'il avait en matière de cadavres, dans quelle mesure le Dr. Greene pouvait-il mettre en question l'opinion d'un médecin légiste, à moins que le jugement de celui-ci ne soit manifestement malhonnête ? Si Kerrison était coupable, il ne courait guère de risque en demandant l'avis d'un confrère.

Dalgliesh se leva.

« Parfait, dit-il. Maintenant, il ne nous reste plus qu'à nous mettre au travail. »

Lors de ses interrogatoires préliminaires et officiels, Dalgliesh n'aimait pas avoir plus d'un collaborateur avec lui, aussi était-ce Massingham qui prenait les notes. Celles-ci n'étaient d'ailleurs guère nécessaires, car Dalgliesh se souvenait pratiquement de tout. Toutefois, il jugeait cette pratique indispensable. Tous deux étaient assis à la table de conférences du bureau directorial, mais, peut-être parce qu'il ne supportait pas de s'asseoir ailleurs que dans son fauteuil, Howarth avait préféré demeurer debout et se tenait appuyé

contre la cheminée. De temps en temps, Massingham levait un œil discret vers le profil dominateur qui se découpait sur la frise classique. Trois jeux de clés se trouvaient sur la table : celui de Lorrimer, celui de l'inspecteur Blakelock, et celui que Howarth venait de sortir du coffre. Chacun d'eux était identique, comprenant les trois clés de l'entrée plus une clé plus petite, placée sur un anneau. Aucune n'était étiquetée, sans doute pour des raisons de sécurité. Dalgliesh dit :

« Et il n'y a pas d'autres clés ? »

– Non. À part celles du commissariat de Guy's Marsh, bien sûr. Mais j'ai vérifié avec eux qu'ils les avaient toujours. Ils les gardent dans leur coffre, sous la responsabilité de l'officier de service. Personne n'y a touché. Ils en ont besoin si jamais il y a une alerte. Mais la nuit dernière, il n'y en a pas eu. »

Dalgliesh avait déjà appris par Mercer que les clés du commissariat étaient à leur place. Il demanda :

« Et la petite clé ? »

– C'est celle du magasin des pièces à conviction. C'est là qu'on met les pièces à conviction entre le moment où on les a enregistrées et celui où elles sont remises au chef du service concerné. On y range également celles qui ont été examinées en attendant que la police les reprenne, et celles que le tribunal nous renvoie afin qu'on les détruise. En ce cas, il s'agit avant tout de drogues. Leur destruction se fait par incinération, en présence de l'un des membres du Laboratoire et du policier chargé de l'affaire. Le magasin est aussi protégé par le système d'alarme électronique, mais, pour des raisons de sécurité intérieure, nous avons évidemment besoin d'une clé quand le système n'est pas branché.

– Et hier soir, une fois le système d'alarme branché, toutes les portes intérieures du Laboratoire se trouvaient protégées ? Autrement dit, la seule façon de sortir sans se faire remarquer consistait à passer par la fenêtre des toilettes du dernier étage. Toutes les autres sont soit condamnées, soit connectées au système d'alarme ?

– Oui. On peut d'ailleurs entrer de la même façon, et c'est ce qui nous ennuie. Mais l'escalade n'est pas facile, et l'alarme se déclenche dès qu'on tente d'ouvrir l'une ou l'autre porte des pièces principales du Laboratoire. Après mon arrivée, nous avons envisagé d'inclure les toilettes dans le système d'alarme, mais pour finir nous avons estimé que c'était superflu. Depuis bientôt soixante-dix ans que le Laboratoire existe, il n'y a jamais eu d'effraction.

– Quelles sont les dispositions précises concernant la fermeture du Laboratoire ?

– C'est une responsabilité que Lorrimer ne partageait qu'avec les

deux officiers de liaison. Lui ou l'officier de service devait s'assurer que le personnel avait quitté les lieux et que toutes les portes intérieures étaient fermées avant de brancher le système d'alarme, et, pour finir, de fermer à clé la porte d'entrée. Ce n'est qu'une fois que celle-ci a été fermée, de l'extérieur ou de l'intérieur, qu'une alarme est susceptible de se déclencher au commissariat de Guy's Marsh.

– Et les autres clés trouvées sur le corps, les trois du trousseau et la clé à part, est-ce que vous savez à quoi elles servent ?

– Celles du trousseau, non, sauf qu'une est certainement la clé de sa voiture. Et pour la clé à part, elle ressemble beaucoup à celle de la chapelle. Mais j'ignorais que Lorrimer en avait une. La seule que je connaisse est celle qui est accrochée dans le bureau de l'officier de liaison. Pour tout dire, nous nous soucions peu de la chapelle. Elle ne contient plus rien qui ait une réelle valeur. Mais il arrive qu'un architecte ou une société archéologique demande à la visiter, et on leur donne alors la clé en échange d'une signature. Mais on ne les autorise pas à traverser le terrain du Laboratoire. Il faut qu'ils passent par la route de Guy's Marsh. À part cela l'entreprise de nettoyage y fait un tour tous les deux mois pour nettoyer et vérifier le chauffage – en hiver, il faut y maintenir une température minimale pour protéger le plafond et les sculptures –, et Miss Willard y va de temps à autre pour enlever la poussière. Lorsque son père était pasteur de Chevisham, il lui arrivait de célébrer un culte à la chapelle, et je crois qu'elle y est restée sentimentalement attachée. »

Massingham alla chercher la clé dans le bureau de l'inspecteur principal Martin. Elle correspondait parfaitement à celle de Lorrimer. D'après le petit carnet qu'il avait trouvé accroché avec elle, la dernière personne à l'avoir empruntée était Miss Willard, qui s'en était servie le 25 octobre. Howarth dit : « Nous avons le projet de confier la chapelle au ministère de l'Environnement une fois que nous serons installés dans le nouveau Laboratoire. Les Finances sont furieuses que nos fonds servent à en payer l'entretien et le chauffage. J'ai mis sur pied un quatuor à cordes, et nous y avons donné un concert le 26 août dernier ; mais autrement, on ne l'utilise jamais. Je pense que vous voudrez y jeter un coup d'œil : elle en vaut la peine. C'est un très bel exemple de l'architecture religieuse de la fin du xvii^e siècle ; mais bien qu'on l'attribue à Wren, en fait elle a été construite par Alexander Fort, qu'il a beaucoup influencé. » Dalglish demanda brusquement : « Comment est-ce que vous vous entendiez avec Lorrimer ?

– Pas particulièrement bien, répondit Howarth sans se démonter. Professionnellement, je le respectais, et je n'avais qu'à me louer de son travail et de sa collaboration avec moi en tant que directeur. Ce n'était pas un homme facile à connaître, et je ne le trouvais pas très

sympathique. Mais c'était un sérologiste tout à fait remarquable, et il va nous manquer. S'il avait un défaut, c'était de vouloir tout faire lui-même. Il avait sous ses ordres deux autres sérologistes, mais c'était lui qui s'occupait de tout ce qui concernait les meurtres. À part son travail de laboratoire et ses apparitions devant le tribunal, il donnait de nombreux cours aux policiers – des cours de base ou de spécialisation. »

Le cahier de Lorrimer était sur le bureau. Dalgliesh le poussa en direction d'Howarth et demanda :

« Est-ce que vous reconnaissez cela ?

– Son cahier de notes ? Bien sûr. Il le transportait toujours avec lui. Il était méticuleux jusqu'à l'obsession ; il détestait les bouts de papier. Il notait là-dedans tout ce qui avait la moindre importance avant de le consigner dans les dossiers. Claire Easterbrook m'a dit que la dernière page manquait.

– C'est pourquoi nous voudrions beaucoup savoir ce qu'il faisait ici hier soir, à part s'occuper du meurtre de la marnière. Il devait, bien sûr, avoir accès aux autres laboratoires.

– Quand le système d'alarme était débranché, il pouvait aller n'importe où. Et quand il était seul, je crois qu'il avait l'habitude de le laisser débranché jusqu'au moment de partir. Sinon, il aurait risqué de déclencher l'alarme par inadvertance.

– Est-ce qu'il aurait pu se servir d'un autre laboratoire ?

– Suivant ce qu'il essayait de faire, pourquoi pas ? Son premier travail consistait, bien sûr, à identifier tout ce qui était biologique, sang, taches, fibres, tissus végétaux, tissus animaux. Mais c'était un généraliste compétent, et ses intérêts étaient vastes – ses intérêts scientifiques, j'entends. La biologie légale, surtout dans les petits laboratoires tels qu'ils existaient jusqu'ici, est une science qui touche à des domaines multiples. Mais je ne crois pas qu'il se serait risqué à employer les appareils les plus perfectionnés des autres laboratoires, comme le grand spectromètre du département des instruments, par exemple.

– Et en ce qui vous concerne, vous n'avez pas idée de ce qu'il pouvait être en train de faire ?

– Je ne vois pas, non. Je sais qu'il est venu dans ce bureau. J'ai dû chercher le nom du médecin légiste qui a témoigné pour la défense dans une de nos anciennes affaires, et hier soir, quand je suis parti, l'annuaire médical était sur mon bureau, alors que, ce matin, je l'ai retrouvé dans la bibliothèque. Qu'on puisse sortir des livres de la bibliothèque irritait beaucoup Lorrimer, mais s'il est venu dans mon bureau hier soir, je ne pense pas que ce soit dans le seul but de

remédier à ma négligence. »

Pour finir, Dalglish l'interrogea sur son emploi du temps de la veille au soir.

« Je jouais du violon au concert du village. Le pasteur avait un trou de cinq minutes à remplir, et il m'a demandé si le quatuor serait disposé à jouer quelque chose – quelque chose de bref et d'entraînant, pour être précis. À part moi, les musiciens étaient un chimiste, un membre du service des documents et une des secrétaires du bureau général. Normalement, Miss Easterbrook aurait dû tenir le violoncelle, mais elle avait déjà un dîner qu'elle estimait très important, et auquel elle n'a pas voulu renoncer. Nous avons donné le *Divertimento en ré majeur*, de Mozart, et nous sommes passés en début de soirée.

– Ensuite, vous êtes resté jusqu'à la fin ?

– C'était mon intention, mais il faisait incroyablement chaud, dans la salle, et avant l'entracte, à huit heures et demie, je me suis glissé dehors. Et j'y suis resté. »

Dalglish lui demanda ce qu'il avait fait au juste.

« Rien. Je me suis assis sur le bord d'une tombe, et j'ai attendu là une vingtaine de minutes.

– Quelqu'un vous a vu ? Ou vous-même, est-ce que vous avez vu quelqu'un ?

– J'ai vu un cheval de bois – je sais maintenant que ce devait être Middlemass remplaçant l'inspecteur principal Martin – qui sortait du vestiaire des hommes. Il a fait un petit tour en caracolant, il s'est appuyé contre un ange de pierre, et puis il a été rejoint par l'équipe des danseurs folkloriques qui arrivait du Moonraker. C'était un spectacle très étrange. Il y avait la lune, et ces personnages extraordinaires, avec leurs clochettes, leurs chapeaux couronnés de sapin avançant dans ma direction à travers la brume qui montait du sol. On aurait cru un film surréaliste, ou un ballet. Tout ce qui manquait, c'était de la musique ; là-dessus, j'aurais bien vu du Stravinsky. Moi, j'étais assis sur ma tombe ; je n'ai pas bougé, et je ne crois pas qu'ils m'aient vu. En tout cas, je n'ai rien fait pour me faire remarquer. Le cheval s'est joint au groupe, et ils sont entrés dans la salle. Ensuite, j'ai entendu le violon se mettre à jouer. J'ai dû rester là encore une dizaine de minutes, après quoi je suis parti. Je suis rentré à pied chez moi, où j'ai dû arriver vers dix heures. Domenica, ma demi-sœur, pourra vous le confirmer. »

Ils discutèrent encore un peu des dispositions administratives concernant l'enquête. Le Dr. Howarth dit qu'il s'installerait dans le bureau de Miss Foley et laisserait le sien à la disposition de la police. Le Laboratoire resterait fermé toute la journée, mais Dalglish dit qu'il

ferait l'impossible pour que le travail puisse reprendre dès le lendemain matin. Avant que Howarth ne s'en aille, il lui demanda encore :

« Ce Dr. Lorrimer, que tout le monde respectait dans son travail, quel genre d'homme était-il ? Vous, par exemple, que saviez-vous de lui outre qu'il était biologiste ? » D'un ton froid, Howarth répondit : « Rien. Je ne lui ai jamais prêté d'autre vie que sa vie professionnelle. Maintenant, si vous n'avez pas d'autres questions urgentes, il faudrait que je téléphone au service du personnel pour m'assurer que, dans l'agitation de ce départ quelque peu mélodramatique, on n'oublie pas de m'envoyer un remplaçant. »

11

Avec la faculté de récupération propre à la jeunesse, Brenda Pridmore s'était déjà remise du choc que lui avait causé la découverte du corps. Elle avait refusé de rentrer chez elle, et quand Dalglish demanda à la voir, elle était parfaitement calme, et, en fait, impatiente de raconter son histoire. Avec son abondante chevelure cuivrée, son teint vif et ses taches de rousseur, elle semblait incarner la bonne santé campagnarde. Mais ses yeux gris étaient intelligents, sa bouche à la fois sensuelle et gentille. Assise en face de lui, elle regardait Dalglish avec toute l'attention d'un enfant docile, et sans la moindre peur. De son côté, il comprit que, toute sa vie, les hommes l'avaient traitée avec une tendresse avunculaire, et qu'elle s'attendait à être traitée de la même façon par des policiers inconnus. En réponse à ses questions, elle décrivit avec exactitude ce qui s'était passé entre le moment où elle était arrivée au Laboratoire et celui où elle avait trouvé le corps. Dalglish demanda :

« Est-ce que vous l'avez touché ?

– Oh non ! Je me suis agenouillée, et je crois que j'ai tendu la main pour sentir sa joue. Mais c'est tout. Je savais qu'il était mort, vous comprenez.

– Et ensuite ?

– Je ne me rappelle pas. Je sais que j'ai descendu l'escalier en courant, et qu'en bas, j'ai vu l'inspecteur Blakelock debout en train de me regarder. Je ne pouvais pas parler, mais à la tête que je faisais, il a dû comprendre qu'il s'était passé quelque chose. Ensuite, je me souviens de m'être assise sur le fauteuil qui se trouve devant le bureau de l'inspecteur principal Martin, et d'avoir regardé le portrait du

colonel Hoggatt. Après, je ne me rappelle plus rien jusqu'à l'arrivée du Dr. Howarth et de Mrs. Bidwell.

– Pendant que vous étiez assise là, vous pensez que quelqu'un aurait pu sortir sans que vous le voyiez ?

– L'assassin, vous voulez dire ? Je ne vois pas comment il aurait pu. C'est vrai que je n'avais pas toute ma tête à moi, mais je ne me suis pas évanouie, je ne me suis pas sentie mal. Si quelqu'un avait traversé le hall, je suis sûre que je l'aurais remarqué. D'ailleurs, même s'il avait réussi à passer sans que je m'en aperçoive, il serait tombé sur le Dr. Howarth, non ? »

Dalgliesh l'interrogea sur son travail, sur ce qu'elle savait de Lorrimer. Et c'est en toute confiance, avec un parfait naturel, qu'elle parla de sa vie, de ses collègues, de son travail fascinant, de l'inspecteur Blakelock qui était si bon avec elle et qui avait perdu sa fille unique, disant à chaque phrase un peu plus qu'elle ne s'en rendait compte. Ce n'était pas qu'elle fût idiote, songea Massingham : elle était simplement honnête et ingénue. Pour la première fois, ils entendirent parler de Lorrimer avec affection.

« Il était toujours extrêmement gentil avec moi, même si je ne travaillais pas au service de biologie. Bien sûr, c'était un homme on ne peut plus sérieux. Il avait tellement de responsabilités. Le service de biologie est très surchargé, et il travaillait tard presque tous les soirs, à vérifier les résultats, à tenir le registre à jour. Je crois qu'il était déçu qu'on ne l'ait pas pris comme successeur du Dr. Mac. Il ne me l'a jamais dit – évidemment, comment est-ce qu'il aurait pu me le dire ? J'étais une petite nouvelle, et puis, il était trop loyal. »

Dalgliesh demanda :

« Pensez-vous que quelqu'un aurait pu mal interpréter l'intérêt qu'il vous portait, être un peu jaloux ?

– Jaloux du Dr. Lorrimer parce qu'il lui arrivait de s'arrêter pour me dire quelques mots, parce qu'il se montrait gentil avec moi ? Mais il était vieux ! C'est complètement idiot ! »

Penché sur son calepin où il nota une suite de points de suspension, Massingham réprima un sourire en pensant qu'en effet, c'était complètement idiot.

Dalgliesh reprit :

« La veille de sa mort, il semble qu'il y a eu un petit problème quand les enfants du Dr. Kerrison sont venus au Laboratoire. Vous étiez dans le hall à ce moment-là ?

– Vous voulez dire lorsqu'il a mis dehors Miss Kerrison ? Enfin, il ne l'a pas vraiment mise dehors, mais il lui a parlé très durement. Elle

était venue avec son petit frère, et ils attendaient le Dr. Kerrison. Le Dr. Lorrimer les a vus ; il les a regardés comme si, vraiment, il les détestait. Ce n'était pourtant pas son genre. Il devait être extrêmement tendu. Il avait peut-être une prémonition de sa mort. Vous savez ce qu'il m'a dit, quand les pièces à conviction du meurtre de la marnière sont arrivées ? Il m'a dit que la seule mort qu'on avait à redouter, c'est la nôtre. Vous ne trouvez pas ça bizarre ?

– En effet, acquiesça Dalglish.

– Et puis il y a encore autre chose. Vous avez dit que tout pouvait être important. Eh bien, hier matin, le Dr. Lorrimer a reçu une drôle de lettre. Il passait chaque jour à la réception pour voir s'il y avait du courrier. Et hier, il y avait pour lui une enveloppe brune avec l'adresse imprimée, mais imprimée à la main, en lettres majuscules, et sans aucun titre accompagnant son nom. C'est curieux, non ?

– Est-ce qu'il recevait beaucoup de lettres personnelles ?

– Non, pratiquement jamais. Le papier à en-tête du Laboratoire précise que toutes les communications doivent être adressées au directeur. À la réception, nous nous occupons des pièces à conviction ; sinon, c'est le bureau général qui trie toute la correspondance. Nous, nous ne nous occupons que des lettres personnelles, et il n'y en a pas beaucoup. »

Durant la rapide inspection préliminaire que Massingham et lui avaient faite du bureau méticuleusement rangé de Lorrimer, Dalglish n'avait trouvé aucune lettre personnelle. Il demanda à Miss Pridmore si, à sa connaissance, le Dr. Lorrimer était rentré déjeuner chez lui. Elle lui répondit par l'affirmative. Il était donc possible qu'il ait ramené cette lettre à la maison. Peut-être était-elle importante, peut-être pas. Pour l'instant, ce n'était qu'une autre de ces petites questions qu'il faudrait chercher à élucider.

Il remercia Brenda Pridmore, et lui dit de ne pas hésiter à venir le trouver si le moindre détail lui revenait en mémoire. Brenda n'avait pas l'habitude de dissimuler. De toute évidence, elle pensait à quelque chose. Elle rougit et baissa les yeux. Sa métamorphose de jeune fille sûre d'elle en écolière coupable avait quelque chose de comique et de pathétique.

« Oui ? » demanda gentiment Dalglish.

Elle ne répondit rien, mais elle s'obligea à lever les yeux et secoua la tête. Il attendit un moment puis dit :

« Une enquête concernant un meurtre n'est jamais agréable. Et comme de tout ce qui est désagréable, il paraît parfois plus facile de se tenir à l'écart, de ne pas se laisser impliquer. Mais ce n'est pas possible. Dans une enquête comme celle qui nous occupe, taire la

vérité peut-être aussi grave que de dire un mensonge.

– Mais si on rapporte quelque chose, quelque chose de privé, qu'on n'a pas vraiment le droit de savoir, et que cela rend suspecte une personne qui n'a rien fait de mal ? » Dalglish dit doucement :

« Vous avez confiance en nous, non ? Essayez de nous faire confiance. »

Elle hocha la tête et murmura « Oui », mais sans rien dire de plus. Estimant que le moment n'était pas venu de la bousculer, il la laissa partir et fit appeler Angela Foley.

12

Le doux regard impénétrable d'Angela Foley contrastait étrangement avec la confiance sans apprêt de Brenda Pridmore. De façon générale, c'était une fille d'apparence peu banale, avec un visage en forme de cœur et un front large, excessivement haut, d'où les cheveux, fins comme ceux d'un bébé et couleur de blé mûr, étaient ramenés en arrière et torsadés en un étroit chignon au sommet de la tête. Ses yeux étaient petits, obliques, et tellement enfoncés dans leurs orbites que Dalglish avait peine à en deviner la couleur. Au-dessus du menton pointu, sa bouche aux lèvres minces faisait une moue peu communicative. Elle portait une robe de laine fauve, une chasuble à manches courtes au dessin exotique et des bottines lacées, donnant d'elle une image recherchée contrastant également avec celle de Brenda, simplement vêtue d'une jupe et d'un pull tricoté à la main.

Si le meurtre de son cousin la peinait, elle le cachait admirablement. Elle expliqua qu'elle était secrétaire de direction depuis cinq ans, d'abord auprès du Dr. MacIntyre et maintenant auprès du Dr. Howarth. Avant, elle était sténodactylo au bureau général du Laboratoire, où elle était entrée immédiatement après l'école. Elle avait vingt-sept ans. Jusqu'il y a deux ans, elle louait une chambre à Ely, mais elle partageait désormais le cottage Sprogg avec une amie. Elles avaient passé ensemble, chez elles, toute la soirée de la veille. Edwin Lorrimer et son père étaient ses seuls parents, mais ils se voyaient très rarement.

« Vous ne savez donc pas grand-chose au sujet de ses affaires, de son testament, par exemple ?

– Non, rien. Quand ma grand-mère lui a laissé tout son argent, nous avons été convoqués chez le notaire, et il a dit qu'il ferait de moi son héritière. Mais à l'époque, il devait se sentir coupable parce que je

n'étais pas mentionnée dans le testament. Je n'ai jamais pris ça très au sérieux. En plus, il se peut qu'il ait changé d'avis.

– Est-ce que vous vous souvenez de la somme que votre grand-mère a laissée ? »

Elle réfléchit. Un peu, songea-t-il, comme si elle se demandait s'il valait mieux jouer franc jeu ou feindre l'ignorance. Enfin, elle déclara :

« Ce devait être dans les trente mille livres. Je ne sais pas ce que cela représente, aujourd'hui. »

Il lui fit brièvement, mais méticuleusement, passer en revue les événements de la matinée. Son amie et elle possédaient une Mini, mais d'ordinaire elle venait travailler à bicyclette. C'est ce qu'elle avait fait aujourd'hui, où elle était arrivée au Laboratoire comme d'habitude, c'est-à-dire juste avant neuf heures. Elle avait alors eu la surprise de se voir précédée par le Dr. Howarth et Mrs. Bidwell. Brenda Pridmore avait ouvert la porte. L'inspecteur Blakelock descendait l'escalier, et il leur avait annoncé la nouvelle du meurtre. Tout le monde était resté dans le hall tandis que le Dr. Howarth se rendait lui-même au laboratoire de biologie. Pendant ce temps, l'inspecteur Blakelock avait appelé la police et le Dr. Kerrison. Quand le Dr. Howarth était redescendu, il lui avait demandé d'aller avec l'inspecteur Blakelock vérifier les clés. Parmi les membres du personnel, elle était seule avec le directeur à connaître la combinaison du coffre. Lui était resté dans le hall, à parler, lui semblait-il, avec Brenda Pridmore. Ayant constaté que les clés étaient à leur place, l'inspecteur Blakelock et elle les y avaient laissées. Elle avait refermé l'armoire puis était retournée dans le hall, où elle était restée avec les autres tandis que le directeur téléphonait de son bureau au ministère de l'Intérieur. Ensuite, une fois que la police et le Dr. Kerrison étaient arrivés, le Dr. Howarth l'avait emmenée en voiture avec lui pour aller annoncer la mort de son fils à Mr. Lorrimer. Retournant au Laboratoire, il l'avait laissée auprès du vieillard, et elle avait téléphoné à son amie. Miss Mawson et elle étaient demeurées là jusqu'au moment où, environ une heure plus tard, Mrs. Swaffield, la femme du pasteur, était arrivée en compagnie d'un policier.

« Et qu'est-ce que vous avez fait, pendant tout ce temps, à Postmill Cottage ?

– J'ai fait du thé, que j'ai bu avec mon oncle. Miss Mawson, elle, est restée pratiquement tout le temps à la cuisine, à nettoyer. Il y avait un peu de désordre, la vaisselle de la veille n'avait pas été faite.

– Comment avez-vous trouvé votre oncle ?

– Inquiet, mais surtout d'avoir été laissé seul. Je ne crois pas qu'il

ait vraiment compris qu'Edwin était mort. »

Il ne semblait pas qu'il y eût grand-chose d'autre à apprendre d'elle. À sa connaissance, son cousin n'avait pas d'ennemis. Elle n'avait pas la moindre idée de qui avait pu le tuer. Sa voix, haut perchée et plutôt monotone – la voix d'une petite fille –, laissait entendre que la question ne l'intéressait guère. Elle n'exprima aucun regret, n'avança aucune théorie, répondit à toutes les questions sur un ton qui se voulait neutre. Il aurait pu être n'importe quel inconnu curieux de la façon dont on travaillait au Laboratoire. Il éprouvait pour elle une antipathie instinctive, qu'il n'avait d'ailleurs aucune peine à cacher. Toutefois, ce sentiment l'intéressait dans la mesure où, depuis bien longtemps, aucun suspect n'avait suscité chez lui une réaction physique aussi immédiate. En outre, il se demandait ce qui, dans ces yeux profonds et secrets, allumait une lueur de dédain, voire de mépris, et il aurait donné cher pour savoir ce qui se passait derrière ce haut front bombé.

Lorsqu'elle fut sortie, Massingham dit :

« C'est curieux que le Dr. Howarth l'ait envoyée avec l'inspecteur Blakelock vérifier les clés. Il doit avoir immédiatement compris leur importance. Dans cette affaire, l'accès au Labo est fondamental. Je ne comprends pas pourquoi il n'a pas fait cette vérification lui-même. Ū connaissait la combinaison ?

– Trop fier pour emmener un témoin, et trop intelligent pour s'en passer. En plus, il a peut-être jugé plus important de surveiller ce qui se passait dans le hall. Mais au moins, il a eu l'idée de protéger Angela Foley : il ne l'a pas envoyée seule. Enfin, on va voir ce que Blakelock a à dire là-dessus. »

Comme le Dr. Howarth, l'inspecteur Blakelock préféra demeurer debout. Il se planta au garde-à-vous face à Dalgliesh, comme s'il s'acquittait d'une mission. Dalgliesh ne perdit pas son temps à essayer de le mettre à l'aise. Blakelock avait appris à répondre aux questions à l'époque où, en tant que simple agent policier, il lui arrivait de devoir témoigner devant un tribunal. Il s'en tenait strictement aux informations qu'on lui demandait, les yeux fixés dans le vide par-dessus l'épaule droite de Dalgliesh. Quand il déclina son identité, d'une voix ferme dénuée d'expression, Dalgliesh était prêt à le voir avancer la main sur la Bible pour prêter serment.

En réponse aux questions de Dalglish, il raconta ce qu'il avait fait depuis le moment où il avait quitté sa maison d'Ely pour se rendre au Laboratoire. Son compte rendu de la découverte du corps correspondait parfaitement à celui de Brenda Pridmore. Dès qu'il avait vu le visage de celle-ci descendant l'escalier, il avait compris que quelque chose n'allait pas, et il s'était précipité au laboratoire de biologie sans attendre d'explication. La porte était ouverte, la lumière allumée. Il décrivit la position du corps avec autant de précision que si sa rétine gardait l'empreinte de ses contours rigides. Il avait tout de suite vu que Lorrimer était mort. Il n'avait pas touché le cadavre, sinon instinctivement en glissant la main dans la poche de la blouse blanche pour contrôler que les clés s'y trouvaient.

Dalglish demanda :

« Ce matin, quand vous êtes arrivé au Laboratoire, vous avez attendu que Miss Pridmore vous rattrape pour entrer. Pourquoi cela ?

– Je l'ai vue déboucher au coin du bâtiment après avoir rangé sa bicyclette, et il m'a paru gentil de l'attendre. D'autre part, comme ça, je n'avais pas besoin de lui rouvrir la porte.

– Et vous avez trouvé les trois serrures et le système de sécurité dans l'état où ils sont d'habitude.

– Oui.

– Quand vous arrivez, est-ce que vous faites la tournée de Laboratoire pour vérifier que tout est en ordre ?

– Non, monsieur. Bien sûr, s'il y a quoi que ce soit qui cloche, je vais voir. Mais ce matin, tout était normal.

– Tout à l'heure, vous m'avez dit que le coup de téléphone de Mr. Lorrimer père vous avait surpris. Quand vous êtes arrivé, vous n'avez pas remarqué la voiture de son fils ?

– Non. Les cadres utilisent le garage de derrière.

– Pourquoi avez-vous envoyé Miss Pridmore voir s'il était là ?

– Ce n'est pas ce que j'ai fait. Elle s'était glissée sous le comptoir avant que je puisse l'arrêter.

– Vous aviez donc le sentiment que quelque chose ne tournait pas rond ?

– Pas vraiment. Je ne m'attendais pas à ce qu'elle le trouve. Mais l'idée m'a traversé la tête qu'il avait peut-être eu un malaise.

– Quel genre d'homme était le Dr. Lorrimer, inspecteur ?

– C'était le responsable du service de biologie.

– Je sais. Ce que je vous demande, c'est à quoi il ressemblait en tant qu'homme, en tant que collègue.

– Je ne le connaissais pas bien. Il n'était pas du genre à traîner à la réception pour discuter. Mais je m'entendais bien avec lui. C'était un homme de science tout à fait remarquable.

– On m'a dit qu'il s'intéressait à Brenda Pridmore. Est-ce que cela ne signifie pas que, justement, il lui arrivait de s'attarder à la réception ?

– Jamais plus de quelques minutes. De temps en temps, il avait plaisir à parler avec elle. Comme tout le monde. C'est sympathique d'avoir quelqu'un de jeune au Labo. Elle est jolie, elle travaille bien, elle est pleine d'enthousiasme – je crois que le Dr. Lorrimer avait envie de l'encourager.

– Rien de plus, inspecteur ?

– Non, rien de plus », répondit Blakelock d'un ton catégorique.

Dalgliesh l'interrogea ensuite sur ce qu'il avait fait le soir précédent. Il dit que sa femme et lui avaient acheté des billets pour le concert du village, bien que sa femme n'eût guère envie d'y aller : elle ne se sentait pas bien. Sa sinusite lui occasionnait des maux de tête qui, parfois, la rendaient incapable de rien faire. Ainsi, ils avaient assisté à la première partie du programme, après quoi ils étaient partis. Ils étaient arrivés à Ely vers neuf heures moins le quart. Ils habitaient un bungalow moderne aux environs de la ville, sans voisins immédiats, et il ne pensait pas qu'on les ait vus rentrer. Dalgliesh dit :

« Il semble qu'à ce concert, bien des gens aient manqué d'enthousiasme pour assister à la seconde partie. Pourquoi est-ce que vous n'avez pas carrément renoncé à venir étant donné que votre femme ne se sentait pas bien ?

– Le Dr. MacIntyre – c'était l'ancien directeur – estimait que le personnel du Laboratoire se devait de participer aux activités du village, et c'est aussi l'avis de l'inspecteur principal Martin. J'ai donc pris des billets, et ma femme a pensé qu'il fallait les utiliser. Elle espérait d'ailleurs que le concert l'aiderait à oublier son mal de tête. Mais la première partie était plutôt bruyante, et, en fait, il a empiré.

– Avez-vous été la chercher à Ely, ou bien est-elle venue vous retrouver ici ?

– Elle a pris le bus après le déjeuner, et passé l'après-midi chez Mrs. Dean, la femme du pasteur. C'est une vieille amie. Je suis allé la reprendre chez elle vers six heures, après le travail, et nous avons mangé un morceau sur le pouce avant de nous rendre au concert.

– Vous êtes donc parti à l'heure habituelle ?

– Oui.

– Et qui s'occupe de fermer le Laboratoire quand quelqu'un reste pour travailler après votre départ ?

– D’abord, je vérifie que tout le monde est parti. Et s’il se trouve quelqu’un qui a un travail à terminer, j’attends qu’il ait fini. Mais c’est rare. S’il s’agit du Dr. Howarth, bien sûr, il a les clés et il s’occupe lui-même de fermer et de brancher le système d’alarme.

– Et le Dr. Lorrimer ? Est-ce qu’il lui arrivait souvent de travailler après votre départ ?

– Environ trois à quatre fois par semaine. Mais, lui aussi, il avait les clés, et comme il était très consciencieux, je n’avais aucun souci à me faire.

– Étant seul au Laboratoire, est-ce qu’il aurait pu faire entrer quelqu’un ?

– Certainement pas, sauf si c’était un membre du personnel ou quelqu’un de la police, bien sûr. Et encore, il aurait fallu que ce soit un agent qu’il connaissait. Il n’aurait pas laissé entrer qui que ce soit à moins d’avoir une bonne raison. Il était très chatouilleux concernant les gens qui venaient au Laboratoire sans autorisation.

– C’est comme ça que vous expliquez qu’il ait essayé de mettre Miss Kerrison à la porte, avant-hier ? »

Sans se démonter, l’inspecteur Blakelock répondit :

« Il n’a pas vraiment essayé de la mettre à la porte. En tout cas, il ne l’a pas touchée.

– Racontez-moi exactement ce qui s’est passé, inspecteur.

– Miss Kerrison et son petit frère sont venus ici chercher leur père. Le Dr. Kerrison était en train de faire un cours pour les jeunes inspecteurs. J’ai suggéré à sa fille de s’asseoir sur une chaise en attendant qu’il ait fini, mais le Dr. Lorrimer est alors descendu pour voir si nous avions reçu le maillet qu’il devait examiner. Voyant les enfants, il leur a sèchement demandé ce qu’ils faisaient là. Il a dit qu’un laboratoire comme le nôtre n’était pas un endroit pour les enfants. Miss Kerrison, elle, a déclaré qu’elle n’avait aucune intention de partir. Alors, il s’est approché d’elle comme pour la mettre dehors. Il était livide, je l’ai trouvé bizarre. Il ne l’a pas touchée, mais je pense qu’elle a eu peur qu’il le fasse. Je crois qu’elle a été très choquée. Elle s’est mise à crier, à hurler : "Je vous déteste, je vous déteste." Là-dessus, le Dr. Lorrimer a fait demi-tour pour remonter dans son laboratoire, et Brenda s’est efforcée de calmer la petite.

– Et Miss Kerrison et son frère sont finalement partis sans attendre leur père ?

– Oui. Le Dr. Kerrison est descendu environ un quart d’heure plus tard, et je lui ai alors raconté que ses enfants étaient venus l’attendre, mais qu’ils étaient repartis.

- Vous ne lui avez rien dit de l'incident ?
- Non, rien.
- Est-ce que ce comportement était typique du Dr. Lorrimer ?
- Pas du tout. Mais depuis quelques semaines, il n'était pas dans son assiette. Je le trouvais très tendu.
- Avez-vous une quelconque idée des raisons pour lesquelles il l'était ?
- Non, aucune.
- Il avait des ennemis ?
- Pas que je sache.
- Vous n'avez donc pas idée de qui pouvait souhaiter sa mort ?
- Pas la moindre.
- Après la découverte du corps, le Dr. Howarth vous a envoyé avec Miss Foley vérifier que les clés étaient bien dans l'armoire de sécurité. Pouvez-vous me dire exactement comment les choses se sont passées ?
- Miss Foley a ouvert le coffre. Elle est la seule avec le directeur à connaître la combinaison.
- Vous l'avez regardée faire ?
- Oui, mais sans prêter attention aux chiffres.
- Et ensuite ?
- Elle a pris le coffre contenant l'argent, et l'a ouvert. Il n'était pas fermé à clé. Le trousseau était à l'intérieur.
- Pendant toute cette opération, vous ne l'avez pas quittée des yeux ? Vous êtes certain que Miss Foley n'aurait pas pu remettre les clés dans le coffre sans que vous vous en aperceviez, inspecteur ?
- Absolument certain. C'est tout à fait impossible.
- Encore une chose, inspecteur. Quand vous êtes monté voir le corps, Miss Pridmore se trouvait seule ici. Elle m'a dit qu'elle était pratiquement certaine que personne n'avait pu sortir du Laboratoire à ce moment-là. Est-ce que c'est une possibilité à laquelle vous avez pensé ?
- Si j'ai pensé qu'il avait pu passer la nuit ici ? Oui. Mais il ne se cachait pas dans le bureau de l'officier de liaison : je l'aurais vu quand je suis allé débrancher le système d'alarme. C'est la pièce la plus proche de l'entrée. Bien sûr, il aurait pu rester dans le bureau du directeur, mais dans ce cas-là, je ne vois pas comment il aurait fait pour traverser le hall et ouvrir la porte sans que Miss Pridmore s'en aperçoive, même dans l'état de choc où elle se trouvait. Si la porte avait été ouverte, passe encore, mais pour sortir, il aurait fallu qu'il

tourne la clé Yale.

– Et vous êtes certain que, la nuit dernière, votre propre jeu de clés ne vous a pas quitté ?

– Absolument.

– Merci, inspecteur. C'est tout pour le moment. Soyez assez aimable pour dire à Mr. Middlemass de venir. »

14

Le chef du service des documents entra dans le bureau d'un pas décontracté, installa d'office son grand corps dans le fauteuil de Howarth, mit sa cheville droite par-dessus son genou gauche, et leva vers Dalglish un sourcil interrogateur, comme un visiteur poliment décidé à ne pas montrer à son hôte qu'il n'attend de lui que l'ennui. Il portait un pantalon de velours brun foncé, un pull à col roulé d'un ton plus clair, des chaussettes rouge vif et des mocassins. L'ensemble se voulait négligé, mais Dalglish remarqua que le pantalon était sur mesure, le pull en cachemire, et les chaussures fabriquées à la main. Il regarda l'emploi du temps qu'avait rédigé Middlemass pour la veille au soir. Contrairement à ses collègues, il l'avait écrit à la plume réservoir et non pas au stylo à bille, d'une écriture fine, haute et élégante, qui avait l'avantage d'être à la fois décorative et pratiquement illisible. Ce n'était pas le genre d'écriture qu'il attendait. Il demanda :

« Avant d'en venir à votre emploi du temps, pouvez-vous me parler de votre querelle avec Lorrimer ?

– Vous voulez dire ma version de la querelle par opposition à celle de Mrs. Bidwell ?

– Je vous demande tout simplement la vérité.

– Ma foi, l'épisode n'est pas particulièrement édifiant, et je ne peux pas dire que j'en sois fier. Mais ce n'était pas très important. Je venais de m'attaquer au meurtre de la marnière quand j'ai entendu Lorrimer sortir des toilettes. Il y avait une question privée dont je voulais lui parler, alors je l'ai appelé. On a discuté, on s'est querellés, il m'a frappé, et j'ai réagi en lui envoyant mon poing sur le nez. Ma blouse était couverte de sang. Je me suis excusé, et il est parti.

– Cette querelle, c'était à propos de quoi ? Une femme ?

– Une femme ? Non, pas avec Lorrimer. Je crois que Lorrimer savait qu'il y avait deux sexes, mais je ne pense pas qu'il approuvait la chose.

C'était un petit problème privé, quelque chose qui s'est passé il y a deux ans. Rien à voir avec le Labo.

– Si je comprends bien, vous vous étiez mis au travail – affaire importante puisque vous vous en occupiez vous-même –, vous vous étiez mis au travail, mais sans être assez absorbé pour ne pas entendre quelqu'un passer devant votre porte et reconnaître le pas de Lorrimer ? Et dans ces circonstances, vous jugez opportun de l'appeler pour parler avec lui de quelque chose qui s'est passé il y a deux ans, quelque chose que vous avez apparemment préféré oublier pendant tout ce temps, mais qui pour tous les deux prend soudain une telle actualité que vous en venez aux mains ?

– Présentée comme cela, la chose paraît bizarre.

– Présentée comme cela, la chose paraît absurde.

– Oui. Peut-être bien qu'elle l'était. C'était au sujet d'un cousin de ma femme, Peter Ennals. Il a fait des études de sciences magnifiques, et il avait envie d'entrer dans le service. Il m'a demandé conseil, je lui ai dit comment s'y prendre, et il a fini par se faire engager au Labo du Sud, sous les ordres de Lorrimer. Ça n'a pas marché. Oh, je ne pense pas que ç'ait été entièrement de la faute de Lorrimer, mais avec les jeunes, il faut avouer qu'il ne sait pas s'y prendre. Ennals s'est imaginé sa carrière brisée, et comme sa fiancée l'a quitté à ce moment-là, il a fait ce qu'on décrit poliment comme une dépression nerveuse. Et il s'est suicidé. Il s'est noyé. On a eu vent de ce qui s'était passé dans le Sud. C'est un petit service, et les gens ne se privent pas de parler. Moi-même, je ne connaissais pas vraiment ce garçon, mais ma femme avait beaucoup d'amitié pour lui.

« D'ailleurs, je n'accuse pas Lorrimer de la mort de Peter. Quand on se suicide, on est toujours le vrai responsable de sa mort. Mais ma femme estime que Lorrimer aurait pu l'aider. Hier, je lui avais téléphoné après le déjeuner pour la prévenir que je rentrerais tard, et notre conversation m'a rappelé que j'avais toujours eu l'intention de parler de Peter avec Lorrimer. Là-dessus, j'entends ses pas. Sans réfléchir, je l'ai appelé, et c'est alors que s'est passé ce que Mrs. Bidwell a dû vous décrire comme Dieu sait quel drame. Avec elle, c'est facile : quand deux hommes s'attrapent, c'est à propos d'une femme. Mais si elle vous a parlé d'une femme et d'un coup de téléphone, la femme était la mienne, et le coup de téléphone, celui dont je viens de vous parler. »

La chose paraissait plausible. C'était peut-être même la vérité. Il faudrait vérifier cette histoire de Peter Ennals. Encore une piste qui risquait de ne mener nulle part, mais c'était le métier. Pourtant, Middlemass avait parlé de Lorrimer au présent : « Avec les jeunes, il faut avouer qu'il ne sait pas s'y prendre. » Se pouvait-il qu'il y ait un

jeune, plus proche, qui ait eu à souffrir de sa façon d'agir ? Le moment n'était pas venu de poser la question. Middlemass était un homme intelligent. Avant de faire une déclaration plus officielle, il aurait le temps de réfléchir au risque qu'il ferait courir à sa carrière en signant un mensonge. Il dit :

« Selon cet emploi du temps, hier, au concert du village, vous faisiez le cheval pour le groupe folklorique. Pourtant vous déclarez ne pouvoir nommer personne susceptible de le confirmer. Vous voulez sans doute dire par là que, si tout le monde a vu le cheval, personne n'a vu qui se trouvait à l'intérieur. Mais vraiment, vous n'avez rencontré personne, ni à votre arrivée, ni au moment de partir ?

– Personne qui ait pu me reconnaître. C'est ennuyeux, mais je n'y peux rien. Il faut dire aussi que je ne fais pas partie du groupe folklorique. Ces danses campagnardes, ces concerts de village ne sont pas mon genre. Normalement, c'est l'inspecteur principal Martin, notre officier de liaison, qui aurait dû faire le cheval ; mais il a eu la chance de pouvoir partir aux États-Unis, et, au dernier moment, il m'a demandé de le remplacer. On est à peu près de la même taille, et il a dû penser que le costume m'irait. Il fallait quelqu'un assez large d'épaules, et assez costaud pour supporter le poids de la tête. Et comme je lui devais un service – le mois dernier, je me suis fait coller parce que je roulais trop vite, et il est intervenu auprès de ses copains de la brigade routière pour faire sauter l'amende –, je n'ai pas pu refuser.

« La semaine dernière, je suis allé à une répétition : tout ce que j'avais à faire, c'était de galoper autour des danseurs, hennir vers le public, agiter ma queue, et de façon générale me rendre parfaitement ridicule. Mais peu importe, puisque, justement, on ne pouvait pas me reconnaître. Je n'avais pas envie de me farcir tout le concert, alors j'ai demandé à Bob Gotobed, celui qui dirige le groupe, de me lancer un coup de fil depuis la salle environ un quart d'heure avant notre numéro. On devait passer après l'entracte, c'est-à-dire vers huit heures et demie. Comme on a dû vous le dire, le concert débutait à sept heures et demie.

– Et vous êtes resté au Laboratoire jusqu'au moment où l'on vous a appelé ?

– Oui. Je me suis fait apporter deux sandwiches, et je les ai mangés à mon bureau. Bob m'a téléphoné à huit heures et quart pour me dire qu'ils avaient un peu d'avance sur le programme et qu'il valait mieux que je vienne tout de suite. Les autres étaient déjà costumés et ils se proposaient d'aller boire une bière au *Moonraker*. Dans la salle, on n'a pas le droit de vendre de l'alcool : tout ce qu'on peut boire, c'est du thé ou du café. Pour finir, j'ai dû quitter le Labo vers huit heures

vingt.

– Vous dites qu'à ce moment-là, Lorrimer était vivant ?

– Si ce que dit son père à propos du coup de téléphone est exact, il était vivant vingt-cinq minutes plus tard. Mais je crois vraiment l'avoir vu. Comme il n'y a pas d'autre issue, je suis sorti par la porte de devant, et j'ai dû faire le tour du bâtiment pour aller chercher ma voiture au garage. À ce moment-là, la lumière était allumée au service de biologie, et j'ai vu passer devant la fenêtre une silhouette en blouse blanche. Je ne pourrais pas jurer que c'était Lorrimer. Tout ce que je peux dire, c'est que, sur le moment, j'ai pensé que c'était lui. D'ailleurs, je savais qu'il devait être dans le bâtiment. C'était à lui de fermer la porte, et il ne badinait pas sur le chapitre de la sécurité. Il ne serait pas parti sans vérifier qu'il n'y avait plus personne, y compris au service des documents.

– Comment était fermée la porte ?

– Tout ce qui était fermé, c'était la serrure Yale et un verrou. Comme je m'y attendais. Je suis sorti sans me poser de questions.

– Qu'est-ce qui s'est passé une fois que vous êtes arrivé dans la salle ?

– Pour vous l'expliquer, il faut que je vous décrive certaines particularités du bâtiment. Il a été construit à bon marché, il y a cinq ans, par l'entrepreneur du village, et le comité a cru qu'il économiserait de l'argent en se passant d'architecte. Tout ce qu'on a demandé à Harry Gotobed – l'entrepreneur –, c'est de construire une salle rectangulaire avec, à un bout, une scène, deux loges et des toilettes, et, à l'autre, une salle de banquets, un vestiaire et une buvette. Harry est un pilier de l'Église dissidente, un modèle de rectitude non conformiste. Pour lui, amateur ou pas, le théâtre est condamnable, et je crois que ce n'est pas sans mal qu'on l'a persuadé de construire une scène. Ce qu'il y a de sûr, c'est que pour rien au monde il n'aurait fait une porte entre la loge des hommes et celle des femmes. Derrière la scène, il y a donc deux loges, chacune avec ses toilettes, mais parfaitement séparées, et de chaque côté, une sortie sur le cimetière et une porte conduisant à la scène, mais derrière celle-ci, il n'y a pas le moindre espace commun. Ainsi, les hommes s'habillent dans la loge de droite et entrent en scène côté jardin, et les femmes font le contraire. Si quelqu'un doit entrer de l'autre côté, il faut qu'il sorte et qu'il contourne le bâtiment. Avec la pluie, la boue, les monuments funéraires, les fosses ouvertes dans lesquelles on risque de tomber, je vous laisse imaginer les spectacles. »

Brusquement, il rejeta la tête en arrière et se mit à rire, puis, s'étant calmé, s'excusa :

« Je suis désolé, mais je viens de me rappeler une représentation donnée l'année dernière par la société de théâtre. Ils avaient choisi une de ces pièces où les personnages passent leur temps en habit de soirée à échanger des mots d'esprit. La petite Bridie Corrigan, de l'épicerie, jouait le rôle de la bonne. En se faufilant à travers le cimetière, elle croit voir le fantôme de la vieille Maggie Gotobed ; là-dessus, elle entre en scène le bonnet de travers, complètement paniquée, mais sachant tout de même suffisamment son rôle pour hoqueter : "Sainte Mère de Dieu, le dîner est servi !" Sur quoi les autres sont sagement sortis de scène, les femmes d'un côté et les hommes de l'autre. Notre salle ajoute un intérêt considérable aux spectacles qu'on y monte, je vous l'assure.

– Bon. Vous êtes donc entré dans la loge de droite ?

– Oui. C'était un vrai capharnaüm. Des vêtements partout. Il y a une rangée de patères et un banc au milieu de la pièce, un petit miroir avec une table où deux personnes au maximum peuvent se maquiller en même temps, et pas d'autre lavabo que celui des toilettes. Vous voyez ce que ça peut donner : tout était envahi de costumes, de cartons ; il y avait même des vêtements entassés par terre. Heureusement, j'ai tout de suite repéré mon costume, qui était accroché dans un coin, et je l'ai enfilé.

– Quand vous êtes arrivé, il n'y avait personne dans la loge ?

– Non, personne. Mais j'ai entendu quelqu'un dans les toilettes, et quand j'ai eu fini de m'habiller, j'en ai vu sortir Harry Sprogg. C'est un membre de la troupe. Il avait déjà mis son costume. »

Massingham nota le nom de Harry Sprogg, et Dalglish demanda :

« Vous lui avez parlé ?

– Non, mais lui m'a dit qu'il était content que je sois arrivé, et que les autres étaient au *Moonraker*, où il se proposait d'aller les chercher. Il ne boit pas d'alcool ; c'est pour cette raison, j'imagine, qu'il ne les avait pas accompagnés. Il a ouvert la porte, et je l'ai suivi dans le cimetière.

– Toujours sans parler ?

– En tout cas, je ne me souviens pas de lui avoir dit quoi que ce soit. Il faut dire qu'on n'a été ensemble que quelques secondes. Je suis sorti avec lui parce que la loge était irrespirable – ça puait –, et qu'en plus le costume du cheval est très lourd et très chaud. Je me suis dit que j'allais attendre dehors que les autres reviennent du pub, et c'est ce que j'ai fait.

– Vous avez vu quelqu'un ?

– Non, mais ça ne veut pas dire qu'il n'y avait personne. Avec cette

tête de cheval, je ne voyais pas grand-chose. J'aurais très bien pu ne pas remarquer quelqu'un qui se serait tenu dans le cimetière sans bouger. Mais je ne m'attendais pas à voir qui que ce soit.

– Vous êtes resté longtemps ?

– Oh, même pas cinq minutes. J'ai fait un petit galop, je me suis exercé à faire remuer les mâchoires, à agiter la queue. Si quelqu'un m'a vu, il a dû me prendre pour un fou. Sur une tombe, il y a un monument particulièrement répugnant : un ange de marbre qui joint les mains avec une expression de pitié à faire vomir. J'en ai accompli le tour une ou deux fois en faisant claquer mes mâchoires dans sa direction. Dieu sait pourquoi ! Ce devait être l'effet de la lune, de l'endroit. Ensuite, j'ai vu les autres revenir du *Moonraker*, et je me suis joint à eux.

– À ce moment-là, vous avez dit quelque chose ?

– J'ai peut-être dit quelque chose comme bonsoir, mais je ne m'en souviens pas. De toute façon, à travers mon masque, ils n'auraient pas reconnu ma voix. J'ai agité le sabot droit en signe de bienvenue, et je leur ai emboîté le pas. On est entrés tous ensemble dans la loge, d'où l'on entendait le public s'agiter dans la salle. L'organisateur du spectacle a ouvert la porte, et il nous a dit : "On n'attend que vous, les gars. " Là-dessus, les six danseurs sont entrés en scène. Moi, pour faire mon entrée, je devais attendre que la musique change. À un certain moment, il fallait que je descende de scène pour aller faire mon numéro dans le public. À en juger d'après les cris des filles, je m'en suis bien tiré, mais ne me demandez pas si quelqu'un m'a reconnu. Je ne vois pas comment on aurait pu.

– Mais après le spectacle ?

– Personne ne m'a vu, après le spectacle. On est descendus de scène pour regagner la loge, mais les applaudissements continuaient. Et tout à coup je me suis rendu compte avec horreur qu'il y avait des dingues qui criaient "bis". Les autres ne demandaient que ça ; ils ont fait demi-tour pour remonter sur scène comme des poivrots à qui on offre un verre inespéré. Moi, je me suis dit que mon accord avec Bill Martin ne comprenait pas les bis, et que j'avais déjà fait assez l'imbécile pour ce soir. Alors sans attendre, j'ai enlevé mon costume, je l'ai remis où je l'avais trouvé, et je suis parti. Là encore, je crois que personne ne m'a vu sortir, et il n'y avait personne dans le parking quand j'ai pris ma voiture. Je suis arrivé à la maison avant dix heures. Ma femme pourra vous le certifier, si cela vous intéresse ; mais je ne pense pas que ce soit le cas.

– Je préférerais que vous m'indiquiez quelqu'un qui puisse me dire où vous étiez entre vingt heures quarante-cinq et minuit.

– Évidemment, mais que voulez-vous ? Si j'avais su qu'on allait tuer Lorrimer ce soir-là, j'aurais eu soin de ne mettre mon masque qu'au moment d'entrer en scène. C'est idiot que ces animaux aient une si grosse tête. Comme vous le verrez, elle se fixe sur les épaules de celui qui la porte, et ne touche ni au crâne ni au visage. Autrement, vous pourriez trouver un cheveu ou Dieu sait quelle preuve biologique que je l'ai effectivement portée. Mais même les empreintes ne vous diront rien : je l'ai manipulée aux répétitions, et une douzaine d'autres personnes en ont fait autant. Toute cette histoire montre combien on a tort de vouloir rendre service. Si j'avais dit à Bill qu'il se trouve quelqu'un d'autre pour le remplacer, je serais rentré chez moi avant huit heures, et j'aurais eu tous les clients du *Panton Arms* pour dire où j'avais passé la soirée. »

Pour finir, Dalglish l'interrogea à propos de la disparition de la blouse.

« C'est une blouse comme j'en ai hérité de mon père une demi-douzaine. Les autres sont dans l'armoire à linge, si vous voulez voir à quoi elles ressemblent. Elles sont en coton blanc, très épais, avec une ceinture et des boutons de métal aux armes du Royal Army Dental Corps. Et elles n'ont pas de poches. Mon père trouvait les poches antihygiéniques. »

Massingham songea qu'une blouse déjà tachée par le sang de Lorrimer avait pu être considérée par l'assassin comme un vêtement particulièrement utile. Faisant écho à sa pensée, Middlemass dit :

« Si on la retrouve, je ne crois pas pouvoir dire avec certitude quelles sont les taches résultant de notre échange de coups. Il y avait une tache d'une dizaine de centimètres sur cinq à l'épaule droite, et peut-être bien aussi des éclaboussures. Mais les sérologistes devraient pouvoir vous donner une idée de l'âge comparatif de n'importe quelle tache. »

Oui, encore faudrait-il retrouver la blouse, pensa Dalglish. La détruire complètement n'aurait certainement pas été facile. Mais l'assassin, s'il l'avait prise, aurait eu toute la nuit pour s'en débarrasser. Il demanda :

« Et cette blouse, vous l'avez mise dans le panier à linge des toilettes des hommes aussitôt après la querelle ?

– C'est ce que j'ai voulu faire d'abord. Mais quand j'ai vu que la tache n'était pas grande et que les manches étaient parfaitement propres, je l'ai remise sur moi, et déposée dans le panier à linge après m'être lavé, au moment de partir.

– Vous vous souvenez du lavabo que vous avez utilisé ?

– Oui, c'était le plus proche de la porte.

– Est-ce qu’il était propre ? »

Si la question surprit Middlemass, il n’en laissa rien voir.

« Aussi propre qu’il pouvait l’être à la fin de la journée. Mais je me suis lavé assez vigoureusement, et après, oui, il était propre. Comme moi. »

Massingham se représenta la scène : Middlemass, toujours en blouse blanche, penché au-dessus du lavabo, les deux robinets coulant à plein jet, l'eau rosie par le sang de Lorrimer s'engouffrant dans le tuyau d'écoulement. Mais quelle heure était-il ? Si le vieux Lorrimer avait réellement parlé à son fils à vingt heures quarante-cinq, Middlemass n'avait rien à se reprocher du moins pour le début de la soirée. Mais une autre scène lui vint brusquement à l'esprit : Lorrimer gisant sur le sol, la sonnerie éraillée du téléphone, Middlemass décrochant de ses mains gantées. Était-il possible que le vieux Lorrimer ait pris une autre voix pour la voix de son fils ?

Lorsque le responsable des documents eut quitté le bureau, Massingham dit :

« Le fait est qu'il a une personne pour corroborer son histoire. Dans le cimetière, le Dr. Howarth a dit avoir vu le cheval caracolier autour de l'ange. Ils n'ont certainement pas eu le temps d'inventer cette histoire ce matin. Et autrement, je ne vois pas comment Howarth aurait pu être au courant. » Dalglish réfléchit.

« Mais cette histoire, ils peuvent l'avoir mise au point hier soir, dans le cimetière. Et il se peut aussi que ce n'ait pas été Middlemass, mais Howarth, qui portait le costume du cheval. »

15

« Je ne l'aimais pas, et j'avais peur de lui, mais je ne l'ai pas tué. Je sais bien que tout le monde croit que c'est moi, mais ce n'est pas vrai. Je serais incapable de tuer qui que ce soit ; je ne pourrais même pas tuer un animal. »

Clifford Bradley s'était assez bien tiré de son long interrogatoire. Il s'était montré plutôt cohérent. Il s'était efforcé de se comporter avec dignité. Mais avec lui, la peur, l'émotion la plus difficile à cacher, semblait être entrée dans la pièce. La peur l'habitait tout entier : elle agitait ses mains, elle tordait sa bouche, elle voilait son regard. Il n'avait rien d'impressionnant, et la peur le rendait pitoyable. Il aurait fait un piètre meurtrier, songea Massingham. En l'observant, il ressentait cette honte instinctive qu'éprouvent les bien-portants en présence des malades. On l'imaginait aisément plié au-dessus du lavabo, vomissant de terreur. En revanche, il était moins facile de se le représenter en train d'arracher la page du cahier, de détruire la blouse blanche, de mettre au point ce coup de téléphone matinal à Mrs. Bidwell. Dalglish dit gentiment :

« Personne ne vous accuse. Vous savez bien que, si je vous croyais coupable, je ne vous parlerais pas sur ce ton. Mais si vous ne l'avez pas tué, est-ce que vous avez une idée de qui peut l'avoir fait ?

– Non. Comment pourrais-je le savoir ? Je le connaissais très mal. Tout ce que je sais, c'est que, hier soir, j'étais chez moi avec ma femme. Ma belle-mère est venue dîner, et je l'ai mise dans le bus d'Ely à huit heures moins un quart. Ensuite, je suis rentré directement, et je suis resté à la maison toute la soirée. Ma belle-mère a téléphoné aux environs de neuf heures pour dire qu'elle était bien rentrée. Je n'ai pas pu lui parler : j'étais dans mon bain, ma femme m'a excusé. Elle pourra vous le confirmer : je n'ai quitté la maison que pour accompagner sa mère au bus. »

Bradley admit qu'il ignorait que le père du Dr. Lorrimer n'avait pas pu entrer à l'hôpital. Il pensait qu'il était aux toilettes quand le vieil homme avait appelé. Il ignorait tout du coup de téléphone à Mrs. Bidwell, de la page arrachée au cahier, de la blouse manquante. Interrogé sur le menu de la veille au soir, il dit avoir mangé un curry de bœuf en conserve avec du riz et des petits pois en boîte. Pour le dessert, expliqua-t-il sur la défensive, ils avaient eu une espèce de charlotte que sa femme avait faite avec du cake rassis. En notant ce détail, Massingham eut un haut-le-corps. Il fut très soulagé lorsque Dalglish dit à Bradley qu'il pouvait partir. Pour l'instant, il n'y avait apparemment plus rien à tirer de lui, ni, d'ailleurs, d'aucun autre membre du personnel. Maintenant, il brûlait de voir la maison de Lorrimer, le père de Lorrimer.

Mais avant qu'ils ne partent, le brigadier Reynolds vint leur annoncer quelque chose. Il avait du mal à cacher son excitation.

« On a trouvé des marques de pneus le long de l'allée, expliqua-t-il. À peu près à mi-chemin, dans les buissons. À ce que j'ai pu voir, elles ont dû être faites il n'y a pas longtemps. On a mis des barrières autour jusqu'à ce que le photographe arrive ; après, on en fera un moulage. C'est difficile d'être sûr avant d'avoir pu comparer avec le répertoire des pneus, mais les deux pneus arrière seraient un Dunlop et un Semperit que ça ne m'étonnerait pas. Drôle d'assemblage. Voilà qui devrait nous aider à retrouver la voiture. »

Il était dommage, songea Dalglish, que le commissaire Mercer ait dit aux photographes qu'ils pouvaient s'en aller. Mais c'était bien normal. Avec tout le travail qu'il y avait à faire, on ne pouvait guère garder les hommes sur place indéfiniment. Heureusement, ceux qui s'occupaient des empreintes étaient toujours là.

« Avez-vous réussi à joindre Mr. Bidwell ? demanda-t-il.

– D'après le capitaine Massey, pour l'instant, il travaille dans un

champ de betteraves. Le capitaine lui dira d'aller vous voir au moment de la pause.

– Je vois que le capitaine Massey a le sens des priorités : l'enquête peut attendre, mais pas l'agriculture.

– Il paraît qu'ils ont beaucoup de retard, mais le capitaine Massey l'enverra au commissariat de Guy's Marshall aussitôt après le travail.

– Je l'espère bien. Autrement, il faudra que vous alliez me le chercher vous-même, même si vous devez le ramener avec le tracteur du capitaine Massey. Il faut absolument élucider cette histoire de coup de téléphone. En attendant, je vais aller dire deux mots à ceux qui sont dans la bibliothèque. Je veux que les responsables soient dans leur service quand vous effectuerez la fouille. Pour les autres, ils pourront s'en aller. Je leur expliquerai que nous espérons avoir fini la fouille ce soir, et que le travail pourra reprendre demain matin. Ensuite, l'inspecteur Massingham et moi, nous irons à Postmill Cottage voir le père du Dr. Lorrimer. S'il se passe quoi que ce soit, vous pourrez nous y joindre ou nous appeler par radio depuis Guy's Marsh. »

Dix minutes plus tard, ils étaient en route, Massingham conduisant la Rover de la police.

LIVRE III
Un homme d'expérience

Postmill Cottage se trouvait situé à trois kilomètres à l'ouest du village, au croisement de Stoney Piggott's Road et de Tenpenny Lane, où la route se mettait à monter, mais si imperceptiblement que Dalglish ne put croire qu'il était sur une éminence qu'une fois la voiture arrêtée, quand, se retournant pour fermer la portière, il vit le village au-dessous de lui, étalé le long de la route. Sous le ciel d'azur pâle où jouaient des cumulus blancs, gris et mauves, sous les capricieux rayons du soleil illuminant les champs, les toits et les fenêtres, il ressemblait à un avant-poste isolé, mais sûr, accueillant et prospère. La mort violente pouvait rôder à l'est, dans les noirs marécages, mais certainement pas sous ces toits familiers et propres. Le Laboratoire Hoggatt était dissimulé par sa ceinture d'arbres, mais le nouveau bâtiment se reconnaissait au premier coup d'œil, ses montants de béton, ses excavations et ses murs à demi construits évoquant de loin les fouilles d'une ville antique.

Bâtiment de brique bas avec une façade de bois peint en blanc, le cottage, derrière lequel se profilaient le sommet arrondi et les ailes du moulin à vent, était séparé de la route par un large fossé. Un pont de bois et un portail précédaient le chemin conduisant à la porte. À y regarder de plus près, la première impression d'abandon nostalgique, née sans doute de l'isolement du lieu et de la nudité des murs et des fenêtres, s'avérait illusoire. Le jardin avait bien l'aspect échevelé des jardins automnaux, mais les rosiers plantés de part et d'autre du chemin étaient parfaitement entretenus. Aucune herbe ne poussait dans l'allée de gravier, et les fenêtres tout comme la porte semblaient avoir été fraîchement repeintes. À dix mètres de là, deux larges madriers franchissaient le fossé et conduisaient à une cour pavée, au fond de laquelle se dressait un garage de brique.

Une vieille Mini rouge, plutôt délabrée, était déjà garée à côté d'une voiture de la police. De la pile de revues paroissiales, auxquelles se mêlaient des programmes de concert, et du bouquet de chrysanthèmes et de feuillages d'automne déposé sur le siège arrière, Dalglish conclut que le pasteur, ou plus probablement sa femme, s'était arrêté au cottage en allant décorer l'église, bien que le jeudi fût un jour assez incongru pour cette tâche ecclésiastique. Il en était encore à examiner le contenu de la voiture quand la porte d'entrée s'ouvrit, livrant passage à une femme qui se précipita vers eux. Il n'était pas besoin d'être né et d'avoir grandi dans un presbytère pour être certain qu'il s'agissait de Mrs. Swaffield. En effet, elle était le prototype même de la femme de pasteur, plantureuse, énergique et souriante, l'air quelque

peu intimidant de qui sait reconnaître l'autorité et la compétence au premier coup d'œil et en tirer immédiatement parti. Elle portait un tablier de coton à fleurs sur une jupe de tweed, un twin-set tricoté à la main, de bonnes chaussures à talons plats et des bas de laine à jours. Un feutre rond et plat, percé d'une épingle à chapeau, était solidement amarré au-dessus de son large front.

« Bonjour. Bonjour. Vous êtes le commissaire Dalglish, et vous, l'inspecteur Massingham. Entrez, je vous en prie. Notre vieil ami est en haut, en train de se changer. Quand il a appris que vous veniez, il a absolument voulu mettre son costume – pourtant, je lui ai dit que ce n'était pas nécessaire. Il sera prêt dans une minute. Le salon est le meilleur endroit, non ? Voici le brigadier Davis, mais vous le connaissez certainement mieux que moi. Il m'a dit qu'on l'avait envoyé pour veiller à ce que personne n'entre dans la chambre du Dr. Lorrimer ou ne vienne ennuyer son père. Pour l'instant, nous n'avons eu qu'un journaliste, dont j'ai eu tôt fait de me débarrasser, croyez-moi. Mais le brigadier m'a été très utile dans la cuisine. Il fallait bien que je prépare quelque chose pour Mr. Lorrimer. J'ai fait de la soupe et une omelette, c'est tout ; il faut dire aussi qu'il n'y avait pas grand-chose dans le garde-manger, sauf des boîtes de conserve qu'il sera peut-être tout content de trouver plus tard. Et puis, je ne pouvais tout de même pas venir ici chargée comme une mule.

« Simon et moi voulions qu'il vienne tout de suite au presbytère, mais il ne paraît pas pressé de s'en aller, et il ne faut pas bousculer les gens, surtout les vieux. D'ailleurs, c'est peut-être aussi bien ainsi. Simon a attrapé cette grippe éclair, c'est pourquoi il n'est pas avec moi : ce serait malheureux qu'il en fasse profiter notre ami. Mais quand même, on ne peut pas le laisser passer la nuit seul ici. Je me suis dit qu'il aimerait peut-être bien avoir sa nièce, Angela Foley, mais il a refusé. Alors j'espère que Millie Gotobed, du *Moonraker*, pourra s'arranger pour venir dormir ici ce soir ; pour la suite, on verra demain. Enfin, il ne faut pas que je vous fasse perdre votre temps avec mes soucis. »

Ayant terminé son discours, elle fit entrer Dalglish et Massingham dans la salle de séjour. Au bruit de leurs pas dans l'étroit vestibule, Davis avait jailli de ce qui devait être la cuisine, salué dans un garde-à-vous impeccable, et, rougissant, lancé à Dalglish un regard de désespoir et de supplication avant de retourner d'où il venait. Durant ce bref instant, une bonne odeur de soupe s'était échappée par la porte.

Le séjour, qui sentait le tabac et le renfermé, était meublé de façon fort convenable mais donnait néanmoins une triste impression d'inconfort, encombré qu'il était d'un bric-à-brac de souvenirs tels que

les vieux les accumulent pour arrêter le temps. La cheminée avait été bouchée, et un poêle à gaz répandait une chaleur suffocante à côté d'un sofa recouvert de moquette, où d'innombrables têtes avaient laissé deux ronds gras. Quatre chaises au coussin de vinyle entouraient une table de chêne aux lourds pieds sculptés, et un grand dressoir assorti orné de vieille vaisselle dépareillée occupait la paroi qui faisait face à la fenêtre. Sur celui-ci, deux bouteilles de Guinness voisinaient avec un verre sale. Un fauteuil à haut dossier se trouvait à droite de la cheminée, et, à côté, une table d'osier avec une lampe, une blague à tabac, un cendrier peint représentant le môle de Brighton, et un jeu de dames couvert de poussière et de miettes. Un énorme appareil de télévision remplissait l'alcôve située sur la gauche de la cheminée. Au-dessus, deux rayons de bibliothèque étaient garnis de romans populaires reliés de façon identique et sans doute publiés par un club dont Mr. Lorrimer avait dû être membre. Ils semblaient avoir été mis là en bloc, sans jamais avoir été lus ni même ouverts.

Dalgliesh et Massingham prirent place sur le sofa. Perchée sur le bord du fauteuil, Mrs. Swaffield leur faisait face et leur souriait d'un air encourageant, conférant à la morne pièce une ambiance rassurante de confiture maison, d'école du dimanche bien menée, de chorale de femmes chantant les louanges du Seigneur. Avec elle, les deux hommes se sentaient à l'aise. Ils connaissaient ce genre de femme. Ce n'était pas qu'elle ignorât les aspects déplaisants, les faux plis de la vie, songea Dalgliesh ; elle se contentait simplement de les repasser d'une main ferme.

Il demanda :

« Comment va-t-il, Mrs. Swaffield ?

– Étonnamment bien. Il parle toujours de son fils au présent, ce qui est un peu déconcertant, mais je crois qu'il se rend très bien compte qu'Edwin est mort. Je ne voudrais pas laisser entendre que Mr. Lorrimer est sénile. Pas du tout. Mais il est parfois difficile de savoir ce qu'éprouvent les grands vieillards. Le choc a dû être terrible, évidemment. C'est épouvantable, non ? J'imagine qu'un criminel d'une de ces bandes de Londres est venu récupérer une pièce à conviction. Au village, on raconte qu'il n'y a aucun signe d'effraction, mais on m'a toujours dit qu'un voleur décidé pouvait s'introduire n'importe où. Je sais qu'à St. Mary, à Guy's Marsh, le Père Gregory a eu des tas d'ennuis avec des voleurs. Le tronc des pauvres a été vidé deux fois, et deux prie-Dieu ont disparu, dont celui que la Société de Marie avait brodé pour célébrer ses cinquante ans. Dieu sait comment on peut en arriver là. Heureusement, nous n'avons pas d'ennuis de ce genre, ici. Simon aurait horreur de devoir fermer l'église. Chevisham a toujours été un village très rangé, et ce meurtre est d'autant plus

terrible. »

Dalgliesh n'était pas étonné que le village sût déjà qu'il n'y avait pas eu d'effraction. Téléphonant chez lui pour dire qu'il ne pourrait pas rentrer déjeuner, un membre du personnel avait dû annoncer la nouvelle sans se soucier d'être indiscret. Mais il serait vain de rechercher le coupable. Dans ce genre d'affaires, les nouvelles filtraient comme par osmose à travers une communauté villageoise et il aurait fallu être bien prétentieux pour se croire capable de les empêcher de se répandre. En tant que femme du pasteur, Mrs. Swaffield avait sans doute été parmi les premières informées. Dalgliesh dit :

« Il est bien dommage que Miss Foley ne s'entende pas mieux avec son oncle. S'il pouvait momentanément s'installer chez elle, votre problème serait résolu. Elle était ici avec son amie, ce matin, quand vous êtes arrivée, non ?

– Oui, elles étaient là. Le Dr. Howarth est venu lui-même avec Angela annoncer la nouvelle, ce que j'ai trouvé très bien de sa part, et il l'a laissée là lorsqu'il est retourné au Labo. Il ne pouvait pas s'absenter trop longtemps, bien sûr. Je crois qu'Angela a alors appelé son amie, qui est venue immédiatement. Ensuite, le brigadier est arrivé, et moi-même, j'étais là peu après. Dès lors il n'y avait pas de raison qu'Angela et Miss Mawson restent plus longtemps, surtout que le Dr. Howarth tenait à ce que le personnel au complet soit présent au moment de votre arrivée.

– Et il n'y a pas d'autres parents, pas d'amis intimes ?

– Pas que je sache. Ils vivaient très repliés sur eux-mêmes. Le vieux Mr. Lorrimer ne va pas à l'église et ne participe pas aux activités du village, en sorte que Simon et moi ne le connaissions guère. Je sais bien qu'on attend du clergé qu'il aille frapper aux portes et tire les gens de chez eux, mais Simon ne croit pas que ce soit vraiment la bonne méthode, et j'avoue que je lui donne raison. Le Dr. Lorrimer, lui, allait à St. Mary, à Guy's Marsh. Le Père Gregory pourra peut-être vous dire certaines choses sur son compte, mais je n'ai pas l'impression qu'il ait pris une part très active à la vie de la paroisse. En passant, il prenait Miss Willard, de l'ancien presbytère. Il vaut peut-être la peine que vous parliez avec elle, mais je ne pense pas qu'ils aient été intimes. J'imagine que le Dr. Lorrimer la conduisait à l'église parce que le Père Gregory le lui avait suggéré plutôt que pour le plaisir. C'est une femme étrange, que je n'aurais pas crue faite pour s'occuper d'enfants. Mais voilà celui à qui vous êtes venus parler. »

La mort efface la ressemblance tout comme la personnalité, songea Dalgliesh ; il n'y a aucun point commun entre les vivants et les morts. L'homme qui entrait dans la pièce, la démarche quelque peu hésitante

mais parfaitement droit, avait jadis été aussi grand que son fils ; quelques fils sombres se mêlaient encore à ses cheveux blancs, soigneusement plaqués sur le crâne ; sous ses paupières tombantes, ses yeux larmoyants étaient tout aussi noirs. Pourtant, il n'offrait aucune parenté avec le corps rigide trouvé dans le laboratoire. En les séparant pour toujours, la mort leur avait pris jusqu'à leur ressemblance.

Mrs. Swaffield fit les présentations d'une voix qui se voulait encourageante, comme si, brusquement, tout le monde était devenu sourd. Ensuite, elle se retira avec tact, murmurant quelque chose à propos de la soupe qui l'attendait dans la cuisine. Massingham voulut aider le vieillard à s'asseoir, mais celui-ci l'écarta d'une main raide. Après quelques hésitations qui auraient pu faire croire qu'il ne connaissait pas la pièce, il s'assit enfin dans ce qui, manifestement, était son siège habituel, le vieux fauteuil à haut dossier situé à droite de la cheminée, et ses yeux se fixèrent sur Dalglish.

Assis là, le dos raide, dans son costume bleu sombre d'une coupe démodée, sentant la naphthaline et flottant maintenant sur son corps amaigri, il était pathétique et presque grotesque, mais non sans dignité. Dalglish se demanda pourquoi il avait voulu se changer. Était-ce par respect pour son fils, pour donner forme à son chagrin, par besoin de trouver quelque chose à faire ? Ou était-ce par respect de l'autorité, par souci de se montrer déférent pour s'en concilier les bonnes grâces ? Dalglish se rappela les obsèques d'un jeune policier tué dans l'exercice de ses fonctions. Ce qu'il avait trouvé d'un pathétique quasi insupportable, ce n'était pas l'émouvante beauté du service religieux, ni même la vue de ces tout jeunes enfants marchant solennellement main dans la main derrière le cercueil de leur père. C'était la réception qui avait eu lieu ensuite dans sa petite maison, la nourriture et les boissons trop généreusement préparées par la veuve pour les collègues et les amis de son mari. Peut-être à l'époque y avait-elle trouvé quelque réconfort ; peut-être ce souvenir était-il aujourd'hui pour elle une consolation. Il était fort possible que le vieux Lorrimer aussi se sentît mieux d'avoir pris cette peine pour son fils.

S'installant à quelque distance de Dalglish sur le sofa complètement défoncé, Massingham ouvrit son bloc-notes. Dieu merci, le vieillard était calme. On ne peut jamais deviner comment les parents vont réagir. Dalglish, il le savait, avait la réputation de très bien s'en tirer avec les familles. Ses condoléances pouvaient être brèves, et parfois même guindées, mais elles donnaient du moins le sentiment d'être sincères. Il considérait comme allant de soi que les parents veuillent collaborer avec la police, mais par souci de justice et non pas de vengeance. Il savait parfaitement quelle interdépendance

psychologique se crée entre le policier et la famille du disparu, et avec quelle facilité il est possible de l'exploiter. Jamais il ne faisait de fausses promesses. Jamais il ne bousculait les faibles ; jamais il ne donnait dans la sentimentalité. Pourtant, on semblait apprécier son attitude. Allez savoir pourquoi. Parfois, il se montrait si froid qu'il en était presque inhumain.

Massingham avait observé Dalglish au moment de l'entrée du vieux Lorrimer. Il s'était levé, mais n'avait fait aucun geste pour aider le vieillard à s'asseoir. Dans ses yeux, il n'y avait rien d'autre que l'intérêt spéculatif et détaché qu'il montrait d'ordinaire. Lui arrivait-il d'éprouver une pitié spontanée ? Massingham se souvint de l'affaire sur laquelle ils avaient travaillé ensemble un an plus tôt, avant qu'il ne soit promu inspecteur : le meurtre d'un enfant. Dalglish n'avait rien manifesté aux parents en dehors d'un respect tranquille. Mais il avait travaillé dix-huit heures par jour durant tout un mois, jusqu'à ce que l'affaire soit résolue. Et dans le recueil de poèmes qu'il avait publié ensuite, l'un d'entre eux évoquait, d'une manière remarquable, un enfant assassiné, et personne, au Yard, même parmi ceux qui prétendaient le comprendre, n'avait osé y faire allusion devant son auteur.

« Comme Mrs. Swaffield vous l'a dit, je m'appelle Dalglish, annonça-t-il alors, et voici l'inspecteur Massingham. Je crois que le Dr. Howarth vous a averti de notre arrivée. Je suis désolé à propos de votre fils. Est-ce que vous vous sentez en état de répondre à quelques questions ? »

Mr. Lorrimer fit un signe de tête en direction de la cuisine.

« Qu'est-ce qu'elle fait là-bas ? »

Il avait une voix surprenante : légèrement plaintive, comme c'est souvent le cas chez les vieillards, mais bien timbrée et extraordinairement puissante pour son âge.

« Mrs. Swaffield ? Je crois qu'elle prépare de la soupe.

– Je pense qu'elle a pris les oignons et les carottes qui se trouvaient dans le casier à légumes. Il me semble sentir les carottes. Edwin sait que je n'aime pas les carottes dans la soupe.

– C'est lui qui faisait la cuisine ?

– Quand il ne doit pas se rendre sur les lieux d'un crime, c'est lui qui fait tout. Je ne mange pas beaucoup à midi, mais il me laisse quelque chose à réchauffer, un reste de ragoût, ou parfois un morceau de poisson en sauce. Ce matin, comme il n'a pas passé la nuit à la maison, il ne m'a rien préparé, et c'est moi qui me suis fait mon petit déjeuner. J'aurais bien mangé du bacon, mais je me suis dit qu'il valait mieux le laisser au cas où il en aurait besoin ce soir. Quand il

rentre tard, il se fait souvent des œufs au bacon. »

Dalgliesh demanda :

« Mr. Lorrimer, est-ce que vous avez une idée de qui a pu vouloir tuer votre fils ? Il avait des ennemis ?

– Pourquoi aurait-il eu des ennemis ? Hors du Laboratoire, il ne connaissait personne, et au Laboratoire, tout le monde le respectait. Il me l'a dit lui-même. Pourquoi est-ce que quelqu'un lui aurait voulu du mal ? Edwin vivait pour son travail. »

Il avait prononcé la dernière phrase comme si c'était une expression originale dont il avait lieu d'être fier.

« Vous lui avez téléphoné au Laboratoire, hier soir, non ? Quelle heure était-il ?

– Neuf heures moins le quart. La télé s'était arrêtée. Elle ne faisait pas des lignes, des vagues, comme ça peut arriver – pour ça, Edwin m'a montré le bouton qu'il fallait tourner derrière. Non, l'image a disparu ; il y a eu un petit rond de lumière, et puis plus rien. Je voulais voir les informations de neuf heures, alors j'ai téléphoné à Edwin pour lui demander qu'il m'envoie un réparateur. L'appareil est loué, et ils sont censés venir à n'importe quelle heure, mais ils trouvent toujours une excuse. Le mois dernier, quand je les ai appelés, ils ont mis deux jours avant de venir.

– Est-ce que vous vous souvenez de ce que votre fils a dit ?

– Il m'a dit que cela ne servait à rien de téléphoner si tard, qu'il s'en occuperait ce matin avant de partir au travail. Mais bien sûr, il ne l'a pas fait. Il n'est pas rentré. Elle ne marche toujours pas. Je n'aime pas téléphoner moi-même. Ces choses-là, c'est toujours Edwin qui s'en charge. Vous croyez que Mrs. Swaffield pourrait s'en occuper ?

– J'en suis persuadé. Quand vous l'avez appelé, il ne vous a pas dit qu'il attendait un visiteur ?

– Non. Il paraissait pressé, comme si mon coup de téléphone le dérangeait. Mais c'est lui qui m'avait dit de l'appeler s'il y avait quoi que ce soit.

– Et il ne vous a rien dit à part qu'il appellerait le réparateur T. V. ce matin ?

– Qu'est-ce qu'il aurait pu me dire ? Il n'était pas du genre à perdre son temps au téléphone.

– Hier, vous l'avez aussi appelé au Labo à propos de votre entrée à l'hôpital, non ?

– En effet. Normalement, j'aurais dû entrer à Addenbrooke hier après-midi. Edwin devait m'y conduire. J'ai des ennuis avec ma jambe. Du psoriasis. Ils vont essayer un nouveau traitement. »

Il se pencha pour retrousser son pantalon. Dalglish interrompit son geste :

« Ne prenez pas cette peine, Mr. Lorrimer. À quel moment vous a-t-on averti qu'en fin de compte, il n'y avait pas de lit disponible ?

– Vers neuf heures du matin. Edwin venait de partir. Alors j'ai téléphoné au Labo. Je connais le numéro du service de biologie, bien sûr. C'est là qu'il travaille – au service de biologie. Miss Easterbrook a répondu, et elle m'a dit qu'Edwin était à l'hôpital pour une autopsie et qu'elle l'avertirait dès qu'il serait de retour. À Addenbrooke, on m'a dit que je pourrais probablement entrer mardi prochain. Je me demande qui va me conduire, maintenant.

– Je suis sûr que Mrs. Swaffield va arranger cela, ou alors votre nièce. Vous ne la voudriez pas ici, avec vous ?

– Non. Je ne vois pas ce qu'elle pourrait faire. Elle était là, ce matin, avec son amie, l'écrivain. Edwin ne les aime ni l'une ni l'autre. L'amie – Miss Mawson, je crois – farfouillait au premier. J'ai l'ouïe fine, très fine. Je l'entendais parfaitement. Je suis sorti, et alors je l'ai vue redescendre. Elle m'a dit qu'elle était allée à la salle de bains. Mais je me demande bien pourquoi elle portait des gants à vaisselle pour aller à la salle de bains. »

En effet, on pouvait se le demander. Dalglish se sentit irrité à l'idée que le sergent Davis ne soit pas arrivé plus tôt. Il était tout à fait naturel que Howarth soit venu annoncer la nouvelle avec Angela Foley, et qu'ensuite, il l'ait laissée avec son oncle. Il fallait bien que quelqu'un reste avec lui, et la dernière parente qui lui restait était la personne toute trouvée. Il était assez naturel aussi que Miss Foley demande à son amie de venir la rejoindre. Toutes deux devaient être intéressées par le testament de Lorrimer. Cela encore, c'était naturel. Sur le sofa, Massingham s'agitait. Dalglish le sentait impatient de monter dans la chambre de Lorrimer. Cette impatience, il la partageait. Mais les livres, les papiers, les tristes débris d'une vie maintenant terminée, tout cela pouvait attendre, alors que le témoin ne serait peut-être pas toujours d'une humeur aussi communicative. Il demanda :

« Votre fils, à quoi s'occupait-il, Mr. Lorrimer ?

– Après son travail ? Il passe la plupart du temps dans sa chambre. À lire, j'imagine. Il a toute une bibliothèque, là-haut. C'est un savant, Edwin. La télévision ne l'intéresse pas beaucoup, alors moi, je reste seul en bas. Parfois, je l'entends faire marcher des disques. Et puis, le week-end, il faut s'occuper du jardin, laver la voiture, faire les courses, la cuisine. Sa vie est très remplie. D'ailleurs, il n'a pas beaucoup de temps. Presque tous les jours, il reste au Labo jusqu'à

sept heures, parfois même plus tard.

– Des amis ?

– Non. Les amis ne l'intéressent pas. Nous vivons entre nous.

– Le week-end, il ne part jamais ?

– Où irait-il ? Et moi, qu'est-ce que je deviendrais ? Et puis il y a à faire les achats. À part quand il a une urgence, le samedi matin, il m'emmène à Ely, au supermarché, après quoi nous déjeunons dans un restaurant. J'aime bien ça.

– Qu'est-ce qu'il recevait comme coups de téléphone ?

– Du Labo ? On ne l'appelle que lorsqu'il y a un meurtre et qu'il doit se rendre sur place. Parfois, c'est au milieu de la nuit. Mais il ne me réveille pas. Il a le téléphone dans sa chambre. Il me laisse simplement un billet, et d'ordinaire il est de retour à temps pour m'apporter ma tasse de thé de sept heures. Ce matin, il ne l'a pas fait, bien sûr. C'est pourquoi j'ai appelé le Labo. D'abord, j'ai fait son numéro, mais il n'y a pas eu de réponse. Alors, j'ai appelé la réception. Il m'a donné ce numéro-là aussi au cas où je ne pourrais pas le joindre directement.

– Et récemment, personne d'autre ne lui a téléphoné, personne n'est venu le voir ?

– Qui est-ce qui aurait pu venir le voir ? À part cette femme, personne ne lui a téléphoné. »

Très calmement, Dalglish demanda :

« Quelle femme, Mr. Lorrimer ?

– Je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est qu'elle a téléphoné. C'était lundi de la semaine dernière. Edwin prenait son bain, et comme le téléphone n'arrêtait pas de sonner, je me suis décidé à répondre.

– Est-ce que vous pouvez vous souvenir exactement de ce qui s'est passé, de ce qui s'est dit une fois que vous avez décroché ? Prenez votre temps, rien ne presse. Cela peut-être très important.

– Il n'y a pas grand-chose à se rappeler. Je me préparais à dire notre numéro et à lui demander d'attendre, mais elle ne m'en a pas laissé le temps. Elle s'est mise à parler aussitôt que j'ai décroché. Elle a dit : "C'est vrai, il se passe quelque chose. " Ensuite, elle a ajouté qu'on avait allumé les bougies et qu'elle avait les numéros.

– Qu'on avait allumé les bougies et qu'elle avait les numéros ?

– Oui. Je n'ai pas compris ce que cela signifiait, mais c'est ce qu'elle a dit. Et puis, elle m'a donné les numéros.

– Vous vous en souvenez ?

– Seulement du dernier : 1840. Enfin, je ne sais plus, c'en était peut-

être deux, 18 et 40. Je m'en souviens parce que la première maison que nous avons occupée après notre mariage portait le numéro 18, et la deuxième, 40. La coïncidence m'a frappé, et j'ai gardé ces numéros en tête. Mais pour les autres, je ne m'en souviens pas.

– En tout, il y en avait combien ?

– Trois ou quatre, je crois. Il y en avait deux, et ensuite, 18 et 40.

– Ces numéros, ils vous ont fait penser à quoi ? À un numéro de téléphone, à un numéro de voiture ? Vous vous rappelez l'idée qui vous est venue, sur le moment ?

– Il ne m'est venu aucune idée. Je n'ai pensé à rien. Mais ç'aurait pu être un numéro de téléphone. Pas un numéro de voiture, je ne crois pas ; en tout cas, il n'y avait pas de lettre.

– Et vous n'avez aucune idée de qui téléphonait ?

– Aucune. Je ne crois pas que c'était quelqu'un du Labo. La voix ne ressemblait pas à celle de quelqu'un du Labo.

– Qu'est-ce que vous voulez dire ? À quoi ressemblait-elle, cette voix ? »

Assis dans son fauteuil, le vieillard regardait droit devant lui. Ses mains, dont les doigts étaient aussi longs que ceux de son fils, mais la peau aussi sèche et tachée qu'une feuille morte, pendaient lourdement entre ses genoux et paraissaient beaucoup trop grosses pour ses poignets fragiles. Il resta un moment sans rien dire, puis il déclara :

« C'était une voix excitée. » À nouveau, il se tut. Les deux policiers le regardaient fixement. Massingham admirait l'habileté de son chef. Lui se serait précipité à l'étage à la recherche du testament et des papiers. Mais ce témoignage, recueilli avec tant de circonspection, était absolument vital. Au bout d'un certain temps, le vieillard se remit à parler. L'expression qu'il utilisa les surprit.

« C'était une voix de conspirateur, dit-il. Oui, c'est à cela qu'elle ressemblait, à une voix de conspirateur. »

Ils attendirent un moment sans parler, mais le vieil homme n'ajouta rien. Alors, ils se rendirent compte qu'il pleurait. Son visage était impassible, mais une larme, une seule, brillante comme une perle, tomba sur l'une des mains parcheminées. Il la considéra un instant comme s'il se demandait d'où elle venait, puis il dit :

« C'était un bon fils. Il y a eu un moment, alors qu'il était au collège à Londres, où nous avons perdu contact. Il nous écrivait à sa mère et à moi, mais il ne venait plus à la maison. Ces dernières années, depuis que je suis seul, il s'est occupé de moi comme personne. Je ne me plains pas. Il m'a laissé un peu d'argent, j'ai ma retraite, mais c'est dur de voir les jeunes s'en aller les premiers. Et puis, qui va prendre soin

de moi, à présent ? »

Doucement, Dalglish annonça :

« Il faut que nous voyions sa chambre, que nous examinions ses papiers. Est-ce que la porte est fermée ?

– Fermée ? Pourquoi serait-elle fermée ? Edwin ne fermait pas sa chambre, il avait toute confiance en moi. »

Dalglish fit signe à Massingham, qui alla appeler Mrs. Swaffield. Enfin, ils montèrent au premier.

2

C'était une pièce longue et basse de plafond, aux murs blancs, par la fenêtre de laquelle on voyait un rectangle d'herbe haute, deux pommiers tordus aux fruits dorés peu le soleil d'automne, une haie sauvage emperlée de baies, et, derrière, le moulin à vent. Même dans la douce lumière de l'après-midi, celui-ci offrait une image de désolation. Ses murs étaient lépreux, et ses grandes ailes, dont les lames étaient tombées comme des dents gâtées, demeuraient tristement inertes dans l'air agité. Au-delà s'étendaient les champs, dont luisait la terre noire, aux sillons fraîchement tracés.

Détournant les yeux de ce tableau mélancolique, Dalglish examina la pièce. Massingham s'activait déjà autour du bureau. Seul, le tiroir supérieur gauche était fermé à clé. S'il était impatient que Dalglish sortît de sa poche les clés de Lorrimer, il n'en laissait rien voir. Il savait que son aîné, pourtant capable de travailler plus vite qu'aucun de ses collègues, aimait parfois prendre son temps. C'était le cas en ce moment, où il promenait autour de lui le regard sombre de ses yeux noirs, parfaitement immobile, comme s'il essayait de capter des ondes invisibles.

Il se dégageait de la pièce une paix étrange, née de ses proportions agréables et du juste emplacement choisi pour les meubles. Dans un tel sanctuaire, un homme devait être à même de penser. Le lit étroit, recouvert d'une couverture rouge et brune, occupait la paroi opposée. Sur un rayon fixé au-dessus se trouvaient une lampe de chevet, un poste de radio, un électrophone, un réveil, une carafe d'eau et un livre de prières. L'espace situé devant la fenêtre était occupé par une table de travail, avec un buvard et un récipient de faïence brun et bleu contenant des crayons et des stylos à bille. Sinon, il y avait un fauteuil fatigué et une table basse, une grande armoire sur la gauche de la porte, et, de l'autre côté, un bureau à cylindre. Le téléphone était fixé

au mur, où l'on ne voyait ni tableau ni miroir. Il n'y avait non plus aucun article de toilette, ni le moindre bibelot. Tout était fonctionnel, et d'une parfaite simplicité. C'était la chambre d'un homme aimant à se sentir chez lui.

Dalglish s'avança pour regarder les livres. Il estima qu'il devait y en avoir environ quatre cents, occupant tout un mur. Les romans étaient rares, et essentiellement d'auteurs russes et anglais du XIX^e siècle. Il y avait surtout des livres d'histoire et des biographies, mais un rayon entier était réservé à des ouvrages philosophiques, dont *Le Milieu divin*, de Teilhard de Chardin, *L'Être et le Néant*, de Jean-Paul Sartre, *La Pesanteur et la Grâce*, de Simone Weil, *La République*, de Platon, et une histoire de la philosophie grecque et médiévale de Cambridge. Une grammaire et un dictionnaire grecs laissaient penser que Lorrimer avait étudié cette langue.

Massingham avait tiré de son rayon un livre de religion comparée.

« Apparemment, il faisait partie de ces gens qui se torturent à essayer de découvrir le sens de l'existence », dit-il.

Dalglish remit en place le volume de Sartre qu'il venait de feuilleter.

« Vous trouvez ça répréhensible ?

– Je trouve ça futile. La spéculation métaphysique me paraît aussi vaine qu'une discussion sur l'utilité des poumons. Ils sont faits pour respirer, c'est tout.

– Et penser que la vie est faite pour vivre vous suffit ?

– Pour vivre aussi bien que possible, en mettant l'accent sur les plaisirs et en minimisant les peines, oui. En supportant stoïquement celles qu'on ne peut pas éviter. L'homme connaît bien assez de misères sans s'en inventer. En tout cas, je ne crois pas qu'on puisse espérer comprendre ce qu'on ne peut ni voir, ni toucher, ni mesurer.

– Oui, il y a des positivistes tout à fait respectables. Mais Lorrimer a passé sa vie à étudier ce qu'il pouvait voir, toucher et mesurer, et apparemment, cela ne lui a pas suffi. Mais voyons ce que ses papiers personnels ont à nous apprendre sur lui. »

Il se mit à fouiller le bureau, gardant pour la fin le tiroir fermé. Une fois roulé, le cylindre découvrait deux petits tiroirs et un certain nombre de casiers, où les moindres détails de la vie extérieure de Lorrimer se trouvaient soigneusement rangés. Un dossier renfermant les factures à régler, un autre les factures acquittées, une enveloppe contenant l'acte de mariage de ses parents et ses certificats de naissance et de baptême. Son passeport, avec une photo présentant, sur un cou aux muscles tendus, un visage anonyme aux yeux hypnotisés, l'image d'un homme qui aurait pu se trouver sous la

menace d'une arme aussi bien que devant une caméra. Un certificat d'assurance-vie. Les quittances du gaz et de l'électricité. Le contrat d'entretien du chauffage central, et celui de la location-vente du poste de télévision. Son compte en banque. Les papiers concernant ses placements, tous parfaitement sains, orthodoxes et sans surprise.

Il n'y avait rien qui eût trait à son travail. De toute évidence, sa vie était aussi soigneusement compartimentée que ses affaires étaient classées. Tout ce qui touchait à son métier, ses notes, les brouillons de ses articles scientifiques ne devaient pas franchir la porte du Labo, où, sans doute, il les écrivait. Rien de ce que contenait son bureau ne donnait la moindre indication sur ce que pouvait être sa profession.

Son testament était dans une enveloppe à part, avec une courte lettre du cabinet de MM. Pargeter, Coleby et Hunt, à Ely. Il était très bref et datait de cinq ans. Outre Cottage Mill, Lorrimer laissait 10 000 £ à son père ; sinon, sa seule et unique légataire était Angela Maud Foley, sa cousine. À en juger d'après le contenu de son portefeuille, Miss Foley hériterait d'un joli capital.

Enfin, Dalglish tira de sa poche le trousseau de clés de Lorrimer et ouvrit le tiroir supérieur gauche, rempli de papiers écrits de sa main. Il les prit et les déposa sur la table qui faisait face à la fenêtre, où il fit signe à Massingham de venir le rejoindre avec le fauteuil. Ils s'assirent côte à côte. En tout, il y avait vingt-huit lettres, qu'ils se mirent à lire sans parler. Massingham, qui saisissait mécaniquement les feuilles que lui passait Dalglish après les avoir lues, avait l'impression que le tic-tac du réveille-matin résonnait anormalement fort, et que le bruit de sa propre respiration devenait envahissant. Les lettres étaient l'amère liturgie d'un amour qui se voit condamné. Tout y était : l'incapacité d'accepter que le désir ne soit plus partagé, les demandes d'explications ravivant les blessures, l'apitoiement sur soi, les regains d'espoir irrationnels, les appels au bon sens les plus déraisonnables, les supplications les plus humiliantes.

« Je comprends que tu ne veuilles pas vivre ici. Mais ce n'est pas un problème, je pourrais demander mon transfert au Labo central si tu préfères Londres. Ou alors, nous pourrions trouver une maison à Cambridge ou Norwich, qui sont toutes deux des villes très agréables. Toi-même, tu m'as dit un jour aimer vivre parmi les vieilles pierres. Si tu veux, je pourrais aussi rester ici, et toi prendre un appartement à Londres où je viendrais te rejoindre aussi souvent que possible. Je devrais pouvoir le faire presque tous les dimanches. Sans toi, la semaine serait une éternité, mais je pourrais tout supporter sachant que tu es à moi. Et tu es à moi. En fin de compte, les livres, les recherches, les lectures ne m'ont rien apporté. En m'apprenant que la réponse était si simple, c'est toi, mon amour, qui m'as tout appris. »

Certaines lettres étaient carrément érotiques. Sans doute les plus difficiles à réussir, songea Massingham. Le pauvre diable ne comprenait-il donc pas que, une fois le désir mort, elles ne peuvent susciter que dégoût ? Peut-être les amants les plus sages étaient-ils ceux qui, pour parler de leurs secrets les plus intimes, utilisent le langage des enfants. Cet érotisme-là est du moins personnel. Ici, soit les descriptions sexuelles paraissaient tirées de Lawrence, soit elles étaient froidement cliniques. Il fut surpris d'en éprouver de la honte. Non pas seulement à cause de la crudité de certains détails – il en avait connu bien d'autres à travers les affaires sur lesquelles il avait travaillé ; mais, avec leur mélange de désir grossier et de sentiments nobles, ces lettres avaient quelque chose qui lui échappait complètement. La souffrance même qu'elles exprimaient lui paraissait pathologique, absurde. Si rien de ce qui concernait le sexe ne pouvait plus le choquer, il n'en allait pas de même de l'amour, conclut-il.

Il était frappé par le contraste entre la tranquillité de la chambre de l'homme et le tumulte de son esprit. Il pensait : au moins, ce travail nous enseigne à ne pas amasser les reliques personnelles. La profession de policier était tout aussi efficace que la religion pour apprendre à l'homme à vivre chaque jour comme si c'était le dernier. Et il n'y avait pas que le meurtre qui entraînaît le viol de la vie privée. Toute mort soudaine pouvait en faire autant. Si l'hélicoptère s'était écrasé au moment d'atterrir, quelle image aurait pu offrir ce qu'il laissait derrière lui ? Celle d'un conformiste, d'un bourgeois de droite obsédé par sa forme physique ? Celle d'un *homme moyen sensuel* d'un homme moyen dans tous les secteurs de sa vie ? Il songea à Emma, avec qui il couchait chaque fois qu'ils en avaient la possibilité, et qui, sans doute, finirait par devenir Lady Dungannon à moins que, comme la chose semblait de plus en plus probable, elle ne trouve un héritier mieux pourvu et ayant davantage de temps à lui consacrer. Avec le goût du plaisir, le goût de l'amour qu'il lui connaissait, il se demanda ce qu'elle aurait fait de ces rêves pitoyables, de ces visions masturbatoires, de cette lamentable chronique des misères de l'amour vaincu.

Une demi-page était entièrement couverte d'un seul nom. Domenica, Domenica, Domenica. Puis Domenica Lorrimer, qui sonnait curieusement et manquait d'harmonie ; il ne l'avait d'ailleurs écrit qu'une fois, ce qui semblait montrer que lui-même s'en était aperçu. L'écriture était laborieuse et ornementée, comme celle d'une jeune fille qui s'exerce en secret à tracer le nom de celui qu'elle espère épouser. Toutes les lettres étaient non datées, sans en-tête et sans signature. Certaines étaient manifestement des brouillons, surchargées de ratures, traduisant un effort toujours insatisfait pour trouver la formule magique.

Cependant, Dalglish poussait vers lui la dernière lettre. Celle-ci ne présentait aucun remaniement, ne trahissait aucune hésitation ; peut-être Lorrimer avait-il commencé par en faire un brouillon, mais celui-ci avait été détruit. Les mots étaient tracés d'une main raide et précise, les lignes parfaitement droites et régulièrement espacées, comme un exercice de calligraphie. Cette lettre-là, il semblait bien qu'il ait eu réellement l'intention de la poster.

« Je cherche les mots qui expliquent ce qui m'est arrivé, ce qui m'est arrivé grâce à toi. Tu sais combien cela m'est difficile. J'ai écrit si souvent des rapports officiels, employant les mêmes phrases, arrivant aux mêmes conclusions. Mon esprit était pareil à un ordinateur programmé à mort. J'étais comme un homme né dans les ténèbres, vivant dans une caverne profonde, cherchant un semblant de confort auprès d'un méchant feu, regardant les ombres danser sur les parois et m'efforçant de découvrir un sens à leur grossier dessin, une signification à l'existence qui m'aide à supporter la nuit. Et puis tu es venue, tu m'as pris par la main, " tu m'as conduit vers la lumière. Et la réalité du monde m'est apparue, m'éblouissant par sa couleur et sa beauté. À ne m'a fallu que ta main et le courage de franchir quelques pas, d'abandonner pour le soleil mes ombres et mes chimères. *Ex umbris et imaginibus in veritatem.* »

Dalglish reposa la lettre et dit :

« "Seigneur, fais-moi connaître ma fin et le nombre de mes jours, que je sois assuré du temps que j'ai à vivre. " S'il avait eu le choix, Lorrimer aurait certainement préféré que sa mort ne soit pas vengée plutôt que quiconque voie ces lettres. Qu'est-ce que vous en pensez ? »

– De ces lettres ?

– Oui. »

Massingham ne savait pas très bien si le commentaire qu'attendait Dalglish devait porter sur le contenu ou sur le style. Prudemment, il dit :

« Le passage concernant la caverne n'est pas mal. C'est assez bien senti.

– Mais pas Vraiment original. Le mythe de la caverne, c'est bien connu. Ici comme chez Platon, la clarté éblouit, la lumière blesse les yeux. George Orwell a écrit quelque part que le meurtre, crime unique, ne pouvait résulter que d'émotions violentes. Pour la violence des émotions, nous sommes servis. Mais il semble que nous ayons le mauvais cadavre.

– Vous pensez que le Dr. Howarth était au courant ?

– Voilà qui me paraît évident. Ce qui m'étonne, c'est qu'au Laboratoire personne d'autre ne l'ait su, du moins apparemment. Car

si elle l'avait su, je ne crois pas que Mrs. Bidwell, pour ne citer qu'elle, aurait caché ce genre d'information. Bon, nous allons commencer par vérifier chez le notaire si le testament est toujours valable, et ensuite, nous verrons la dame. »

Mais ce programme devait être modifié. Soudain, la sonnerie du téléphone se fit entendre, brisant la tranquillité de la pièce. Massingham décrocha. C'était le brigadier Underhill, qui s'efforçait, sans grand succès d'ailleurs, de ne pas montrer son excitation.

« Un certain major Hunt, du cabinet Pargeter, Coleby et Hunt, d'Ely, souhaite voir Mr. Dalglish. Il aime mieux ne pas parler au téléphone. Il suggère que Mr. Dalglish l'appelle pour dire à quel moment il lui conviendrait d'aller le voir. À part ça, nous avons un témoin ! Alfred Goddard. Actuellement, il est au commissariat de Guy's Marsh. Hier soir, il est passé devant le Labo dans le bus de neuf heures dix. »

3

« À le voir courir le long de l'allée, on aurait dit le diable sortant de l'enfer.

– Est-ce que vous pouvez le décrire, Mr. Goddard ?

– Eh bien... il n'était pas vieux.

– Jeune ? Quel âge ?

– Je n'ai jamais dit qu'il était jeune. Je ne l'ai pas vu d'assez près pour me faire une idée. Mais pour sûr, il ne courait pas comme un vieux.

– Il courait pour attraper le bus ?

– Peut-être bien, mais il l'a raté.

– Est-ce qu'il faisait signe ?

– Bien sûr que non. Ça ne servait à rien : il venait par derrière, le chauffeur ne pouvait pas le voir. »

Le commissariat de Guy's Marsh était un bâtiment victorien de brique rouge avec un fronton de bois blanc, qui ressemblait à tel point à une gare que Dalglish pensa que les autorités de l'époque avaient voulu faire des économies en employant le même architecte et les mêmes plans.

Confortablement installé dans la pièce réservée aux interrogatoires, un grand bol de thé fumant devant lui, Mr. Alfred Goddard semblait parfaitement à l'aise, ni flatté ni impressionné de se retrouver témoin-

clé dans une affaire de meurtre. C'était un petit brun ridé, qui sentait le tabac, l'alcool et la bouse. Dalglish se rappela que leurs voisins des hautes terres avaient baptisé les premiers colons « ventres jaunes » du fait qu'ils les voyaient ramper comme des grenouilles dans les marais. Ce surnom aurait fort bien convenu à Mr. Goddard. Il nota avec intérêt qu'il portait à son poignet droit ce qui semblait être un bracelet de cuir, et devina qu'il s'agissait de peau d'anguille séchée, charme qu'on employait fréquemment jadis pour prévenir les rhumatismes. Cependant, les doigts déformés qui tenaient le bol laissaient imaginer que le talisman n'avait guère opéré.

Dalglish doutait qu'il se fût présenté de lui-même si Bill Carney, le receveur du bus, ne l'avait eu comme passager tous les mercredis soirs entre Ely et Stoney Piggott, et n'avait dirigé sur lui l'attention de la police. Sommairement tiré de son antre, il ne paraissait pourtant en vouloir ni aux policiers ni à Bill Carney, et se déclara prêt à répondre à toutes les questions pourvu qu'on les lui posât « poliment ». Son principal sujet de mécontentement dans la vie était le bus de Stoney Piggott, trop tardif, trop rare, trop cher, et où, depuis qu'on avait eu l'idée saugrenue d'introduire sur la ligne des voitures à deux étages, on l'obligeait maintenant à voyager sur l'impériale parce qu'il fumait la pipe.

« Mais quelle chance pour nous que vous ayez été là mercredi ! » fit remarquer Massingham. Mr. Goddard se contenta de renifler dans son thé.

Dalglish poursuivit l'interrogatoire :

« Y a-t-il quelque chose dont vous puissiez vous souvenir, à propos de cet homme ? Sa taille ou ses cheveux, par exemple, les habits qu'il portait ?

– Voyons voir. Il était de grandeur moyenne. Et puis il avait un manteau, court, peut-être bien un imperméable. Et je crois qu'il le portait ouvert.

– De quelle couleur ?

– Plutôt foncé. Mais c'est à peine si je l'ai vu une seconde. Presque tout de suite, les arbres l'ont caché. Quand je l'ai aperçu, le bus démarrait. »

Massingham intervint :

« Le chauffeur du bus ne l'a pas vu, et le receveur non plus ?

– Ça m'étonnerait. Ils étaient en bas, eux. Ils ne pouvaient pas voir grand-chose. Et puis le chauffeur, il s'occupait de conduire son bus. »

Dalglish dit :

« Mr. Goddard, ce que je vais vous demander est très important. Est-

ce que vous vous souvenez d'avoir vu de la lumière au Labo ?

– Au Labo ? Qu'est-ce que c'est que ça, le Labo ?

– La maison d'où s'enfuyait la silhouette.

– La maison ? Si vous voulez parler de la maison, dites la maison. »

Mr. Goddard, mima les ardeurs d'une intense réflexion, pinçant les lèvres et fermant à demi les yeux. Ils attendirent. Après un laps de temps jugé convenable, il annonça :

– Peut-être bien. Pas de quoi être ébloui, mais je me souviens d'avoir vu de la lumière aux fenêtres du rez-de-chaussée. »

Massingham demanda :

« Vous êtes sûr que c'était un homme ? »

Mr. Goddard lui lança un regard de reproche mêlé de dépit, tel un étudiant à qui un professeur pose une question qu'il estime déloyale.

« Il portait un pantalon, non ? Si ce n'était pas un homme, eh bien, il aurait dû l'être.

– Mais vous n'en êtes pas absolument sûr ?

– De nos jours, on ne peut-être sûr de rien. C'est fini le temps où les gens s'habillaient décemment. Homme ou femme, en tout cas, c'est quelqu'un qui courait. C'est tout ce que j'ai vu.

– Autrement dit, il aurait pu s'agir d'une femme en pantalon ?

– D'une femme ! Je n'ai jamais vu une femme courir comme ça. Les femmes qui courent, elles serrent les genoux et elles écartent les pieds comme les canards. À mon avis, ça irait beaucoup mieux si elles serraient les genoux quand elles ne courent pas. »

Le raisonnement se tenait, songea Dalglish. Aucune femme ne court véritablement comme un homme. La première impression de Goddard était qu'il avait vu courir un homme plutôt jeune, et c'était certainement le cas. En lui posant d'autres questions maintenant, on ne ferait que l'embrouiller.

Arrivant du dépôt, le chauffeur et le receveur du bus étaient toujours en uniforme. Ils ne purent confirmer le récit de Goddard, mais ils ajoutèrent néanmoins certains détails utiles. Ni l'un ni l'autre n'avait vu le fuyard pour la bonne raison que le mur et les arbres leur cachaient le Laboratoire, qu'ils n'apercevaient brièvement que quand le bus passait devant l'entrée et s'apprêtait à s'arrêter. Si, comme il l'affirmait, Mr. Goddard n'avait vu apparaître la silhouette qu'au moment où le bus démarrait, il était normal qu'elle leur ait échappé.

Ils purent confirmer que, ce mercredi du moins, le bus était à l'heure. En effet, Bill Carney avait consulté sa montre au moment de repartir. Elle marquait neuf heures douze. Le bus ne s'était arrêté que

deux secondes. Aucun des trois passagers de la plate-forme inférieure n'avait paru vouloir sortir, mais le chauffeur et le receveur avaient tous deux remarqué qu'une femme attendait dans l'abri du bus, et ils avaient cru qu'elle allait monter. Cependant, elle n'avait fait que reculer dans l'ombre. Le chauffeur s'était étonné de la voir attendre alors qu'aucun bus ne circulait plus ce soir-là. Mais comme il pleuvait, il s'était dit, sans penser plus loin, qu'elle s'était simplement mise là pour être à l'abri. Non sans raison, il souligna qu'on ne lui demandait pas de prendre à bord des gens qui ne demandaient pas à monter.

Dalgliesh leur posa différentes questions sur cette femme, mais ils furent incapables de lui en dire grand-chose. L'un et l'autre avaient remarqué qu'elle avait un foulard sur la tête et que le col de son manteau était relevé jusqu'aux oreilles. D'après le chauffeur, elle portait un pantalon et un imperméable avec une ceinture. Pour Bill Carney, elle était effectivement en pantalon mais son manteau était plutôt un duffle-coat. S'ils estimaient qu'il s'agissait d'une femme, c'était simplement à cause du foulard. Ils ne croyaient pas qu'aucun des passagers de la plateforme inférieure pourrait leur en dire plus. Deux d'entre eux, des clients réguliers, leur paraissaient dormir. Le troisième leur était inconnu.

Dalgliesh savait qu'il lui faudrait les retrouver. C'était là un de ces travaux de routine qui prenaient beaucoup de temps pour peu de résultats, mais qu'on ne pouvait négliger. Il était d'ailleurs étonnant de voir quels détails étaient susceptibles de noter des gens dont on n'attendait rien. Ceux qui étaient assoupis pouvaient s'être réveillés au moment où le bus s'arrêtait, et avoir alors vu la femme plus clairement que le receveur ou le chauffeur. Pour sa part, Mr. Goddard ne l'avait pas remarquée. D'un ton caustique, il demanda comment il aurait pu la voir à travers le toit de l'abri, alors que, justement, il regardait dans une autre direction, ce dont on ferait bien de le remercier. Dalgliesh se hâta de le calmer, et, satisfait de sa déposition, il le fit reconduire chez lui, l'accompagnant jusqu'à la voiture où, raide comme un piquet, il monta dignement à l'arrière et s'assit comme dans un carrosse.

Cependant, Dalgliesh et Massingham durent attendre dix minutes encore avant de pouvoir se mettre en route pour Ely. En effet, Albert Bidwell venait de se présenter au commissariat de police, apportant avec lui un généreux échantillon de la boue dans laquelle il avait passé la journée, et un air de réprobation silencieuse. Massingham se demanda comment sa femme et lui avaient bien pu se rencontrer, et quelle sorte de liens pouvaient maintenir ensemble des êtres à ce point dissemblables. Elle, il en était sûr, venait des faubourgs de Londres,

tandis que lui était originaire des Fens. Il était aussi morne qu'elle était vive, aussi taciturne qu'elle était bavarde.

Il admit qu'il avait répondu à ce fameux coup de téléphone. La voix qui lui avait parlé était celle d'une femme, laquelle l'avait prié de dire à Mrs. Bidwell d'aller non au Laboratoire, mais à Leamings, chez Mrs. Schofield, qui avait besoin d'un coup de main. Il ne se souvenait pas que sa correspondante lui eût donné son nom, et il pensait plutôt qu'elle ne l'avait pas fait. Une fois ou deux déjà il avait répondu à Mrs. Schofield lorsque celle-ci avait téléphoné pour demander que sa femme vienne l'aider pour un dîner ou autre occasion de ce genre. Des affaires de femmes. Mais il n'aurait su dire si c'était la même voix. Et quand on lui demanda pourquoi il pensait néanmoins qu'il s'agissait de Mrs-Schofield, il protesta qu'il n'avait jamais rien déclaré de tel.

« Est-ce que vous vous rappelez, demanda Dalglish, si votre correspondante a dit que votre femme "viennne" ou "aille" à Leamings ? »

Manifestement, le sens de la question lui échappait, mais il y réfléchit avec d'autant plus de sérieux et de méfiance, et, après un long silence, déclara qu'il n'en savait rien. Et lorsque Massingham lui demanda si la voix en question pouvait être la voix d'un homme se faisant passer pour une femme, il lui jeta un regard de dégoût montrant le mépris que lui inspirait l'esprit capable d'imaginer une pareille infamie. Sur un ton sans réplique, il dit qu'il ignorait s'il s'agissait d'une femme, d'un homme qui voulait se faire passer pour telle, ou peut-être même d'une gamine : Tout ce qu'il savait, c'est qu'on l'avait prié de transmettre un message à sa femme, ce dont il s'était acquitté. Maintenant, s'il avait su quels ennuis en découleraient, il se serait abstenu de répondre à ce coup de téléphone. Qu'ils fussent contents ou non, il n'avait rien à ajouter.

4

L'expérience avait démontré à Dalglish que les notaires travaillant dans une ville épiscopale étaient toujours fort agréablement logés ; le cabinet de MM. Pargeter, Coleby et Hunt ne faisait pas exception. Il était situé face à la cathédrale, dans une maison Regency parfaitement conservée et entretenue, avec une imposante porte d'entrée noire si brillante que la peinture semblait encore humide, et un heurtoir en forme de tête de lion si poli qu'il en était pratiquement blanc. La porte leur fut ouverte par un clerc vieillissant et presque squelettique, qui, avec son col dur et son costume noir, semblait sortir tout droit d'un

roman de Dickens, et dont l'air de résignation lugubre s'éclaira quelque peu à leur vue, comme s'il se réjouissait des ennuis que leur visite ne pouvait manquer d'apporter. Lorsque Dalglish se présenta, il s'inclina légèrement et dit :

« Le major Hunt vous attend. En ce moment, il reçoit un client, mais il en aura bientôt terminé. Entrez, je vous prie ; il sera à vous dans une ou deux minutes. »

Par son confort et son air de désordre parfaitement maîtrisé, la salle d'attente où ils furent introduits ressemblait à un club masculin. Les fauteuils de cuir étaient si vastes et si profonds qu'on imaginait mal un sexagénaire s'en relever sans difficulté. Malgré la chaleur dégagée par les radiateurs, un feu de charbon brûlait dans la cheminée. Sur une grande table d'acajou ronde étaient disposées des revues, pour la plupart anciennes, propres à intéresser la gentry locale. Une bibliothèque vitrée renfermait des livres d'histoire, de peinture et d'architecture. Le tableau placé au-dessus de la cheminée, un phaéton attelé autour duquel s'activaient des valets, ressemblait beaucoup à un Stubbs et l'était certainement, songea Dalglish.

Il avait à peine eu le temps de jeter un coup d'œil à la pièce et d'aller jusqu'à la fenêtre pour admirer la cathédrale lorsque la porte s'ouvrit et qu'on leur annonça que le major Hunt les attendait. Ils passèrent donc dans son bureau, où ils furent accueillis par un homme qui était tout le contraire de son clerc. Plutôt massif et dans toute la vigueur de la maturité, il portait un costume de tweed fatigué mais parfaitement coupé. Il était chauve, haut en couleur, avec des yeux perçants sous des sourcils épais et sans cesse en mouvement. Au moment de lui serrer la main, il dédia à Dalglish un regard de franche approbation, comme s'il le jugeait digne de la place qu'il lui réservait dans quelque projet personnel. Il avait davantage l'air d'un soldat que d'un notaire, et Dalglish fiât bientôt convaincu qu'il avait acquis le ton d'autorité qui était le sien sur les champs de manœuvres et dans les mess de la Seconde Guerre mondiale.

« Bonjour, bonjour. Je vous en prie, asseyez-vous, commandant. Vous venez pour une bien triste affaire. Pour autant que je m'en souviennne, c'est la première fois qu'un de nos clients se fait assassiner. »

Le clerc toussa. C'était exactement le genre de toux auquel Dalglish se serait attendu, discrète mais si significative, une sorte d'avertissement.

« Nous avons déjà perdu ainsi Sir James Cummings en 1923, hélas, monsieur. Tué à coups de fusil par son voisin, le capitaine Cartwright, dont il avait séduit la femme, et avec lequel il se disputait en outre certains droits de pêche.

– Vous avez raison, Mitching, mais c'était du temps de mon père. Le pauvre Cartwright a été pendu, ce que mon père a toujours déploré. Il avait fait une guerre magnifique – il avait survécu à la Somme, à Arras, et tout cela pour finir sur l'échafaud, pauvre diable. Le jury se serait certainement laissé attendrir s'il n'avait pas découpé le corps en morceaux. Il a bien découpé le corps en morceaux, n'est-ce pas, Mitching ?

– En effet, monsieur. On a trouvé la tête enterrée dans le verger.

– C'est ce qui a coulé Cartwright. Les jurés anglais n'acceptent pas qu'on découpe un corps. Crippen serait encore vivant aujourd'hui s'il avait enterré Belle Elmore d'une seule pièce.

– Tout de même, monsieur. Crippen était né en 1860.

– Il ne serait sûrement pas mort depuis longtemps. Il était fait pour vivre cent ans. Il n'avait que trois ans de plus que votre père, Mitching, et c'était le même type d'homme : petit, sec, les yeux ronds, le genre à vivre éternellement. Mais revenons à nos moutons. Vous prendrez du café, j'espère. Je peux vous assurer qu'il sera buvable. Mitching a une de ces cornues miracles, et nous moulons les grains au fur et à mesure. Du café, Mitching, s'il vous plaît.

– Miss Makepeace est en train de le préparer, monsieur. »

Le major Hunt exsudait un bien-être tel qu'on en éprouve après les repas, et Massingham imagina, non sans envie, que l'affaire qu'il venait de régler s'était essentiellement traitée autour d'une table. Dalglish et lui avaient à peine pris le temps d'avalier un sandwich et une bière entre Chevisham et Guy's Marsh. Dalglish, pourtant connu pour aimer la bonne chère et le vin, avait la mauvaise habitude d'ignorer les repas lorsqu'il s'occupait d'une affaire. Massingham n'était pas trop regardant quant à la qualité, mais la quantité était quelque chose dont il avait du mal à se passer. Enfin, ils auraient du moins du café.

Mitching était planté à côté de la porte et ne faisait pas mine de sortir. Apparemment, ce n'est pas ce qu'on attendait de lui. Dalglish songea qu'ils étaient comme deux comédiens prêts à exécuter leur numéro, et ravis d'avoir l'occasion de le faire. Le major Hunt dit :

« Vous désirez, bien sûr, connaître le testament de Lorrimer ?

– Et tout ce que vous pourrez nous dire à propos de lui.

– Ce ne sera pas grand-chose, je le crains. Je ne l'ai vu que deux fois depuis la succession de sa grand-mère. Mais bien sûr, je ferai ce que je peux. Quand le meurtre entre par la fenêtre, l'intimité sort par la porte. Ce n'est certainement pas vous qui me contredirez, Mitching ?

– Certes non, monsieur. La lumière crue qui tombe sur l'échafaud

révèle tous les secrets.

– L'échafaud, Mitching, n'existe plus aujourd'hui. Êtes-vous contre la peine de mort, commandant ?

– Oui, et je le serai aussi longtemps que subsistera la possibilité d'une erreur judiciaire.

– C'est la réponse classique, mais elle laisse ouvertes bon nombre de questions, non ? Enfin, vous n'êtes pas ici pour parler de la peine capitale. Et puis, nous n'avons pas de temps à perdre. Occupons-nous du testament. Où ai-je mis la boîte de Lorrimer, Mitching ?

– Elle est ici, monsieur.

– Alors apportez-la, voyons. Apportez-la. »

Le clerc prit la boîte de métal noir qui se trouvait placée sur une petite table et la déposa devant le major Hunt. Celui-ci l'ouvrit cérémonieusement et en sortit le testament. Dalglish dit :

« Nous avons découvert un testament dans son bureau. Daté du 3 mai 1971, et qui a tout l'air d'être l'original.

– Ah bon, il ne l'a pas détruit. Intéressant. Cela montre qu'en fin de compte il n'était pas véritablement décidé.

– Autrement dit, il en a fait un autre ?

– Eh oui, commandant, il en a fait un autre. C'est de cela que je voulais vous parler. Il ne l'a signé que vendredi dernier, et il m'en a laissé et l'original et la seule copie. Les voici, justement. Mais peut-être préférez-vous lire vous-mêmes. »

Il lui tendit le testament. Celui-ci était bref. Selon la formule consacrée, Lorrimer annulait les dispositions précédentes, se déclarait sain d'esprit, et disposait de tous ses biens en une douzaine de lignes. Postmill Cottage devait revenir à son père, ainsi qu'une somme de dix mille livres. Il laissait mille livres à Brenda Pridmore, « pour acheter les ouvrages que nécessiteront ses études scientifiques ». Et quant au reste de sa fortune, il en faisait don à l'Académie de recherches légales pour créer un prix en espèces du montant que l'Académie jugerait bon pour récompenser un essai original sur un aspect quelconque de la recherche scientifique en matière criminelle, essai choisi par trois jurés élus chaque année par l'Académie. Il n'était nulle part fait mention d'Angela Foley.

Dalglish dit :

« Est-ce qu'il vous a expliqué pourquoi il déshéritait sa cousine, Angela Foley ?

– Oui, il me l'a expliqué. J'avais cru bon de le prévenir qu'au cas où il mourrait, sa cousine, en tant que seule parente subsistant en dehors de son père, pourrait décider d'attaquer le testament. Si elle le faisait,

la bataille juridique qui en découlerait risquait d'entamer sérieusement sa fortune. Mais je n'ai pas cru devoir essayer de le faire revenir sur sa décision. Je me suis contenté de lui en présenter les conséquences possibles. Vous avez entendu ce qu'il m'a répondu, Mitching ?

– Certainement, monsieur. Feu Mr. Lorrimer a exprimé sa désapprobation quant au mode de vie de sa cousine, et notamment à sa relation avec l'amie qui, si j'ai bien compris, partage son existence, et dont il a dit ne pas vouloir qu'elle bénéficie de ses biens. Si sa cousine entendait attaquer le testament, il était prêt à laisser la question à la justice. Lui-même ne serait plus là pour s'en inquiéter, et il aurait du moins clairement exprimé ses désirs. Par ailleurs, si mes souvenirs sont exacts, il a relevé que ce testament devait être provisoire. Il avait l'intention de se marier, ce qui l'annulerait automatiquement. Entretemps, il entendait toutefois prévenir la lointaine possibilité que sa cousine hérite de lui, au cas improbable où il disparaîtrait avant que ses affaires personnelles ne soient réglées.

– C'est bien ça, Mitching, c'est en effet ce qu'il a expliqué. Et je dois dire que cela m'a un peu réconcilié avec ce nouveau testament. S'il avait le projet de se marier, il ne serait valable que peu de temps, et il aurait ensuite tout loisir d'y repenser. Je ne veux pas dire par là que je trouvais sa décision injuste. Un homme a le droit de disposer de ses biens comme il le juge bon, si tant est que l'État en laisse quoi que ce soit. Mais j'ai été étonné que, s'il entendait se marier, il ne mentionne pas le nom de l'heureuse élue dans son testament provisoire. Enfin, le principe peut se comprendre. S'il lui avait laissé une petite somme, elle n'aurait guère eu de quoi lui en être reconnaissante, et s'il lui avait tout légué, elle se serait peut-être empressé d'en épouser un autre, qui aurait été le premier à profiter de son argent. » Dalgliesh demanda :

« Il ne vous a rien dit à propos de ce mariage ? – Même pas le nom de la dame. Et bien sûr, je ne le lui ai pas demandé. Après tout, je ne suis même pas certain qu'il ait eu en vue quelqu'un de particulier. Ce n'était peut-être qu'un projet comme ça, sinon même une façon d'excuser le fait qu'il ait voulu changer son testament. Je me suis donc contenté de le féliciter et de le rendre attentif au fait que son mariage annulerait le nouveau testament. Il m'a dit qu'il comprenait la chose, et qu'il prendrait en temps et lieu de nouvelles dispositions. En attendant, c'est ce qu'il voulait, et j'ai dressé un document conforme à ses désirs. Mitching l'a signé, ainsi que ma secrétaire, qui a joué le rôle de deuxième témoin. Ah, la voilà avec le café. Vous vous souvenez d'avoir signé le testament de Mr. Lorrimer, non ? »

La flurette jeune fille qui avait apporté le café fit un signe de tête

terrifié en réponse à l'abolement du major Hunt et s'empressa de ressortir. D'un ton satisfait, le major déclara :

« Elle s'en souvient. Elle avait tellement peur que c'est tout juste si elle a pu signer. Mais elle l'a fait. Le document est donc parfaitement en ordre. J'espère que nous sommes capables de faire un testament valable, hein, Mitching ? À part ça, il sera intéressant de voir si la petite dame se décide à se battre. »

Dalgliesh demanda pour quelle somme Angela Foley engagerait la lutte.

« Pas loin de 50 000 £, il me semble. De nos jours, ce n'est plus grand-chose, mais ça peut toujours être utile, très utile. Le capital original lui a été laissé intégralement par la vieille Annie Lorrimer, sa grand-mère paternelle. Une bonne femme extraordinaire. Née et élevée dans les Fens. Elle tenait avec son mari un magasin à Low Willow. L'alcool aidant – il ne supportait pas les hivers des Fens –, Tom Lorrimer est mort relativement jeune, mais elle s'en est fort bien tirée sans lui. Tout son argent ne venait d'ailleurs pas du magasin, bien qu'elle l'ait vendu à une très bonne époque. Elle s'intéressait aux chevaux, et elle avait du flair. Dieu seul sait d'où il lui venait. Pour autant que je sache, elle n'est jamais montée sur un cheval de sa vie. Trois fois par an, elle fermait sa boutique pour se rendre à Newmarket. Jamais elle n'a perdu un seul penny, à ce que j'ai entendu, et tout ce qu'elle gagnait, elle le mettait de côté.

– Elle avait de la famille ? Le père de Lorrimer était son fils unique ?

– Oui. Elle avait un fils et une fille, la mère d'Angela Foley. À ce que j'ai cru comprendre, elle ne pouvait les voir ni l'un ni l'autre. La fille s'est fait mettre enceinte par le sacristain du village, et elle l'a reniée dans le plus pur style victorien. Le mariage a mal tourné, et je ne crois pas que Maud Foley ait jamais revu sa mère. Elle est morte d'un cancer environ cinq ans après la naissance d'Angela. La vieille a refusé de s'occuper de sa petite-fille, qui a donc dû être placée chez différentes nourrices par l'assistance publique.

– Et le fils ?

– Oh, il a épousé la maîtresse d'école, et ça s'est assez bien passé, pour autant que je sache. Mais la famille n'a jamais été très unie. La vieille dame n'a pas voulu laisser son argent à son fils, parce qu'ainsi, disait-elle, il faudrait payer deux fois des droits de succession. Il faut dire que, quand il est né, elle avait bien plus de quarante ans. Mais je crois que la vraie raison, c'est qu'elle ne l'aimait guère. D'ailleurs, je crois qu'elle n'a jamais beaucoup vu non plus son petit-fils Edwin, mais il fallait bien qu'elle laisse son argent à quelqu'un, et elle

appartenait à une génération pour qui la charité passe après la famille, et les filles après les garçons. Non seulement elle avait renié sa fille et ne montrait aucun intérêt pour sa petite-fille, mais pour elle, laisser de l'argent à une femme, c'était encourager les séducteurs et les chasseurs de dots. Elle a donc fait de son petit-fils, Edwin Lorrimer, son légataire universel. Au moment de sa mort, je crois d'ailleurs qu'il s'est senti un peu coupable vis-à-vis de sa cousine. Et c'est sans doute pourquoi son premier testament faisait d'elle son héritière. » Dalglish demanda :

« Est-ce que vous savez s'il lui avait dit qu'il avait changé ses dispositions ? » Le notaire lui jeta un regard aigu. « Je l'ignore. Évidemment, vu les circonstances, elle aurait intérêt à pouvoir prouver qu'elle était au courant. »

Oui, songea Dalglish, elle y avait même tellement intérêt qu'elle n'aurait pas manqué de le mentionner dès son premier interrogatoire. Cependant, même si elle continuait de se croire l'héritière de son cousin, cela ne faisait pas forcément d'elle une meurtrière. Et puis, si elle voulait absolument l'argent de sa grand-mère, elle aurait pu le tuer plus tôt.

Le téléphone sonna. Murmurant une excuse, le notaire décrocha, puis, une main sur le récepteur, il dit à Dalglish :

« C'est Miss Foley, qui appelle de Postmill Cottage. Le père Lorrimer veut me parler du testament. Elle dit qu'il est inquiet de savoir si le cottage lui appartient, maintenant. Qu'est-ce que je lui réponds ?

– Faites comme bon vous semble. Mais du moment que c'est son plus proche parent, autant qu'il sache tout de suite quel est le contenu du testament. Et sa nièce, par la même occasion. »

Le major hésita. Enfin, ôtant sa main du récepteur, il dit :

« C'est bon, Betty, passez-moi Miss Foley. » À nouveau, il regarda Dalglish. « C'est une nouvelle qui va mettre en émoi la population de Chevisham. »

Dalglish revit soudain le joli visage de Brenda Pridmore lui souriant de l'autre côté du bureau de Howarth.

« Oui, dit-il d'une voix sombre. Pour le meilleur et pour le pire. »

Leamings, la maison de Howarth, était située sur la route de Cambridge à environ cinq kilomètres de Chevisham. C'était un bâtiment moderne, de ciment, de bois et de verre, qui dominait les

Fens de ses deux ailes blanches, et offrait un spectacle impressionnant jusque dans la lumière du crépuscule. La maison se dressait dans une orgueilleuse solitude, sûre de la pureté de ses lignes et de son absolue simplicité. Nulle autre construction n'était en vue hormis un pavillon de bois noir monté sur pilotis, et, lointain mirage profilé sur le ciel, la splendide tour octogonale de la cathédrale d'Ely. Les fenêtres ouvertes à l'arrière donnaient sur l'immensité des champs, coupés par la digue de Leamings, d'où ne montaient d'autre bruit que celui du vent, et, l'été, le murmure incessant des blés.

Le site était restreint, et l'architecte avait dû faire preuve d'ingéniosité. Il n'y avait pas de jardin, rien qu'une courte allée conduisant à un double garage précédé d'une cour pavée, où une Jaguar rouge XJS voisinait avec la Triumph de Howarth. Massingham jeta à la Jaguar un regard envieux, et se demanda comment Mrs. Schofield s'y était prise pour qu'on la lui livre aussi rapidement. Ils se garèrent juste à côté. Avant même que Dalglish n'eût coupé le moteur, Howarth était là pour les accueillir. Il portait une blouse de boucher rayée bleu et blanc dans laquelle il semblait parfaitement à l'aise, n'éprouvant aucun besoin de la retirer ni de s'en expliquer. Tandis qu'ils montaient l'escalier de bois conduisant à l'entrée, Dalglish le complimenta sur la maison. Howarth dit :

« Elle a été conçue par un architecte suédois auquel Cambridge doit quelques adjonctions modernes. En fait, elle appartient à un ami de l'université. Sa femme et lui passent à Harvard deux années sabbatiques. Si jamais ils décident de rester, il se peut qu'ils vendent. De toute façon, nous sommes encore bons pour un an et demi ; il sera bien temps alors de nous inquiéter de déménager. »

Ils gravissaient maintenant un grand escalier circulaire occupant le centre de la maison. À l'étage supérieur éclatait le final du troisième concerto brandebourgeois. Le glorieux contrepoint faisait vibrer toute la maison, que Massingham était prêt à voir s'envoler au-dessus des champs. Haussant la voix pour se faire entendre, Dalglish demanda : « Mrs. Schofield se plaît, ici ? » Howarth se retourna, et, d'un ton qui se voulait léger, expliqua : « Oh, elle est toujours prête à partir. Domenica adore le changement. Comme Baudelaire, ma demi-sœur souffre de *l'horreur de domicile*² – elle voudrait toujours être ailleurs. Son habitat naturel est Londres, mais en ce moment elle est ici pour illustrer une nouvelle édition de Crabbe. »

Le disque s'arrêta. Howarth hésita un instant, puis, comme s'il regrettait d'avoir à faire cette confidence, ajouta avec une certaine rudesse :

« Je crois qu'il faut que vous sachiez que ma sœur est veuve depuis un an et demi. Son mari est mort dans un accident de voiture. C'est

elle qui conduisait, mais elle a eu de la chance – enfin, c’est ce qu’on dit d’ordinaire. Elle s’en est tirée avec quelques égratignures. Charles Schofield, lui, est mort de ses blessures trois jours plus tard.

– Je suis désolé », marmonna Dalglish. En lui, le cynique se demandait pourquoi il avait droit à ces explications. Jusqu’ici, Howarth lui avait paru être un homme plutôt secret, peu enclin à parler de sa vie privée. Faisait-il appel à ses sentiments chevaleresques, lui demandait-il indirectement de traiter sa demi-sœur avec ménagement ? Ou entendait-il le prévenir qu’elle n’était pas remise de son chagrin, qu’elle demeurerait fragile, voire déséquilibrée ? Il ne pouvait tout de même pas suggérer que, depuis la tragédie, elle était habitée par le besoin irrésistible de tuer ses amants.

Ils étaient arrivés au haut de l’escalier sur un vaste balcon de bois qui semblait suspendu dans le vide. Howarth ouvrit une porte et dit :

« Je vous laisse. Il faut que je m’occupe de la cuisine. Elle est là. » Puis, les faisant passer devant lui, il annonça :

« Voici le commissaire Dalglish et l’inspecteur Massingham, qui enquêtent sur le meurtre. Domenica Schofield, ma sœur. »

La pièce était immense, avec une fenêtre triangulaire allant du sol jusqu’au plafond, un haut plafond voûté de pin clair, et surplombant les champs comme la proue d’un navire. Les meubles étaient rares et des plus modernes. En fait, la pièce ressemblait moins à un salon qu’à un studio de musique. Des lutrins se dressaient dans un coin à côté de différents étuis à violon, et la chaîne stéréo installée contre la paroi principale était celle d’un professionnel. Aux murs, on ne voyait qu’un seul tableau, un portrait de Ned Kelly par Sidney Nolan. Le masque lisse où luisaient deux yeux anonymes était en parfait accord avec l’austérité de la pièce et du paysage, gagné maintenant par les ténèbres dont le personnage aurait pu être issu, et où il semblait prêt à retourner.

Domenica était debout devant une planche à dessin, au milieu de la pièce. Elle se retourna, sans sourire, pour les regarder avec les yeux de son frère, et Dalglish retrouva ces deux déconcertants puits bleus sous les épais sourcils arqués. Comme toujours, dans les occasions désormais de plus en plus rares où il avait la surprise de se trouver face à face avec une belle femme, son cœur s’emballa. C’était un plaisir sensuel plus que sexuel, et il fut heureux de pouvoir encore l’éprouver, même si c’était au milieu d’une enquête criminelle.

Mais il se demanda ce qu’il y avait de naturel dans cette façon de se retourner, dans le premier regard de ces yeux remarquables, à la fois lointain et spéculatif.

À cette lumière, les iris, comme ceux de son frère, étaient presque

mauves, et le blanc paraissait teinté de bleu pâle. Elle avait la peau claire, et ses cheveux de lin étaient ramenés en arrière et noués sur la nuque. Elle portait un blue-jean étroitement serré sur ses fortes cuisses, et une chemise ouverte à carreaux bleus et verts. Dalglish pensa qu'elle devait avoir une dizaine d'années de moins que son demi-frère. Sa voix, lorsqu'elle commença à parler, lui parut étonnamment basse pour une femme, et quelque peu revêche.

« Asseyez-vous. » De sa main droite, elle fit un geste vague dans la direction des fauteuils de cuir et de chrome. « Ça ne vous ennuie pas si je continue de travailler ?

– Non, si vous ne voyez pas d'inconvénient à ce qu'on vous parle et à ce que je sois assis alors que vous restez debout. »

Il approcha un siège du chevalet de la jeune femme et le mit à un endroit d'où il pouvait à la fois voir son visage et son travail. Le fauteuil était remarquablement confortable. Il sentit que, déjà, elle commençait à regretter son manque de politesse. Dans une confrontation, le fait d'être debout donne psychologiquement un certain avantage, mais pas si la personne qui est assise se trouve manifestement très à l'aise dans un endroit qu'elle a choisi elle-même. De son côté, avec un calme presque provocant, Massingham prit un fauteuil et s'installa à gauche de la porte. Elle devait être consciente de sa présence derrière son dos, mais elle continua comme si de rien n'était. Elle pouvait difficilement trouver à redire à une situation qu'elle avait elle-même provoquée ; toutefois, sentant probablement que l'entrevue avait mal commencé pour elle, elle dit :

« Je suis désolée de paraître à ce point obsédée par mon travail, mais j'ai des délais à tenir. Comme mon frère vous l'aura sans doute expliqué, j'illustre une nouvelle édition des poèmes de Crabbe. Ce dessin est destiné à *Temporisation* – Dinah au milieu de ses étranges babioles. »

Dalglish se doutait que, pour qu'on lui confie un pareil travail, elle devait avoir du talent, mais il n'en fut pas moins impressionné par la sensibilité et la ferme assurance du dessin qu'il avait sous les yeux. C'était une magnifique composition, fourmillant de détails mais sans aucune surcharge, où s'équilibraient admirablement la fragile silhouette du personnage et les objets de son désir énumérés par Crabbe. Tous étaient là, méticuleusement dessinés : le papier peint, le tapis rose, la tête de cerf, la pendule émaillée. C'était, songea-t-il, une illustration très anglaise du poète anglais entre tous. Elle s'efforçait de rendre le climat de l'époque. À un tableau de liège accroché sur le mur de droite se trouvaient épinglés des croquis de travail : un arbre, différents intérieurs, des meubles, des fragments de paysages. Elle dit :

« Heureusement qu'il n'est pas indispensable d'aimer l'œuvre d'un

poète pour l'illustrer convenablement. Je ne sais plus qui appelait Crabbe "un Pope en bas de laine" – ça lui va très bien. Pour moi, quand j'en ai lu vingt lignes, j'ai plein de couplets rimés qui se bousculent dans ma tête. Mais peut-être que vous aimez ? Je crois d'ailleurs que vous écrivez des vers ? »

Elle avait dit cela comme s'il collectionnait des pochettes d'allumettes. Dalglish répondit :

« Je respecte Crabbe depuis mon adolescence, quand j'ai lu que Jane Austen n'aurait pas répugné à devenir sa femme. Lorsqu'il est allé à Londres pour la première fois, il était si pauvre qu'il a dû mettre tous ses vêtements en gage, et avec l'argent qu'il en a tiré, il s'est acheté une édition des poèmes de Dryden.

– Et vous trouvez cela bien ?

– Je trouve cela fou. » Il cita :

« Il y avait des misères, le monde était plein de malheurs.

Mais ceux-ci n'avaient pas trouvé sa plaisante demeure ;

Elle savait que les mères souffraient et que les veuves pleuraient,

Et elle s'en affligeait, elle disait ses prières et dormait :

Car elle avait confiance, et son cœur était assez grand

Pour pouvoir abriter plus d'un seul sentiment. »

Elle lui jeta un regard ironique.

« Dans l'affaire qui nous intéresse, il n'y a heureusement pas de mère pour souffrir ni de veuve pour pleurer. Par ailleurs, je vous avoue que j'ai arrêté de dire mes prières quand j'ai eu neuf ans. Mais c'est peut-être simplement pour me montrer que vous êtes capable de citer Crabbe que j'ai eu droit à ce couplet ?

– En effet, répliqua Dalglish. Mais si je suis venu, c'est plutôt pour vous parler... » Il tira de la poche de son par-dessus une liasse de lettres, déplia l'une des pages et la lui tendit en demandant : « C'est bien l'écriture d'Edwin Lorrimer ? »

Elle jeta à la feuille un regard dégoûté.

« Évidemment. Dommage qu'il ne les ait pas envoyées. Ça m'aurait amusé de les lire, mais maintenant, je crois qu'il est un peu tard.

– J'imagine qu'elles ne sont pas très différentes de celles que vous avez reçues. »

Un moment, il crut qu'elle allait lui dire qu'elle n'en avait jamais reçu aucune. Mais elle sait qu'on peut vérifier auprès du facteur, songea-t-il. Il vit le regard bleu devenir méfiant.

« C'est ainsi que finit l'amour, dit-elle, pas avec fracas, mais dans un gémissement.

– Ici, plutôt que d'un gémissement, il s'agit d'un cri de douleur. »

Elle ne travaillait pas mais se tenait immobile et fixait son dessin. Elle dit :

« C'est étonnant à quel point le malheur peut-être répugnant. Il aurait mieux fait d'essayer l'honnêteté : "Pour moi, c'est très important ; pour toi, ça ne signifie pas grand-chose. Alors, pourquoi ne pas te montrer généreuse. Cela ne te coûtera rien, sinon ici et là une demi-heure de ton temps. " Je crois que je l'aurais respecté davantage.

– Mais ce qu'il voulait, ce n'était pas un arrangement commercial, rétorqua Dalglish. C'était l'amour.

– Quelque chose que je n'ai pas à donner. De ce côté-là, il ne pouvait rien exiger. »

En matière d'amour, jamais personne ne peut rien exiger, songea Dalglish. Et pourtant, c'est ce que nous faisons. Une phrase de Plutarque, apparemment hors de propos, lui revint en mémoire : « Par jeu, les garçons lancent des pierres aux grenouilles. Mais ce n'est pas par jeu que les grenouilles meurent : elles meurent pour de bon. »

« Quand avez-vous rompu ? » demanda-t-il.

Elle le regarda d'un air surpris.

« J'allais vous demander comment vous saviez que j'avais rompu. Mais vous avez les lettres, c'est vrai. Il doit s'y lamenter. Je lui ai dit que je ne voulais plus le revoir il y a environ deux mois. Depuis lors, je ne lui ai plus reparlé.

– Est-ce que vous lui avez donné une raison ?

– Non. D'ailleurs, je ne suis pas sûre qu'il y ait eu une raison. À-t-on vraiment besoin de raisons ? En tout cas, ce n'était pas à cause d'un autre homme, si c'est à cela que vous pensez. Vous devez vous faire une idée du monde merveilleusement simple. Avec le travail que vous faites, vous devez avoir en tête un fichier des mentalités. Victime : Edwin Lorrimer. Crime : meurtre. Accusée : Domenica Schofield. Motif : sexe. Verdict : coupable. Comme point final, il ne manque que la peine de mort – quel dommage qu'elle n'existe plus ! Non, disons que j'étais fatiguée de lui.

– Quand vous avez épuisé toutes ses possibilités sexuelles et émotionnelles ?

– Cela paraît prétentieux, mais je dirais plutôt intellectuelles. Personnellement, je trouve que les possibilités physiques s'épuisent très rapidement, pas vous ? Mais si un homme a de l'esprit, s'il est intelligent, s'il a des domaines qui le passionnent, oui, il y a quelque chose à attendre de la relation. J'ai connu un jour un homme qui se passionnait pour l'architecture du XVII^e siècle, notamment les églises.

Nous faisons des kilomètres pour en visiter. Pendant tout ce temps, j'étais fascinée, et maintenant, l'architecture du XVII^e est un sujet que je peux me vanter de connaître. Cela valait la peine, non ?

– Oui, mais vous auriez pu partager aussi les enthousiasmes intellectuels de Lorrimer, son intérêt pour la philosophie, pour la science légale.

– La biologie légale ? Mais c'était pour lui un sujet tabou ; il était quasi obsédé par l'idée du secret professionnel. Et même sur le chapitre de son travail, il était ennuyeux. Comme tous les scientifiques, d'ailleurs – en tout cas, tous ceux que je connais. Il n'y a que mon frère qui fasse exception : c'est le seul avec qui je ne meurs pas d'ennui après dix minutes de conversation.

– Où faisiez-vous l'amour ?

– Voilà ce que j'appelle une question indiscrete. C'est important ?

– Peut-être – la réponse pourrait nous aider à savoir qui connaissait votre relation.

– Je peux vous affirmer que personne n'était au courant. Je n'aime pas que ma vie privée serve de sujet de conversation, et surtout pas dans les lavabos de chez Hoggatt.

– Autrement dit, personne n'a jamais su que vous étiez amants, sauf votre frère et vous ? »

Ils devaient avoir décidé à l'avance qu'il serait stupide et dangereux de nier que Howarth était au courant. Elle dit :

« J'espère que vous n'allez pas me demander si j'avais son approbation ?

– Non, je suis convaincu que vous ne l'aviez pas.

– Ah, et pourquoi ? »

Elle essayait de prendre un ton badin, mais Dalgliesh la sentait sur la défensive, à deux doigts de se mettre en colère.

« Il me suffit de me mettre à sa place, répondit-il doucement. Si j'avais de nouvelles fonctions, des fonctions délicates, je préférerais que ma demi-sœur ne prenne pas pour amant un de mes collaborateurs, surtout si celui-ci estime qu'il devrait occuper ma place.

– C'est peut-être que vous n'avez pas l'assurance de mon frère. Il n'avait pas besoin de l'appui d'Edwin pour diriger le Labo de façon efficace.

– Vous l'amenez ici ?

– Séduire un membre du personnel de mon frère dans sa propre maison ? Si j'avais détesté mon frère, voilà qui aurait peut-être ajouté

du piment à l'affaire – après tout, pourquoi pas ? Mais ce n'est pas le cas, non, je n'ai pas eu ce mauvais goût. Nous avons tous les deux des voitures, et la sienne est particulièrement spacieuse.

– Passé l'adolescence, la voiture me paraît quelque peu manquer de confort. Et puis, il devait faire froid.

– Très froid. Ce qui a été une autre raison pour mettre fin à l'affaire. » Elle se tourna vers lui avec une soudaine véhémence. « Écoutez. Je n'essaie pas de vous choquer. J'essaie d'être sincère. Je déteste la mort, la dégradation, la violence – comme tout le monde, d'ailleurs. Mais je n'éprouve pas de chagrin, au cas où vous pensiez avoir à m'offrir vos condoléances. La mort d'un seul homme m'a rendue malheureuse, et ce n'était pas celle d'Edwin Lorrimer. En outre je ne me sens pas coupable. Pourquoi le serais-je ? Je ne suis pas responsable. Même s'il s'était tué, je ne penserais pas que c'est ma faute. Je ne vois pas ce que sa mort a à voir avec moi. Étant donné les circonstances, il se peut qu'il ait eu envie de me voir morte, mais moi, je n'ai jamais eu envie de le tuer.

– Vous avez une idée de qui a pu le faire ?

– Un étranger, j'imagine. Quelqu'un qui s'est introduit dans le Laboratoire pour voler ou pour détruire une pièce à conviction. Peut-être tout bêtement un chauffeur ivre qui espérait reprendre le sang qu'on lui avait prélevé. Edwin l'aura surpris et se sera fait tuer.

– Les analyses de sang ne se font pas dans la section de biologie.

– Alors c'était peut-être un ennemi, quelqu'un qui lui en voulait. Quelqu'un contre qui il avait témoigné, par exemple. Après tout, on devait bien le connaître à la barre des témoins. Mort d'un expert. »

Dalgliesh dit :

« Le problème, c'est de savoir comment l'assassin est entré dans le Labo et comment il en est ressorti.

– Il a probablement réussi à entrer pendant la journée, et il s'est caché jusqu'à la fermeture. Quant à savoir comment il est ressorti, à vous de le découvrir. Mais peut-être a-t-il simplement attendu que le Labo rouvre ; peut-être a-t-il profité pour s'échapper de la confusion qui s'est produite quand la petite – Brenda Pridmore, je crois ? – a découvert le corps. À ce moment-là, j'imagine que personne ne surveillait la porte d'entrée.

– Et le faux coup de téléphone de Mrs. Bidwell ?

– Un truc qui n'a certainement rien à voir dans l'histoire. Une plaisanterie, quoi. Interrogez les filles du Labo, vous verrez. Celle qui a fait le coup est peut-être trop effrayée pour parler, mais ce coup de téléphone me paraît typique des plaisanteries d'adolescents. »

Dalgliesh l'interrogea ensuite sur ses faits et gestes de la veille au soir. Ayant horreur des divertissements villageois, elle n'avait pas accompagné son frère au concert. Ils avaient dîné tôt, vers sept heures moins le quart, et Howarth s'en était allé une demi-heure plus tard. Elle s'était remise à sa planche à dessin, et avait pu travailler sans être interrompue, même par un coup de téléphone, jusqu'au moment où son frère était rentré, un peu après dix heures, et où ils avaient bu ensemble un dernier whisky en se racontant leur soirée.

Elle précisa sans qu'on le lui demande qu'à son retour, son frère lui avait paru parfaitement normal, en dépit de sa fatigue. La nuit précédente, il avait dû se rendre sur les lieux d'un meurtre, ce qui lui avait fait perdre quelques heures de sommeil. Il était arrivé qu'elle demande un coup de main à Mrs. Bidwell, notamment lors du dîner que Howarth et elle avaient donné peu après son entrée en fonction, mais jamais il ne lui serait venu à l'idée de faire appel à ses services alors qu'elle était censée travailler au Labo.

Dalgliesh demanda :

« Est-ce que votre frère vous a dit qu'après l'entracte, il avait quitté le concert ?

– Oui, il m'a dit qu'il avait passé une demi-heure à méditer sur une pierre tombale. Après ce qu'il venait d'entendre, je peux comprendre qu'il ait trouvé la compagnie des morts plus agréable que celle des vivants. »

Dalgliesh leva les yeux vers la haute voûte du plafond.

« Chauffer cet endroit doit coûter une fortune. Quelle installation avez-vous ? »

À nouveau, elle lui décocha un regard ironique.

« Le gaz. Il n'y a pas de cheminée, dans cette maison. Et c'est vrai que ça nous manque. Non, nous n'aurions pas pu brûler la blouse blanche de Paul Middlemass. D'ailleurs, il aurait fallu être fou pour essayer. Le mieux aurait été de lui mettre des cailloux dans les poches et de la jeter dans l'écluse de Leamings. Vous auriez peut-être fini par la retrouver, mais ça ne vous aurait pas appris qui l'avait mise là. C'est ce que j'aurais fait.

– Je ne crois pas, rétorqua doucement Dalgliesh. Les blouses de Mr. Middlemass n'ont pas de poches. »

Elle n'offrit pas de les reconduire, mais ils trouvèrent Howarth au pied de l'escalier. Dalgliesh dit :

« Vous ne m'aviez pas dit que votre sœur était la maîtresse de Lorrimer. Est-ce que vous avez vraiment réussi à vous persuader que c'était un détail sans importance ?

– En tout cas, sans rapport avec sa mort. Et sans importance pour ma sœur. Dont je ne suis d'ailleurs pas le gardien. Comme vous avez dû vous en apercevoir, elle est tout à fait capable de parler elle-même. »

Il les accompagna jusqu'à la voiture avec l'empressement d'un hôte soucieux de voir ses invités s'en aller. La main sur la portière, Dalglish demanda :

« 1840, est-ce que c'est un chiffre qui vous dit quelque chose ?

– Dans quel contexte ?

– N'importe lequel. »

Calmement, Howarth répondit :

« C'est l'année où Whewell a publié sa *Philosophie des sciences inductives*, où Tchaïkovski est né, où Berlioz a composé la *Symphonie funèbre et triomphale*. Dans ce contexte, c'est tout ce que je vois. À part cela, 18/40, c'est le rapport entre la masse du proton et celle de l'électron.

– Il me semble que c'est plutôt 18/36, corrigea Massingham depuis l'autre côté de la Rover. Bonsoir, monsieur. »

Tandis qu'ils rejoignaient la route, Dalglish demanda :

« Comment est-ce que vous avez pu garder en tête un détail aussi invraisemblable ?

– Malgré l'absence de mélange social, notre école avait du bon : j'y ai appris plein de choses, et je ne sais pourquoi, ces chiffres me sont restés.

– Moi, je ne me souviens même pas de les avoir appris, soupira Dalglish. Mais que pensez-vous de Mrs. Schofield ?

– Je ne l'imaginai pas comme cela.

– Vous ne l'imaginiez pas aussi séduisante, aussi talentueuse, aussi arrogante ?

– C'est vrai. À part ça, son visage me rappelle quelqu'un, une actrice. Française, je crois.

– Simone Signoret quand elle était jeune. Mais c'est un peu vieux pour vous.

– Non, j'ai justement vu *Casque d'or* l'année dernière. »

Après un bref silence, Dalglish reprit :

« Elle nous a au moins dit un petit mensonge. »

Sans parler du mensonge essentiel qu'elle peut ou non nous avoir dit, songea Massingham. Il avait maintenant assez d'expérience pour savoir que c'est le mensonge central, l'affirmation d'innocence, qui est

le plus difficile à détecter, et les petites inventions apparemment sans conséquences, et souvent inutiles, qui finissent par trahir le coupable.

« À quel propos ?

– À propos de l'endroit où Lorrimer et elle faisaient l'amour. Je ne crois pas que ça se soit passé dans sa voiture. Et vous ? »

Il arrivait rarement que Dalglish pose une question aussi directe à ses subordonnés. Déconcerté, Massingham se sentait mis à l'épreuve. Il prit donc le temps de réfléchir avant de répondre :

« Psychologiquement, en effet, la chose me paraît peu vraisemblable. C'est une femme qui a l'air exigeante, y compris sur le plan du confort, et qui doit avoir une haute idée de sa dignité. En outre, après l'accident qu'ils ont eu, et où elle a dû voir le corps de son mari retiré de ce qui restait de leur voiture, ça m'étonnerait que la voiture lui apparaisse comme le lieu idéal pour faire l'amour. Mais il se peut aussi qu'elle cherche à exorciser ce souvenir, auquel cas elle a peut-être dit la vérité. »

Dalglish sourit « Mon raisonnement était beaucoup plus terre à terre. Une Jaguar rouge, et du dernier modèle, ne me paraît pas le véhicule le plus discret pour se balader avec un amant. Et le vieux Mr. Lorrimer nous a dit que son fils sortait rarement le soir à moins d'être appelé pour un meurtre. Or les meurtres, ça ne se prévoit pas. D'autre part, il restait souvent tard au Labo. Il se peut que ça n'ait pas toujours été pour travailler. Pour ma part, je croirais volontiers qu'ils avaient un lieu de rendez-vous dans le voisinage.

– Et vous croyez que c'est important ?

– Assez pour l'amener à mentir. Normalement, il devrait lui être égal qu'on sache où ils se retrouvaient. Je comprendrais encore qu'elle nous ait dit de nous occuper de nos oignons. Mais pourquoi mentir ? D'ailleurs, il y a eu un autre moment où je l'ai sentie tout à coup mal à l'aise. C'est quand elle a parlé de l'architecture du xvii^e siècle et des églises qu'elle visitait avec un autre amant. Un instant, j'ai eu comme l'impression qu'elle regrettait de s'être lancée sur ce sujet, qu'elle s'en voulait de n'avoir pas su tenir sa langue. Demain, quand les interrogatoires seront terminés, il faudra que nous allions faire un tour dans la chapelle de Hoggatt.

– Mais le brigadier Reynolds y est allé ce matin en faisant le tour du domaine. La chapelle est fermée à clé, et vide. Il n'a rien trouvé.

– Oui, il n'y a peut-être rien à trouver. C'est juste une idée. Maintenant, je crois que nous ferions bien de retourner à Guy's Marsh pour la conférence de presse. Ensuite, s'il est de retour, j'aurai un entretien avec le commissaire principal. Et puis il faudra que je revoie Brenda Pridmore, et aussi que je passe à l'ancien presbytère pour dire

deux mots au Dr. Kerrison. Mais avant, nous irons voir au *Moonraker* ce que Mrs. Gotobed peut nous faire à dîner. »

6

Vingt minutes plus tard, dans la cuisine de Leamings, compromis incongru de rusticité et de fonctionnalisme, Howarth préparait une sauce vinaigrette. L'odeur à la fois fade et prenante de l'huile d'olive coulant de la bouteille en mince filet doré lui rappela comme toujours l'Italie et son père, amateur d'art et collectionneur passionné, qui, année après année, passait le plus clair de son temps en Toscane ou à Venise, et dont l'existence solitaire d'hédoniste hypocondriaque s'était achevée, assez à propos car il proclamait redouter la vieillesse, le jour de son cinquantième anniversaire. Pour ses deux enfants sans mère, il avait été moins un étranger qu'une énigme, rarement là en personne mais constamment présent à leur esprit.

Maxim se souvint de cette nuit extraordinaire, pleine de voix étouffées, de soudains bruits de pas et de silences inexplicables, durant laquelle sa belle-mère était morte. Âgé de huit ans, il se trouvait à la maison pour les vacances, se sentant seul et plein d'appréhension. Il se rappelait très distinctement la voix douce et lasse de son père, affectant déjà les langueurs du chagrin.

« Ta belle-mère est morte il y a dix minutes, Maxim. Manifestement, le destin ne veut pas que je sois un mari. Je ne me risquerai plus à vivre un tel chagrin. Toi, mon fils, tu vas t'occuper de ta demi-sœur. Je compte sur toi. » Une main froide s'était alors négligemment posée sur son épaule comme pour lui confier un fardeau. Il l'avait endossé, littéralement, dès cet instant-là, et jamais il n'avait essayé de s'en décharger. Au début, le poids de sa responsabilité l'avait écrasé. Il se revoyait étendu, terrifié, les yeux perdus dans les ténèbres. Tu vas t'occuper de ta sœur. Domenica avait tout juste trois mois. Comment s'occuper d'elle ? Comment la nourrir ? Comment la vêtir ? Et l'école ? On ne le laisserait pas rester à la maison pour s'occuper d'elle. Il sourit tristement au souvenir du soulagement qu'il avait éprouvé en découvrant, le lendemain matin, que la bonne d'enfants devait rester. Il se rappelait ses premiers efforts pour se montrer à la hauteur de ses responsabilités, ses premières promenades avec le landau, ses premières tentatives, pour hisser lui-même sa sœur sur sa chaise d'enfant.

« Laissez-moi faire, monsieur Maxim, vous me gênez bien plus que

vous ne m'aidez. »

Mais peu à peu la bonne s'était rendu compte qu'il pouvait offrir une aide efficace, qu'elle pouvait le laisser sans crainte s'occuper de l'enfant tandis qu'elle-même vaquait à d'autres occupations. Ses vacances, il les consacrait entièrement à Domenica. Son père se contentait de lui faire parvenir des instructions et de l'argent par l'intermédiaire de son avoué, lui-même séjournant à Florence, à Rome, à Venise ou Vérone. C'était lui qui achetait ou l'aidait à choisir ses vêtements, qui l'emmenait à l'école, qui la conseillait. Il l'avait soutenue de son mieux durant les tourments de l'adolescence, alors même que la sienne n'était pas encore terminée. Il avait été son champion contre le monde. Il sourit en se rappelant le coup de téléphone qu'il avait reçu de son pensionnat de Cambridge, lui demandant de venir la chercher le soir même « devant le pavillon de hockey – une horrible maison de torture – à minuit. Je descendrai par l'échelle d'incendie. Promets. » Et leur code privé d'obéissance et de défi : « *Contra mundum*. »

« *Contra mundum*. »

Le retour de son père – retour prévu apparemment depuis longtemps et qui n'avait fait que coïncider avec les appels pressants de la révérende mère.

« Si ta sœur avait envie de partir, elle n'avait pas besoin d'une pareille mise en scène. Ni toi de traverser la moitié de l'Angleterre en voiture pour aller la chercher. La mère supérieure semblait particulièrement peinée qu'elle n'ait pas emmené ses affaires ; mais avec son projet d'échelle d'incendie, il me paraît assez logique qu'elle n'ait pas songé à prendre sa malle. Et toi, il a fallu que tu quittes le collège toute la nuit. Ton directeur n'a pas dû aimer cela.

– Mais j'ai fini le collège, papa. J'ai passé mes examens il y a un an et demi.

– Mon Dieu, comme le temps passe vite à mon âge ! Mais tout cela ne m'explique pas pourquoi tu n'es pas aillé la chercher à la sortie de l'école, comme tout le monde.

– Il ne fallait pas qu'on remarque son absence, qu'on se mette à sa recherche.

– Oui, c'est une stratégie comme une autre.

– Dom déteste l'école, papa. Elle y est affreusement malheureuse.

– J'ai connu cela moi aussi, mais être malheureux à l'école, je pensais que c'était normal. D'ailleurs, la révérende mère est tout à fait charmante. Elle a mauvaise haleine, c'est vrai, mais je n'aurais pas cru que ta sœur pût en être à ce point affectée. Il n'y a pas de raisons qu'elles aient des contacts intimes. Ah, à propos, elle refuse de

reprendre Domenica.

– Dom n’a pas besoin de retourner à l’école, non ? Elle va avoir quinze ans, et elle veut être peintre.

– Elle pourrait en effet rester à la maison jusqu’à ce qu’elle soit en âge d’entrer dans une école d’art, si c’est là ton idée. Mais c’est un peu idiot d’ouvrir la maison de Londres pour une seule personne. Je repars à Venise la semaine prochaine. Je ne suis venu que pour consulter le Dr. Mavers-Brown.

– Elle pourrait peut-être t’accompagner en Italie, passer là-bas un mois ou deux. Elle rêve de visiter l’Academia. Et puis, il faut qu’elle voie Florence.

– Holà, pas si vite, mon fils. C’est tout à fait hors de question. Il vaut beaucoup mieux qu’elle se prenne une chambre à Cambridge ; tu veilleras sur elle. Il y a d’ailleurs quelques toiles tout à fait honorables au musée Fitzwilliam. Seigneur, quel souci d’avoir des enfants ! C’est très mauvais pour ma santé, tout cela. D’après Mavers-Brown, je dois éviter toute inquiétude. »

Et maintenant, à jamais délivré de ses tourments, il reposait dans ce site merveilleux entre tous les sites funéraires, le cimetière anglais de Rome. S’il avait pu supporter l’idée de la mort, il aurait adoré cela, songea Maxim, autant qu’il en aurait voulu aux chauffeurs italiens si agressifs dont l’accélération hors de propos au carrefour du Corso et de la Via Vittoria lui avait valu de se retrouver dans cette dernière demeure.

Il entendit les pas de sa sœur dans l’escalier.

« Ils sont partis ? »

– Il y a vingt minutes. Nous avons eu une petite escarmouche d’adieu. Est-ce que Dalglish s’est montré désagréable ?

– Pas plus que moi envers lui. Disons que nous sommes quittes. Mais je n’ai pas l’impression qu’il m’aime beaucoup.

– Je n’ai pas l’impression qu’il aime beaucoup qui que ce soit. Mais il a la réputation d’être brillant. Comment l’as-tu trouvé ? Séduisant ? »

Elle répondit à la question sous-entendue.

« J’aurais l’impression de faire l’amour avec un bourreau. »

Elle trempa son doigt dans la vinaigrette.

« Trop de vinaigre. Qu’est-ce que tu faisais ? »

– À part la cuisine ? Je pensais à papa. Tu sais, quand j’avais onze ans, il y a eu un moment où j’étais convaincu qu’il avait tué nos deux mères.

– La tienne et la mienne ? Quelle drôle d'idée ! Je ne vois pas comment ce serait possible. La tienne est morte d'un cancer, et la mienne d'une pneumonie. Ce ne sont pas des morts qui se distribuent comme ça.

– Je sais. Mais il paraissait tellement fait pour être veuf. Et puis, à l'époque, je me disais que, pour lui, c'était un moyen de ne plus risquer d'avoir des enfants.

– Pour ça, il a réussi. Mais te demandais-tu si la tendance au meurtre était héréditaire ?

– Pas vraiment. Il y a tellement de choses qui le sont. La totale incapacité de papa à nouer des relations avec les gens par exemple. Son incroyable égocentrisme. Tu sais qu'il avait l'intention de me mettre à Stonyhurst jusqu'au jour où il s'est souvenu que c'était ta mère, et non pas la mienne, qui était catholique.

– Dommage qu'il s'en soit souvenu. J'aurais bien voulu voir ce que les Jésuites auraient fait de toi. Pour une païenne comme moi, l'ennui, avec une éducation religieuse, c'est qu'on garde toujours l'impression d'avoir perdu quelque chose, que quelque chose nous manque. » Elle s'approcha de la table et remua du doigt le contenu d'un bol de champignons. « Pour ce qui est des relations, je parviens tout à fait à en nouer. Le problème, c'est qu'elles m'ennuient et que je n'arrive pas à les poursuivre. Et puis, on dirait que je ne sais être gentille que d'une seule façon. Heureusement que ça dure, nous deux, non ? Pour moi, tu dureras jusqu'au jour de ma mort. Je vais me changer, ou veux-tu que je m'occupe du vin ?

– Tu dureras jusqu'au jour de ma mort. » *Contra mundum*. Même s'il l'avait voulu, il n'aurait plus pu dénouer ce lien. Il revit Charles Schofield sur son lit d'hôpital, son regard de mourant toujours plein de rancune filtrant à travers les bandages dont son visage était couvert, ses lèvres enflées remuant avec peine.

« Félicitations, Giovanni. Pense à moi dans ton jardin de Parme. »

Ce qui l'avait tellement surpris, ce n'était pas le mensonge lui-même, ni que Schofield y ait cru ou ait fait semblant d'y croire, c'était qu'il l'ait haï au point de mourir avec ce sarcasme sur les lèvres. Ou bien était-il assez obtus pour imaginer que, par définition, un physicien ne pouvait connaître ses classiques ?

Même sa femme, avec ses problèmes sexuels, se faisait de lui une opinion plus juste : « Je suis sûre que tu coucherais avec Domenica, si elle te le demandait. Un peu d'inceste ne la dérangerait pas. Mais vous n'avez pas besoin de ça, hein ? Vous n'avez pas besoin de quelque chose d'aussi normal que le sexe pour être davantage l'un à l'autre. À part vous, vous n'avez besoin de personne. C'est pour ça que je m'en

vais. Je pars avant qu'il ne reste plus rien de moi.

– Max, je t'ai posé une question. »

La voix inquiète de Domenica le ramena au présent. Quittant le kaléidoscope des années enfuies, le tourbillon des souvenirs d'enfance et de jeunesse, son esprit se fixa sur cette dernière image inoubliable, parfaitement immobile et nette, gravée à tout jamais dans sa mémoire, les doigts de Lorrimer crispés sur le plancher de son laboratoire, le sang de Lorrimer, les yeux de Lorrimer entrouverts sur la mort.

7

« Que vont dire les gens ?

– Tu ne penses jamais qu'à ça, maman, à ce que les gens vont dire. Qu'est-ce que ça peut faire, ce qu'ils disent ? Je n'ai rien fait dont je puisse avoir honte.

– Bien sûr que non. Et si jamais quelqu'un s'avise de dire le contraire, ton père va y mettre bon ordre. Mais tu sais bien quelles langues ils ont, dans ce village. Mille livres. Je pouvais à peine y croire quand le notaire a téléphoné. C'est une jolie somme. Et d'ici que Lillie Pearce ait fait circuler la nouvelle, tu verras que ce sera dix mille livres.

– Lillie Pearce ! Personne ne la croit, cette vieille vache.

– Brenda ! Je ne veux pas t'entendre parler comme ça. Et puis, il faut bien que nous y vivions, dans ce village.

– Toi peut-être, mais pas moi. Et s'il est comme tu dis, le plus vite j'en serai partie, le mieux ce sera. Oh, maman, ne me regarde pas comme ça ! Tout ce qu'il voulait, c'est m'aider, être gentil. Il l'a sûrement fait sur un coup de tête.

– Eh bien, ce n'est pas ce qu'il a fait de mieux. Il aurait dû en parler à ton père, en parler avec moi, non ?

– Mais il ne savait pas qu'il allait mourir, voyons. »

Brenda et sa mère étaient seules à la ferme, où Arthur Pridmore les avait laissées après le dîner pour aller à la réunion mensuelle du conseil de paroisse. La vaisselle était terminée, et elles avaient toute la soirée devant elles. Trop agitées pour s'installer devant la télévision et trop préoccupées par les prodigieux événements du jour pour s'intéresser à un livre, elles s'assirent devant la cheminée, énervées, tiraillées entre la crainte et l'excitation, regrettant la présence rassurante du maître de maison dans son fauteuil à haut dossier.

Enfin, Mrs. Pridmore retrouva son état normal et prit sa corbeille à ouvrage.

« Ce qu'il y a de sûr, c'est que ça arrangera ton mariage. Si tu dois accepter cet argent, mets-le à la poste. Il te rapportera des intérêts, et tu pourras en disposer quand tu en auras besoin.

– C'est maintenant que je veux en disposer. Pour acheter des livres et un microscope, comme le souhaitait le Dr. Lorrimer. C'est pour ça qu'il me l'a laissé, et c'est ce que je ferai. Si des gens laissent de l'argent dans un but précis, c'est à ça qu'il faut l'utiliser, non ? Je vais demander à papa qu'il m'installe un plan de travail et une étagère dans ma chambre, et je m'attaquerai tout de suite à la préparation de mon examen de science.

– Il n'aurait pas dû penser à toi. Il aurait dû penser à Angela Foley. La pauvre, elle a eu une vie misérable. Sa grand-mère ne lui a pas laissé un penny, et maintenant, voilà que ça recommence.

– Mais ce n'est pas notre affaire, maman. C'est lui qui a pris cette décision. Les choses se seraient peut-être passées autrement s'ils n'avaient pas eu une prise de bec.

– Ils ont eu une prise de bec ? Quand ça ?

– La semaine dernière. Mardi, je crois. C'était juste avant que je rentre ; presque tout le monde était déjà parti. L'inspecteur Blakelock m'a envoyée au service de biologie demander quelque chose à propos d'un rapport. Quand je suis arrivée, je les ai trouvés tous les deux qui se disputaient. Elle lui demandait de l'argent, et lui refusait de lui en donner. Pour finir, il lui a dit je ne sais trop quoi à propos d'un nouveau testament.

– Et toi, tu es restée là à écouter ?

– Qu'est-ce que tu voulais que je fasse ? Ils parlaient très fort. Il lui a dit des choses terribles à propos de Stella Mawson, tu sais, l'écrivain qui vit avec elle. Moi, je ne faisais rien de mal. J'entendais malgré moi.

– Mais tu aurais pu partir, non ?

– Redescendre pour remonter un peu plus tard ? De toute façon, il fallait que je la lui pose, ma question. Je ne pouvais pas aller dire à l'inspecteur Blakelock que je n'avais pas de réponse à lui donner parce que le Dr. Lorrimer se disputait avec sa cousine. D'ailleurs, à l'école, on essayait toujours de surprendre les secrets.

– Mais tu n'es plus à l'école, maintenant. Vraiment, Brenda, il y a des moments où tu m'inquiètes. Tantôt tu te conduis comme quelqu'un de sensé, et tantôt tu es une vraie gamine. Tu as dix-huit ans, maintenant, tu es une adulte. Qu'est-ce que l'école vient faire là-

dedans ?

– Je ne comprends pas pourquoi tu te mets dans un état pareil. Je n'en ai parlé à personne.

– Eh bien il faudra que tu en parles à ce policier de Scotland Yard.

– Maman ! Ce n'est pas possible ! Ça n'a rien à voir avec le meurtre.

– Qu'est-ce que tu en sais ? Tout ce qui peut-être important, tu dois le raconter à la police. Il ne te l'a pas dit ? »

C'était exactement ce qu'il lui avait dit. Brenda se souvenait de son regard, qui l'avait fait rougir. Car sur le moment, elle était bel et bien consciente de ne pas dire tout ce qu'elle savait. Sur un ton de défi, elle expliqua :

« Enfin, je ne peux tout de même pas accuser Angela Foley de meurtre – raconter ça, ce serait pratiquement l'accuser. Et puis, poursuivit-elle d'une voix triomphante en se rappelant quelque chose que l'inspecteur Blakelock lui avait dit, ce serait un simple oui-dire, pas une preuve tangible. On ne pourrait rien en faire. Mais il y a encore autre chose, maman, elle n'imaginait peut-être pas qu'il allait modifier son testament si vite. Le notaire t'a dit que le Dr. Lorrimer avait fait un nouveau testament vendredi, non ? Eh bien, c'était probablement parce que, ce matin-là, il a dû se rendre à Ely pour un meurtre – la police ne l'a appelé qu'à dix heures. Étant à Ely, il en a sans doute profité pour passer chez son notaire.

– Qu'est-ce que tu essaies de me dire ?

– Rien. Sauf que si les gens disent que j'avais un mobile, elle aussi, elle en avait un.

– Un mobile ! Mais bien sûr que tu n'avais pas de mobile ! C'est absurde. Quelle horreur ! Oh, Brenda, si seulement tu étais venue au concert avec ton père et moi !

– Non merci. Miss Spencer chantant "Douceurs mains bien-aimées", les gamins de l'école du dimanche exécutant leur ronde habituelle, le groupe folklorique, le père Matthews et son numéro de cornemuse, j'ai vu tout ça assez souvent.

– Mais tu aurais un alibi.

– J'en aurais un aussi si papa et toi vous étiez restés avec moi.

– Tout cela n'aurait pas d'importance s'il n'y avait pas ces mille livres. Enfin, espérons que Gerald Bowlem comprendra.

– S'il ne comprend pas, c'est son problème. Toute cette histoire n'a rien à voir avec lui. Je ne suis pas sa femme, je ne suis pas sa fiancée. Il n'a pas à s'en mêler. »

Elle leva les yeux sur sa mère et fut brusquement atterrée. Une fois

seulement elle lui avait vu cette tête-là : le soir où Mrs. Pridmore avait fait sa deuxième fausse couche et où le Dr. Greene lui avait dit qu'elle ne pourrait plus avoir d'enfant. À l'époque, Brenda avait douze ans. Mais elle se souvenait que sa mère avait la même expression que maintenant, comme si une main était venue brouiller ses traits, ternir ses yeux, lui enlever toute couleur, pour faire de son visage le masque même de la désolation.

Elle se souvenait – et elle comprenait aujourd'hui ce qu'alors elle ne pouvait que ressentir – de la colère et du ressentiment à l'idée que sa mère, indestructible et rassurante comme un roc au milieu d'une terre dévastée, était susceptible de souffrir. Sa mère aurait dû être là pour adoucir ses peines, non pour souffrir elle-même, pour la réconforter, non pour se faire réconforter. Mais maintenant que Brenda était plus âgée, elle pouvait mieux comprendre. Elle voyait sa mère autrement, comme une inconnue qu'elle venait de rencontrer. Sa robe de tergal bon marché, d'une propreté parfaite comme elle l'était toujours, avec, épinglée au revers du col, la broche qu'elle lui avait donnée pour son dernier anniversaire. Ses chevilles enflées, ses mains boursoufflées semées de taches de vieillesse, son alliance mordant dans la chair, ses cheveux bouclés jadis du même blond flamboyant que les siens et qu'elle portait toujours retenus sur le côté par une barrette d'écaillé, sa peau demeurée fraîche et pratiquement sans ride. Elle mit ses bras autour de ses épaules.

« Oh, maman, ne t'inquiète pas. Tout se passera bien. Le commissaire Dalglish va trouver le coupable, et l'on n'en parlera plus. Allez. Je vais faire du chocolat. Je ne vois pas pourquoi on attendrait que papa soit rentré. Je m'en occupe tout de suite. Tout va bien, je te dis. Vraiment. Il n'y a pas à s'inquiéter. »

Simultanément, elles dressèrent l'oreille en entendant approcher une voiture. Elles se regardèrent, muettes, comme des conspiratrices. Ce n'était pas leur vieille Morris. Ce ne pouvait pas être elle. Le conseil de paroisse ne se terminait jamais avant huit heures et demie.

Brenda alla regarder par la fenêtre. La voiture s'arrêtait. Elle se retourna vers sa mère, livide. « C'est la police ! C'est le commissaire Dalglish ! » Sans un mot, Mrs. Pridmore se mit debout. Elle posa brièvement la main sur l'épaule de sa fille, sortit dans le couloir et ouvrit la porte avant que Massingham ait eu le temps de frapper.

« Entrez, je vous en prie. Je suis contente de vous voir. Brenda a quelque chose à vous dire, quelque chose que je crois que vous devriez savoir. »

La journée était pratiquement terminée. Assis en robe de chambre à la petite table placée devant la fenêtre de sa chambre du *Moonraker*, Dalglish entendit la cloche de l'église frapper la demie de onze heures. Il aimait cette pièce. C'était la plus grande des deux chambres que Mrs. Gotobed leur avait proposées. Sa seule fenêtre donnait sur le cimetière et la salle des fêtes, et, plus loin, sur les toits et la tour carrée de St. Nicholas. L'auberge ne louait que trois chambres. La plus petite et la plus bruyante, située au-dessus du bar, était échue à Massingham. La plus grande était occupée par un couple de touristes américains visitant l'Est-Anglie, en quête peut-être de souvenirs familiaux. Installés à une table de la salle à manger, ils étudiaient joyeusement leurs guides et leurs cartes, et s'ils avaient appris que les nouveaux arrivants étaient des policiers venus enquêter sur un meurtre, leur bonne éducation les avait empêchés de montrer la moindre curiosité. Après un bref sourire et un bonsoir lancé de leurs douces voix d'outre-Atlantique, ils avaient concentré leur attention sur le délicieux lièvre au cidre mitonné par Mrs. Gotobed.

Tout était paisible. Depuis longtemps, les voix étouffées du bar s'étaient tues. Il y avait maintenant plus d'une heure qu'il avait entendu crier les derniers adieux. Massingham, il le savait, était resté toute la soirée au bar, espérant sans doute recueillir des bribes d'informations. Dalglish espérait que la bière avait été à son goût.

Il se leva et s'étira, jetant autour de lui un regard approbateur. Le plancher de vieux chêne évoquait le pont d'un navire. Un feu de bois mêlé de tourbe brûlait dans la cheminée victorienne, et 1 acre fumée qui s'en dégageait disparaissait sous une hotte ornée de bouquets de fleurs et d'épis noués par des rubans. Le grand lit était en laiton, avec, à chaque coin, une boule bien astiquée grosse comme un boulet de canon. Mrs. Gotobed avait eu soin de rabattre la couverture crochétée, révélant un matelas de plume prometteur du plus doux des sommeils. Dans un hôtel à quatre étoiles, il aurait trouvé davantage de luxe, mais difficilement autant de confort.

Il se remit au travail. Il venait de vivre une journée surchargée d'interrogatoires et de contre-interrogatoires, avec des coups de téléphone à Londres, une conférence de presse arrangée en hâte, et décevante, deux entretiens avec le commissaire, un effort constant pour rassembler des informations qui, pour finir, devraient trouver chacune leur place dans un tableau complet et cohérent. La comparaison d'une enquête avec un puzzle était certes éculée, mais elle n'en restait pas moins la meilleure, ne serait-ce qu'à cause de cette

pièce vitale et si difficile à trouver, le fragment de visage manquant au personnage central et sans lequel on ne pouvait l'identifier.

Il reprit le dernier interrogatoire de la journée, celui de Henry Kerrison à l'ancien presbytère. L'odeur de la maison restait dans ses narines, des relents de cuisine et de produits d'entretien qui lui rappelaient les presbytères immenses et mal chauffés où il s'était rendu, enfant, en compagnie de ses parents. La gouvernante et les enfants de Kerrison étaient couchés depuis longtemps, et au silence mélancolique dans lequel était plongée la maison, on eût dit que toutes les tragédies et les désillusions de ses nombreux occupants continuaient de la hanter.

Kerrison qui était venu ouvrir lui-même, les avait fait entrer – Massingham était là, bien sûr – dans une pièce où il était occupé à classer des diapositives d'autopsie en vue d'une conférence qu'il devait donner la semaine suivante à l'école de police. Sur le bureau, une photographie encadrée le représentait enfant en compagnie d'un homme qui était manifestement son père. Ils étaient tous deux encordés et se tenaient debout au sommet d'un rocher. Ce qui intéressa Dalglish, ce n'est pas la photo elle-même, mais le fait que Kerrison la conservât sur son bureau.

Il n'avait pas paru leur en vouloir de venir à une heure si tardive. On aurait même pu croire qu'il était heureux de les voir. Il avait continué à classer ses diapositives, qu'il passait l'une après l'autre dans sa visionneuse, attentif comme un écolier qu'occupe son passe-temps favori. Il avait répondu à leurs questions de façon calme et précise, mais comme si ses pensées étaient ailleurs. Sa fille lui avait-elle parlé de l'incident avec Lorrimer ?

« Oui, bien sûr. Quand je suis rentré déjeuner, je l'ai trouvée qui pleurait dans sa chambre. Il semble que Lorrimer n'y soit pas allé de main morte. Mais Nell est très sensible, et avec elle, on ne sait jamais exactement où est la vérité.

– Et vous, vous n'en avez pas reparlé avec lui ?

– Je n'en ai parlé à personne. Je me suis demandé ce que je devais faire, mais il aurait fallu que je questionne l'inspecteur Blakelock et Miss Pridmore, et je n'avais pas envie de les mêler à cette affaire. Ils travaillent avec Lorrimer – moi aussi, d'ailleurs –, et je crois que l'efficacité d'une institution isolée comme Hoggatt dépend dans une large mesure des bonnes relations de son personnel. C'est pourquoi je me suis décidé à ne pas faire d'histoire. Ce n'est pas moi qui vous dirai si c'est de la lâcheté ou de la prudence. Je n'en sais rien. »

Il avait souri tristement avant d'ajouter :

« Tout ce que je sais, c'est qu'il n'y a pas là de quoi commettre un

meurtre. »

Des mobiles de meurtre, Dalglish en avait découvert plus d'un au cours de cette journée à la fois bien remplie et peu satisfaisante. Mais dans une enquête criminelle, le mobile était le facteur le moins important. Il en aurait bien volontiers échangé les subtilités psychologiques contre une pièce à conviction tangible qui lui permît de faire le lien entre le crime et un quelconque suspect. Mais pour l'instant, il n'en avait aucune. Il attendait encore le rapport du laboratoire central concernant le vomi et le maillet. Le mystérieux personnage que le vieux Goddard avait vu s'enfuir n'avait rien perdu de son mystère : on n'avait recueilli à son sujet aucun autre témoignage ni rien qui permît d'affirmer qu'il ne s'agissait pas d'une pure invention. Les pneus dont on avait relevé les traces à proximité de l'entrée avaient été identifiés en toute certitude au Laboratoire même, mais la voiture correspondante restait à découvrir. Comme il fallait s'y attendre, la blouse de Middlemass demeurait introuvable, et l'on ne savait toujours pas pourquoi ni comment elle avait disparu. De l'examen de la salle des fêtes, il n'était rien sorti qui démentît le compte rendu de Middlemass, et le costume de cheval – une lourde combinaison de grosse toile et de serge – montrait à l'évidence qu'il était impossible d'identifier celui qui le portait, fût-ce à ses chaussures.

Les grands points d'interrogation demeuraient. Qui avait téléphoné chez Lorrimer et laissé le message concernant les bougies allumées et une série de chiffres se terminant par 1840 ? Était-ce la même femme qui avait appelé chez Mrs. Bidwell ? Qu'était-il écrit sur la page arrachée au cahier de Lorrimer ? Qu'est-ce qui avait poussé Lorrimer à modifier son testament ?

Levant les yeux de ses dossiers, Dalglish écouta. Un bruit léger, semblable au fourmillement d'une myriade d'insectes, troublait désormais le silence, un bruit qu'il entendait enfant dans le presbytère paternel avant de s'endormir, mais que la rumeur de la ville empêchait de saisir : le murmure sibyllin de la pluie se mettant à tomber dans la nuit. Bientôt lui succédèrent le tambour des gouttes contre la fenêtre et la plainte du vent dans la cheminée. Le feu protesta puis flamba de plus belle. Enfin, après une violente rafale contre les carreaux, la soudaine tempête s'acheva aussi vite qu'elle avait commencé. Il ouvrit la fenêtre pour savourer l'odeur de la nuit, laissant ses yeux errer à l'horizon, où le ciel noir se confondait avec la terre des Fens.

Son regard une fois adapté à l'obscurité, il distingua le rectangle bas de la salle des fêtes, et, plus loin, la grande tour médiévale de l'église. Puis la lune sortit de derrière les nuages et le cimetière devint visible, les obélisques et autres pierres tombales paraissant dégager une lueur

mystérieuse. À ses pieds passait l'allée de gravier qu'avaient suivi la veille les danseurs folkloriques au milieu de la brume. Fermant les yeux il imagina le cheval grotesque qui les attendait, agitant sa grosse tête et piaffant au milieu des tombes. Et il se demanda une fois de plus qui se trouvait à l'intérieur.

Au-dessous de sa fenêtre, la porte s'ouvrit, et Mrs. Gotobed apparut pour appeler son chat d'une voix cajoleuse : « Flocon, Flocon ! Viens, Flocon ! » Un éclair blanc passa dans les ténèbres, et la porte se referma. Dalgliesh décida que, pour lui aussi, la journée était terminée.

LIVRE IV
Pendaison

Le cottage Sprogg, bas sur pattes et coiffé d'un haut toit de chaume fermement amarré contre les tempêtes de l'hiver, était presque invisible depuis la route. Il était situé à environ un kilomètre au nord-est du village, face au « pré des Sprogg », étendue d'herbe triangulaire plantée de saules. Poussant le portail blanc sur lequel une main optimiste avait – mais en vain – substitué à « Sprogg » le mot « Lavande », Dalglish et Massingham entrèrent dans le jardin, aussi conventionnel et bien ordonné que celui d'une villa de banlieue. Au centre de la pelouse, un acacia projetait contre le ciel l'éclat doré de sa gloire automnale ; un rosier grimpant jaune, dont l'épanouissement gardait la saveur de l'été, encadrait la porte ; sur le fond roux d'une haie de hêtres, un massif de géraniums, de fuchsias et de dahlias fixés à des tuteurs et soigneusement entretenus mêlaient triomphalement leurs couleurs discordantes. Une corbeille de géraniums roses, dont les fleurs commençaient à se faner mais restaient lumineuses parmi le feuillage déjà sec, était suspendue à côté de la porte. Le heurtoir représentait un poisson aux écailles de laiton rutilantes.

La porte leur fut ouverte par une femme menue et presque fragile, pieds nus, vêtue d'une blouse de coton à dessins verts et bruns et d'un pantalon de velours côtelé. Elle avait une épaisse chevelure noire mêlée de gris, qu'elle portait en chignon, avec une longue frange rejoignant ses sourcils fortement arqués. Son trait le plus remarquable était ses yeux, immenses, avec des iris bruns tachetés de vert, et si clairs qu'ils semblaient transparents. Son visage était pâle et tendu, et des sillons profonds marquaient son front et reliaient ses narines, largement découpées, aux coins de sa bouche. Avec ses muscles noués de supplicé, c'était, songea Dalglish, le visage d'un flagellant du Moyen Âge. Mais personne, croisant le regard de ces yeux remarquables, n'aurait pu le trouver laid ni banal. Il dit :

« Miss Mawson ? Je suis Adam Dalglish. Et voici l'inspecteur Massingham. »

Elle lui lança un regard direct et impersonnel, et dit sans sourire :

« Si vous voulez bien me suivre dans le bureau... Nous attendons toujours le soir pour faire du feu dans la salle de séjour. Malheureusement, Angela n'est pas là, si c'est à elle que vous voulez parler. Elle est à Postmill Cottage avec Mrs. Swaffield pour recevoir les services sociaux. Ils essaient de convaincre le vieux Lorrimer d'entrer dans un home. Mais il semble résister vaillamment aux cajoleries de

l'administration. Bonne chance à lui. »

La porte d'entrée donnait immédiatement dans la salle de séjour, dont le plafond bas était soutenu par des poutres de chêne. La pièce était tout à fait surprenante. Dès l'abord, Dalglish eut l'impression d'arriver chez un antiquaire soucieux de tirer un bon effet d'ensemble d'une marchandise hétéroclite. Des bibelots occupaient le moindre rebord, la moindre saillie. Des bols, des tasses et des théières dépareillés, des figurines et des vases peints étaient disposés sur des étagères, et les murs étaient presque entièrement couverts de gravures, de vieilles cartes de géographie, de miniatures à l'huile et de silhouettes victoriennes. Au-dessus de la cheminée se trouvait l'objet le plus spectaculaire, une épée recourbée au fourreau joliment ouvragé. Dalglish se demanda si la pièce reflétait simplement le goût d'acheter pour acheter, ou si ce bric-à-brac savamment disposé était censé préserver la maison contre les esprits envahissants et non encore apprivoisés des Fens. Un feu de bois était préparé dans la cheminée. Sur une table pliante dressée devant la fenêtre, le couvert était mis pour deux.

Miss Mawson les conduisit à son bureau. La pièce, plus petite et moins encombrée que la salle de séjour, était située à l'arrière de la maison, et sa fenêtre treillissée donnait sur une terrasse de pierre, une pelouse avec un cadran solaire au milieu, et, plus loin, un champ de betteraves à sucre attendant d'être récoltées. Dalglish nota avec intérêt que Miss Mawson écrivait à la main. Il y avait bel et bien une machine à écrire, mais sur une table à part. Sur le bureau, placé devant la fenêtre, on ne voyait qu'un bloc de papier blanc couvert d'une grande écriture élégante. Les lignes étaient très régulièrement espacées, et les marges soigneusement respectées.

Dalglish dit :

« Je suis désolé de vous interrompre dans votre travail.

– Non, vous ne m'interrompez pas. Asseyez-vous, je vous en prie. Ça ne marche pas très fort, ce matin. Si j'avais fait du bon travail, j'aurais mis sur la porte "Prière de ne pas déranger", et je vous aurais laissés dehors. Mais j'ai bientôt fini : encore un chapitre, et ça y est. J'imagine que vous allez me demander un alibi pour Angela. C'est ce qu'on appelle aider la police, non ? Qu'est-ce que nous avons fait mercredi soir, quand, pourquoi, où et avec qui ?

– En effet, nous voulions vous poser certaines questions.

– Notamment en ce qui concerne notre emploi du temps, j'imagine ? Eh bien, ce n'est pas difficile : nous sommes restées ensemble depuis l'instant où Angela est arrivée, c'est-à-dire vers six heures et quart.

– Et qu'avez-vous fait ?

– Ce que nous faisons d'ordinaire. Nous avons commencé par boire un verre, elle de sherry, moi de whisky, tout en nous racontant nos journées respectives. Ensuite, elle a allumé le feu et préparé le repas : des avocats sauce vinaigrette, un poulet à la cocotte, du fromage et des biscuits. Nous avons fait la vaisselle ensemble, puis Angela a tapé mon travail de la journée, et, à neuf heures, nous nous sommes retrouvées devant la télévision pour regarder les nouvelles et la pièce. À onze heures moins le quart, Angela s'est préparé une tasse de chocolat, et moi, un nouveau whisky. Après quoi nous nous sommes couchées.

– Ni l'une ni l'autre, vous n'avez quitté le cottage ?

– Non. »

Dalgliesh lui demanda depuis quand elle vivait au village.

« Moi ? Huit ans. Je suis née dans les Fens – à Soham pour être précis – et j'y ai passé presque toute mon enfance. À dix-huit ans, je suis allée à l'université de Londres, et ensuite, je me suis mise à travailler, sans grand succès d'ailleurs, dans le journalisme et l'édition. Et je suis venue m'installer ici il y a huit ans, quand j'ai appris que le cottage était à louer. C'est alors que je me suis décidée à quitter mon emploi pour devenir écrivain à plein temps.

– Et Miss Foley ?

– Elle est venue vivre ici il y a deux ans. J'avais fait passer dans le journal une petite annonce pour une dactylo à mi-temps et elle a répondu. Elle était alors en chambre à Ely, mais comme elle ne s'y plaisait pas particulièrement, je lui ai proposé de venir s'installer ici. Comme ça, elle ne dépendait plus d'un bus pour son travail, et tout le monde y trouvait son compte, y compris le Labo.

– Autrement dit, vous avez vécu ici suffisamment longtemps pour apprendre à connaître les gens.

– Autant qu'on peut connaître les gens de la région. Mais pas assez pour vous dire qui est susceptible d'assassiner qui.

– Le Dr. Lorrimer, comment le connaissiez-vous ?

– De vue, c'est tout. J'ignorais qu'Angela était sa cousine avant qu'elle ne vienne s'installer ici. Mais ils ne se fréquentaient pas ; elle ne l'a jamais invité. Je connaissais, bien sûr, la plupart des membres du Labo. Après son arrivée, le Dr. Howarth a mis sur pied un quatuor à cordes, et en août dernier, ils ont donné un concert à la chapelle de Wren. Lors du buffet qui a eu lieu après, Angela m'a présentée à tous ses collègues qui étaient là. En fait, je les connaissais déjà de vue et de nom – vous savez comment ça se passe dans un village : tout le monde fréquente la même poste et les mêmes magasins. Mais si vous venez ici pour chercher des ragots vous perdez votre temps. »

Dalgliesh dit :

« Ce concert à la chapelle, c'était réussi ?

– Pas vraiment. Pour un amateur, Howarth est un excellent violoniste, et Claire Easterbrook une violoncelliste plus qu'honorable ; mais pour ce qui est des deux autres, ils n'étaient pas à la hauteur. D'ailleurs, l'expérience ne s'est pas renouvelée. Je crois que certains n'ont guère apprécié qu'un nouveau-venu croie devoir civiliser les indigènes ; Howarth a dû l'apprendre. On pourrait vraiment croire qu'il s'est fixé pour tâche de combler le vide culturel entre l'art et la science. Lui-même a peut-être simplement trouvé que l'acoustique était mauvaise. Mais à mon avis, ce qui s'est passé, c'est que les trois autres n'ont pas voulu continuer de jouer avec lui. En tant que chef du quatuor, il devait montrer la même arrogance qu'en tant que directeur du Labo. Au Labo, c'est vrai, le rendement a progressé de vingt pour cent ; mais pour ce qui est de savoir si le personnel est heureux, c'est une autre question. »

Ainsi, songea Dalgliesh, elle n'était pas aussi fermée qu'elle le voulait aux ragots du village. Il se demanda pourquoi elle se montrait si franche. Jouant lui aussi la franchise, il lui lança :

« Hier, quand vous vous trouviez à Postmill Cottage, vous êtes bien montée au premier étage ?

– Tiens, le vieux vous a raconté ça ! Je me demande ce qu'il a cru que je cherchais. En fait, je suis montée à la salle de bains voir si je trouvais de la poudre à récurer pour nettoyer l'évier. Il n'y en avait pas.

– Pour le testament du Dr. Lorrimer, vous êtes au courant, bien sûr ?

– Je crois que tout le village l'est. Mais c'est vrai que j'ai dû être la première informée. Le père s'inquiétait de ce qui devait lui revenir, alors Angela s'est décidée à téléphoner au notaire. Elle l'avait rencontré le jour de l'ouverture du testament de sa grand-mère. Il lui a dit que le vieux Lorrimer héritait du cottage et de 10 000 livres, ce qui lui a permis de le rassurer.

– Et Miss Foley elle-même, elle ne touche rien du tout ?

– Rien. Alors qu'une petite employée du Labo, dont Edwin s'était entiché, va hériter de mille livres.

– Comme testament, il est plutôt injuste.

– Oh, les testaments sont rarement jugés justes. Et celui de la grand-mère était pire. L'argent qui aurait dû lui revenir alors aurait pu changer la vie d'Angela. Aujourd'hui, ce n'est plus si important. Nous nous débrouillons très bien toutes les deux.

– Apparemment, ce n'était pas une surprise pour Miss Foley. Il l'avait informée de ses intentions ?

– Si vous voulez savoir si elle avait ou non une raison de le tuer, je préfère que vous lui posiez la question vous-même. D'ailleurs, la voilà. »

Angela Foley traversait la salle de séjour tout en dénouant son foulard. Lorsqu'elle vit les deux visiteurs, son visage s'assombrit, et elle dit comme pour se défendre : « Miss Mawson travaille, le matin. Vous auriez au moins pu annoncer votre visite. »

Son amie se mit à rire.

« Ils ne m'ont pas dérangée du tout. Au contraire, pour moi c'est une excellente occasion d'étudier les méthodes policières. Efficaces, mais sans brutalité. Tu rentres plus tôt que prévu ?

– Les services sociaux ont appelé pour dire qu'ils ne viendraient qu'après le déjeuner. Mon oncle n'a pas envie de les voir, mais il n'a pas envie de me voir non plus. Et comme il allait déjeuner chez les Swaffield, j'ai décidé de rentrer. »

Stella Mawson alluma une cigarette.

« Tu es arrivée au bon moment. Mr. Dalgliesh était en train de me demander avec beaucoup de tact si tu avais une raison de tuer ton cousin, autrement dit, si Edwin t'avait informée qu'il allait modifier son testament. »

Angela Foley regarda Dalgliesh et dit calmement :

« Non. Il ne discutait jamais de ses affaires avec moi, pas plus que je ne lui parlais des miennes. Hors du travail, je ne crois pas lui avoir adressé la parole depuis deux ans que je suis ici.

– Mais vous ne trouvez pas surprenant qu'il modifie son testament sans vous en dire un mot. »

Elle haussa les épaules, puis se mit à expliquer :

« Ce n'était pas mon affaire. Edwin était mon cousin, pas mon frère. Il est venu travailler au Laboratoire Hoggatt il y a cinq ans pour vivre avec son père, pas parce que j'habitais ici. En fait, il ne me connaissait pas vraiment. Et s'il m'avait connue, je ne sais pas s'il m'aurait aimée davantage. Il ne me devait rien – rien ne l'obligeait à se montrer juste envers moi.

– Et vous, est-ce que vous l'aimiez ? »

Elle ne répondit pas tout de suite, réfléchissant comme si la question qu'il venait de lui poser était de celles auxquelles elle-même désirait trouver une réponse. Les yeux mi-clos, Stella Mawson l'observait à travers la fumée de sa cigarette. Enfin, Miss Foley déclara :

« Non. Je ne l'aimais pas. Je crois même que j'avais un peu peur de lui. Je le voyais comme un homme psychologiquement accablé, incapable de savoir quelle était véritablement sa place. Ces derniers temps, il se dégageait de lui une tension, un malaise presque palpables. Je trouvais cela gênant, et presque un peu menaçant. Les gens sûrs d'eux ne semblaient pas s'en apercevoir, ou du moins pas s'en inquiéter. Mais les autres le supportaient mal. Je pense que c'est pour ça que Clifford Bradley avait si peur de lui. »

Stella Mawson expliqua :

« Edwin devait voir en Bradley un reflet de lui-même. À ses débuts, il manquait terriblement de confiance en lui, même dans son travail. Tu te souviens comme il se préparait à la veille d'une audience ? Il mettait par écrit toutes les questions qu'il imaginait qu'on allait pouvoir lui poser, et il répétait les réponses, il apprenait par cœur les formules scientifiques pour impressionner le jury. Lors d'une de ses premières affaires, il s'est laissé piéger par la partie adverse, et il ne se l'est jamais pardonné. »

Suivit un étrange silence, durant lequel Angela Foley parut sur le point de parler puis se ravisa. Son regard énigmatique restait fixé sur son amie. Stella Mawson finit par détourner les yeux, puis, se levant, alla jusqu'à son bureau pour écraser sa cigarette et dit :

« C'est ta tante, qui t'a raconté ça. La veille du jour où il devait se rendre au tribunal, il fallait qu'elle lui pose cinquante fois les mêmes questions pour le faire répéter, et ça l'ennuyait à périr. Tu te souviens ?

– Oui, oui, répondit Angela de sa voix morne et haut perchée, je m'en souviens. » Elle se tourna vers Dalglish :

« Si vous n'avez rien d'autre à me demander, j'ai du travail. Et Stella aussi, je crois. »

Les deux femmes les raccompagnèrent à la porte, où elles demeurèrent plantées côte à côte jusqu'au moment où ils eurent démarré. Dalglish s'attendait presque à les voir faire un signe d'adieu. Il s'était abstenu de questionner Miss Foley à propos de sa querelle avec son cousin. Le moment ne lui semblait pas encore venu. Qu'elle eût menti l'avait intéressé, mais pas surpris. Ce qui l'avait surpris, et intéressé plus encore, c'était ce qu'avait raconté Stella Mawson à propos de Lorrimer et de sa façon de préparer son témoignage à la veille d'un procès. Il ignorait d'où elle tenait ces informations, mais il était persuadé que ce n'était pas d'Angela Foley.

Tandis qu'il démarrait, Massingham dit :

« Cinquante mille livres pouvaient changer sa vie entière, la rendre indépendante, lui permettre de sortir de ce trou. Quelle vie, pour une

jeune femme, de rester bloquée ici, même avec une amie. Sans compter qu'elle paraît juste bonne à jouer les souillons. »

Contrairement à son habitude, Dalgliesh avait pris le volant. Sans regarder Massingham, dont il sentait les yeux fixés sur lui, il se mit à raconter :

« Le premier inspecteur avec lequel j'ai travaillé, le vieux George Greenhall, était depuis vingt-cinq ans aux affaires criminelles quand je l'ai rencontré. Venant des gens, rien ne l'étonnait, rien ne le choquait. Il disait : "On prétend que la force la plus destructrice du monde, c'est la haine. Mais ne croyez pas ça : c'est l'amour. Et pour faire un bon policier, il faut savoir le reconnaître quand on le rencontre. " »

2

Le jeudi matin, Brenda arriva au Laboratoire avec une heure de retard. Après l'excitation de la veille, elle ne s'était pas réveillée, et sa mère avait fait exprès de ne pas l'appeler. Ensuite, elle avait voulu partir sans prendre son petit déjeuner, mais Mrs. Pridmore avait placé devant elle son œuf au bacon quotidien, et l'avait prévenue qu'elle ne la laisserait pas sortir aussi longtemps qu'elle n'aurait pas mangé. Sachant combien ses parents seraient heureux si elle ne remettait jamais les pieds chez Hoggatt, Brenda avait préféré ne pas discuter.

Lorsqu'elle arriva, confuse et hors d'haleine, elle trouva l'inspecteur Blakelock en train de se débattre avec les pièces à conviction qui s'accumulaient depuis deux jours, le courrier qu'il fallait classer et le téléphone qui n'arrêtait pas de sonner. Elle se demandait comment il allait l'accueillir, s'il était au courant des mille livres qu'elle devait hériter, et, si oui, dans quelle mesure son attitude serait changée. Mais il lui parut aussi flegmatique qu'à l'accoutumée. Il dit :

« Dès que vous serez prête, vous irez voir le directeur. Il est dans le bureau de Miss Foley. La police a réquisitionné le sien. Ne vous occupez pas de faire du thé. Miss Foley ne sera là qu'après déjeuner. Elle devait voir quelqu'un des services sociaux au sujet de son oncle. »

Brenda fut soulagée de ne pas avoir à affronter tout de suite Angela Foley. Les aveux qu'elle avait faits la veille au commissaire Dalgliesh ressemblaient trop à une trahison pour qu'elle ne fût pas mal à l'aise. Elle dit :

« À part elle, tout le monde est là ?

– Oui, sauf Clifford Bradley. Sa femme a téléphoné pour dire qu'il

ne se sentait pas bien. La police est ici depuis huit heures et demie, Ils passent en revue toutes les pièces à conviction, notamment les drogues, et ils ont entrepris une nouvelle fouille du bâtiment. Apparemment, ils se sont mis en tête qu'il se passait quelque chose d'anormal. »

L'inspecteur Blakelock n'avait pas l'habitude de se montrer si communicatif. Brenda demanda :

« Quelque chose d'anormal ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Ça, je n'en sais rien. Mais ils ont demandé à voir tous les dossiers du Labo dont le numéro comprend les chiffres 18,40 ou 1840. »

Brenda écarquilla les yeux.

« Ceux de cette année seulement, j'espère, pas ceux qui sont sur microfilm ?

– Pour commencer, je leur ai sorti ceux de ces deux dernières années : le brigadier Underhill et son adjoint sont en train de les dépouiller. J'ignore ce qu'ils espèrent trouver, et à les voir, j'ai eu le sentiment qu'ils ne le savaient pas non plus. Mais dépêchez-vous. Le Dr. Howarth m'a dit qu'il voulait vous voir dès votre arrivée.

– Mais je ne connais ni la sténo ni la dactylo ! Qu'est-ce que vous croyez qu'il attend de moi ?

– Il ne m'en a rien dit. Il faudra que vous vous occupiez de certains dossiers, j'imagine. Et puis il a le téléphone, le courrier, tout ça.

– Le commissaire Dalglish n'est pas là ?

– L'inspecteur Massingham et lui sont partis il y a environ dix minutes. Ils sont allés interroger quelqu'un, je crois. Mais ne vous occupez pas d'eux : il y a bien assez de travail ici. »

Dans la bouche de l'inspecteur Blakelock, de tels propos équivalaient à une réprimande. Brenda se hâta donc de rejoindre le bureau de Miss Foley, et comme tout le monde savait que le directeur n'aimait pas que l'on frappe à sa porte, elle entra d'un air aussi confiant que possible. « Tout ce que je peux, c'est faire de mon mieux, se disait-elle. Même si ce n'est pas assez, il faudra qu'il s'en contente. » Il était assis au bureau, apparemment plongé dans un dossier. En réponse à son bonjour, il leva les yeux sans sourire et dit :

« L'inspecteur Blakelock a dû vous expliquer que Miss Foley ne serait pas là ce matin et que j'avais besoin de votre aide. Vous pourrez travailler dans le bureau général avec Mrs. Mallett.

– Oui monsieur.

– La police recherche certains dossiers, des dossiers qui portent des numéros particuliers. Mais ça aussi, je pense que l'inspecteur Blakelock vous l'aura dit.

– Oui monsieur.

– Pour l’instant, ils s’occupent des années 1976 et 1975 ; vous, vous prendrez les années précédentes. »

Il leva la tête, et, pour la première fois depuis son arrivée, la regarda droit dans les yeux.

« Il paraît que le Dr. Lorimer vous a laissé un peu d’argent ?

– Oui, monsieur. Mille livres, pour m’acheter des livres et des appareils.

– Vous l’aimiez beaucoup ?

– Oui, oui, je l’aimais bien. »

Il avait à nouveau baissé les yeux et feuilletait son dossier.

« C’est drôle. Je n’aurais pas pensé qu’il plaisait aux femmes, ni que les femmes lui plaisaient.

– Ce n’était pas du tout ça ! répondit Brenda d’une voix ferme.

– Ah bon ? Vous voulez dire qu’il ne vous considérait pas comme une femme ?

– Je n’en sais rien. Mais je ne crois pas qu’il essayait de... »

Sa voix se brisa. Howarth tourna une nouvelle page et dit :

« De vous séduire ? »

Aidée par la colère qu’elle sentait naître en elle, Brenda rassembla son courage et rétorqua :

« Me séduire ? Mais il n’aurait pas pu me séduire. Pas ici, au Laboratoire, en tout cas. Et je ne l’ai jamais vu autre part. D’ailleurs, si vous l’aviez vraiment connu, jamais vous ne parleriez comme ça. »

Elle était stupéfaite de sa témérité. Cependant, le directeur se contenta de dire – et d’une voix qu’elle jugea plutôt triste :

« Je crois que vous avez raison. Je ne le connaissais vraiment pas. »

Elle tenta d’expliquer :

« Il essayait de me faire comprendre ce que c’est que la science.

– Et qu’est-ce que c’est, la science ?

– Il expliquait que les savants formulent des théories sur la manière dont le monde fonctionne, et qu’ensuite, ils les mettent à l’épreuve au moyen d’expériences. Si les expériences réussissent, c’est que les théories sont bonnes. Si elles échouent, les savants doivent imaginer une autre théorie pour expliquer les faits. Ce qu’il trouvait si intéressant, c’est ce paradoxe qui veut que, dans le domaine de la science, la déception ne signifie pas la défaite. Elle permet au contraire de faire un pas en avant.

– Vous avez pourtant dû apprendre cela à l'école ?

– Peut-être, mais on ne me l'a jamais expliqué de cette façon-là.

– C'est vrai, on a plutôt dû vous bassiner avec des expériences sur le magnétisme et les propriétés du bioxyde de carbone. À propos, Miss Foley a tapé un papier sur la répartition du personnel. Il faudra vérifier les chiffres – vous pourrez le faire avec Mrs. Mallett – et en remettre un exemplaire à tous les directeurs avant la réunion de la semaine prochaine. Elle vous communiquera les adresses.

– Bien, monsieur. <

– Et puis je voudrais que vous portiez ce dossier à Miss Easterbrook, au laboratoire de biologie. »

Il la regarda, et, pour la première fois, elle trouva qu'il avait l'air gentil. D'une voix très douce, il dit :

« Je peux imaginer ce que vous ressentez. Ce n'est pas très agréable, je sais. Mais tout ce que vous verrez, c'est une ligne blanche sur le sol, une silhouette à la craie. Rien d'autre. »

Il lui tendit le dossier comme pour la congédier. Arrivée à la porte, elle s'immobilisa. « Eh bien ? demanda-t-il.

– J'étais en train de penser qu'une enquête, c'est un peu comme la science. Le policier formule une théorie, et ensuite il la met à l'épreuve. Si les faits qu'il découvre la confirment, c'est que la théorie est bonne. Sinon, il faut qu'il en découvre une autre, qu'il travaille sur un autre suspect. »

Le Dr. Howarth commenta d'une voix sèche : « L'analogie se tient. Mais ici, la tentation de sélectionner les faits est certainement beaucoup plus grande. Et puis, les policiers travaillent avec des êtres humains, et les êtres humains ont des propriétés trop complexes pour être analysées avec précision. »

Une heure plus tard, Brenda apportait une troisième pile de dossiers au brigadier Underhill dans le bureau du directeur. Le sympathique jeune policier qui lui servait d'adjoint se précipita au-devant d'elle pour la soulager de son fardeau. Sur le bureau du Dr. Howarth, le téléphone se mit à sonner, et Underhill alla répondre. Lorsqu'il eut raccroché, il expliqua :

« C'était le Labo de Londres. Ils ont analysé le sang du maillet : c'est bien l'arme du crime, ou en tout cas, c'est bien le sang de Lorrimer. Quant au vomi... »

À ce moment-là, il parut soudain se rappeler que Brenda était dans la pièce, et il s'interrompit. Lorsqu'elle fut sortie et qu'elle eut refermé la porte, le jeune policier demanda : « Alors ?

– C'est bien ce que nous pensions. Réfléchissez. Pour quelqu'un qui

travaille dans un établissement comme celui-ci, il est clair qu'on ne peut pas déterminer un groupe sanguin en analysant le vomi. Les acides gastriques détruisent les anticorps. Tout ce qu'on en peut apprendre, c'est ce que la personne a mangé. Autrement dit, si vous êtes suspect, tout ce que vous avez à faire, c'est de mentir sur le menu qui a été le vôtre. Un petit mensonge, et vous voilà tiré d'affaire. »

Fronçant les sourcils, son compagnon dit :

« À moins que... »

Le brigadier Underhill secoua la tête d'un air satisfait.

« C'est bien, je vois que vous réfléchissez. »

Et sans rien ajouter de plus, il décrocha une nouvelle fois le téléphone.

3

Après plusieurs journées d'averses et d'éclaircies, le ciel était entièrement dégagé, et, en dépit de l'air vif, le soleil répandait une chaleur que l'on n'espérait plus. Cependant, même dans la lumière veloutée de l'automne, l'ancien presbytère, avec ses murs de brique couleur de foie cru sous leur revêtement de lierre, son porche prétentieux et ses avant-toits ouvragés, offrait un spectacle déprimant. La grille de fer ouverte, qui ne tenait plus qu'à moitié sur ses gonds, disparaissait dans la haie échevelée entourant le jardin. Les mauvaises herbes envahissaient le gravier de l'allée, et le gazon était tout aplati, quelqu'un ayant visiblement essayé de le fondre avec une machine émoussée. Dans les plates-bandes, du chiendent se mêlait aux dahlias fanés et aux chrysanthèmes rabougris. Seul signe de vie humaine, un cheval de bois à roulettes gisait au bord de la pelouse.

Comme ils approchaient de la maison, ils virent toutefois une adolescente et un petit garçon émerger du porche et s'immobiliser pour les regarder. Il s'agissait sans doute des enfants de Kerrison, et Dalglish ne tarda pas à constater qu'ils se ressemblaient étrangement. La fille, songea-t-il, devait avoir passé l'âge de l'école, mais, n'était la fatigue qu'exprimait son regard, on ne pouvait guère lui donner plus de seize ans. Deux couettes de cheveux brans encadraient son visage au grand front boutonneux. Elle portait le jean délavé de sa génération, et, par-dessus, un sweater orangé assez grand pour être celui de son père. Quelque chose qui ressemblait à une lanière de cuir entourait son cou. Ses pieds nus étaient sales, laissant voir en plus pâle le dessin de ses sandales.

Le petit garçon, qui se serra contre elle en voyant approcher les étrangers, devait avoir trois ou quatre ans. Son visage rond, à la bouche délicate et au nez légèrement épaté, semblait en plus petit et en plus doux la reproduction de celui de son père, avec des sourcils bien marqués abritant des yeux aux lourdes paupières. Sur un petit short bleu marine, il portait un pull tricoté d'une main maladroite, contre lequel il tenait une grosse balle. Ses jambes grassouillettes étaient plantées dans des bottes de caoutchouc rouge. Agrippé à sa balle, il posait sur Dalglish un regard fixe qui semblait le juger.

Dalglish prit brusquement conscience qu'il ne connaissait presque rien aux enfants. Pour la plupart, ses amis n'en avaient pas, et quant aux autres, ils l'invitaient de préférence quand ceux-ci étaient à l'école. Le seul fils qu'il ait eu était mort en même temps que sa mère vingt-quatre heures après sa naissance. Bien qu'il gardât un souvenir très lointain du visage de sa femme, qu'il ne revoyait qu'en rêve, l'image de cette tête de poupée sur un corps minuscule, de ces paupières de cire ouvertes sur un regard paisible concentré en lui-même, était toujours si nette et si présente qu'il lui arrivait de se demander s'il s'agissait vraiment de celle de son fils, qu'il avait à peine vu mais intensément regardé, ou si ce n'était pas devenu chez lui un archétype, l'image même de l'enfant défunt. Aujourd'hui, son fils serait plus âgé que ce petit garçon : il aborderait les années ingrates de l'adolescence. Depuis longtemps, Dalglish avait réussi à se persuader qu'il était bien content qu'elles lui soient épargnées.

Mais maintenant, il lui venait soudain à l'esprit que c'était un territoire entier de l'expérience humaine auquel, une fois rejeté, il avait tourné le dos, et que, d'une certaine manière, ce rejet le diminuait en tant qu'homme. Ce brusque et douloureux sentiment de perte le surprit par son intensité, et il s'efforça de ne pas le repousser, mais de lui accorder sa juste place.

Tout à coup, l'enfant lui sourit et lui tendit la balle. Il se sentit absurdement flatté, comme lorsqu'un chat errant jetait son dévolu sur lui, et, queue dressée, s'approchait pour se faire caresser. Ils se dévisagèrent. À son tour, Dalglish lui sourit. Puis Massingham avança d'un pas et s'empara de la balle.

« Allez, viens jouer ! »

Il se mit à pousser du pied le ballon bleu et blanc à travers la pelouse, aussitôt rejoint par les vigoureuses petites jambes et tous deux ne tardèrent pas à disparaître au coin de la maison. Dalglish était ravi d'entendre le rire clair et léger du garçonnet, mais le visage de sa sœur, toujours plantée à côté de lui, s'était brusquement chargé d'inquiétude.

« J'espère qu'il ne va pas envoyer la balle dans le feu, dit-elle. Il est

presque éteint, mais il y a encore des braises. Je viens de brûler des vieilleries.

– Ne vous inquiétez pas. Il sait ce qu'il fait. Lui aussi, il a des petits frères. »

Elle le regarda pour la première fois.

« Vous êtes le commissaire Dalglish, non ? Moi, je suis Nell Kerrison, et lui, c'est William. Je regrette, mais mon père n'est pas là.

– Je sais. C'est Miss Willard, votre gouvernante, que nous sommes venus voir. Elle est là ?

– À votre place, je me méfierais de tout ce qu'elle dit. Elle ment comme elle respire. Et elle vide le bar de papa. Vous ne voulez pas plutôt nous poser des questions à nous – je veux dire à William et à moi ?

– Un jour, une femme nous accompagnera pour vous parler, quand votre père sera à la maison.

– Je ne veux pas la voir. Vous parler à vous, ça m'est égal, mais je ne veux pas voir de femme. Je n'aime pas les assistantes sociales.

– Mais ce sera une femme de la police, pas une assistante sociale.

– C'est la même chose. Elles ne savent que juger les gens. On en a eu une ici, après le départ de maman, quand il a fallu décider qui aurait la garde. William et moi, elle nous considérait comme des calamités publiques, des rebuts abandonnés sur un pas de porte. Et puis elle farfouillait partout, elle mettait son nez dans nos affaires, elle faisait semblant d'admirer, comme si elle était là pour une visite de politesse.

– Les policiers, femmes ou hommes, ne font jamais semblant d'être là seulement pour une visite de politesse. Personne n'y croirait, non ? »

Ils firent demi-tour et s'avancèrent vers la maison. Nell dit :

« Vous allez découvrir qui a tué le Dr. Lorrimer ?

– Je l'espère, oui. Je suis là pour ça.

– Et qu'est-ce qui va lui arriver ? Au meurtrier, je veux dire ?

– Il devra comparaître devant les juges, et si ceux-ci pensent qu'il y a assez de preuves contre lui, il y aura un procès.

– Et alors ?

– S'il est jugé coupable, il subira la peine habituelle : l'emprisonnement à vie. Ce qui signifie qu'il restera longtemps en prison, peut-être dix ans, ou même davantage.

– Mais c'est idiot. Ça ne va rien changer à ce qui s'est passé ni ressusciter le Dr. Lorrimer.

– Ça ne va rien changer à ce qui s'est passé, mais ce n'est pas idiot. La vie est, pour pratiquement tout le monde, quelque chose de précieux. Même les gens qui n'ont rien, que la vie, ont envie de la vivre jusqu'au bout. Personne n'a le droit de la leur prendre.

– Vous parlez de la vie comme vous pourriez parler de la balle de William. Si on la lui prenait, il verrait bien qu'il ne l'a plus. Mais le Dr. Lorrimer, lui, ne peut pas savoir ce qu'il a perdu.

– Pourtant, il a sûrement perdu quelques années.

– Mais vous n'en savez rien. Ça ne veut rien dire. Ce n'est que des mots. Peut-être qu'il serait mort la semaine prochaine, et alors, il n'aurait perdu que sept jours. On ne condamne pas quelqu'un à dix ans de prison pour sept jours de perdus. Surtout que ces jours n'auraient pas forcément été heureux.

– Mais même s'il s'agit d'un vieillard qui n'a plus qu'une journée devant lui, la loi veut qu'il ait le droit de la vivre. Quelle que soit la victime, un meurtre reste un meurtre. »

D'une voix songeuse, Nell dit :

« J'imagine que c'est différent quand les gens croient en Dieu. Pour eux, la personne qui est tuée est peut-être morte en état de péché mortel, et, du coup, condamnée à aller en enfer. Dans ce cas, bien sûr, les sept jours qui lui restaient à vivre auraient pu lui permettre de se repentir et d'obtenir l'absolution.

– Tous ces problèmes sont plus faciles pour ceux qui croient en Dieu, admit Dalgliesh. Mais pour ceux d'entre nous qui ne croient pas, qui ne peuvent pas croire, il faut bien aussi qu'il y ait quelque chose, et ce quelque chose, c'est la loi. La justice humaine est loin d'être parfaite, mais c'est la seule que nous ayons.

– Vous êtes sûr que vous n'avez pas de questions à me poser ? Je sais bien que papa ne l'a pas tué. Ce n'est pas un assassin. Il était à la maison avec William et moi quand le Dr. Lorrimer a été tué. Nous avons mis William au lit ensemble à sept heures et demie, et nous sommes restés vingt minutes dans sa chambre à lui lire une histoire. Ensuite, je me suis couchée, moi aussi, parce que j'avais mal à la tête et que je ne me sentais pas très bien. Papa est cillé me préparer une tasse de chocolat, et quand il me l'a apportée, il a pris mon anthologie scolaire pour me faire la lecture jusqu'à ce que je m'endorme. Mais je ne me suis pas endormie. J'ai seulement fait semblant. Un peu avant neuf heures, il est sorti de ma chambre, mais j'étais toujours réveillée. Vous voulez savoir comment je le sais ?

– Pourquoi pas ?

– Parce que j'ai entendu sonner l'heure à l'église. Après le départ de papa, je suis restée dans le noir à réfléchir. Une demi-heure plus tard,

il est revenu voir si je dormais, mais je faisais toujours semblant. Vous voyez bien que ça ne peut pas être lui.

– À part qu'on ne sait pas au juste quand le Dr. Lorrimer est mort.

– Et que je vous ai peut-être menti.

– C'est vrai qu'on ment souvent à la police. Mais vous, est-ce que vous mentez ?

– Non. Mais pour sauver papa, je crois bien que je mentirais. D'autant que je me fiche pais mal du Dr. Lorrimer. Je suis même contente qu'il soit mort. Il n'était pas gentil. La veille de sa mort, William et moi, on est allés retrouver papa au Labo. Ce matin-là, il donnait un cours pour les policiers, et on s'est dit que ce serait une bonne idée d'aller le chercher pour déjeuner. L'inspecteur Blakelock nous a fait asseoir dans le hall, et la demoiselle qui travaille avec lui, la jolie, s'est approchée de William pour lui offrir une pomme. Et puis le Dr. Lorrimer a débouché des escaliers et nous a vus. Je sais que c'était lui parce que l'inspecteur Blakelock l'a appelé par son nom. Il a dit : "Qu'est-ce que ces gamins font ici ? Ce n'est pas un endroit pour eux. " Moi, j'ai répondu : "Je ne suis pas une gamine. Je suis mademoiselle Kerrison, et lui, c'est mon frère William. Nous attendons notre père. " Il nous a regardés comme s'il nous détestait ; il était blanc ; il avait le visage convulsé. Il a dit : "Il n'est pas question que vous l'attendiez ici. " Et puis il a parlé très méchamment à l'inspecteur Blakelock. Après son départ, l'inspecteur Blakelock nous a dit qu'il valait mieux partir, mais il a consolé William, et il a sorti pour lui un bonbon de son oreille gauche. Vous saviez que c'était un prestidigitateur ?

– Non, je ne le savais pas.

– Vous voulez que je vous fasse faire le tour de la maison avant de vous conduire vers Miss Willard ? Vous aimez visiter les maisons ?

– Oui, beaucoup, mais le moment est peut-être mal choisi.

– En tout cas, vous allez voir le salon. C'est ce qu'il y a de mieux. Voilà, nous y sommes, c'est joli, non ? »

Le salon n'avait rien de joli. Lambrissée de chêne, c'était une pièce obscure et encombrée où presque rien ne paraissait avoir changé depuis l'époque victorienne où la femme du pasteur et ses filles y étaient pieusement occupées à coudre pour la paroisse. Les fenêtres à meneaux, avec leurs rideaux rouge foncé imprégnés de crasse, ne laissaient pratiquement entrer aucune lumière, et le feu qui agonisait dans la cheminée ne l'éclairait pas davantage qu'il ne la réchauffait. Face à l'entrée se dressait une énorme table d'acajou sur laquelle un pot à confiture contenait quelques chrysanthèmes, et la cheminée de marbre contournée était presque entièrement cachée par deux grands

fauteuils avachis et un vieux sofa défoncé. D'une voix soudain cérémonieuse, comme si la pièce l'avait rappelée à ses devoirs d'hôtesse, Eleanor dit :

« J'essaie d'avoir toujours cette pièce en ordre pour si jamais il arrive des visites. Les fleurs sont belles, non ? C'est William qui les a cueillies. Mais je vous en prie, asseyez-vous. Vous prendrez bien un peu de café ?

– Rien ne me ferait plus plaisir, mais je crains que nous n'ayons pas le temps. C'est vraiment pour voir Miss Willard que nous sommes venus. »

Massingham et William, ce dernier tenant son ballon sous le bras, apparurent dans l'entrée, tout rouges d'avoir couru. Ouvrant une porte tendue de reps vert, Eleanor les conduisit par un couloir de pierre jusqu'à l'arrière de la maison. William, qui semblait avoir oublié Massingham, trottnait derrière elle en essayant vainement de l'attraper par son jean trop étroit. Arrivée devant une nouvelle porte, elle annonça :

« C'est ici. Elle n'aime pas qu'on entre chez elle, William et moi. Mais comme ça pue chez elle, c'est tout aussi bien. »

Sur quoi, empoignant son frère par la main, elle les laissa devant la porte.

Dalgliesh frappa. Un bruit précipité se produisit à l'intérieur, le bruit d'un animal surpris dans son repaire, puis la porte s'entrebâilla, et un œil sombre et soupçonneux les regarda par l'étroite ouverture. Dalgliesh dit :

« Miss Willard ? C'est le commissaire Dalgliesh et l'inspecteur Massingham, de Londres. Nous enquêtons sur le meurtre du Dr. Lorrimer. Est-ce que nous pouvons entrer ? »

L'œil s'adoucit. Elle émit un curieux grognement, une espèce de soupir embarrassé, puis se décida à leur ouvrir tout grand la porte.

« Bien sûr. Bien sûr. Mais qu'allez-vous penser de moi ? Je crains que vous ne me surpreniez dans une tenue que ma vieille nounou aurait qualifiée de négligée. Je ne vous attendais pas, et à cette heure de la matinée, j'ai l'habitude de prendre un petit moment pour moi. »

Eleanor avait raison, il régnait chez elle une odeur nauséuse, une odeur de sherry, de sous-vêtements douteux et de parfum bon marché. Une petite flamme bleue léchait les briquettes rougeoyantes empilées dans la cheminée victorienne. La fenêtre, donnant sur le garage et le jardin en friche situé à l'arrière de la maison, était fermée malgré la douce chaleur qu'il faisait ce jour-là, et l'air qui stagnait dans la pièce pesait sur eux comme une couverture sale. Il y régnait en outre une féminité envahissante. La cretonne des fauteuils, les coussins de la

méridienne, la carpette de fausse fourrure disposée devant l'âtre, tout paraissait d'une douceur poisseuse. Le manteau de la cheminée était encombré de photographies encadrées, dont la plupart représentaient un clergyman et son épouse, que Dalglish identifia comme les parents de Miss Willard, debout côte à côte, mais l'air étrangement séparés, devant diverses églises sans intérêt. La place d'honneur était occupée par un portrait de Miss Willard elle-même, jeune et timide, ses cheveux épais soigneusement ondulés. Sur un rayon placé à la droite de la porte, une petite sculpture de bois représentait une Vierge sans bras avec l'Enfant perché sur son épaule. Une veilleuse brûlait à ses pieds, baignant d'une douce lumière la tête tendrement inclinée et les yeux aveugles. Dalglish estima qu'il devait s'agir d'une copie, mais de qualité, d'une statuette médiévale. Sa beauté sans apprêt soulignait le clinquant de la pièce, mais lui conférait aussi une certaine dignité, semblant dire qu'il existait plusieurs formes de solitude humaine, de souffrance humaine, et que la même pitié les embrassait toutes.

Miss Willard lui désigna la méridienne.

« Voilà mon refuge, dit-elle joyeusement. J'aime l'intimité, voyez-vous. Comme je l'ai expliqué au Dr. Kerrison : "Je veux bien travailler pour vous, mais à condition d'avoir mon coin à moi. " C'est tellement précieux, vous ne trouvez pas ? Autrement, c'est la mort de l'âme. »

Regardant ses mains, Dalglish se dit qu'elle devait avoir entre quarante et cinquante ans, bien que son visage fit plus vieux. Ses cheveux noirs, vigoureux et presque crépus, contrastaient avec son visage délavé. À en juger par les boucles en rouleaux qui tombaient sur son front, elle avait retiré ses bigoudis en hâte avant de leur ouvrir, mais elle était déjà toute maquillée. Un rond rose soulignait chaque œil, et du rouge à lèvres s'était insinué dans les plis entourant la bouche. Sa mâchoire inférieure, osseuse et carrée, pendait comme celle d'une marionnette. Elle ne s'était pas encore habillée, et portait, sur une chemise de nuit bleu vif au col agrémenté d'une ruche, une robe de chambre matelassée de nylon à fleurs tachée de thé et de ce qui semblait du jaune d'œuf. Massingham était fasciné par l'amas bulbeux de coton avachi qui faisait saillie par-dessus ses chaussures, et dont il ne parvint à détacher les yeux que lorsqu'il eut compris qu'elle avait tout bonnement mis ses bas à l'envers.

Elle dit :

« Je pense que vous voulez me parler de l'alibi du Dr. Kerrison. Qu'il puisse avoir besoin d'un alibi me paraît ridicule : il est si gentil, si doux. Enfin, il se trouve que je suis en mesure de vous aider. Je peux vous affirmer qu'il était chez lui jusqu'après neuf heures, et que je l'ai revu moins d'une heure plus tard. Mais croyez-moi, vous perdez votre temps. Quels que soient vos talents, commandant, c'est un crime

que la science ne résoudra pas. Ce n'est pas pour rien qu'on parle de ce pays comme des noirs marécages. Le mal sort de lui-même de son sol détrempé. Certes, on peut le combattre, mais pas avec vos armes. »

Massingham dit :

« Tout de même, il faut bien leur donner une chance, à nos armes. »

Elle le regarda et lui sourit d'un air apitoyé.

« Mais toutes les portes étaient fermées. Tout est resté intact. Personne n'a pénétré de force, et personne n'a pu ressortir. Il est mort, c'est vrai, mais il n'a pas été tué de main d'homme, inspecteur. »

Dalgliesh dit :

« Pourtant, c'est bien une arme qui l'a frappé, et je suis certain qu'une main d'homme la tenait. Notre travail consiste à découvrir à quel homme, à quelle femme, elle appartenait, et il se peut que vous puissiez nous aider. Vous tenez le ménage du Dr. Kerrison, je crois ? »

À nouveau, elle eut un regard de pitié, mais où se mêlait cette fois un léger reproche.

« Pas du tout. Non, je ne suis pas une domestique, commandant. Disons que je vis ici et que j'aide le Dr. Kerrison. Il faut bien qu'il y ait quelqu'un qui s'occupe des enfants quand son travail l'appelle à l'extérieur. Les enfants d'un mariage brisé, hélas – vous connaissez l'histoire. Vous-même, vous n'êtes pas marié, commandant ?

– Non.

– Comme vous avez raison ! » Elle soupira, et malgré son propos, ce soupir semblait exprimer une immense nostalgie, un regret infini. Dalgliesh reprit :

« Si j'ai bien compris, vous vivez ici, mais séparée des autres ?

– J'ai en effet mes petits appartements à moi. Ce salon, et, à côté, une chambre à coucher. J'ai également une petite cuisine. Je vous la ferais volontiers visiter, mais elle n'est pas tout à fait aussi en ordre que je le souhaiterais.

– Et qu'est-ce que vous faites, au juste ? Quels sont vos arrangements, Miss Willard ?

– Pour le petit déjeuner, ils se débrouillent tout seuls. Pour le déjeuner, le docteur le prend d'ordinaire à l'hôpital, et Nell prépare quelque chose sur un plateau pour son frère et elle, mais là, il arrive fréquemment que je doive m'en occuper. Enfin, le soir, c'est moi qui fais la cuisine – quelque chose de très simple, aucun de nous n'est grand mangeur. Et puis, le week-end, Nell et son père préparent les repas eux-mêmes. Tout cela fonctionne très bien ; c'est un excellent arrangement, vraiment. »

Excellent pour vous, songea Massingham. William, c'est vrai, paraissait vigoureux et assez bien nourri, mais n'aurait-il pas mieux valu que sa sœur soit à l'école plutôt que d'avoir à s'occuper pratiquement seule de cette maison monstrueuse et sans joie ? Il se demanda quels pouvaient être ses rapports avec Miss Willard. Comme si elle lisait ses pensées, celle-ci déclara :

« William est un petit garçon adorable. Avec lui, il n'y a jamais aucun problème. D'ailleurs, c'est à peine si je le vois. Mais Nell est difficile, très difficile. À cet âge, c'est le cas de la plupart des filles. Elle aurait grand besoin d'une mère. Comme vous devez le savoir, Mrs. Kerrison a quitté son mari il y a environ un an. Elle est partie avec un de ses collègues de l'hôpital. Pour lui, c'était la fin du monde. Maintenant, elle se bat pour avoir les enfants quand le divorce sera prononcé, c'est-à-dire dans un mois. Je suis sûre que ce serait une bonne chose pour eux. Les enfants doivent être avec leur mère. Enfin, Nell a passé l'âge de l'enfance. C'est pour le petit qu'ils se battent, pas pour elle. À mon avis, ils se fichent pas mal d'elle tous les deux. Pour son père, c'est une véritable croix à porter. Elle est d'une nervosité à faire peur ; elle a des crises d'asthme, des cauchemars. La semaine prochaine, il doit passer trois jours à Londres pour un congrès – elle n'a pas fini de le lui faire payer. C'est une malade, croyez-moi. Elle le punit parce qu'il préfère son frère. Mais lui-même ne se rend compte de rien, évidemment. »

Dalgliesh se demanda quel processus mental lui avait permis d'arriver à une telle conclusion psychologique. Qui, d'ailleurs, était peut-être justifiée, songea-t-il en éprouvant pour Kerrison un élan de pitié.

Brusquement, Massingham se sentit mal. Il ne supportait plus ni la chaleur ni l'odeur de la pièce. Une goutte de sueur froide tomba sur son calepin. Murmurant une excuse, il alla jusqu'à la fenêtre et l'ouvrit. Un grand courant d'air frais et vivifiant s'engouffra à l'intérieur. Sous la Vierge sculptée, la petite flamme vacilla un instant avant de s'éteindre.

Lorsqu'il revint à son calepin, Dalgliesh était déjà en train de poser des questions à Miss Willard sur la soirée de la veille. Elle dit qu'elle avait préparé pour le repas du bœuf haché, des pommes de terre et des petits pois congelés, suivis d'un blanc-manger. Elle avait lavé la vaisselle toute seule, puis était allée souhaiter bonne nuit à la famille avant de regagner son appartement. Tout le monde se trouvait alors au salon, mais le Dr. Kerrison et Nell s'approprièrent à mettre William au lit. Elle n'avait plus ni vu ni entendu aucun membre de la famille jusqu'à neuf heures environ, heure à laquelle elle était allée vérifier si la porte d'entrée était bien fermée. Le Dr. Kerrison oubliait parfois de

la verrouiller, inconscient de la peur qu'elle pouvait éprouver à dormir seule au rez-de-chaussée. On lit des histoires si terribles. Elle avait alors passé devant le bureau, dont la porte était entrouverte, et entendu le Dr. Kerrison parler au téléphone. Elle était retournée chez elle, et elle avait allumé la télévision.

Peu avant dix heures, le Dr. Kerrison était passé la voir pour discuter d'une petite augmentation qu'il pensait lui donner, mais ils avaient bientôt été interrompus par un coup de téléphone. Le docteur était revenu une dizaine de minutes plus tard, et ils étaient restés à bavarder ensemble près d'une demi-heure. Elle avait beaucoup apprécié cette occasion de parler seule à seul avec lui. Finalement, il lui avait dit bonne nuit et s'en était allé. De son côté, elle avait rallumé la télévision et l'avait regardée presque jusqu'à minuit, heure à laquelle elle était allée se coucher. Si le Dr. Kerrison avait pris sa voiture, elle l'aurait certainement entendu étant donné que la fenêtre de son salon donnait sur le garage, construit sur le côté de la maison. Ils pouvaient constater eux-mêmes.

Le lendemain, elle avait dormi plus longtemps que de coutume et n'avait pris son petit déjeuner qu'après neuf heures. Elle avait été réveillée par la sonnerie du téléphone, mais ce n'est qu'au moment où le Dr. Kerrison était revenu du Laboratoire qu'elle avait appris la mort du Dr. Lorrimer. Un peu après neuf heures, le Dr. Kerrison était en effet rentré à la maison pour leur annoncer ce qui était arrivé et avertir l'hôpital qu'on lui passe tous les appels à la réception du Laboratoire.

Dalglish dit :

« J'ai cru comprendre que le Dr. Lorrimer avait coutume de vous emmener le dimanche à Guy's Marsh, où vous alliez ensemble à St. Mary au service de onze heures. C'était, semble-t-il, un homme solitaire et pas très heureux, et je me demandais s'il avait trouvé auprès de vous l'amitié qui paraissait lui faire défaut dans son milieu de travail. »

Massingham leva les yeux, curieux de voir de quelle façon elle répondrait à cette invitation flagrante à ouvrir son cœur. Elle battit des paupières comme un oiseau tandis qu'une rougeur montant de sa gorge gagnait implacablement son visage. Sur un ton qu'elle voulait malicieux, elle dit :

« Là, je crois que vous me charriez, commandant... commandant, je ne me trompe pas ? Curieux, c'est un grade qui me fait toujours penser à la marine – mais il faut dire que j'avais un beau-frère dans la marine, c'est certainement pour cela. Enfin, vous me parliez d'amitié, et l'amitié implique la confiance. J'aurais beaucoup voulu pouvoir l'aider, mais ce n'était pas un homme facile à connaître. Et puis il y

avait entre nous une différence d'âge. Oh, je ne suis pas beaucoup plus âgée, même pas cinq ans, j'imagine. Mais pour un homme relativement jeune, c'est important. Non, voyez-vous, nous n'étions, je le crains, que deux anglicans de la haute Église isolés dans un pays de protestants. À l'église, nous ne nous asseyions même pas ensemble. Je m'installais toujours au troisième rang, alors que lui préférait être au fond. » Dalgliesh insista :

« Mais il appréciait certainement votre compagnie. Il venait vous prendre tous les dimanches, non ? »

– Parce que le père Gregory le lui avait demandé, c'est tout. Il y a bien un bus pour Guy's Marsh, mais il faut que j'attende une demi-heure, et comme le Dr. Lorrimer passait devant l'ancien presbytère, le père Gregory lui a fait comprendre qu'il serait commode qu'il m'emmène avec lui. Mais jamais il n'est entré. Quand il arrivait, je l'attendais au bord de la route. Si son père était malade ou s'il avait un empêchement professionnel, il téléphonait. Parfois, il ne pouvait pas m'avertir, ce qui était ennuyeux. Mais je savais que, si je ne le voyais pas arriver à onze heures moins vingt, il ne viendrait pas, et alors, j'allais prendre le bus. D'ordinaire, bien sûr, il venait comme prévu, sauf pendant les six premiers mois de cette année, où il avait purement et simplement renoncé à aller à la messe. Mais au début de septembre, il a téléphoné pour dire qu'il repasserait me prendre comme d'habitude. Évidemment, je ne lui ai posé aucune question sur ce qui l'avait tenu éloigné de l'Église. Il arrive à chaque âme de devoir traverser ces nuits obscures. »

Ainsi, il avait cessé d'aller à la messe au moment où avait commencé son aventure avec Domenica Schofield, et il avait repris ses anciennes habitudes au moment de la rupture. Dalgliesh demanda : « Est-ce qu'il communiait ? » La question ne la surprit pas. « Pas depuis septembre. Ce qui m'inquiétait un peu, je l'avoue. Je me demandais si quelque chose le tourmentait et si je devais lui conseiller de parler au père Gregory. Mais ces questions sont si délicates. Et puis, vraiment, ce n'était pas mon affaire. »

Surtout, elle devait craindre de se le mettre à dos, songea Massingham. Pour elle, cette possibilité d'aller à Guy's Marsh en voiture devait être très pratique.

Dalgliesh demanda :

« Il vous a donc téléphoné une ou deux fois ; mais vous, est-ce qu'il vous arrivait de l'appeler ? »

Elle se détourna comme pour arranger ses coussins.

« Moi ? Quelle idée ! Et pourquoi l'aurais-je fait ? Je n'ai même pas son numéro. » Massingham dit :

« Il est curieux qu'il soit allé à l'église à Guy's Marsh plutôt qu'au village. »

Miss Willard lui lança un regard sévère. « Pas du tout. Mr. Swaffield est sans doute un homme de mérite, mais de tendance très évangélique, tendance que mon père a toujours combattue. Et puis, je pense que le Dr. Lorrimer n'avait pas envie de prendre part aux activités de la paroisse. Vous savez ce que c'est : dès qu'on donne le petit doigt... Le père Gregory, lui, n'attendait rien ; il avait compris que le Dr. Lorrimer avait à s'occuper de son père, et que son travail était très exigeant. Entre parenthèses, je trouve bien dommage que la police n'ait pas fait venir le père Gregory. Tout de même, on aurait pu appeler un prêtre auprès du corps. »

Dalgliesh fit remarquer doucement : « Mais il était mort depuis plusieurs heures lorsqu'on l'a découvert. »

– Ce n'est pas une raison. On aurait dû faire venir un prêtre. »

Sur quoi elle se leva, comme pour signifier que l'entretien était terminé. Dalgliesh n'était pas mécontent de partir. Après l'avoir remerciée comme il se devait, il pria Miss Willard de se mettre aussitôt en rapport avec lui s'il se produisait quoi que ce soit. Puis, comme Massingham et lui allaient franchir la porte, elle lança soudain d'une voix impérieuse : « Jeune homme ! »

Les deux policiers se retournèrent. Parlant à Massingham comme une institutrice mécontente d'un élève, Miss Willard ordonna :

« Vous qui l'avez ouverte sans rien demander, refermez cette fenêtre, je vous prie. Et je vous saurais gré aussi de rallumer la bougie ! »

Retrouvant des réflexes d'écolier, Massingham obéit docilement. Puis, après avoir traversé la maison à la suite de Dalgliesh sans rencontrer personne, une fois installé au volant de la voiture, il éclata.

« Ce n'est pas croyable que Kerrison n'ait rien trouvé de mieux que cette harpie pour s'occuper de ses enfants ! Elle est sale comme un peigne, elle boit, elle est à moitié folle ! »

– Pour Kerrison, les choses ne doivent pas être si simples, rétorqua Dalgliesh. Non seulement il vit dans un patelin perdu et dans une maison aussi sympathique qu'un tombeau, mais il a une fille avec laquelle il doit être difficile de s'entendre. S'il leur fallait choisir entre un travail comme celui-là et le chômage, j'ai bien l'impression que la plupart des femmes d'aujourd'hui choisiraient le chômage. Mais dites-moi, avez-vous jeté un coup d'œil au feu dans le jardin ?

– Oui, mais je n'ai rien remarqué de spécial. Apparemment, ils ont l'habitude de brûler de vieux meubles, des feuilles mortes, des vieilleries entassées dans la remise. William m'a expliqué que sa sœur

l'avait allumé ce matin.

– Donc William sait parler ?

– Eh oui, il sait parler. Mais je ne suis pas certain que vous puissiez le comprendre. Quant à l'alibi que Miss Willard vous a donné pour Kerrison, vous y croyez ?

– Autant qu'à ceux de Mrs. Blakelock et Mrs. Bradley pour couvrir leurs maris. Qui sait où se trouve la vérité ? Ce qu'il y a de sûr, c'est que Kerrison a appelé le Dr. Collingwood à neuf heures, et que celui-ci lui a retéléphoné chez lui aux environs de dix heures. Si ce que dit Miss Willard est vrai, il a un alibi pour cette heure-là, qui, j'en suis de plus en plus persuadé, est l'heure décisive. Mais lui, comment le savait-il ? Et s'il le savait, pourquoi imaginer que nous pourrions déterminer l'heure de la mort avec une pareille précision ? Le fait qu'il soit resté avec sa fille jusqu'à neuf heures, puis qu'à dix heures il soit passé voir Miss Willard, donne vraiment l'impression qu'il tient à prouver qu'il était chez lui durant ce laps de temps.

– Il fallait bien qu'il soit chez lui pour répondre au coup de téléphone de dix heures. Je ne vois pas comment il aurait pu se rendre chez Hoggatt, tuer Lorrimer et revenir à la maison en moins de soixante minutes, en tout cas s'il était à pied. Et pour ce qui est de la voiture, Miss Willard paraît sûre qu'il ne l'a pas prise. En passant par le nouveau laboratoire, la chose aurait peut-être été possible, mais juste, du point de vue du temps. »

À ce moment-là, la radio de la voiture fit entendre son signal, et Dalglish répondit. C'était le commissariat de Guy's Marsh, annonçant que le brigadier Reynolds aimerait leur parler. Le rapport du Labo de Londres venait d'arriver.

4

Ils vinrent ouvrir la porte ensemble. Mrs. Bradley tenait dans ses bras un bébé endormi. Son mari dit : « Entrez. C'est au sujet du vomi, n'est-ce pas ? Je vous attendais. »

Il les fit entrer dans la salle de séjour, où il leur désigna deux fauteuils et s'assit lui-même en face d'eux, sur le canapé. Sa femme le suivait comme son ombre, appuyant maintenant la tête du petit contre son épaule. Dalglish demanda : « Voulez-vous appeler un avocat ? – Non. En tout cas pas pour l'instant. Je suis prêt à vous dire toute la vérité, et il n'y a pas de raison qu'elle me fasse du tort. Tout ce que je risque, c'est de perdre mon travail, mais de ce côté-là, je crois que je

n'en suis plus à m'inquiéter. »

Massingham ouvrit son calepin. Se tournant vers Susan Bradley, Dalglish demanda :

« Mrs. Bradley, ne croyez-vous pas que le bébé serait mieux dans son berceau ? »

Elle le fusilla du regard et hocha violemment la tête, tenant l'enfant encore plus étroitement serré contre elle, comme si on menaçait de le lui arracher.

Heureusement qu'il est endormi, songea Massingham. Mais il aurait de beaucoup préféré que ni sa mère ni lui ne soient présents. Il regarda le bébé dans sa barboteuse rose, la tête nichée contre l'épaule maternelle, la longue mèche de cheveux qui bouclait sur sa nuque délicate, le rond chauve qui marquait l'arrière de son crâne, les yeux clos, le nez ridiculement petit. La mère et son fragile fardeau étaient plus difficiles à affronter qu'une équipe d'avocats violemment opposés à la police.

Embarquer un suspect à l'arrière d'une voiture de police pour le conduire au poste et recueillir sa déposition dans l'anonymat d'une salle d'interrogatoire était peut-être critiquable mais présentait des avantages certains. Ici, l'environnement même suscitait un mélange d'irritation et de pitié. La pièce sentait le neuf et l'inachevé. Il n'y avait pas de cheminée, et la place d'honneur était occupée par la télévision installée au-dessus du radiateur électrique fixé au mur, et surmontée d'un poster représentant des vagues déferlant contre des rochers. Le mur d'en face était tapissé d'un papier assorti aux rideaux à fleurs, mais les trois autres étaient nus, et le plâtre commençait déjà à s'y craqueler. Devant la table se dressait une chaise de bébé sous laquelle on avait placé une feuille de plastique pour protéger le tapis. Tout paraissait neuf, comme s'ils s'étaient mariés sans emmener avec eux le moindre effet personnel, comme s'ils étaient entrés spirituellement nus en possession de cette pièce étriquée et dénuée de caractère. Dalglish dit :

« Nous en sommes donc arrivés à la conclusion que votre déclaration concernant vos faits et gestes de mercredi soir était inexacte, ou incomplète. Alors, que s'est-il passé ? »

Un moment, Massingham se demanda pourquoi Dalglish ne se donnait pas la peine de faire à Bradley les mises en garde habituelles ; puis il crut comprendre. Poussé au-delà de ce qu'il pouvait supporter, il se pouvait que Bradley fût capable de tuer, mais pour ce qui est de descendre de cette fenêtre du troisième étage, jamais il n'en aurait eu le courage.

Pourtant, c'était le seul moyen de ressortir du Laboratoire. À moins

d'utiliser les clés, l'assassin de Lorrimer avait dû se résoudre à passer par là. Leurs réflexions, leurs examens réitérés des lieux, tout confirmait cette hypothèse. Il n'y avait pas d'autre solution.

Bradley regarda sa femme. Celle-ci lui fit un bref sourire d'encouragement et tendit vers lui sa main libre. Il la prit aussitôt dans la sienne en se rapprochant d'elle, puis, après s'être humecté les lèvres, il se mit à parler comme s'il prononçait un discours longuement répété.

« Mardi, le Dr. Lorrimer a terminé son rapport annuel confidentiel à mon sujet. Il m'a dit qu'il souhaitait m'en parler le lendemain, avant de le transmettre au Dr. Howarth, et il m'a fait venir dans son bureau peu de temps après être arrivé au Labo. Son rapport était tout à fait négatif, et le règlement voulait qu'il me donne des explications. J'avais envie de me défendre, mais je n'ai pas pu. Je ne me sentais pas libre de m'exprimer. J'avais l'impression que tout le Laboratoire était au courant de ce qui se passait et attendait de voir le résultat. En outre, j'avais peur de lui, sans trop savoir pourquoi. C'est quelque chose que je n'arrive pas à m'expliquer. Il me faisait un tel effet que je n'avais qu'à le sentir à côté de moi pour me mettre à trembler. Quand son travail l'appelait à l'extérieur, pour moi, c'était le paradis. Je savais alors que je travaillais parfaitement bien. Cela dit, son rapport n'était pas sans fondement. Je me rendais bien compte que mon travail s'était détérioré. Mais c'était en partie de sa faute. Et lui, on aurait dit que mes erreurs le mettaient personnellement en cause. Il ne supportait pas le mauvais travail. Les fautes, c'était son obsession. Et j'en faisais d'autant plus que j'étais terrifié. »

Il s'interrompt un instant, durant lequel personne ne parla. Puis il reprit :

« Nous ne sommes pas allés au concert du village parce que nous n'avons pas pu trouver de baby-sitter ; et puis, de toute manière, il était prévu que la mère de Sue viendrait dîner. Je suis arrivé à la maison un peu avant six heures. Après le repas, où il y avait un curry, du riz et des petits pois, je l'ai accompagnée à son bus – le bus de huit heures moins le quart. Ensuite, je suis rentré directement. Mais je n'arrêtais pas de penser à ce rapport, à ce que le Dr. Howarth allait dire, à ce que j'allais faire si on ne voulait plus de moi ici, à la possibilité de vendre la maison. Quand nous l'avons achetée, les prix étaient au maximum, et maintenant, il est presque impossible de vendre sauf à perte. En outre, je me disais qu'aucun autre laboratoire ne voudrait de moi. Bref, au bout d'un moment, l'idée m'est venue de retourner au Labo pour avoir une conversation avec lui. J'avais tout à coup l'impression que je pourrais lui parler d'homme à homme, lui faire comprendre ce que je ressentais. Ce qu'il y a de sûr, c'est que

j'étais incapable de rester sans rien faire. Il fallait que je sorte, il fallait que j'aille chez Hoggatt. Je n'ai pas dit à Sue ce que j'avais l'intention de faire, et elle a essayé de me convaincre de rester. Mais je suis parti. »

Il regarda Dalglish et demanda :

« Est-ce que je peux boire un verre d'eau ? »

Sans un mot, Massingham se leva. Lorsqu'il eut trouvé la cuisine, ne voyant pas de verres, il prit une tasse qui séchait sur l'évier, la remplit d'eau et l'apporta dans la salle de séjour. Bradley la vida d'un trait. Puis, s'étant essuyé la bouche du revers de la main, il poursuivit :

« En allant au Labo, je n'ai rencontré personne. Ici, on sort rarement après la nuit tombée, et ce soir-là, la plupart des gens devaient être au concert. En arrivant, j'ai vu de la lumière dans le hall. J'ai sonné, et Lorrimer est venu ouvrir. Il a paru surpris de me voir, mais je lui ai expliqué que je désirais lui parler. Il a regardé sa montre, et il m'a dit qu'il ne pouvait m'accorder que cinq minutes. Je l'ai suivi jusqu'à son labo. »

Après s'être interrompu une seconde, il continua son récit en regardant Dalglish droit dans les yeux.

« Ç'a été un curieux entretien. Je sentais qu'il était impatient, et pressé de me voir partir. À certains moments, j'avais l'impression qu'il ne m'écoutait pas, qu'il ne savait même pas que j'étais là. Je me suis mal débrouillé. J'ai essayé de lui expliquer que, si j'étais négligent, ce n'était pas exprès, que j'aimais beaucoup mon travail, que je voulais m'améliorer, que j'avais envie que la maison puisse être fière de moi. J'ai essayé de lui expliquer quel effet il avait sur moi. Mais je ne sais pas s'il m'écoutait. Il restait planté là, les yeux fixés sur le plancher.

« Enfin, il a levé la tête et s'est décidé à parler. Il ne me regardait pas vraiment ; il regardait à travers moi, comme si je n'existais pas. Et il disait des choses, des choses terribles, mais comme il aurait dit les répliques d'une pièce, comme si ça n'avait rien à voir avec moi. Il répétait sans arrêt les mêmes mots, sans arrêt. Échec. Ratage. Nullité. Zéro. Il s'est même mis à parler de mariage comme si, sur le plan sexuel aussi, ma vie ne pouvait être qu'un échec. Il était comme fou. Je n'avais jamais vu ça. Je ne savais pas qu'on pouvait exprimer tant de haine, d'amertume et de désespoir. Et moi, j'étais là tout tremblant sous ce flot de paroles qui se déversait sur moi comme si j'étais... moins que rien. Et puis, il m'a regardé dans les yeux, et, cette fois, j'ai su que c'était bien moi qu'il voyait, moi, Clifford Bradley. Sa voix s'est transformée. Il m'a dit : "Vous êtes un biologiste de troisième zone, un légiste de dernière catégorie. C'est ce que vous étiez à votre entrée ici, et vous ne changerez jamais. Pour moi, il y a deux solutions : vérifier

tout ce que vous faites, ou courir le risque de voir mon service et le Laboratoire entier discrédités devant le tribunal. À l'usage, aucune de ces solutions n'est possible. C'est pourquoi je vous suggère de chercher un autre travail. Et maintenant, j'ai des choses à faire, je vous prie de vous en aller. "

« Sur quoi il m'a tourné le dos, et je suis parti. Mais ce n'était pas possible. J'aurais mille fois mieux fait de ne pas venir. Jusque-là, il ne m'avait jamais dit exactement ce qu'il pensait de moi, ou en tout cas pas dans des termes pareils. Je me sentais malade, je me sentais malheureux, j'avais envie de pleurer. Et je m'en méprisais d'autant plus. Tant bien que mal, je suis monté jusqu'aux toilettes, et j'ai tout juste eu le temps d'atteindre le premier lavabo avant de me mettre à vomir. J'ai dû rester trois ou quatre minutes la tête dans le bassin, à moitié pleurant, à moitié vomissant. Et puis j'ai eu l'idée de tourner le robinet d'eau froide pour m'asperger le visage. Et j'ai essayé de me remettre sur pied. Mais je tremblais toujours, je me sentais toujours mal. Alors je suis allé m'asseoir sur un des cabinets, la tête entre les mains.

« Je ne sais pas combien de temps je suis resté là. Dix minutes, peut-être, mais peut-être aussi davantage. Je savais qu'il ne changerait jamais d'avis, qu'il ne pourrait jamais me comprendre. Il était inhumain. Et moi, je le haïssais. Mais je commençais à le haïr de façon différente. Il allait falloir que je parte – il ne me laissait aucune chance. Mais avant, je pourrais lui dire ce que je pensais de lui. Je pourrais lui montrer que j'étais un homme. C'est ainsi que je suis redescendu au laboratoire de biologie. »

À nouveau, il s'interrompt. Le bébé s'agita dans les bras de sa mère et poussa un petit cri en dormant. Mécaniquement, Susan Bradley se mit à le bercer et à lui murmurer des paroles rassurantes, les yeux toujours fixés sur son mari. Celui-ci reprit :

« Il était étendu entre les deux tables, le visage contre le sol. Je n'ai pas pris la peine de vérifier s'il était mort. Je sais que je devrais avoir honte de l'avoir laissé comme ça sans chercher à l'aider. Mais c'est un fait, et je n'arrive pas à le regretter. Pourtant, Dieu sait si, sur le moment, je ne me suis pas réjoui de le voir ainsi. J'étais terrorisé, c'est tout. J'ai dévalé les escaliers, je me suis précipité hors du Labo comme si l'assassin était à mes trousses. La Yale fermait toujours la porte ; je sais que j'ai dû manœuvrer le verrou du bas, mais je ne m'en souviens plus. J'ai couru le long de l'allée. Il me semble avoir aperçu un bus ; mais quand je suis arrivé à la grille, il avait disparu. Ensuite, j'ai vu approcher une voiture, et, d'instinct, je me suis mis dans un renfoncement. La voiture a ralenti avant de s'engager dans l'allée conduisant au Laboratoire. Quand je suis reparti, j'ai fait attention de

marcher lentement, normalement. Et puis voilà, je suis arrivé à la maison. » Pour la première fois, Susan Bradley prit la parole : « Il m'a tout raconté. Il ne pouvait pas faire autrement, d'ailleurs. Il était dans un état tel que j'ai tout de suite su qu'il avait dû se passer quelque chose de terrible. Ensemble, on a décidé de ce qu'il y avait de mieux à faire. On savait, nous, que Clifford n'avait rien à voir avec ce qui était arrivé au Dr. Lorrimer. Mais encore fallait-il que les autres le croient. Dans son service, tout le monde savait ce que le Dr. Lorrimer pensait de lui. Il devait forcément faire partie des suspects ; mais si l'on découvrait qu'il était justement au Laboratoire au moment du crime, comment espérer qu'il pourrait vous convaincre de son innocence ? Nous avons donc décidé de dire que nous ne nous étions pas quittés de toute la soirée. Ma mère a téléphoné à neuf heures pour annoncer qu'elle était bien rentrée, et je lui ai raconté que Cliff était dans son bain. Elle n'a jamais vraiment approuvé mon mariage, et je n'avais pas envie qu'elle sache qu'il était sorti. Elle l'aurait tout de suite critiqué de m'avoir laissée seule avec le bébé. On savait donc qu'elle pourrait confirmer ce que j'avais dit, même si elle-même n'avait pas parlé à Clifford. Tout semblait parfait. Et puis Cliff s'est souvenu du vomi. »

Son mari reprit la parole presque avec impatience, comme s'il était pressé de les convaincre, impatient de se faire comprendre :

« Je me souvenais de m'être aspergé d'eau, mais je n'étais pas certain d'avoir laissé le bassin propre. Et plus je réfléchissais, plus j'étais sûr qu'on y retrouverait des traces de vomi. Avec mon métier, je savais bien tout ce que vous pourriez en tirer. Je savais que les sucs gastriques allaient détruire les anticorps et qu'on ne pourrait pas déterminer mon groupe sanguin. Mais il y avait la poudre de curry, le colorant des petits pois. C'était suffisant pour savoir ce que j'avais mangé, donc pour m'identifier. Et je ne pouvais pas mentir sur ce que nous avons eu à dîner puisque la mère de Sue était avec nous.

« C'est ainsi que nous avons eu l'idée d'essayer d'empêcher Mrs. Bidwell de se rendre tout de suite au Laboratoire. Je vais toujours travailler un peu avant neuf heures ; je serais donc le premier sur les lieux sans que cela paraisse suspect. En allant directement aux toilettes, comme je le fais d'ordinaire, je pourrais nettoyer le lavabo et supprimer ainsi les traces de mon passage de la veille. Ni vu ni connu. »

Susan Bradley expliqua :

« C'est moi qui ai eu l'idée de téléphoner à Mrs. Bidwell, et c'est moi qui ai parlé à son mari. Nous savions qu'elle-même ne répondait jamais. Mais Cliff n'avait pas compris que le père de Lorrimer n'avait pu entrer à l'hôpital : il était absent au moment où le vieux monsieur a appelé le Laboratoire pour annoncer ce contretemps. Notre plan ne

s'est donc pas déroulé comme prévu. Mr. Lorrimer a téléphoné à l'inspecteur Blakelock, et tout le monde est arrivé au Labo presque en même temps que Cliff. Dans ces conditions, il n'y avait plus rien à faire qu'à attendre. »

Dagliesh imaginait sans peine combien cette attente avait dû leur être pénible. Il n'y avait pas à s'étonner que Bradley n'ait pas eu le courage de retourner au Laboratoire. Il demanda :

« Au Laboratoire, quand vous avez sonné, est-ce que le Dr. Lorrimer a mis longtemps avant de répondre ?

– Non, il est venu ouvrir immédiatement. Ça ne me paraît pas possible qu'il soit descendu depuis le service de biologie. Il devait être au rez-de-chaussée.

– Est-ce qu'il vous a dit quelque chose laissant entendre qu'il attendait un visiteur ? »

Sans doute la tentation était-elle grande de répondre oui. Mais Bradley dit :

« Non. Il m'a dit qu'il avait à faire, mais j'en ai conclu qu'il parlait de travail.

– Et quand vous avez trouvé le corps, vous n'avez rien vu, rien entendu de particulier ?

– Rien. J'étais trop pressé de m'en aller. Mais je suis sûr que l'assassin était là, tout près. Je ne sais pas pourquoi.

– Est-ce que vous avez remarqué le maillet ? Est-ce que vous avez vu qu'on avait arraché une page au cahier de Lorrimer ?

– Non, rien du tout. Tout ce dont je me souviens, c'est du corps de Lorrimer et du sang qui coulait.

– Lorsque vous étiez aux toilettes, est-ce que vous avez entendu sonner ?

– Non. Mais de là, je ne crois pas qu'on puisse entendre la sonnette de l'entrée. En tout cas, moi, malade comme j'étais, je n'aurais pas pu l'entendre.

– Quand le Dr. Lorrimer est venu vous ouvrir, est-ce que quelque chose vous a frappé à part le fait qu'il soit venu si rapidement ?

– Rien. Sauf qu'il transportait son cahier.

– Vous en êtes sûr ?

– Et comment ! Avec sa couverture noire, vous pensez si je le connaissais bien. »

L'arrivée de Bradley avait donc interrompu Lorrimer dans ce. qu'il était en train de faire. Et il était au rez-de-chaussée, étage où se trouvaient le bureau du directeur, les archives et le magasin des pièces

à conviction.

« À quoi ressemblait la voiture que vous avez vue s'engager dans l'allée au moment où vous êtes parti ? demanda Dalglish.

– Je n'en sais rien. Je n'ai vu que ses phares. Nous n'avons pas de voiture, et je connais très mal les marques.

– Vous vous souvenez de quelle façon elle était conduite ? Est-ce que le chauffeur avait l'air de savoir où il allait, ou est-ce qu'il hésitait, comme s'il cherchait simplement un endroit où se garer ?

– Il a un peu ralenti, et puis il est entré. Il devait connaître l'endroit. Mais je n'ai pas regardé s'il allait jusqu'au Labo. Le lendemain, bien sûr, j'ai compris qu'il ne pouvait pas s'agir d'une voiture de police ou de quelqu'un ayant une clé ; sinon, on aurait découvert le corps plus tôt. »

Il regarda Dalglish d'un air anxieux.

« Qu'est-ce qui va m'arriver, maintenant ? Je me vois mal retourner au Labo.

– L'inspecteur Massingham va vous conduire au commissariat de Guy's Marsh pour que vous puissiez faire une déposition en règle. Moi, j'expliquerai ce qui s'est passé au Dr. Howarth. Quant à savoir si vous devez ou non retourner au Laboratoire, c'est le service du personnel qui en décidera. Mais je ne serais pas étonné qu'on vous donne un congé spécial jusqu'à ce que l'affaire soit réglée. »

Encore fallait-il qu'elle le soit. Si Bradley disait la vérité, on savait maintenant que Lorrimer était mort entre vingt heures quarante-cinq, heure à laquelle son père lui avait téléphoné, et un peu avant vingt et une heure onze, heure à laquelle le bus de Guy's Marsh passait à Chevisham. Ainsi, cette histoire de vomis avait eu l'avantage de permettre de fixer le moment de la mort, en même temps qu'il avait résolu le mystère du coup de téléphone à Mrs. Bidwell. Mais quant à trouver l'assassin, on n'était pas plus avancé qu'avant. Et même s'il était innocent, quelle vie serait celle de Bradley, qu'il continue ou non de travailler dans la médecine légale, si l'affaire demeurerait sans solution ? Dalglish regarda Massingham et Bradley partir pour Guy's Marsh, ayant décidé de faire à pied le bref trajet qui le séparait du Laboratoire, où la perspective de l'entrevue qui l'attendait avec Howarth ne l'enthousiasmait guère. S'étant mis en chemin, il se retourna et vit que Susan Bradley était toujours sur le pas de sa porte et le suivait des yeux, son bébé dans les bras.

« Je vous épargnerai les poncifs de l'autocritique, dit Howarth. Je n'ai jamais pensé être un guide spirituel pour mes collaborateurs, et je ne crois pas à la responsabilité par délégation. Mais c'est vrai que j'aurais dû me rendre compte que Bradley était sur le point de craquer. J'imagine qu'avec le vieux Dr. MacIntyre, cela ne serait pas arrivé. Bon, maintenant il ne me reste plus qu'à téléphoner au service du personnel. Je pense qu'ils voudront qu'il reste chez lui pour l'instant. Pour ce qui est du travail, ça tombe on ne peut plus mal. Au service de biologie, on a besoin de tout le monde. Claire Easterbrook a pris en main le travail de Lorrimer, mais il y a des limites à ce qu'elle peut faire. Pour l'instant, elle s'occupe de l'affaire de la marnière. Elle tient absolument à refaire l'électrophorèse, et je ne l'en blâme pas : c'est elle qui va devoir témoigner – elle ne peut parler que de ses propres résultats. »

Dalglish lui demanda ce qu'il allait advenir de Clifford Bradley.

« Oh, il doit y avoir un règlement prévoyant le cas – il y en a pour tout. Je pense qu'il aura droit au compromis habituel résultant de considérations pratiques et humaines ; à moins, bien sûr, que vous ne l'arrêtiez pour meurtre, auquel cas, administrativement parlant, le problème serait résolu. À propos, les Relations publiques ont téléphoné. Vous n'avez sans doute pas eu le temps de voir la presse, aujourd'hui. Certains journaux commencent à s'agiter à propos de la sécurité du Laboratoire. Il y a des titres du genre : "Les risques que courent nos prélèvements sanguins. " Et l'un des journaux du dimanche a prévu un article sur la science au service du crime. Je dois recevoir à ce propos quelqu'un à trois heures. Dans ces conditions, vous comprendrez que les Relations publiques s'inquiètent de savoir ce que vous devenez. Ils aimeraient bien pouvoir organiser une nouvelle conférence de presse en fin d'après-midi. »

Après en avoir terminé avec Howarth, Dalglish alla retrouver le brigadier Underhill et s'occupa de dépouiller lui-même quatre piles de dossiers réunis par Brenda Pridmore. Il était confondant de voir combien, sur les six mille affaires et près de vingt-cinq mille pièces à conviction que le Laboratoire traitait annuellement, portaient un numéro où entraient les chiffres 18,40 ou 1840. Les dossiers provenaient de tous les services, et intéressaient la plupart des cadres travaillant au Laboratoire. Tous semblaient parfaitement en ordre. Cependant, Dalglish demeurait convaincu que le mystérieux message téléphonique adressé au Dr. Lorrimer devait permettre d'élucider le mystère de sa mort. Mais il semblait de moins en moins probable que les chiffres donnés par le vieux Lorrimer, à supposer qu'il s'en souvînt correctement, se rapportent à un quelconque numéro

d'enregistrement.

À trois heures, il décida de laisser momentanément son travail de côté, et de voir si un peu d'exercice physique stimulerait son cerveau. Il était temps, songea-t-il, d'aller faire un tour dans la propriété et de jeter un coup d'œil à la chapelle de Wren. Il allait passer son manteau lorsque le téléphone sonna. C'était Massingham, qui l'appelait de Guy's Marsh. La voiture qui, mercredi soir, s'était garée dans l'allée conduisant au Laboratoire avait enfin été retrouvée. C'était une Cortina grise appartenant à une certaine Maureen Doyle. Mrs. Doyle se trouvait en ce moment chez ses parents, à Ilford, dans l'Essex, mais elle avait confirmé qu'il s'agissait bien de sa voiture, et que, le soir du meurtre, celui qui la conduisait était son mari : l'inspecteur Doyle.

6

La salle d'interrogatoire du commissariat de Guy's Marsh était petite, étouffante et pleine à craquer. Le commissaire Mercer semblait à lui seul en remplir la moitié, et, songea Massingham, consommer la moitié de l'oxygène. Sur les cinq hommes présents, dont le sténographe, Doyle paraissait à la fois le plus à l'aise et le moins concerné. Tandis que Dalgliesh l'interrogeait, Mercer se tenait debout devant la fenêtre.

« Vous vous êtes rendu chez Hoggatt, la nuit dernière. On a trouvé des marques de pneus toutes fraîches – les vôtres – sous les arbres, à droite de l'entrée. Si vous voulez nous faire perdre du temps, vous pouvez demander à voir les moulages.

– Pas nécessaire. J'admets que c'étaient mes pneus. Je me suis garé brièvement là lundi soir.

– Pourquoi ? »

La question était si naturelle, si raisonnable, qu'on aurait pu la croire posée par unique intérêt humain.

« J'étais avec quelqu'un. » Il s'interrompit avant d'ajouter : « Monsieur.

– J'espère pour vous que vous étiez avec quelqu'un aussi la nuit dernière. Un alibi, même gênant, vaut mieux que pas d'alibi du tout. Vous vous êtes disputé avec Lorrimer. Vous étiez l'une des rares personnes qu'il était susceptible de faire entrer au Labo. Et vous avez garé votre voiture sous les arbres. Si vous ne l'avez pas tué, pourquoi essayez-vous de nous prouver le contraire ?

– Allons, vous ne croyez pas vraiment que je l’ai tué. Je suis persuadé que vous avez déjà un suspect, ou même que vous savez qui c’est. Vous n’arriverez pas à me faire peur : je sais que vous n’avez aucune preuve. Vous ne pouvez pas en avoir. Si je conduisais la Cortina, ce n’était pas pour ne pas être reconnu, c’est parce que la Renault avait un problème d’embrayage. Jusqu’à huit heures, j’étais avec le brigadier Beale. On était allés à Muddington interroger un certain Barry Taylor, et voir une ou deux autres personnes qui étaient au bal mardi dernier. À partir de huit heures, je me suis trouvé seul, et ce que j’ai fait ne regarde que moi.

– Vous vous satisfaites de ce genre de réponse lorsque vous interrogez un suspect dans une affaire de meurtre ? Allons, Doyle, ne faites pas la mauvaise tête !

– Mercredi soir, je n’étais pas au Labo. Les traces de pneus que vous avez relevées datent de lundi.

– Le Dunlop de la roue arrière gauche est neuf. Il a été posé lundi après-midi au garage Gorringer, et votre femme n’est allée reprendre la Cortina que mercredi matin à dix heures. Si vous n’êtes pas allé chez Hoggatt pour tuer Lorrimer, alors, qu’est-ce que vous faisiez là ? Et si vous faisiez quelque chose d’avouable, pourquoi vous être garé à l’intérieur du parc, et sous les arbres ?

– Si j’avais eu en tête de tuer Lorrimer, je me serais mis dans un des garages qui se trouvent à l’arrière. Ça aurait été plus sûr que de rester dans l’allée. Et puis je ne suis pas allé au Laboratoire avant neuf heures. Étant donné ce qu’il avait à faire, je savais que Lorrimer travaillerait tard, mais pas si tard que ça. En plus, il n’y avait pas de lumière au Labo. Et puis, si vous voulez savoir, j’étais avec une femme, que j’avais ramassée au carrefour, juste après Manea. Je n’étais pas pressé de rentrer chez moi ; j’avais envie de trouver un coin tranquille, un peu à l’écart. J’ai pensé au Labo. Nous sommes restés là, en gros, entre neuf heures et quart et dix heures moins dix. Pendant tout ce temps-là, nous n’avons vu personne.

– Cette femme, vous la connaissiez ? Vous avez échangé vos noms ?

– Je ne la connaissais pas, non. Et je lui ai dit que je m’appelais Ronny McDowell – après tout, pourquoi pas ? Elle, elle m’a dit qu’elle s’appelait Dora Meakin. Je n’ai pas eu l’impression qu’elle mentait – un sur deux, ça suffit, non ?

– À part ça, elle ne vous a pas dit ce qu’elle faisait, ni où elle vivait ?

– Si, elle m’a dit qu’elle travaillait à la raffinerie, et qu’elle habitait un cottage situé près du moulin en ruine de Hunter’s Fen. C’est à environ cinq kilomètres de Manea. Elle m’a raconté aussi qu’elle était

veuve. Comme un gentleman, je l'ai raccompagnée jusqu'au chemin conduisant chez elle. Si ce qu'elle m'a dit est vrai, on devrait la retrouver sans problème.

– Je l'espère pour vous, dit le commissaire Mercer d'une voix sombre. Vous voyez maintenant ce qui vous attend ? »

Doyle se mit à rire, d'un rire étonnamment léger.

« Oui, je vois, je vois. Mais ne vous inquiétez pas. Vous pouvez considérer dès maintenant que je donne ma démission. »

Dalglish demanda :

« Pour ce qui est des lumières, vous êtes sûr ? Au Laboratoire, tout était éteint ?

– Si ce n'avait pas été le cas, je ne me serais pas arrêté là. Non, il n'y avait pas de lumière. Et même si, pendant une minute ou deux, j'avais l'esprit ailleurs, je peux vous assurer que, tout le temps que nous sommes restés là, il n'est passé personne.

– Pourriez-vous affirmer aussi que personne n'est sorti du Laboratoire ?

– Sur ce point, non, je ne serais pas aussi catégorique. Mais l'allée n'a guère plus de quarante mètres, et je crois que, si quelqu'un était sorti, je l'aurais remarqué. Mais qui, ayant vu mes phares et sachant que j'étais là, aurait pris ce risque ? »

Dalglish se tourna vers Mercer et dit :

« Il faut que nous retournions à Chevisham. En passant, nous nous arrêterons à Hunter's Fen. »

Penchée par-dessus le dossier de la méridienne victorienne, Angela Foley massait la nuque de son amie. Les rudes cheveux chatouillaient le dos de ses mains, tandis qu'avec fermeté et douceur, elle malaxait les muscles noués, sentant chaque vertèbre sous la peau brûlante et tendue. Stella était assise, tête penchée en avant dans la coupe de ses mains. Ni l'une ni l'autre ne parlait. Dehors, un vent léger balayait par à-coups les marais, soulevant des tourbillons de feuilles dans le patio, chassant le mince ruban de fumée blanche qui sortait de la cheminée. Cependant, dans la salle de séjour, on n'entendait que le crépitement du feu, le tic-tac de la grande horloge et le bruit de leur respiration. Le cottage était rempli de l'arôme résineux du bois de pommier en train de brûler, et de l'odeur savoureuse du ragoût de bœuf réchauffé de la

veille.

Au bout de quelques minutes, Angela Foley demanda :

« Ça va mieux ? Est-ce que tu voudrais une compresse froide sur le front ?

– Non, merci, je ne sens presque plus rien maintenant. C'est drôle que j'aie mal à la tête alors que mon livre avance bien. /

– Encore deux minutes, et je m'occupe du dîner. »

Angela se pencha et reprit son massage. Soudain, d'une voix qu'étouffait son sweater, Stella demanda :

« Quel effet est-ce que ça fait, quand on est enfant, d'être confié à l'assistance publique ?

– Je ne sais pas vraiment. Je n'ai jamais été dans un orphelinat ou une institution quelconque, mais presque toujours en nourrice.

– Et là, c'était comment ? Tu ne m'as jamais vraiment raconté.

– C'était bien. Enfin, non, c'était comme de vivre dans une pension minable où l'on est tout juste accepté, et où l'on sait qu'on ne pourra pas payer la note. Jusqu'à ce que je te rencontre et que je vienne m'installer ici, je me suis toujours sentie comme ça, nulle part vraiment chez moi. Mes parents nourriciers étaient sûrement gentils, ou en tout cas pleins de bonne volonté. Mais je n'étais pas jolie, et je n'étais pas reconnaissante. Ce n'est sûrement pas drôle de nourrir les enfants des autres, et je comprends qu'on en attende une certaine gratitude. Quand j'y repense, je ne vois pas quelle joie je pouvais donner, laide et amère comme je l'étais. Un jour, j'ai entendu un voisin dire à ma troisième nourrice que je ressemblais à un fœtus avec mon front proéminent et mes traits minuscules. J'en voulais aux autres enfants parce qu'ils avaient des mères et pas moi. C'était mon complexe, et je ne l'ai jamais tout à fait dépassé. J'ai honte, mais j'en veux même à Brenda Pridmore – tu sais, la nouvelle de la réception – si visiblement une enfant gâtée, d'avoir un vrai foyer.

– Maintenant, tu en as un aussi. Mais je vois ce que tu veux dire. À cinq ans, ou bien on a appris que le monde est bon, que tout ce qui nous entoure est là pour nous aimer, ou bien on se sent rejeté. Cette première leçon, on ne la désapprend jamais.

– Grâce à toi, si, je la désapprends. Star, tu ne crois pas qu'on devrait commencer à chercher un autre cottage, plus près de Cambridge, peut-être ? Je trouverais certainement du travail, là-bas.

– On n'aura pas besoin d'un autre cottage. J'ai téléphoné à mon éditeur, cet après-midi : tout va s'arranger.

– Je ne vois pas comment les choses pourraient s'arranger ; tu m'as pourtant dit que...

– Tout va s'arranger, je te dis. Ne t'inquiète pas. »

Brusquement, Stella se dégagea des mains de son amie et se mit debout. Elle alla dans le couloir et revint aussitôt, son duffle-coat sur les épaules et ses bottes à la main. Une fois devant la cheminée, elle entreprit de les enfiler. Angela l'observait sans mot dire. Puis Stella sortit de sa poche une enveloppe brune ouverte et la lança sur la méridienne.

« Regarde. »

Intriguée, Angela sortit de l'enveloppe un feuillet plié.

« Où est-ce que tu as trouvé ça ?

– Je l'ai pris dans le bureau d'Edwin quand je cherchais le testament. Sur le moment, je me suis dit que je pourrais peut-être m'en servir. Maintenant, j'ai décidé que non.

– Mais, Star, tu aurais dû laisser ce papier pour la police ! C'est un indice. Il faut qu'elle en ait connaissance. Il pourrait l'aider à comprendre ce qu'Edwin faisait, ce soir-là. C'est important. On ne peut pas garder ça pour nous.

– Alors il faut que tu ailles faire un tour à Postmill Cottage et que tu fasses semblant de le trouver. Autrement, je ne vois pas comment on pourrait expliquer que cette lettre soit entre nos mains.

– Mais la police ne me croira jamais – ils ont trop bien fouillé la maison pour que quoi que ce soit ait pu leur échapper. Je me demande quand elle est arrivée au Labo ; c'est curieux qu'il l'ait emmenée chez lui et qu'il ne l'ait même pas mise sous clé.

– Il n'y avait pas de raison qu'il prenne tant de précautions. Je suis sûre que jamais personne n'entrait dans sa chambre, même pas son père.

– Mais Star, ce papier explique peut-être qui l'a tué ! Le motif du meurtre.

– Tu crois ? À mon avis, c'est un acte de méchanceté gratuit, ça ne prouve rien. La mort d'Edwin était certainement à la fois plus simple et plus compliquée. Comme la plupart des meurtres. Mais c'est vrai que la police pourrait y voir un mobile, ce qui nous arrangerait. Je commence à me dire que j'aurais mieux fait de la laisser où elle était. »

Elle avait enfilé ses bottes, elle était prête à sortir.

« Tu sais qui l'a tué, non ? demanda Angela.

– Ça t'étonne que je n'en aie pas parlé à ce merveilleux commissaire ? »

Angela soupira.

« Et qu'est-ce que tu vas faire, maintenant !

– Rien. Je n'ai pas de preuves. La police n'a qu'à faire son travail ; elle est payée pour ça. J'aurais peut-être montré davantage d'esprit civique si la peine de mort existait toujours. Les fantômes des pendus, ça ne me fait pas peur. Ils n'ont qu'à venir aux quatre coins de mon lit et hurler toute la nuit, si ça leur chante. Mais je ne pourrais pas continuer à vivre – ou à travailler, ce qui, pour moi, signifie la même chose – en sachant que j'ai fait mettre quelqu'un en prison, surtout pour la vie.

– Pas vraiment pour la vie. On les libère après dix ans.

– Pour moi, dix jours, ce serait déjà trop. Bon, je sors, maintenant. Je serai bientôt de retour.

– Mais, Star, il est presque sept heures ! On allait se mettre à table.

– Le ragoût ne risque rien. »

Angela Foley regarda silencieusement son amie aller jusqu'à la porte. Puis elle dit :

« Star, comment as-tu appris que, la veille de ses dépositions devant le tribunal, Edwin répétait et apprenait son témoignage par cœur ?

– Si ce n'est pas toi qui me l'as raconté – et tu prétends que ce n'est pas toi –, alors je l'ai certainement inventé. En tout cas, je ne vois pas qui d'autre aurait pu le dire. Mets ça sur le compte de mon imagination créatrice, et n'y pense plus. »

Elle avait déjà la main sur la poignée de la porte lorsqu'Angela cria :

« Star, ne sors pas ce soir. Reste avec moi. J'ai peur.

– Pour toi, ou pour moi ?

– Pour les deux. Je t'en prie, ne sors pas. Pas ce soir. »

Stella se retourna. Elle sourit et écarta les bras en ce qui pouvait être un geste de résignation ou d'adieu. Le vent gémit, et un courant d'air froid s'engouffra dans le vestibule au moment où la porte s'ouvrit. Puis le bruit qu'elle fit en se fermant résonna à travers le cottage, et Angela se retrouva seule. Stella était partie.

8

« Bon sang, je n'ai jamais rien vu de plus sinistre ! » s'exclama Massingham.

Il claqua la portière de la voiture et regarda d'un air incrédule le paysage qui l'entourait. Le chemin le long duquel ils avaient cahoté

dans la lumière du crépuscule se terminait par un pont jeté sur une écluse, au fond de laquelle croupissait une eau noire et visqueuse comme de l'huile. Sur l'autre rive, se dressait une usine victorienne en ruine, dont les murs en partie écroulés laissaient voir la grande roue du moulin qui, jadis, actionnait les machines. À côté, se trouvaient deux cottages surplombant l'eau, et, derrière, les champs s'étendaient sans limites jusqu'à l'horizon rougeoyant. La carcasse d'un chêne pétrifié, sans doute retiré de la tourbe après avoir été heurté par le soc d'une charrue, gisait sur le bord du chemin, semblable à quelque créature préhistorique agonisant sous le ciel sombre. Bien que, depuis deux jours, le temps eût été sec et relativement ensoleillé, tout était détrempé, et les troncs mêmes des quelques arbres rabougris qui poussaient là paraissaient gorgés d'eau. C'était un endroit où le soleil ne semblait jamais parvenir. Tandis que leurs pas résonnaient sur la passerelle de fer, un canard solitaire s'enfuit avec des cris effarouchés, mais sinon, le silence était absolu.

De la lumière filtrait à travers les rideaux tirés de l'un des cottages, et ils en prirent la direction en suivant un chemin bordé de quelques touffes de chrysanthèmes décolorés. La peinture de la porte d'entrée s'écaillait, et le heurtoir était tellement rouillé que Dalglish eut du mal à le soulever. Il leur fallut attendre plusieurs minutes avant qu'on vînt ouvrir.

La pauvre femme qui apparut devant eux devait avoir une quarantaine d'années. Des yeux inquiets animaient son visage émacié, et deux peignes retenaient en arrière ses cheveux en désordre. Elle portait un gros cardigan bleu sur une robe de tergal marron. Aussitôt qu'il la vit, Massingham se retira d'instinct en s'excusant, mais Dalglish dit :

« Mrs. Meakin ? Nous sommes de la police. Pouvons-nous entrer ? »

Elle ne prit pas la peine de regarder la carte qu'il lui tendait. C'est même à peine si elle parut surprise. Sans parler, elle s'effaça pour les laisser passer, et ce furent eux qui entrèrent les premiers dans la salle de séjour. La pièce était petite, très simplement meublée, et dans un désordre effroyable. Il y faisait froid et humide. Un chauffage électrique dégageait une maigre chaleur, et le seul éclairage provenait d'une ampoule nue suspendue au plafond. Une table et quatre chaises occupaient le centre de la pièce. Visiblement, Mrs. Meakin s'apprêtait à dîner. Sur un plateau se trouvait une assiette, où des petits pois et de la purée de pommes de terre accompagnaient trois morceaux de poissons panés. À côté, un carton encore fermé contenait une tarte aux pommes.

Dalglish dit :

« Je suis désolé que nous interrompions votre repas. Il vaudrait

peut-être mieux que vous mettiez tout cela à la cuisine pour le garder au chaud. »

Elle secoua la tête et leur fit signe de s'asseoir. Tous trois s'installèrent à la table comme des joueurs de cartes. Sur l'assiette, le liquide verdâtre provenant des petits pois se figeait lentement autour du poisson. On avait peine à croire qu'un repas si modeste pût dégager une odeur aussi forte. Au bout de quelques secondes, comme si elle-même en avait pris conscience, Mrs. Meakin écarta le plateau. Dalgliesh sortit la photo de Doyle et la lui tendit, disant :

« Je crois que vous avez passé un moment avec cet homme, hier soir.

– Mr. McDowel, oui. J'espère qu'il n'a pas d'ennuis. Vous n'êtes pas des détectives ? Il a été très gentil, un vrai gentleman. Je ne voudrais pas lui causer des ennuis. »

Elle avait une voix basse et plutôt atone, songea Dalgliesh, une voix de campagnarde. Il dit :

« Non, nous ne sommes pas des détectives. Il a certains ennuis, c'est vrai, mais pas à cause de vous. Si vous voulez l'aider, la meilleure façon est de nous dire la vérité. Ce que nous voulons savoir, c'est comment vous vous êtes rencontrés et combien de temps vous êtes restés ensemble. »

Elle le regarda.

« Il a besoin d'un alibi ?

– Si vous voulez, une espèce d'alibi.

– Il m'a ramassée là où je me tiens d'ordinaire, un carrefour, à sept, huit cents mètres de Manea. Il devait être environ sept heures. D'abord, nous sommes allés dans un pub. Presque tous, ils commencent par m'offrir un verre. C'est la partie qui me plaît : me trouver dans un lieu public avec quelqu'un, regarder les gens, entendre les voix, le bruit. D'habitude, je prends un sherry, ou un porto, ça dépend. Si on me le propose, j'en prends un deuxième, mais jamais plus. Des fois, ils sont pressés de s'en aller, alors il n'est pas question d'une seconde tournée. »

Dalgliesh demanda doucement :

« Où vous a-t-il emmenée ?

– Je ne pourrais pas vous dire où c'était ; mais, pour y arriver, il nous a fallu environ une demi-heure. Avant de démarrer, je l'ai vu réfléchir à un endroit. C'est là que j'ai compris qu'il était du coin. Ils veulent tous éviter les endroits où on les connaît. Avant d'entrer dans le pub, il a encore bien regardé autour de lui. Moi j'ai remarqué l'enseigne : ça s'appelait La Charrue. On s'est installés près du bar.

C'était très joli. Il y avait un grand feu, et, sur un rayon qui faisait le tour de la salle, toutes sortes d'assiettes de différentes couleurs. Derrière le bar, il y avait deux bouquets de roses artificielles, et un chat noir dormait devant le feu. Le barman s'appelait Joe. Il avait les cheveux roux.

– Vous êtes restés là combien de temps ?

– Pas longtemps. J'ai bu deux portos, et lui, deux doubles whiskys. Ensuite, il a dit qu'il fallait partir.

– Et alors, où est-ce qu'il vous a emmenée, Mrs. Meakin ?

– Je crois que c'était à Chevisham. J'ai vu l'écriteau qui se trouve au carrefour juste avant l'entrée du village. On a pris l'allée qui conduit à cette grande maison, et on s'est garés sous les arbres. Je lui ai demandé qui vivait dans cet endroit, et il m'a répondu qu'il n'y avait personne, que c'étaient des bureaux du gouvernement. Ensuite, il a éteint les phares. »

Gentiment, Dalglish dit :

« Et vous avez fait l'amour dans la voiture. Est-ce que vous vous êtes installés sur le siège arrière, Mrs. Meakin ? »

La question ne parut ni la surprendre ni la gêner.

« Non, nous sommes restés devant.

– Mrs. Meakin, c'est très important. Est-ce que vous vous souvenez combien de temps vous êtes restés là ?

– Bien sûr, je voyais l'heure au tableau de bord. Quand on est arrivés, il était près de neuf heures et quart, et on est repartis juste avant dix heures. Je faisais attention, parce que je me demandais s'il allait me reconduire jusqu'au bout du chemin. Je n'en demandais pas plus. Je n'aurais pas voulu qu'il m'amène jusqu'à la porte. Mais j'avais peur qu'il me laisse à des kilomètres. Ce n'est pas toujours facile de rentrer chez soi. »

À l'entendre, pensa Massingham, on aurait cru qu'elle se plaignait de la rareté des bus. Dalglish dit :

« Quand vous étiez dans la voiture, est-ce que quelqu'un est sorti de la maison, est-ce que quelqu'un est passé dans l'allée ? Vous croyez que vous l'auriez remarqué, si ç'avait été le cas ?

– Oui, je crois. Si quelqu'un avait franchi la grille, en tout cas, je l'aurais remarqué. En face, il y a un réverbère qui éclaire l'allée. »

Massingham demanda d'un ton brusque : « Mais est-ce que vous n'étiez pas trop occupée pour voir ce qui se passait ? »

Elle se mit à rire, d'un rire rauque et discordant qui les fit tous deux sursauter.

« Vous vous imaginez que je m’amusais ? Vous croyez que j’aime ça ? » Puis sa voix redevint atone, presque servile. Elle insista : « Je l’aurais remarqué. » Dalglish demanda :

« De quoi avez-vous parlé, Mrs. Meakin ? » Cette question lui plut, et c’est presque avec volubilité qu’elle répondit :

« Il a ses petits ennuis, voyez-vous. Mais qui n’en a pas ? Parfois, ça fait du bien de parler à quelqu’un qu’on ne connaît pas et qu’on ne reverra jamais. Jamais ils ne demandent à me revoir. Et lui ne me l’a pas demandé non plus. Mais il était gentil, pas pressé de s’en aller. Il y en a qui me poussent presque hors de la voiture. Ce n’est pas des façons ; c’est méchant. Mais lui semblait ravi de parler. Son sujet, c’était sa femme. Elle n’aime pas vivre à la campagne. Elle est de Londres, et elle veut absolument retourner là-bas. Elle aimerait qu’il quitte son emploi et travaille pour son père. En ce moment, elle se trouve justement chez ses parents, et il se demande si elle va revenir.

– Il ne vous a pas dit qu’il travaillait dans la police ?

– Pour ça non. Il m’a dit qu’il était antiquaire. Et c’est vrai qu’il a l’air de s’y connaître en antiquités. Mais je ne fais jamais très attention quand ils me parlent de leur travail. La plupart du temps, ils me racontent des histoires. »

Avec beaucoup de gentillesse, Dalglish lui dit : « Mrs. Meakin, c’est très risqué, ce que vous faites là. Vous le savez, non ? Un jour, vous tomberez sur quelqu’un qui voudra autre chose que passer une heure avec vous, quelqu’un de dangereux.

– Je sais. Des fois, quand je suis plantée au bord de la route et que je vois une voiture ralentir, j’ai le cœur qui bat en me demandant qui ça va être. J’ai peur, c’est vrai. Mais au moins, je sens quelque chose. J’aime mieux avoir peur que d’être seule. »

Massingham intervint :

« Mais il vaut mieux être seul que d’être mort.

– Vous croyez ? C’est ce qu’on dit quand on n’y connaît rien. »

Cinq minutes plus tard, ils s’en allaient, ayant expliqué à Mrs. Meakin qu’un policier viendrait la chercher le lendemain et la conduirait au commissariat de Guy’s Marsh pour prendre sa déposition. Elle parut ravie de cette perspective, s’inquiétant seulement de savoir si, à l’usine où elle travaillait, on serait mis au courant de l’affaire. Dalglish la rassura.

Lorsqu’ils eurent traversé le pont, Massingham se retourna pour regarder le cottage. Elle était toujours debout à sa porte, où sa mince silhouette se découpait dans la lumière. Il dit d’une voix sombre :

« Quel gâchis, mon Dieu. Pourquoi ne quitte-t-elle pas cet endroit ?

Pourquoi est-ce qu'elle ne va pas dans une ville, à Ely, à Cambridge, n'importe où ? Au moins, elle serait moins seule.

– On dirait une de ces bonnes âmes qui ne trouvent rien d'autre à conseiller aux solitaires que de rencontrer des gens. Mais, à sa façon, c'est ce qu'elle fait, non ?

– Tout de même, ça se passerait mieux si elle changeait d'endroit, si elle trouvait un autre travail.

– Un autre travail ? Mais elle est peut-être déjà reconnaissante de ne pas être au chômage. Et d'avoir un endroit où vivre. Pour changer de vie, il faut être jeune, il faut avoir de l'énergie et de l'argent. Elle n'a rien de tout cela. Ce qu'elle fait est le seul moyen qu'elle connaisse de ne pas devenir folle.

– Mais à quoi bon ? Pour finir comme la fille dont on a retrouvé le corps dans la marnière ?

– Peut-être. Inconsciemment, c'est probablement ce qu'elle cherche. D y a bien des façons de flirter avec la mort. Celle qu'elle a choisie a certainement pour elle l'avantage de lui faire passer un moment en compagnie dans un endroit public, et de lui permettre d'espérer encore et toujours que, la prochaine fois, ce sera différent. Elle ne va sûrement pas arrêter parce qu'on lui a dit que c'était dangereux. Mais dépêchons-nous de sortir d'ici. »

Lorsqu'ils eurent bouclé leurs ceintures de sécurité, Massingham dit :

« J'ai bien du mal à me représenter Doyle avec elle. Je peux tout à fait l'imaginer en train de l'embarquer – comme dit Lord Chesterfield : "Dans la nuit, tous les chats sont gris. " Mais passer une heure à lui raconter ses ennuis...

– Chacun cherchait quelque chose auprès de l'autre. Espérons qu'ils ont eu ce qu'ils voulaient.

– Ce qu'il y a de sûr, c'est que, grâce à elle, Doyle a un alibi. Et leur rencontre nous a valu quelque chose à nous aussi. Après tout, nous savons maintenant qui a tué Lorrimer. »

Dalglish dit :

« Nous croyons savoir qui et comment. Nous croyons peut-être même savoir pourquoi. Mais nous n'avons pas l'ombre d'une preuve, et, sans preuve, nous ne pouvons pas faire un pas de plus. Pour l'instant, nous n'en savons même pas assez pour pouvoir demander un mandat de perquisition.

– Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

– Pour commencer, on va retourner à Guy's Marsh. Quand l'affaire Doyle sera réglée, j'ai envie d'entendre le rapport d'Underhill et de

parler au commissaire. Ensuite, nous irons au Laboratoire. On va se garer au même endroit que Doyle. Je voudrais vérifier si oui ou non quelqu'un a pu se glisser le long de l'allée sans être vu. »

9

À sept heures, le travail était enfin à jour : le dernier rapport avait été relu, le dernier envoi de pièces à conviction attendait que la police vienne en prendre livraison, les derniers chiffres concernant les affaires traitées avaient été calculés et vérifiés. Brenda songea à l'état de fatigue où semblait se trouver l'inspecteur Blakelock. Depuis une heure, il n'avait pratiquement pas desserré les dents. Elle n'avait pas le sentiment qu'il lui faisait la tête, mais seulement qu'il avait oublié sa présence. Elle-même n'avait pas dit grand-chose, effrayée qu'elle était de rompre le silence, surnaturel et presque tangible, qui régnait dans le hall désert. À sa droite, le grand escalier se perdait dans la nuit. Toute la journée, il avait retenti des pas du personnel, des policiers, des étudiants venus suivre leurs cours. Maintenant, il n'était pas moins sinistre que l'escalier d'une maison hantée. Elle essayait bien de ne plus y penser, mais ses yeux y retournaient irrésistiblement. Et chaque fois que son regard retrouvait sa courbe ascendante, elle croyait voir le visage blanc de Lorrimer se dessiner dans les ténèbres, comme imprimé dans l'air opaque, et ses yeux noirs la regarder avec un air de désespoir ou de supplication.

À sept heures, l'inspecteur Blakelock dit :

« Voilà, c'est tout pour aujourd'hui. Votre maman ne sera pas contente que je vous aie gardée si longtemps.

– Oh, elle ne va pas s'inquiéter, rétorqua Brenda avec plus de confiance qu'elle n'en éprouvait réellement. Elle sait que je suis arrivée tard, ce matin. Et puis je lui ai téléphoné pour lui dire qu'elle ne m'attende pas avant la demie. »

Ils allèrent chacun de son côté chercher leur manteau, puis Brenda attendit à la porte que l'inspecteur Blakelock eût branché l'alarme intérieure, la fermeture des portes des différents laboratoires ayant été soigneusement vérifiée plus tôt dans la soirée. Finalement ils sortirent, et l'inspecteur tourna les deux dernières clés. Brenda alla chercher sa bicyclette dans le petit hangar où elle la laissait, à côté des anciennes écuries transformées en garages. Pour mettre sa voiture en marche, Blakelock attendit qu'elle eût enfourché sa bécane, puis il la suivit très lentement le long de l'allée. Arrivé à la grille, il klaxonna pour lui

souhaiter bonne route et tourna sur la gauche. Brenda fit un signe de la main et se mit à pédaler vigoureusement dans la direction opposée. Elle croyait savoir pourquoi l'inspecteur l'avait ainsi accompagnée jusqu'à ce qu'elle eût rejoint la route, et elle lui en était reconnaissante. C'est parce que je lui rappelle sa fille, songea-t-elle, qu'il se montre si gentil avec moi.

Elle en était là de ses réflexions quand la chose arriva. Il y eut un choc, un bruit métallique, et la bicyclette fit une embardée qui faillit la précipiter dans le fossé. Serrant les freins, elle mit pied à terre et entreprit d'examiner les pneus avec la lampe de poche qu'elle emmenait toujours avec elle. Tous les deux étaient à plat. Sa première réaction fut une violente irritation. Vraiment, ça n'aurait pas pu arriver à un pire moment ! Elle dirigea le faisceau de sa torche derrière pour voir ce qui avait pu provoquer sa crevaillon. Il devait y avoir sur la route quelque chose de tranchant comme des morceaux de verre. Mais elle ne voyait rien, et elle comprit bientôt qu'elle perdait son temps. Que devait-elle faire ? Elle ne pouvait songer à réparer maintenant. Le prochain bus ne passait qu'à neuf heures, et, tout le monde ayant quitté le Laboratoire, il n'y avait plus personne pour la reconduire chez elle. Elle ne réfléchit pas longtemps. Ce qu'elle avait de mieux à faire, c'était de remettre sa bicyclette dans le hangar et de rentrer chez elle à pied par le nouveau Labo. Ce raccourci lui éviterait près de trois kilomètres, et, si elle marchait vite, elle pourrait être à la maison peu de temps après sept heures et demie.

La mauvaise humeur, les récriminations sans résultat contre la malchance, constituent un puissant antidote contre la peur. Et de même la faim et la saine fatigue qui réclame la chaleur d'un bon feu. Ainsi, Brenda remit sa bicyclette en place, traversa le jardin du Laboratoire et ouvrit le portail de bois donnant accès au nouveau site sans ressentir la moindre appréhension. Mais alors, la crainte un peu superstitieuse qu'elle s'était parfois plu à cultiver pour mieux se sentir rassurée par l'inspecteur Blakelock, commença à jouer sur ses nerfs. Devant elle, la masse sombre du bâtiment en construction prenait l'allure d'un monument préhistorique, dont elle imaginait les pierres encore tachées du sang de sacrifices anciens offerts à des dieux implacables. La nuit n'était pas vraiment noire, et l'on devinait ça et là des étoiles à travers les nuages.

Comme elle hésitait, la couverture nuageuse parut déchirée par des mains invisibles, et la lune apparut, parfaitement ronde, fragile et transparente comme une hostie. La regardant, elle retrouva la saveur éphémère de la pâte délicate fondant contre son palais. Mais bientôt, les nuages se refermèrent, et, autour d'elle, l'obscurité parut soudain totale. Et le vent se levait.

Elle tint sa torche plus fermement. Son poids, sa consistance même, avaient quelque chose de rassurant. Elle s'avança résolument entre les tas de briques qu'abritaient des bâches, les poutrelles alignées, les deux baraques qui faisaient office de bureau, se dirigeant vers l'ouverture qui marquait l'entrée du chantier. Puis elle hésita une fois de plus. Il lui semblait voir l'ouverture se rétrécir, devenir le symbole effrayant du passage définitif vers les ténèbres et l'inconnu. Les terreurs de l'enfance, encore si proche d'elle, reprenaient peu à peu leurs droits. Elle fut tentée de rebrousser chemin.

Cependant, elle s'exhorta vivement à ne pas être si stupide. Il n'y avait rien d'étrange, rien de sinistre, dans un bâtiment inachevé, une construction de briques, de ciment et d'acier, trop neuve pour abriter le moindre souvenir, pour cacher la moindre misère. En outre, elle connaissait fort bien le site. Le personnel du Laboratoire n'était pas censé emprunter le raccourci traversant le chantier – le Dr. Howarth avait fait afficher une note pour en souligner les dangers –, mais tout le monde le prenait. Avant que la construction ne commence, un sentier coupait là à travers le domaine de Hoggatt, et pour les gens, il existait toujours. Et puis elle avait faim, elle était fatiguée. Ses hésitations étaient ridicules.

D'autant que ses parents, qui ne pouvaient savoir ce qui lui était arrivé, ne tarderaient pas à s'inquiéter. Ils allaient téléphoner au Laboratoire, et, n'obtenant pas de réponse, comprendraient que tout le monde était parti. Ils l'imagineraient morte ou blessée sur la route, emmenée en ambulance. Pis, ils la verraient gisant dans un coin du Laboratoire, nouvelle victime de l'assassin. Après le mal qu'elle avait eu à les persuader de la laisser retourner à son travail, l'anxiété croissante qu'ils allaient connaître jusqu'au moment de son arrivée et la fureur qu'ils éprouveraient une fois soulagés de la voir de retour risquaient fort de les amener à vouloir la contraindre à démissionner. Décidément, c'était le jour ou jamais où il fallait qu'elle rentre à l'heure. Elle braqua sa torche dans la direction de l'entrée et s'enfonça résolument dans les ténèbres.

Elle essayait de retrouver dans sa tête la maquette du nouveau Laboratoire exposée dans la bibliothèque. Ce vaste espace, encore à ciel ouvert, devait être le hall d'entrée d'où partaient les deux ailes. Pour gagner au plus vite la route de Guy's Marsh, il lui fallait donc prendre à gauche à travers ce qui devait être la section de biologie. Elle balaya les murs de brique du rayon de sa torche, et situa l'enfilade des portes par lesquelles elle devait passer. L'obscurité semblait se renforcer, rendant plus lourde l'odeur de terre battue et de ciment. Maintenant, la pâle lueur que réfléchissaient les nuages avait complètement disparu. Elle se trouvait dans la partie du bâtiment déjà

sous toit. Le silence était absolu.

Elle avançait toujours, retenant son souffle, les yeux fixés sur le rond de lumière qu'elle braquait devant elle. Et soudain, il n'y eut plus rien, plus de ciel, plus de porte, rien que la nuit noire. Elle promena sa lampe de poche autour d'elle. Les murs lui paraissaient dangereusement proches. Elle avait abouti dans un endroit trop limité pour qu'on puisse en faire même un petit bureau. Elle devait être dans une sorte de placard, de penderie. Mais il fallait bien qu'il y ait une ouverture, celle-là même par laquelle elle était entrée. Cependant, désorientée, prise de claustrophobie dans cet espace restreint, elle ne distinguait plus le plafond des murs, qui semblaient se rapprocher d'elle à chaque oscillation de sa torche, l'enfermant comme dans un tombeau. Luttant contre la panique, elle décida de suivre lentement le mur, certaine qu'elle ne tarderait pas à retrouver ainsi l'ouverture de la porte.

Mais brusquement, la lampe lui échappa des mains et le faisceau de lumière s'élargit sur le sol. Elle se figea, affolée à l'idée du danger auquel elle venait d'échapper. À ses pieds, s'ouvrait une fosse carrée protégée par deux simples planches. Il aurait suffi qu'elle butte contre l'une d'elles pour les déplacer, et alors, elle aurait disparu dans le néant. Dans son imagination, la fosse était sans fond, en sorte qu'on n'aurait jamais retrouvé son corps. Si elle n'était pas morte sur le coup, elle serait restée là dans la boue et l'obscurité, trop faible pour appeler, mais entendant les voix lointaines des ouvriers, qui, poursuivant leur travail inexorablement, auraient tôt fait de l'emmurer vivante. Puis un autre sujet d'épouvante, hélas plus rationnel, s'empara brusquement de son esprit.

Elle pensa à sa double crevaison. Est-ce que cela pouvait vraiment avoir été un accident ? Ce matin, lorsqu'elle avait garé sa bicyclette, les pneus étaient en bon état. Peut-être n'était-ce pas du verre sur la route, après tout. Peut-être quelqu'un lui avait-il fait cela à dessein, quelqu'un qui savait qu'elle resterait tard au Labo, que, quand elle partirait, il n'y aurait personne pour la reconduire chez elle, qu'elle allait prendre le raccourci traversant le chantier. Elle se l'imaginait à la tombée du jour, s'introduisant subrepticement dans le hangar à vélos, s'accroupissant à côté du sien un couteau à la main, perçant les pneus de manière qu'elle puisse rouler un certain temps avant qu'ils ne soient tout à fait à plat. Et maintenant, toujours armé de son couteau, il l'attendait dans les ténèbres. Il souriait, palpant la lame, écoutant chacun de ses pas, guettant la lumière de sa torche. Lui aussi devait avoir une lampe de poche.

Bientôt, il allait la braquer sur elle, l'aveugler, en sorte qu'elle ne pourrait voir son visage triomphant. Instinctivement, elle éteignit sa

torche et tendit l'oreille. Son cœur battait si fort qu'il lui semblait que même les murs devaient trembler.

Et puis elle entendit un bruit, pas plus fort qu'un pas étouffé, que le frottement d'une manche contre un quelconque obstacle. Il arrivait. Il était là. Maintenant, la panique l'habitait tout entière. Sanglotant, elle se jeta contre le mur, meurtrissant les paumes de ses mains contre les briques inégales. Et brusquement, ce fut le vide. Elle partit en avant, tomba de tout son long, laissant une fois encore échapper sa torche. Elle resta là, couchée, à attendre la mort. Puis la terreur fondit sur elle avec un ululement d'exultation et un battement d'ailes qui souleva les cheveux de son crâne. Elle crut hurler, mais le gémissement qui sortit de sa gorge fut couvert par le cri de la chouette tandis que celle-ci trouvait l'ouverture de la fenêtre et prenait son essor dans la nuit.

Elle n'aurait pas su dire combien de temps encore elle demeura couchée, ses doigts gourds griffant la terre battue, la bouche pleine de poussière. Mais au bout d'un moment, elle retrouva courage et leva la tête. La fenêtre lui apparut alors comme un immense rectangle de lumière tout piqueté d'étoiles. Et sur sa droite, elle vit clairement aussi l'ouverture de la porte. Elle se remit sur pied. Elle ne prit pas la peine de retrouver sa torche, mais fonça droit vers l'ouverture. Puis vers la suivante. Et soudain, il n'y eut plus de murs, et elle se retrouva libre sous la voûte étoilée.

Sanglotant toujours, mais désormais de soulagement, elle se mit à courir sous la lune, ses cheveux flottant derrière elle, ses pieds touchant à peine le sol. Maintenant, elle voyait devant elle un rideau d'arbres, et, à travers les branches dépouillées par l'automne, la chapelle de Wren, éclairée de l'intérieur, asile sacré illuminé comme sur une carte de Noël. Mains tendues en avant, elle s'avança alors vers le sanctuaire d'un pas ferme, comme des centaines et des centaines de fidèles avaient dû le faire avant elle. La porte était entrebâillée, et la lumière qu'elle laissait passer dessinait comme une flèche sur le sol. Elle poussa le panneau de chêne, et la grande porte s'ouvrit sur une apothéose de lumière.

Tout d'abord, son esprit embrumé refusa l'image qui se présentait clairement à ses yeux. Sans trop savoir ce qu'elle faisait, elle tendit la main et toucha le velours du pantalon, la chair lisse du poignet. Lentement, et comme contre sa volonté, elle regarda en l'air et comprit brusquement. Stella Mawson, à qui la mort avait fait un visage hideux, penchait la tête vers elle, yeux mi-clos, mains ouvertes comme pour implorer la pitié, pour demander de l'aide. Un double cordon de soie bleue était enroulé autour de son cou, dont une extrémité était fixée à un crochet du mur. Attachée à côté à un autre crochet pendait la corde de l'unique cloche de la chapelle. Non loin

des pieds suspendus dans le vide, une chaise basse était renversée. Brenda la prit, grimpa dessus, et, gémissante, attrapa la corde, sur laquelle elle eut juste le temps de tirer trois fois avant de s'évanouir.

10

Non loin de là, de l'autre côté du Laboratoire, Massingham franchissait la grille au volant de la Rover et reculait dans les buissons. La manœuvre une fois terminée, il éteignit les phares. Le réverbère qui se dressait face à l'entrée éclairait l'allée, et, dans le clair de lune, la porte du Laboratoire était clairement visible. Il dit :

« Je n'avais plus pensé à la lune. Il aura fallu qu'il attende qu'elle soit cachée par un nuage. Mais même comme ça, il lui a certainement été possible de se glisser hors de la maison et de descendre l'allée sans être vu, avec un peu de chance. Après tout, Doyle avait l'esprit ailleurs – et pas seulement l'esprit.

– Mais l'assassin ne pouvait pas le savoir. S'il a vu la voiture arriver, ça m'étonnerait qu'il ait pris ce risque. Enfin, même sans la coopération de

Mrs. Meakin, on peut toujours essayer, pour voir. Allez-y en premier, je reste dans la voiture. »

Cependant, l'expérience ne devait jamais avoir lieu. En effet, c'est à ce moment-là qu'ils entendirent, faibles, mais clairement perceptibles, les trois tintements de la cloche de la chapelle.

11

Massingham fit une rapide marche arrière pour rejoindre la route. Devant eux, celle-ci tournait légèrement entre une double haie de buissons, passait devant ce qui semblait être une vieille grange, puis continuait à travers les marais désolés dans la direction de Guy's Marsh. À droite se profilait la silhouette du nouveau Laboratoire. Massingham braqua sa torche dans les ténèbres et repéra le sentier qui menait à travers les champs jusqu'au lointain bouquet d'arbres dont on devinait la tache sombre sur le ciel nocturne. D dit :

« C'est curieux qu'elle soit si loin de la maison, et si isolée. On la croirait cachée, comme si son constructeur avait voulu en faire le

cadre d'un rite secret.

– Je dirais plutôt une nécropole pour sa famille ; il ne pensait pas mourir sans descendant. »

Leur échange de propos s'arrêta là. Ils avaient tacitement choisi de suivre la route de Guy's Marsh jusqu'à l'accès le plus proche menant à la chapelle. Bien que le trajet fût plus long, cette solution leur avait paru plus commode, et aussi plus rapide, que de traverser à pied le chantier du nouveau Laboratoire. La voiture une fois garée, ils se mirent à marcher de plus en plus vite, stimulés par une crainte inavouée, en direction du bouquet d'arbres.

Maintenant, ils avaient dépassé les premiers hêtres et marchaient parmi les feuilles mortes vers la chapelle toute proche, dont ils voyaient clairement les fenêtres éclairées. Parvenu à la porte, Massingham se tourna d'instinct comme pour l'enfoncer de l'épaule, puis recula d'un pas et dit en souriant :

« Je ne sais pas ce qui me prend. J'oublie qu'il n'y a pas de raison de se précipiter. Tout ce qu'on va trouver, c'est sans doute Miss Willard occupée à polir les cuivres, ou le pasteur en train de dire une prière pour maintenir la sainteté des lieux. »

Il poussa alors doucement la porte, et s'effaça pour laisser Dalglish entrer le premier.

Ensuite, il n'y eut plus ni mot ni pensée consciente, mais seulement des actes instinctifs. Tandis que Massingham l'empoignait et la soulevait par les jambes, Dalglish grimpa sur la chaise et dénoua le double cordon enserrant le cou de Stella Mawson. Puis, le corps une fois étendu sur le sol, Massingham s'accroupit à côté et plaqua sa bouche sur la sienne. Cependant, Brenda, effondrée près du mur, commençait à gémir et à s'agiter. Dalglish s'agenouilla à côté d'elle. Aussitôt qu'elle sentit son bras entourer ses épaules, elle se mit à piailler et à se débattre, jusqu'au moment où elle ouvrit enfin les yeux et le reconnut. Elle se détendit alors d'un seul coup et dit d'une voix faible :

« L'assassin. Dans le nouveau Laboratoire. Il me guettait. Il est parti ? »

Dalglish avisa plusieurs interrupteurs à côté de la porte. Il les pressa tous, et la lumière jaillit dans la chapelle. Franchissant le jubé, il entra dans le chœur. Personne ne s'y cachait. Il monta ensuite le petit escalier qui conduisait à la galerie. Elle aussi était vide. Il regarda autour de lui, admirant les moulures du plafond, le sol de marbre, les stalles élégamment sculptées, l'autel que décoraient seuls deux chandeliers d'argent aux bougies à demi consumées. Puis ses yeux s'arrêtèrent sur le panneau de bois servant à l'affichage des

hymnes chantés durant l'office. Il y lut quatre numéros :

29 10 18 40

Et la voix du vieux Lorrimer évoquant le message destiné à son fils lui revint en mémoire. Il y était question de bougies brûlées, et d'une série de chiffres s'achevant par 18 et 40. À n'en pas douter, la clé du mystère se trouvait sous ses yeux.

12

Trois quarts d'heure plus tard, Dalglish était tout seul dans la chapelle. Le Dr Greene y avait fait un bref passage pour constater la mort de Stella Mawson et injecter un sédatif à Brenda Pridmore, dont il avait déclaré qu'il faudrait attendre le lendemain pour l'interroger. Massingham était allé reconduire la jeune fille chez elle, où il devrait expliquer ce qui s'était passé à ses parents avant de se rendre chez le Dr. Howarth pour lui demander de venir. Le médecin légiste, qu'on avait envoyé chercher, ne tarderait sans doute pas à arriver. Mais pour l'instant, les bruits de pas et de voix s'étaient tus, et dans le silence de la chapelle, Dalglish se sentait extraordinairement seul ; d'autant plus seul que le corps de Stella Mawson gisait là, et qu'il avait le sentiment que quelqu'un – ou quelque chose – venait de s'en aller, laissant sur place un vide presque palpable.

Il s'agenouilla à côté du cadavre pour examiner le visage. Quand la vie l'animait, les yeux lui donnaient une certaine distinction. Maintenant, sous les paupières mi-closes, ils étaient vitreux, poisseux comme des bonbons collants. Ce visage n'avait rien de paisible. La mort ne l'avait pas encore figé, et l'inquiétude qu'il exprimait semblait un concentré de toute une vie. Dalglish en avait vu bien d'autres. Peu à peu, il avait appris à y déchiffrer les stigmates de la violence, les réponses aux questions qu'il se posait. Mais s'il gardait l'empreinte de la souffrance, ce visage-ci ne lui livrait aucun secret.

Il ôta le cordon qui se trouvait encore autour du cou. C'était un cordon de soie bleu roi, assez long pour retenir un lourd rideau, dont un gland d'argent ornait une extrémité. Contre le mur se trouvait un grand coffre de bois, et, mettant ses gants, il en souleva le couvercle. Une âcre odeur de naphtaline le saisit à la gorge. À l'intérieur, sur une paire de rideaux de velours bleu passé soigneusement pliés à côté d'un surplis amidonné, il découvrit un cordon similaire. Quelle que soit la personne qui l'avait passé autour de son cou – que ce soit elle-même ou un autre –, c'était quelqu'un qui connaissait le contenu de ce coffre.

Il se mit à explorer la chapelle. Il marchait doucement, mais le bruit de ses pas n'en résonnait pas moins sur le dallage de marbre. Lentement, il s'approcha de l'autel entre les stalles magnifiquement sculptées. Par son architecture et la façon dont elle était meublée, cette chapelle lui rappelait celle de son collègue. Jusqu'à l'odeur qui était la même, une odeur froide, austère, et plus académique qu'ecclésiastique. Maintenant qu'on l'avait dépouillé de tout ornement hormis les deux chandeliers d'argent, le bâtiment n'avait plus rien de religieux. Peut-être d'ailleurs n'avait-il jamais été consacré. Son classicisme même interdisait toute émotion. C'était un temple élevé à l'homme et non à Dieu ; à la raison, non au mystère. C'était un endroit où des rites rassurants avaient été exécutés, réaffirmant l'ordre du monde tel que le concevait le propriétaire, et la place que lui-même occupait dans cet ordre. Il regarda autour de lui pour voir s'il trouvait un souvenir plus tangible de ce premier propriétaire, et découvrit à la droite de l'autel un buste représentant un aristocrate du xvii^e siècle, avec cette inscription :

Dieu aye merci de son ame³

Cette prière sans apprêt, et tellement hors du temps, faisait un singulier contraste avec la confiance qu'exprimait le port de la tête, la moue suffisante des lèvres de marbre. Il avait construit sa chapelle et planté alentour un triple cercle d'arbres, mais la mort ne lui avait même pas laissé le temps de dessiner une allée.

De part et d'autre du jubé, face à la fenêtre orientale, se dressaient deux stalles surmontées d'un dais sculpté, protégées chacune par un rideau de velours bleu semblable à ceux que renfermait le coffre, et pourvues d'un coussin galonné d'argent, tout comme les prie-Dieu qui leur faisaient face. Sur l'un d'eux il vit un livre de prières relié de cuir noir. Il l'ouvrit, tombant sur ce passage :

Car je suis éloigné de toi, étranger comme l'étaient tous mes pères. Ô, accorde-moi un peu de temps, que je puisse recouvrer mes forces, avant de m'en aller d'ici, pour ne plus être vu.

Tenant le dos du livre, il le secoua. Mais rien ne sortit d'entre ses pages raides. Cependant, il repéra quatre cheveux, un blond et trois noirs, à l'endroit du coussin où se trouvait le livre. Il sortit une enveloppe de sa poche et les glissa à l'intérieur. Il savait que quatre cheveux ne peuvent donner beaucoup d'indications, mais il n'était pas impossible d'en tirer quelque chose.

La chapelle, songea-t-il, devait avoir été pour eux un endroit de rencontre idéal. À l'abri des arbres, isolé, sûr, et même chaud. Une fois la nuit tombée, les villageois avaient coutume de demeurer chez eux, et même au crépuscule, une crainte superstitieuse devait les tenir éloignés de ce sanctuaire vide et quelque peu hostile. Ils n'avaient pas

à redouter d'intrus. Il lui suffisait de veiller à ne pas être vue lorsqu'elle franchissait la grille du Laboratoire pour aller garer sa Jaguar à l'abri des regards dans l'une des anciennes écuries. Ensuite, elle devait attendre que s'éteigne enfin la lumière du service de biologie et que Lorrimer vienne la rejoindre pour traverser le parc et gagner la chapelle en sa compagnie. Il se demanda si, pour ajouter du piment à la chose, elle plaçait les coussins devant l'autel pour y faire l'amour, sa nouvelle passion triomphant ainsi de l'ancienne.

Cependant, les cheveux roux de Massingham apparurent à la porte.

« Brenda va bien, annonça-t-il. Sa mère l'a tout de suite mise au lit, et elle dort. Quand je suis passé au cottage Sprogg, la porte était ouverte et la salle de séjour allumée, mais il n'y avait personne. En revanche, j'ai eu Howarth au téléphone ; sa sœur était absente, mais lui m'a promis de venir. Il paraît que le Dr. Kerrison est à l'hôpital, où le comité devait se réunir. Sa gouvernante m'a dit qu'il était parti juste après sept heures. Je n'ai pas pris la peine de vérifier. S'il est vraiment à l'hôpital, il ne manquera pas de témoin pour le confirmer.

– Et Middlemass ?

– J'ai téléphoné chez lui, mais sans résultat. Il est peut-être simplement sorti pour dîner ou pour boire un verre. Je n'ai pas eu de réponse non plus chez Blakelock. Et ici, quoi de neuf ?

– Rien, sauf que j'ai trouvé ce que j'espérais. Est-ce que vous avez placé un homme pour attendre Blain-Thomson et le conduire ici lorsqu'il arrivera ?

– Oui, monsieur. Il ne devrait d'ailleurs plus tarder. »

13

Avant de commencer un examen, le Dr. Reginald Blain-Thomson avait la curieuse habitude de tourner autour du corps, les yeux fixés sur lui avec une intensité douloureuse, comme s'il craignait un peu de le voir ressusciter et le saisir à la gorge. C'est ce qu'il faisait maintenant, vêtu d'un costume gris d'une coupe impeccable, une rose à la boutonnière, aussi fraîche qu'une rose de juin qu'on viendrait de cueillir. C'était un grand garçon au visage mince, l'air aristocratique, dont la peau paraissait aussi délicate que celle d'une jeune fille. On ne l'avait jamais vu mettre aucun vêtement pour se protéger lors de l'examen d'un cadavre, et il rappelait à Dalgliesh l'un de ces cuisiniers qu'on voit à la télévision préparer un repas de quatre services en habit de soirée comme pour mieux faire valoir la subtilité de leur art. On

racontait même, mais à tort, qu'il pratiquait ses autopsies en complet-veston.

En dépit de ces particularités, c'était un excellent médecin légiste. Les jurés l'adoraient. Quand, de sa voix d'acteur et sur un ton un peu blasé, il donnait à la barre la preuve de sa prodigieuse compétence, ils le regardaient avec l'admiration respectueuse de qui sait reconnaître un expert digne de ce nom, et sans jamais manifester la plus légère velléité de se montrer désobligeants en mettant en question ce qu'il jugeait bon de leur dire.

Maintenant, il s'accroupit à côté du corps, écouta, renifla et toucha. Puis il éteignit la lampe dont il s'était servi pour son examen, se redressa et dit :

« Eh bien, oui, elle est manifestement morte, et depuis très peu de temps : je dirais pas plus de deux heures. Mais puisque c'est vous qui l'avez dépendue, vous êtes certainement arrivés à la même conclusion. Vous dites que vous l'avez trouvée à vingt heures trois. À ce moment-là, elle devait être morte depuis, mettons, une heure et demie. Mais je sens que vous allez me demander s'il s'agit d'un suicide ou d'un meurtre. Tout ce que je puis dire pour l'instant, c'est qu'elle ne porte pas d'autres traces de violence que les marques laissées par la corde. Il ne semble pas qu'elle ait préalablement été étranglée. C'est une femme fluette ; elle ne pèse certainement pas plus de quarante-cinq kilos ; la maîtriser n'aurait donc pas demandé beaucoup de force. Mais on ne voit aucun signe de lutte, et ses ongles sont parfaitement propres – je serais surpris qu'elle ait même essayé de griffer. S'il s'agit d'un meurtre, celui qui l'a tuée a dû arriver par-derrière, lui passer la corde autour du cou, l'étrangler et la suspendre à ce crochet immédiatement après. Pour savoir la cause exacte de la mort – asphyxie, strangulation, rupture des vertèbres cervicales –, il faudra attendre l'autopsie. Je peux l'emmener immédiatement, si vous voulez.

– Quand pensez-vous pouvoir terminer l'autopsie ?

– On verra – j'imagine que, pour vous comme pour moi, le mieux est que je m'y mette tout de suite. Mais vous me donnez du travail, commandant. J'espère que vous avez été satisfait de mon rapport à propos de Lorrimer ? »

Dalglish répondit :

« Tout à fait, merci. J'ai essayé de vous avoir au téléphone.

– Je suis désolé d'être aussi difficile à joindre. Mais hier, j'ai été pris presque toute la journée par divers comités. Quand est-ce que l'enquête aura lieu ?

– Demain à deux heures.

– J'y serai. Et je vous passerai un coup de fil dès que le rapport

préliminaire sera fait. »

Il enfila soigneusement ses gants doigt après doigt et tourna les talons. Les autres l'entendirent échanger quelques mots avec le gendarme qui l'attendait dehors afin de l'éclairer jusqu'à sa voiture. L'un d'eux rit, puis leurs voix s'éteignirent.

Massingham alla regarder à la porte. Les deux assistants de la morgue, anonymes fonctionnaires de la mort, arrivaient avec leur chariot. Ils y déposèrent le corps de Stella Mawson avec une douceur impersonnelle, puis repartirent nonchalamment en direction de la porte, devant laquelle ils s'arrêtèrent en voyant approcher deux silhouettes noires. Sans se presser, Howarth et sa sœur passèrent devant les deux hommes, figés comme des esclaves habitués à ne rien voir et à ne rien entendre, puis s'avancèrent du même pas tranquille dans la lumière de la chapelle.

Massingham songea que cette arrivée un peu théâtrale ressemblait à l'entrée d'un couple de vedettes dans une salle de spectacle pour assister à une première. Tous deux étaient habillés de façon identique, portant, col relevé, une veste de cuir fauve doublé de fourrure à longs poils sur un pantalon brun. Et pour la première fois, il fut frappé par leur similitude. On aurait dit un film. On aurait dit des jumeaux décadents faisant valoir leur ressemblance en jouant de leur profil racé, conscients que celui-ci se détachait nettement sur le lambrissage de chêne sombre. Avec un ensemble parfait, ils promenèrent leur regard autour d'eux avant de l'arrêter sur Dalglish, qui dit à Howarth :

« Il y a un moment que nous vous attendons.

– Ah ? J'attendais ma sœur. On m'a dit que vous vouliez nous voir ensemble. Et l'on ne m'a pas dit que c'était très urgent. Qu'est-ce qui se passe ? S'il nous a clairement ordonné de venir, l'inspecteur Massingham n'a pas été très clair dans ses explications.

– Stella Mawson est morte. Pendue. »

Il ne doutait pas que Howarth fût sensible à la façon dont il avait tourné la phrase. Des crochets fixés au mur de la chapelle, dont celui auquel était attachée la corde de la cloche, leurs yeux passèrent au cordon bleu orné d'un gland que Dalglish tenait à la main. Howarth dit :

« Ce cordon, je me demande comment elle en connaissait l'existence. Et cet endroit – pourquoi a-t-elle choisi cet endroit ?

– Vous connaissez ce cordon ?

– Il sort du coffre, non ? Il devrait y en avoir deux pareils. Nous pensions accrocher les rideaux à l'entrée du chœur pour notre concert du 26 août. Mais pour finir, nous y avons renoncé. Il faisait trop chaud

pour qu'il y ait à s'inquiéter des courants d'air. Le coffre contenait deux cordons identiques.

– Qui les a vus ?

– Tous ceux qui étaient là pour aider aux préparatifs, j'imagine : ma sœur et moi, Miss Foley, Martin, Blakelock. Middlemass a donné un coup de main pour mettre en place les chaises que nous avions louées, et d'autres membres du Labo avec lui. Quelques femmes ont prêté leur concours pour servir les rafraîchissements après le concert, et l'après-midi, elles sont venues préparer. Le coffre n'est pas fermé. N'importe qui pouvait jeter un coup d'œil à l'intérieur. Mais je ne vois pas comment Miss Mawson aurait pu savoir qu'il contenait ces cordons. Elle est venue au concert, mais elle n'a participé à aucun des préparatifs. »

Dalgliesh demanda : « Il y a combien de clés pour cette chapelle ?

– Je vous l'ai dit hier : je n'en connais qu'une, celle qui se trouve dans le bureau de l'officier de liaison.

– Et c'est celle qui se trouve en ce moment dans la serrure ? »

Sans même se retourner pour regarder, Howarth répondit :

« Si elle porte l'étiquette du Laboratoire, c'est elle, oui.

– Est-ce que vous savez si quelqu'un l'a empruntée, aujourd'hui ?

– Non. Mais ce n'est pas le genre de détail dont Blakelock me tient informé. »

Dalgliesh se tourna vers Domenica Schofield :

« J'imagine que c'est celle que vous avez empruntée pour faire fabriquer des doubles lorsque vous avez décidé d'employer la chapelle comme lieu de rendez-vous avec Lorrimer. Des doubles, vous en aviez combien ?

– Deux. La clé que vous avez trouvée sur lui, et celle-ci. »

Elle sortit une clé de sa poche et la lui présenta d'un geste méprisant dans le creux de sa main. Un instant, il sembla qu'elle allait la laisser tomber sur le sol.

« Vous admettez donc que vous veniez ici ?

– Évidemment. Il n'y a rien d'illégal à ça, non ? Nous étions tous les deux majeurs, libres et sains d'esprit. Ce n'était même pas un adultère – de la fornication, c'est tout. Mais vous paraissez fasciné par ma vie sexuelle, commissaire. J'espère que cela ne va pas devenir une obsession. »

D'une voix égale, Dalgliesh poursuivit :

« Quand vous avez rompu, vous n'avez pas demandé à Lorrimer de vous rendre la clé ?

– Pourquoi ? Cette clé, je n'en avais pas besoin. Et ce n'était pas une bague de fiançailles. »

Howarth, qui, pendant tout ce temps, n'avait pas regardé sa sœur, demanda brusquement :

« Qui a trouvé Miss Mawson ? »

– Brenda Pridmore. On l'a ramenée chez elle. Le Dr. Greene s'occupe d'elle en ce moment. »

La voix de Domenica Schofield se fit étonnamment gentille :

« Pauvre gosse, elle doit être dans un drôle d'état ! Mais on ne va pas s'éterniser ici, tout de même. À part cette histoire de clés, il y a autre chose que vous voulez savoir ? »

– Simplement ce que vous avez fait depuis six heures du soir. »

Howarth répondit :

« J'ai quitté Hoggatt vers six heures moins le quart, et je suis rentré tout droit à la maison. Sauf pour venir ici, je n'en ai pas bougé. Mais ma sœur, elle, est partie vers sept heures pour aller faire un tour. En voiture, bien sûr. De temps à autre, elle aime bien ça. »

– Je ne suis pas sûre de pouvoir vous donner mon itinéraire précis, dit Domenica. Un peu avant huit heures, je me suis arrêtée dans un pub de Whittlesford pour boire un verre et manger quelque chose. Vous pourrez vérifier, on me connaît bien, là-bas. Mais pourquoi est-ce que vous nous demandez ça ? Vous pensez qu'il s'agit d'un meurtre ?

– Il s'agit pour l'instant d'une mort inexpliquée.

– Et suspecte, bien sûr. Mais vous ne croyez pas qu'elle aurait pu tuer Lorrimer, et décider ensuite de se suicider ?

– Qu'est-ce qui vous fait penser qu'elle aurait pu le faire ?

– Tuer Lorrimer ? » Elle eut un petit rire. « Elle avait pour ça la meilleure et la plus courante des raisons – à ce qu'on dit, en tout cas. Elle l'avait épousé, en son temps. Vous n'aviez pas découvert cela, commissaire ? »

– Et vous, comment le saviez-vous ?

– Il me l'avait dit. C'est vrai que j'étais probablement la seule personne à qui il en avait parlé. À ce qu'il m'a raconté, leur mariage n'a jamais été consommé, et au bout de deux ans, ils en ont obtenu l'annulation. C'est sans doute la raison pour laquelle il ne l'a jamais emmenée chez lui. Il est gênant de présenter votre femme à vos parents, à la communauté dans laquelle vous vivez, quand elle n'est pas véritablement votre femme et que vous vous dites qu'elle ne le sera probablement jamais. Je ne crois pas que ses parents aient jamais rien su ; il n'est donc pas étonnant que vous-même n'ayez pas été au

courant. Pourtant, il me semble que c'est votre spécialité d'aller farfouiller dans la vie des gens, non ? »

Avant que Dalglish n'ait eu le temps de rétorquer quoi que ce soit, leur attention fut monopolisée par un bruit de pas précipités sur le perron de pierre, annonçant l'arrivée d'Angela Foley. Tremblante, le visage rouge d'avoir couru, elle haleta : « Où est-elle ? Où est Star ? »

Dalglish s'avança dans sa direction, mais elle recula aussitôt, comme si elle était terrifiée à l'idée qu'il pût la toucher. Elle poursuivit :

« Ces hommes. Sous les arbres. Avec une lampe de poche. Ils transportaient quelque chose. Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que vous avez fait de Star ? »

Sans qu'ils aient échangé aucun regard, les mains de Howarth et de sa demi-sœur se rapprochèrent et se joignirent. Ils étaient restés à la même distance l'un de l'autre, mais désormais, ils ne semblaient faire qu'un seul corps. Dalglish dit :

« Je suis navré, Miss Foley. Mais votre amie est morte. »

Les yeux de tous restèrent fixés sur elle tandis que son regard passait du cordon bleu que Dalglish avait toujours en main aux deux crochets de fer, et des crochets de fer à la chaise qu'on avait replacée contre le mur.

« Oh non, souffla-t-elle, non ! » Massingham voulut la prendre par le bras, mais elle se dégagea. Puis, rejetant la tête en arrière comme un animal, elle se mit à hurler :

« Star ! Star ! » Avant que Massingham n'ait pu la retenir, elle s'était précipitée hors de la chapelle, mais ses cris désespérés retentissaient toujours à leurs oreilles.

Massingham partit à sa poursuite. Maintenant, elle s'était tue et mettait toutes ses forces à courir aussi vite que possible. Il réussit toutefois à la rejoindre avant qu'elle n'ait atteint le fourgon de la morgue. Lorsqu'il l'attrapa, elle commença par se débattre avec violence ; mais tout à coup, elle s'effondra entre ses bras, et dès lors, c'est sans résistance qu'elle se laissa porter jusqu'à la voiture.

Une demi-heure plus tard, lorsque Massingham revint, Dalglish était assis dans l'une des stalles, apparemment plongé dans la lecture d'un livre de prières. Cependant, il leva le nez dès qu'il l'entendit et demanda :

« Comment va-t-elle ? »

– Le Dr. Greene lui a administré un sédatif. Il a pris contact avec l'infirmière du district pour qu'elle vienne passer la nuit à son chevet. Il ne voyait pas qui d'autre aurait pu le faire. Apparemment, ni elle ni

Brenda Pridmore ne pourront être interrogées avant demain. »

Il regarda les cartes numérotées posées à côté de Dalgliesh. Celui-ci expliqua :

« Je les ai trouvées au fond du coffre. Ce sont les mêmes que sur le tableau. Nous verrons quelles empreintes elles portent, mais je crois que nous connaissons déjà la réponse. »

Massingham demanda :

« Vous croyez que Mrs. Schofield a dit la vérité à propos du mariage de Lorrimer et de Stella Mawson ?

– Oui. Je ne vois pas pourquoi elle aurait menti – la chose est trop facile à vérifier. Et puis, ça explique beaucoup de choses : son changement de testament, son attitude avec Bradley... Ce premier échec sexuel a dû le marquer profondément. Même après toutes ces années, il ne supportait pas l'idée qu'elle puisse bénéficier d'une façon quelconque de l'argent qu'il laisserait à sa mort. La seule pensée que, contrairement à lui, elle ait pu trouver le bonheur – et qui plus est avec une femme – devait lui être insupportable. »

Massingham dit :

« Oui, je conçois qu'il ait pu déshériter Angela Foley à cause d'elle. Mais je ne vois toujours pas pourquoi elle se serait suicidée. Et pourquoi ici, pourquoi dans cette chapelle ?

– Je ne crois pas qu'elle se soit suicidée, rétorqua Dalgliesh. À mon avis, il doit plutôt s'agir d'un meurtre. »

LIVRE V
La marnière

Ils arrivèrent à Bowlen's Farm avant que le jour ne se lève. Mrs. Pridmore s'était mise tôt à sa cuisine. Deux grands récipients de terre cuite couverts d'un linge bombé attendaient déjà sur la table, et une chaude odeur de levure flottait dans le cottage. Lorsque Dalglish et Massingham entrèrent dans la cuisine, le Dr. Greene, un homme trapu au visage de crapaud bienveillant, était en train de ranger son stéthoscope dans les profondeurs de sa trousse d'un autre âge. Il y avait moins de douze heures que Dalglish et lui s'étaient vus pour la dernière fois, lorsque, en tant que médecin de la police, il était venu constater la mort de Stella Mawson. Après un rapide examen, il avait alors déclaré :

« Est-elle morte ? Réponse : Oui. Cause de la mort ? Réponse : pendaïson. Moment de la mort ? Il y a environ une heure. Maintenant, faites venir votre spécialiste : il vous expliquera pourquoi la première question est la seule à laquelle il puisse pour l'instant vous donner une réponse valable. »

Le Dr. Greene n'était pas du genre à perdre son temps en politesse. Il se contenta d'adresser un bref signe de tête aux deux policiers et continua sa conversation avec Mrs. Pridmore.

« La petite va bien. Elle a éprouvé un rude choc, mais il n'y a rien qu'une bonne nuit de sommeil ne remette d'aplomb. Elle est jeune, elle est en bonne santé, il lui faudrait bien davantage que deux cadavres pour que ses nerfs lâchent, si c'est ce que vous craignez. Ma famille soigne la vôtre depuis trois générations, et aucun des vôtres n'a jamais perdu la tête ; alors ne vous inquiétez pas. » Il se tourna vers Dalglish. « Vous pouvez monter, maintenant. »

Arthur Pridmore était debout à côté de sa femme, une main crispée sur son épaule. Personne n'avait songé à le présenter à Dalglish, la chose étant parfaitement inutile. Il dit :

« Elle n'a pas encore vécu le pire, non ? C'est le deuxième cadavre qu'elle découvre. Vous imaginez quelle vie ça va être pour elle, ici, si ces deux morts restent sans explication ? »

Légèrement agacé, le Dr. Greene haussa les épaules et fit claquer la fermeture de son sac.

« Allons, allons, personne ne va soupçonner Brenda ! Les gens la connaissent bien. Elle n'a jamais quitté le village. C'est moi qui l'ai mise au monde.

– Ce n'est pas une garantie contre la calomnie, que je sache. Et puis

je ne dis pas qu'on va l'accuser. Mais vous connaissez les gens d'ici. Ils sont superstitieux ; ils n'oublient rien ; ils ne pardonnent rien. D'ici qu'ils lui fassent la réputation de porter malheur...

– Pas votre petite Brenda, voyons. Au contraire, ce sera une héroïne. Chassez de votre tête toutes ces idées morbides, Arthur, et accompagnez-moi jusqu'à la voiture. J'ai quelque chose à vous dire à propos du conseil de paroisse. »

Lorsqu'ils furent sortis, Mrs. Pridmore leva vers Dalglish un regard anxieux – elle avait pleuré, songea-t-il – et dit :

« Et maintenant, vous allez lui poser des questions, la faire parler, remuer tout ça !

– Ne vous tourmentez pas, rétorqua gentiment Dalglish. Parler lui fera du bien. »

Elle ne fit pas un geste pour les suivre au premier étage, et Dalglish apprécia son tact. Il aurait difficilement pu la prier de les laisser seuls, surtout qu'il n'avait pas eu le temps de demander à la police d'envoyer une femme ; mais il avait le sentiment que Brenda serait plus détendue et parlerait plus volontiers en l'absence de sa mère. Elle répondit joyeusement aux coups qu'il frappa à la porte. La petite chambre aux poutres basses et aux rideaux toujours tirés était pleine de couleurs et de lumière. Sa chevelure épaisse tombant sur ses épaules, Brenda était confortablement assise dans son lit, l'œil vif et le teint frais. Une fois de plus, Dalglish s'émerveilla de la résistance de la jeunesse. Massingham, qui s'était arrêté sur le seuil, songeait qu'elle aurait dû figurer aux Offices, les pieds au-dessus d'une prairie printanière, avec, derrière elle, l'infini lumineux de la campagne italienne.

Sa chambre était encore une chambre d'écolière. Il y avait deux rayons de livres, et un troisième, où était exposée une collection de poupées en costumes nationaux. Des coupures de presse et des photos d'amis étaient épinglées sur un tableau de liège. À côté du lit se trouvait un fauteuil d'osier où trônait un gros ours en peluche. Dalglish le prit, le posa sur le lit, et s'assit à sa place.

« Comment ça va ? demanda-t-il. Vous vous sentez mieux ? »

D'un geste spontané, elle se pencha vers lui. Les manches de sa chemise de nuit blanche retombèrent sur ses avant-bras, criblés de taches de rousseur. Elle dit :

« Je suis tellement contente que vous soyez venu. Personne ne veut parler de ce qui s'est passé. Ils ne se rendent pas compte qu'il faudra bien que j'en parle, et le plus vite possible, pendant que c'est encore frais dans ma mémoire. C'est vous qui m'avez trouvée, non ? Je me souviens d'avoir été soulevée – comme Marianne Dastwood dans

Raison et Sentiments – puis d'avoir respiré la bonne odeur de votre veste en tweed. Mais ensuite, plus rien. Enfin, je me souviens aussi d'avoir sonné la cloche.

– C'était une bonne idée. Nous étions justement garés près du Laboratoire quand elle a retenti. Autrement, il aurait sans doute fallu des heures avant qu'on retrouve le corps.

– C'était peut-être une bonne idée, mais je l'ai fait sans réfléchir – j'étais complètement paniquée. Vous avez compris ce qui s'était passé, j'imagine ? Étant donné que j'avais crevé avec ma bicyclette, j'ai décidé que le mieux serait de rentrer à pied par le nouveau Labo. Mais j'ai perdu mon chemin et je me suis affolée. Je me suis mise à penser à l'assassin du Dr. Lorrimer, à imaginer qu'il était caché là, à m'attendre. J'ai même imaginé que c'était lui qui avait crevé mes pneus. Maintenant, ça me paraît ridicule, mais sur le moment, j'y croyais dur comme fer. »

Dalgliesh dit :

« On a examiné votre bicyclette. Hier après-midi, un camion de sable a perdu sur la route un peu de son chargement : ce sont des fragments de silex qui ont crevé vos pneus. Mais votre peur était tout à fait naturelle. Est-ce que vous vous rappelez s'il y avait réellement quelqu'un dans le bâtiment ?

– Non, sûrement pas. En tout cas, je n'ai vu personne, et je crois bien que j'ai imaginé la plupart des bruits que j'ai entendus. Ce qui m'a effrayée, en fait, c'est une chouette. Ensuite, une fois que je suis sortie du bâtiment, j'ai couru comme une folle à travers les champs en direction de la chapelle.

– Dans la chapelle, est-ce que vous avez eu l'impression que quelqu'un se cachait ?

– Je ne vois pas où : il n'y a même pas de piliers. C'est une drôle de chapelle, non ? Il n'y a rien de religieux, là-dedans. Peut-être parce qu'on n'y a pas assez prié. Avant, je n'y étais allée qu'une fois : lors du concert du quatuor fondé par le Dr. Howarth. Je savais donc à quoi elle ressemblait. Mais vous pensez que quelqu'un aurait pu se cacher dans une des stalles et rester là à m'observer ? Je trouve cette idée horrible.

– De toute façon, c'est du passé ; vous n'avez plus besoin d'avoir peur ; vous pouvez y penser tranquillement.

– Oui, surtout que vous êtes là. » Elle resta un instant silencieuse. « Plus je réfléchis, plus je me dis que non, il ne devait y avoir personne. Je n'ai rien vu, je n'ai rien entendu, en tout cas. Mais il est vrai que j'avais trop peur pour être très attentive. Je ne voyais qu'une chose : ce corps qui pendait près du mur, le visage abaissé vers moi. »

Dalgliesh jugea superflu de lui signaler l'importance de sa prochaine question.

« Est-ce que vous vous souvenez de la position de la chaise, quand vous êtes arrivée ? »

– Elle était par terre, à droite du corps, comme si on l'avait renversée d'un coup de pied. Je crois qu'elle reposait sur le dossier, mais là, je ne suis pas vraiment sûre.

– Mais vous êtes certaine qu'elle était renversée ?

– Absolument. Je me souviens de l'avoir remise debout avant de grimper dessus pour attraper la corde de la cloche. » Elle le regarda d'un air inquiet. « Je n'aurais pas dû le faire ? Maintenant, vous ne saurez plus si les marques que vous allez retrouver sont les miennes ou les siennes. Si j'ai bien compris, c'est pour cela que l'inspecteur Massingham a emmené mes chaussures, hier soir. Maman m'a raconté.

– C'est pour cette raison-là, oui. »

Une fois qu'on y aurait relevé les empreintes, la chaise serait renvoyée à Londres pour être examinée. Mais ce meurtre, si c'était bien un meurtre, avait été prémédité. Et Dalgliesh doutait que, cette fois, l'assassin eût commis une erreur.

Brenda dit :

« Il y a tout de même une chose qui m'a frappée. C'est curieux, non, que la lumière ait été allumée ? »

– Oui, ça aussi je voulais vous le demander. Vous êtes tout à fait sûre que la chapelle était éclairée. Ce n'est pas vous qui avez allumé en entrant ?

– Non, je suis sûre que non. J'ai vu les fenêtres éclairées à travers les arbres. C'était un peu comme la Cité de Dieu, vous voyez ? Une fois sortie du bâtiment, j'aurais mieux fait de rejoindre immédiatement la route. Mais tout à coup, j'ai vu la silhouette de la chapelle, la lumière qui filtrait à travers les fenêtres, et d'instinct, c'est là que je me suis dirigée.

– Je comprends cela. Une chapelle, une église, on a toujours tendance à y voir un refuge.

– Mais cette question de lumières me tourne dans la tête depuis que je me suis réveillée. Pour moi, ce doit être un suicide. On ne se tue pas dans l'obscurité, non ? En tout cas moi, je ne pourrais pas. Je n'ai jamais pensé à me suicider, mais si jamais cela m'arrivait – parce que je serais toute seule avec une horrible maladie, un affreux chagrin, parce qu'on me torturerait pour me faire donner des renseignements, Dieu sait quoi –, je ne pourrais pas le faire dans la nuit. La lumière, je voudrais la voir jusqu'au bout, pas vous ? Et puis, il me semble qu'un

assassin a toujours envie qu'on découvre le corps le plus tard possible. Alors, pourquoi est-ce qu'il aurait laissé la lumière allumée et la porte ouverte ? Je ne comprends pas. »

Elle parlait avec enthousiasme. Manifestement, le chagrin, la maladie, la solitude, lui étaient aussi étrangers que la torture. Dalglish dit :

« Peut-être parce qu'il voulait que cette mort ait l'air d'un suicide. Vous, quand vous avez vu le corps, vous avez tout de suite pensé qu'elle s'était tuée ?

– Pas sur le moment, non. J'avais bien trop peur pour penser quoi que ce soit. Mais depuis que je me suis réveillée et que j'y réfléchis – oui, il me semble qu'il s'agit d'un suicide.

– Mais vous ne savez pas trop pourquoi vous le pensez ?

– Peut-être parce que la pendaison me paraît une façon curieuse de tuer quelqu'un. Alors que c'est une façon courante de se tuer, non ? Mr. Bowlen, le colporteur, s'est pendu dans une grange. La vieille Annie Makepeace aussi. J'ai remarqué que, dans les Fens, les gens se suicidaient soit en se pendant, soit en se tirant une balle dans la tête. Vous comprenez, dans les fermes, il y a toujours une arme ou une corde. »

Elle parlait simplement et sans crainte. Elle avait passé toute sa vie dans une ferme. La naissance et la mort, elle les avait connues chez les humains comme chez les animaux. Et les longues nuits d'hiver apportaient ici leurs miasmes de folie et de désespoir. Mais elle se sentait à l'abri. Il dit :

« Vous me faites peur. On dirait un holocauste.

– Ça n'arrive pas souvent, mais quand ça arrive, on s'en souvient. Pour moi, pendaison et suicide, c'est la même chose. Vous croyez que je me trompe, avec Miss Mawson ?

– C'est possible, oui. On verra bien. En tout cas, vous avez été très utile. »

Il passa cinq minutes encore à parler avec elle, mais elle ne lui apprit rien de nouveau. Elle n'avait pas accompagné l'inspecteur Blakelock dans le bureau de l'inspecteur principal Martin pour brancher le système d'alarme pour la nuit, en sorte qu'elle ignorait si la clé de la chapelle était alors ou non à son crochet. Jusque-là, elle n'avait rencontré Stella Mawson qu'à une seule occasion, lors du concert donné à la chapelle, où elle s'était mise au même banc qu'elle, à côté d'Angela Foley, de Mrs. Schofield, du Dr. Kerrison et de ses enfants.

Au moment où Dalglish et Massingham s'apprêtaient à partir, elle

dit :

« Je ne crois pas que papa et maman me laissent retourner au Labo. Je suis même sûre que non. Ce qu'ils veulent, c'est que j'épouse Gerald Bowlen. Je voudrais bien aussi – en tout cas, je n'ai jamais envisagé d'épouser quelqu'un d'autre –, mais pas encore. Ce serait formidable de faire d'abord des études de science, d'avoir une carrière à moi. Mais si je reste au Labo, ce sera dur pour maman. Elle m'adore, et elle n'a que moi. Ce n'est pas drôle de faire de la peine aux gens qui vous aiment. »

Dalgliesh interpréta cette confidence comme un appel à l'aide. Il revint s'asseoir près du lit. Massingham, qui faisait semblant de regarder par la fenêtre, était intrigué. Il se demandait ce qu'on penserait au Yard en voyant Dalgliesh oublier son enquête pour donner des conseils à une jeune fille prise entre son devoir filial et son désir d'être une femme libérée. En fait, il se sentait un peu vexé que son avis à lui ne soit pas sollicité. Depuis qu'ils étaient entrés dans la chambre, Brenda n'avait eu d'yeux que pour Dalgliesh. Maintenant, il l'entendait dire :

« Ce n'est sans doute pas facile de mener de front une carrière scientifique et une vie de femme de paysan.

– Non. Et je ne crois pas que Gerald aimerait beaucoup ça.

– Autrefois, je pensais qu'on pouvait obtenir de la vie pratiquement tout ce qu'on voulait, qu'il suffisait de savoir s'organiser. Mais aujourd'hui, je commence à croire qu'il faut choisir plus souvent qu'on voudrait. L'important, voyez-vous, c'est d'être sûr qu'il s'agit bien de notre choix, pas du choix de quelqu'un d'autre, et que, ce choix, on l'a fait honnêtement. Et puis, il y a une chose dont je suis convaincu, c'est qu'il n'est jamais bon de prendre une décision quand on ne se sent pas parfaitement bien. Alors soyez patiente, attendez au moins que nous sachions qui a tué le Dr. Lorrimer. À ce moment-là, votre mère sera peut-être dans un état d'esprit tout différent.

– J'imagine que c'est ce que font les meurtres : ils changent, ils gâchent la vie des gens.

– Ils la changent, oui. Mais ils ne la gâchent pas forcément. Vous êtes jeune, vous êtes intelligente, vous êtes courageuse, vous avez tout ce qu'il faut pour ne pas laisser gâcher la vôtre. »

De retour dans la cuisine, ils trouvèrent Mrs. Pridmore en train de faire griller du lard.

« Vous avez tous les deux l'air d'avoir grand besoin d'un bon petit déjeuner, dit-elle d'un ton bourru. Je n'ai pas l'impression que vous ayez beaucoup dormi, cette nuit. Ça ne vous fera pas de mal de prendre le temps de manger. Le thé est déjà prêt. »

La veille, ils avaient dîné d'un sandwich qu'un gendarme leur avait rapporté du *Moonraker* et qu'ils avaient mangé dans la chapelle. Mais c'est l'odeur du lard qui fit comprendre à Massingham à quel point il était affamé. Il mordit à belles dents dans le pain encore chaud, se délecta du lard, et but avec délice le thé bouillant qui les accompagnait, goûtant dans la chaleur de la cuisine elle-même le réconfort qu'un enfant trouve dans le giron maternel. Puis le téléphone se mit à sonner. Mrs. Pridmore alla répondre et annonça :

« C'était le Dr. Greene, depuis le cottage Sprogg. Il paraît qu'Angela Foley se sent assez bien pour vous parler, maintenant. »

2

Angela Foley entra lentement dans la pièce. Elle s'était habillée et paraissait parfaitement calme, mais tous deux furent choqués par le changement qui s'était opéré en elle. Elle marchait d'un pas raide, et son visage était vieilli, meurtri, marqué par le combat qu'elle avait sans doute livré toute la nuit contre les assauts du chagrin. Ses petits yeux pâles étaient profondément enfoncés dans leurs orbites ; elle avait aux joues des marbrures malsaines ; sa bouche était gonflée, et un herpès marquait sa lèvre supérieure. Sa voix seule était inchangée ; c'était la même voix infantile et atone avec laquelle elle avait répondu à leurs premières questions.

L'infirmière du district, qui avait passé la nuit au cottage, avait fait du feu dans la cheminée. Les yeux fixés sur le foyer, Angela dit :

« Stella n'allumait jamais le feu avant la fin de l'après-midi. Je le préparais le matin, avant de partir au Labo, et elle l'allumait une demi-heure avant mon retour.

– Nous avons trouvé les clés de Miss Mawson sur elle, dit Dalglish. Il va falloir que nous ouvrons son bureau pour examiner ses papiers. Mais avant de le faire, nous voulions vous en avertir.

– Je ne vois pas trop pourquoi. Qu'est-ce que ça change ? De toute façon, il fait que vous fassiez votre travail, j'imagine.

– Est-ce que vous saviez que votre amie avait été la femme d'Edwin Lorrimer ? Leur mariage a été annulé au bout de deux ans pour non-consommation. Elle vous l'avait dit ? »

Elle leva les yeux vers lui, mais l'expression de son regard était indéchiffrable. Quant à sa voix, si elle trahissait la moindre émotion, c'était de l'amusement plus que de la surprise.

« Elle, mariée avec Edwin. Alors, c'est comme ça qu'elle savait... » Elle s'interrompt. « Non, elle ne me l'avait pas dit. Quand je suis venue m'installer ici, ce fut le début d'une nouvelle vie, pour elle comme pour moi. Je n'avais aucune envie de parler du passé, et elle non plus, je crois. Elle me racontait parfois certaines choses concernant sa vie à l'université, son travail, les gens bizarres qu'elle connaissait. Mais de ça, non, elle ne m'avait jamais parlé. »

Dalgliesh demanda gentiment :

« Est-ce que vous croyez que vous êtes en état de me dire ce qui s'est passé hier soir ? »

– Elle m'a annoncé qu'elle allait se promener. Elle se promenait souvent, mais d'ordinaire, après le dîner. C'est pendant ces promenades du soir qu'elle pensait à ses livres, qu'elle réfléchissait à l'intrigue, qu'elle imaginait les dialogues.

– Il était quelle heure, lorsqu'elle est partie ?

– Presque sept heures.

– Elle avait la clé de la chapelle, avec elle ?

– Oui. Elle me l'avait demandée, hier, après le déjeuner, juste avant que je retourne au Labo. Elle voulait décrire dans son livre une chapelle au XVII^e siècle. Mais je ne croyais pas qu'elle avait l'intention de la visiter si vite. À dix heures et demie, quand je suis partie à sa recherche, il m'a fallu une heure avant de penser à aller voir dans la chapelle. »

Puis, s'adressant directement à Dalgliesh, elle se mit à lui expliquer de cette voix patiente qu'on emploie pour convaincre un enfant obtus :

« Elle a fait ça pour moi. Elle s'est tuée pour que je touche l'argent de son assurance-vie. Elle m'a dit qu'elle avait fait de moi sa seule héritière. Vous comprenez, le propriétaire veut vendre le cottage : il a besoin d'argent. Stella et moi, nous avions envie de l'acheter, mais nous n'avions pas les fonds nécessaires. Hier, juste avant de sortir, elle m'a demandé quelle impression cela faisait d'être à l'assistance publique, de ne pas avoir de vrai foyer. Quand Edwin est mort, on s'est dit que, peut-être, il y aurait quelque chose pour moi dans son testament. Mais non, rien du tout. C'est pour cela qu'elle m'a demandé la clé. Ce n'est pas vrai qu'elle voulait décrire une chapelle dans son livre, en tout cas pas dans celui-ci. Il se passe à Londres, et il est pratiquement terminé. Je le sais, c'est moi qui le tape. Sur le moment, il m'a paru curieux qu'elle veuille cette clé, mais j'avais appris à ne jamais lui poser de questions.

« Maintenant, je comprends. Elle voulait que je puisse vivre en toute sécurité ici, où nous avions été heureuses, que je n'aie plus de souci à me faire. Elle savait ce qu'elle allait faire. Elle savait qu'elle ne

reviendrait pas. Avant qu'elle parte, quand je la massais pour lui faire passer sa migraine, elle savait que je la touchais pour la dernière fois. »

Dalgliesh demanda :

« Est-ce qu'il vous paraît logique qu'un écrivain décide de se tuer alors qu'il est en train de terminer un livre ?

– Je ne sais pas, répondit-elle d'une voix morne. Je ne sais pas comment fonctionne un écrivain.

– Moi si, et je peux vous dire qu'un écrivain pense toujours à son livre d'abord. »

Voyant qu'elle ne rétorquait rien, il demanda encore :

« Est-ce qu'elle était heureuse, ici, avec vous ? »

Elle leva vivement les yeux vers lui, et, pour la première fois, sa voix s'anima, comme si elle voulait l'amener à comprendre.

« Elle disait que, de toute sa vie, elle n'avait jamais été aussi heureuse. Elle disait que l'amour, c'était ça : savoir qu'on est capable de rendre heureux quelqu'un qui peut vous rendre heureux.

– Mais alors, pourquoi se serait-elle tuée ? Est-ce qu'elle pensait vraiment que l'argent vous rendrait plus heureuse qu'elle-même ? Qu'est-ce qui pouvait la faire penser une chose pareille ?

– Stella se dévalorisait toujours. Elle a peut-être cru que je finirais par l'oublier, mais qu'il me resterait l'argent et la sécurité. Peut-être aussi qu'elle pensait que de vivre avec elle n'était pas bon pour moi – que, d'une certaine façon, l'argent me rendrait libre. Je me souviens de l'avoir entendue dire quelque chose comme ça. »

Dalgliesh regarda la fragile créature assise bien droite en face de lui sur le fauteuil à haut dossier, mains jointes sur les genoux. Il arrêta les yeux sur son visage et dit d'une voix tranquille :

« Mais il n'y aura pas d'argent. Dans son assurance-vie, il y avait une clause concernant le suicide. Si elle s'est suicidée, vous ne toucherez rien du tout. »

Elle n'en savait rien. De cela, il était certain. La nouvelle la surprit, mais sans qu'elle en éprouve un choc. Elle n'avait rien d'une meurtrière frustrée de son butin.

Elle sourit et dit d'une voix douce :

« Ça ne fait rien.

– Tant mieux si vous le prenez ainsi, mais pour notre enquête, c'est tout de même assez important. J'ai lu des romans de votre amie. Miss Mawson était un écrivain d'une grande intelligence, ce qui veut dire qu'elle devait être aussi une femme intelligente. Elle n'avait pas le

cœur en bon état, et ses primes d'assurance étaient élevées. Pour les payer, il lui fallait certainement faire un gros effort. Croyez-vous vraiment qu'elle ait pu ignorer les clauses de son contrat ?

– Qu'est-ce que vous essayez de me faire dire ?

– Miss Mawson savait, ou croyait savoir, qui avait tué le Dr. Lorrimer, non ?

– Si. C'est ce qu'elle disait. Mais elle ne m'a pas dit de qui il s'agissait.

– Pas même s'il s'agissait d'une femme ou d'un homme ? »

Elle réfléchit.

« Non, rien. Seulement qu'elle savait. Et je ne suis même pas sûre qu'elle l'ait dit, en tout cas pas sous cette forme. Mais quand je lui ai posé la question, elle n'a pas dit non. »

Elle s'interrompt, puis reprit d'un ton plus animé :

« Vous pensez que, quand elle est sortie, elle avait rendez-vous avec l'assassin, c'est bien cela ? Vous pensez qu'elle a essayé de le faire chanter ? Mais ce n'était pas du tout le genre de Stella. Il faut être fou pour prendre de pareils risques, et elle était loin d'être folle. Vous avez dit vous-même que c'était une femme intelligente. Jamais elle ne se serait risquée à affronter toute seule un meurtrier pour lui demander de l'argent.

– Même si ce meurtrier était une femme ?

– Pas seule, pas la nuit. Star était si petite, si délicate, et comme vous l'avez dit, elle avait le cœur fragile. Quand je mettais mes bras autour d'elle, j'avais l'impression de tenir un oiseau. » Elle regarda le feu et dit d'une voix presque incrédule :

« Je ne la reverrai plus. Plus jamais. Elle s'est assise là pour mettre ses bottes, comme d'habitude. Le soir, je ne lui proposais jamais de l'accompagner. Je savais qu'elle avait besoin d'être seule. Jusqu'au moment où elle est arrivée à la porte, tout semblait si normal. Mais là, j'ai brusquement eu peur. Je l'ai suppliée de rester. Et voilà, je ne la reverrai plus jamais. Plus jamais elle ne parlera, ni à moi, ni à personne. Plus jamais elle n'écrit. Je n'arrive pas encore à le croire... Je sais que c'est forcément vrai, sinon vous ne seriez pas là. Et pourtant, je n'y crois pas. Le moment où j'y croirai, je me demande comment je vais pouvoir le supporter. »

Dalglish dit :

« Miss Foley, il faut absolument que nous sachions si elle est sortie le soir où le Dr. Lorrimer a été tué. »

Elle le regarda.

« Je vois où vous voulez en venir. Si je vous dis qu'elle est sortie, pour vous, l'affaire sera réglée, non ? Vous aurez tout ce qu'il vous faut : mobile, moyens, circonstances. C'était son ex-mari, et elle le haïssait à cause du testament. Elle est allée le trouver dans l'espoir de le convaincre de nous prêter un peu d'argent. Quand elle a vu qu'il refusait, elle a saisi la première arme venue, et elle l'a frappé. »

Dalglish dit :

« À supposer qu'il lui ait ouvert la porte du Laboratoire, ce qui n'est pas très vraisemblable, comment serait-elle ressortie ?

– Vous pouvez imaginer que j'ai pris les clés du coffre du Dr. Howarth, que je les lui ai données, et que je les ai remises en place le lendemain matin.

– C'est ce que vous avez fait ? »

Elle secoua la tête.

« Pour pouvoir le faire, il aurait fallu que l'inspecteur Blakelock ait été de mèche avec vous. Mais pour quelle raison aurait-il souhaité la mort du Dr. Lorrimer ? Je sais bien que, quand sa fille unique s'est fait tuer par un chauffard, c'est en partie grâce à l'expert appelé à la barre que le chauffard en question a été acquitté. Mais il y a dix ans que l'accident a eu lieu, et le témoin n'était pas le Dr. Lorrimer. Quand Miss Pridmore nous a raconté cette histoire nous avons pris la peine de vérifier. Le témoignage portait sur des particules de peinture, ce qui est du ressort d'un chimiste, et non d'un biologiste. Mais vous allez peut-être me dire que l'inspecteur Blakelock a menti en nous disant que les clés étaient à leur place ?

– Non, il n'a pas menti : elles étaient à leur place.

– En ce cas, il devient difficile d'imaginer que Miss Mawson ait tué le Dr. Lorrimer. En tout cas, il paraît tout à fait invraisemblable qu'elle soit ressortie par la fenêtre du troisième étage. Il faut me croire, Miss Foley, c'est la vérité que nous cherchons, pas une solution de facilité. »

Mais elle avait raison, songea Massingham. Si elle admettait que son amie était sortie le soir du meurtre, il y aurait contre elle de fortes présomptions, des présomptions dont la défense saurait tirer parti au cas où quelqu'un d'autre en viendrait à être accusé. Il regarda son chef, curieux de ce qu'il allait dire.

« Je suis d'accord qu'aucune femme saine d'esprit n'aurait pris le risque d'affronter seule un assassin, surtout la nuit. Et je ne crois pas qu'elle l'ait fait. Elle pensait savoir qui avait tué Edwin Lorrimer, et si, hier soir, elle avait rendez-vous avec quelqu'un, ce n'était pas avec lui, j'en suis persuadé. Miss Foley, regardez-moi, je vous en prie. Il faut me faire confiance. J'ignore si votre amie s'est suicidée ou si elle a été tuée. Mais si je veux découvrir la vérité, il faut que je sache si, oui ou

non, elle est sortie le soir du meurtre.

– Nous ne nous sommes pas quittées de la soirée, rétorqua-t-elle d'une voix parfaitement neutre. Comme nous vous l'avons dit. »

Il y eut un long silence, soudain interrompu par un craquement sec dans la cheminée, où le feu s'était violemment enflammé tandis qu'une bûche roulait dans l'âtre. Dalglish s'agenouilla, et, prenant les pincettes, il la remit en place. Enfin, après un nouveau moment de silence, Angela dit :

« Elle est sortie, ce soir-là. Entre huit heures et demie et neuf heures et demie. Elle ne m'a pas dit où elle était allée, mais quand elle est rentrée, elle était tout à fait normale, tout à fait calme. Je ne sais pas où elle est allée, mais elle est sortie. »

Elle se tut un instant, puis elle ajouta :

« Maintenant, j'aimerais bien que vous me laissiez seule.

– Il vaudrait pourtant mieux que quelqu'un soit près de vous.

– Je vous en prie, je ne suis pas une gamine. Je ne veux pas d'une infirmière ; je ne veux pas de Mrs. Swaffield ni d'aucune des bonnes âmes du village. Et comme je n'ai pas commis de crime, je ne vois pas de quel droit vous m'imposeriez la garde de qui que ce soit. Je vous ai dit tout ce que je savais. Vous avez fermé à clé le bureau de Stella : personne ne peut fouiller dans ses affaires. Et je n'ai pas l'intention de faire de bêtises, comme on dit. Non, je n'ai pas l'intention de me tuer. Ça va, maintenant. Tout ce dont j'ai besoin, c'est de me retrouver seule.

– Pourtant, il faudra bien que nous revenions, rétorqua Dalglish.

– Peut-être, mais le plus tard sera le mieux. »

Elle ne se voulait pas blessante : elle énonçait un fait. Elle se leva avec raideur et se dirigea vers la porte, la tête bien droite, comme si seule une discipline corporelle draconienne pouvait garder intacte l'intégrité de son esprit. Dalglish et Massingham se regardèrent. Elle avait raison. Ils ne pouvaient lui imposer contre son gré ni compagnie ni réconfort. Aucune autorité légale ne leur permettait de rester ni de l'obliger à partir. Et de plus, ils avaient autre chose à faire.

Elle alla jusqu'à la fenêtre, et, de derrière les rideaux, regarda la voiture quitter le cottage et accélérer dans la direction du village. Ensuite, elle courut dans le vestibule et se précipita sur l'annuaire téléphonique. Il lui fallut quelques secondes avant de trouver le numéro qu'elle cherchait. Elle le composa, attendit et parla. Lorsqu'elle eut raccroché, elle retourna dans la salle de séjour. Lentement, sans cérémonie, elle enleva l'épée française du mur, et, parfaitement immobile, elle la tint à bout de bras. Puis, retenant le

fourreau de la main gauche, elle dénuda progressivement la lame en tirant de la main droite. Enfin, elle alla se placer sur le pas de la porte et promena son regard sur la pièce, observant la disposition des meubles et des objets comme si elle les voyait pour la première fois, comme si elle calculait ses chances dans une épreuve à venir.

Au bout de quelques minutes, elle gagna le bureau et se tint à nouveau debout sur le seuil de la pièce. À côté de la cheminée se trouvait un fauteuil victorien. Elle le tira jusqu'à la porte, cacha l'épée nue derrière lui, pointe par terre, et glissa le fourreau sous le siège. Satisfaite qu'on ne puisse voir ni l'une ni l'autre, elle retourna dans la salle de séjour, où elle s'assit près du feu et resta, attendant que le bruit du moteur annonçât l'arrivée de la voiture.

3

Si, lorsqu'elle arriva au bureau quelques minutes avant neuf heures, Claire Easterbrook fut surprise que l'inspecteur Blakelock lui demande de se rendre immédiatement auprès du commandant Dalglish, elle n'en laissa rien voir. Elle passa d'abord sa blouse blanche, mais elle ne prit pas davantage de temps pour obéir à la convocation que ce qu'elle jugeait strictement nécessaire à l'affirmation de son indépendance. Lorsqu'elle entra dans le bureau du directeur, elle vit les deux policiers, le brun et le roux, en train de discuter tranquillement devant la fenêtre, comme si, songea-t-elle, leur présence en ces lieux était parfaitement naturelle. Sur le bureau du Dr. Howarth, il y avait un dossier qu'elle ne connaissait pas, et, sur la table de conférence, un plan du Laboratoire et une carte du village dépliés ; mais autrement, la pièce avait le même aspect que d'ordinaire. Dalglish s'approcha du bureau et dit :

« Bonjour, Miss Easterbrook. Vous savez ce qui s'est passé la nuit dernière ?

– Non. Je suis allée au théâtre, en sorte qu'on ne pouvait pas me joindre. Et ce matin, je n'ai parlé à personne qu'à l'inspecteur Blakelock, qui ne m'a rien dit du tout.

– On a trouvé Stella Mawson, l'amie de Miss Foley, pendue dans la chapelle. »

Elle fronça les sourcils comme si cette nouvelle était une attaque personnelle, et dit d'un ton qui ne trahissait qu'un intérêt poli :

« Ah ? Je ne crois pas que je la connaissais. Si, je me souviens, elle était au concert de la chapelle. Des cheveux gris, des yeux

remarquables. Qu'est-ce qui s'est passé ? Elle s'est suicidée ?

- Possible. En tout cas, ce n'est sûrement pas un accident.
- Qui l'a trouvée ?
- Miss Pridmore.
- Pauvre petite ! » s'exclama-t-elle avec une réelle sympathie.

Dalglish ouvrit le dossier, y prit deux enveloppes transparentes, et dit :

« J'aimerais que vous jetiez un coup d'œil à ces quatre cheveux. C'est urgent, je n'ai pas le temps de les envoyer à Londres. Si possible, je voudrais que vous me disiez si les cheveux bruns sont de la même tête.

– Le contraire est plus facile à établir. Je vais les regarder au microscope, mais je ne suis pas sûre de pouvoir vous aider. Identifier des cheveux est toujours difficile, et je ne peux pas espérer tirer grand-chose de trois exemplaires. En tout cas, ce n'est pas suffisant pour faire un spectromètre. Si l'on me demandait de témoigner, je dirais qu'avec trois cheveux, on ne peut rien prouver. »

Dalglish dit :

« Je vous serais tout de même reconnaissant d'y jeter un coup d'œil. Ce n'est qu'une piste, et je voudrais savoir s'il vaut la peine de la suivre.

– J'aimerais bien regarder, si ça ne vous dérange pas, dit Massingham.

– Et si ça me dérange ? »

Dix minutes plus tard, levant les yeux du microscope, elle déclara :

« Ne parlons pas de certitudes : il ne s'agit ici que d'impressions. À mon avis, qui vaut ce qu'il vaut, ces cheveux proviennent de têtes différentes. La pellicule, l'écorce, la substance présentent des différences sensibles. Mais je crois que, dans les deux cas, il s'agit de cheveux d'homme. Regardez-vous-même. »

Massingham se pencha sur le microscope. Il vit ce qui lui parut être la section de deux arbres, aux veinures bien marquées. À côté, l'écorce de deux autres coupes présentait un aspect déchiqueté. S'il s'était agi d'arbres, il aurait en effet pensé qu'ils n'appartenaient pas à la même espèce. Il dit :

« Merci, mademoiselle. Je dirai ce qu'il en est à Mr. Dalglish. »

Il n'y avait rien qu'il pût mettre entre lui et la lame, affûtée comme celle d'un rasoir. Il avait tout d'abord pensé qu'une balle eût été pire, mais maintenant, il n'en était plus aussi sûr. L'emploi d'une arme à feu demandait un tant soit peu d'adresse, une vague expérience. Une balle pouvait se loger n'importe où, et si la première le manquait, il aurait pu l'empêcher d'en tirer une seconde. Mais elle avait à la main trois pieds d'acier tranchant, et dans cet espace confiné, qu'elle le frappe d'estoc ou de taille, il était certain qu'elle allait le blesser jusqu'à l'os. Il comprenait maintenant pourquoi elle l'avait fait entrer dans le bureau. Il n'y avait pas ici assez de place pour manœuvrer, pas d'objet dont il puisse se servir pour se défendre. D'ailleurs, il savait qu'il ne devait pas regarder autour de lui, mais garder les yeux fixés droit sur elle sans exprimer la moindre peur. De même, il fallait qu'il parle d'une voix calme, raisonnable ; un sourire nerveux, un soupçon d'hostilité ou de provocation, et il n'aurait même pas le temps de s'exprimer.

« Voyons, dit-il, vous ne croyez pas qu'il vaudrait la peine de parler un peu. Vous vous trompez de personne, je vous assure.

– Lisez ce billet, ordonna-t-elle. Derrière vous, sur le bureau. Lisez-le à haute voix. »

Sans même tourner la tête, il tâtonna sur le bureau jusqu'au moment où sa main rencontra une feuille de papier. Il lut :

« Vous feriez mieux de contrôler les prises de cannabis pendant que l'inspecteur Doyle est dans le coin. Comment pensez-vous qu'il puisse entretenir sa maison ?

– Alors ?

– Où est-ce que vous avez trouvé ça ?

– Chez Edwin Lorrimer. C'est Stella qui l'a trouvé, et elle me l'a donné. Vous l'avez tuée parce qu'elle savait, parce qu'elle a voulu vous faire chanter. Hier soir, vous aviez rendez-vous avec elle à la chapelle, et vous l'avez étranglée. »

Si la situation n'avait été aussi dangereuse, il en aurait volontiers ri. Mais ils parlaient, et c'était l'essentiel. Plus elle attendrait, plus il aurait de chances de s'en tirer.

« Vous voulez dire que votre amie croyait que j'avais tué le Dr. Lorrimer ?

– Non, elle savait que ce n'était pas vous. Le soir du meurtre, elle est allée se promener, et je crois qu'elle a vu quelqu'un sortir du Labo – quelqu'un qu'elle a reconnu. Elle savait donc que ce n'était pas vous. Si elle avait pensé que vous étiez l'assassin, elle ne se serait pas

risquée à vous rencontrer seule. J'ai parlé de ça avec le commissaire Dalglish. Elle s'est rendue à la chapelle en pensant qu'elle ne risquait rien, qu'elle pourrait s'arranger avec vous. Mais vous l'avez tuée. Et c'est pourquoi je vais vous tuer aussi. Stella avait horreur de l'idée qu'on envoie les gens en prison. Moi, je ne peux pas supporter l'idée que son assassin reste libre. Dix ans en échange de sa vie ? Vous savoir vivant alors qu'elle est morte ? Non, ce n'est pas possible. »

Elle pensait ce qu'elle disait, il en était certain. Il avait déjà eu à faire à des gens qui, poussés au-delà de ce qu'ils pouvaient supporter, avaient sombré dans la folie ; il reconnaissait ce regard fanatique. Il se tenait bien droit, parfaitement immobile, attendant le premier raidissement instinctif des muscles annonçant qu'elle cillait frapper. Il s'efforça de parler d'une voix calme, aussi neutre que possible.

« C'est un point de vue intéressant, et que je peux tout à fait admettre. À vrai dire, je n'ai jamais compris pourquoi des gens que la peine de mort révolte acceptent si volontiers de faire mourir quelqu'un à petit feu en le condamnant à vingt ans de prison. Leur seule excuse, c'est de condamner un coupable, quelqu'un qui a été jugé en bonne et due forme. Mais dans le cas présent, croyez-moi, Miss Foley, vous vous trompez de personne. Je n'ai pas tué Lorrimer, et heureusement pour moi, je suis à même de le prouver.

– Peu m'importe Edwin Lorrimer. C'est Stella qui m'intéresse. Et vous l'avez tuée.

– Je ne savais même pas qu'elle était morte. Mais si on l'a tuée hier entre trois heures et demie et sept heures et demie, j'ai le meilleur alibi qui soit : j'étais au commissariat de Guy's Marsh, où le Yard m'interrogeait. Et je suis resté là-bas deux heures encore après le départ de Dalglish et de Massingham. Vous n'avez qu'à téléphoner, vous verrez bien. Tenez, enfermez-moi dans un placard, quelque part d'où je ne puisse pas m'échapper, et téléphonez à Guy's Marsh. Enfin, vous ne voudriez pas commettre une erreur, non ? Vous me connaissez. Vous ne voudriez pas me tuer, et de façon horrible, alors que le véritable assassin court encore. J'admets tout à fait votre idée de faire justice vous-même, mais ici, il s'agirait d'un meurtre. »

La main qui tenait l'épée s'était légèrement détendue, mais le regard était toujours aussi fixe, le visage toujours aussi blanc. Elle dit :

« Et ce billet ?

– Je sais très bien qui l'a envoyé : c'est ma femme. Elle voulait que je quitte la police, et elle savait que le meilleur moyen de m'amener à donner ma démission était de me susciter des ennuis administratifs. C'est ce qui a failli se passer il y a deux ans : j'avais eu un petit problème, et quand la commission m'a blanchi, j'étais sur le point de

démissionner. Vous devez bien savoir ce qu'une femme est capable de faire par dépit. Ce billet ne prouve rien, sinon qu'elle voulait me perdre et me faire perdre ma place.

– Mais vous avez volé du cannabis, vous l'avez remplacé par Dieu sait quoi, non ?

– Ça n'a rien à voir avec la question, voyons. Vous n'allez pas me tuer pour ça. En plus, je ne vois pas ce que vous pourriez prouver. La dernière prise de cannabis qui est passée entre nos mains, j'ai reçu l'autorisation de la détruire. Et j'ai moi-même aidé à la brûler. Juste à temps, d'ailleurs. L'incinérateur est tombé en panne immédiatement après.

– Et ce que vous avez brûlé, c'était bien du cannabis ?

– En partie, en tout cas. Mais même si vous vous servez de ce billet, vous ne pourrez jamais prouver que j'ai opéré une quelconque substitution. Et qu'est-ce que ça peut faire ? Je ne suis plus dans la police, maintenant. Vous savez que je travaille sur l'affaire du meurtre de la marnière. Est-ce que vous pensez réellement que vous m'auriez trouvé chez moi à cette heure de la journée, prêt à venir vous voir pour satisfaire votre curiosité, si je m'occupais d'une affaire de meurtre, si je n'avais pas démissionné, ou si l'on ne m'avait pas démis de mes fonctions ? Pour la police, je ne suis peut-être pas l'honnêteté incarnée, mais je ne suis pas un assassin, et je peux le prouver. Téléphonez à Dalgliesh, et demandez-le-lui. »

Cette fois, il n'y avait pas de doute, elle tenait l'épée plus mollement. Elle était immobile et regardait peu-la fenêtre. Son visage n'avait pas changé, mais il vit qu'elle pleurait. Des larmes coulaient de ses petits yeux et roulaient sans frein sur ses joues. D'un mouvement rapide, il lui enleva l'épée, et elle se laissa faire sans résister. Il mit alors un bras autour de ses épaules et dit :

« Vous êtes en état de choc, c'est normal. Jamais on n'aurait dû vous laisser seule. Vous ne croyez pas qu'une tasse de thé nous ferait du bien ? Dites-moi où est la cuisine, et je m'en occupe. Mais vous avez peut-être quelque chose de plus fort ?

– Du whisky, oui, dit-elle d'une voix morne. Mais c'était pour Stella ; je n'en bois jamais.

– Eh bien maintenant, vous allez en boire. Ça vous fera du bien. Et moi, j'en ai grand besoin.

– Mais si ce n'est pas vous, reprit-elle, qui a tué Stella ?

– À mon avis, la même personne qui a tué Lorrimer. Deux assassins en même temps dans une petite communauté, c'est le genre de coïncidence auquel je ne crois pas. Mais pour ce qui est du billet, vous feriez bien de le remettre à la police. Il ne peut pas me faire de mal,

plus maintenant, et il pourra leur être utile. Et puis, si votre amie l'a trouvé dans le bureau de Lorrimer, elle a peut-être aussi trouvé autre chose. Elle ne s'est pas servie de ce billet parce qu'elle s'est probablement rendu compte qu'elle ne pouvait pas en tirer grand-chose. Mais elle s'est peut-être servie d'une autre information. »

Toujours d'une voix morne, elle rétorqua :

« Vous pouvez en parler à la police, si vous voulez. Maintenant, tout m'est parfaitement égal. »

Il avait bel et bien l'intention d'appeler la police, mais il s'occupa d'abord de lui faire du thé. Il fut séduit par l'ordre et la propreté de la cuisine, et il prépara le plateau avec le plus grand soin, le plaçant sur une table basse qu'il installa devant la cheminée. Ensuite, il fit du feu et remit l'épée à sa place. Elle avait refusé le whisky qu'il lui proposait, mais lui s'en versa une généreuse rasade avant de s'asseoir en face d'elle, de l'autre côté de la cheminée. Elle ne l'attirait pas. Lors de leurs brèves rencontres au Laboratoire, il n'avait jamais fait attention à elle. Pour lui, c'était tout à fait inhabituel de se mettre en quatre pour une femme dont il n'attendait rien, et le sentiment d'être à la fois aimable et désintéressé lui parut des plus agréables. Assis en silence en face de cette femme, il oubliait les difficultés de la journée et éprouvait une étrange sensation de paix. Les objets qui encombraient la pièce lui paraissaient maintenant de qualité, et il se demanda si elle allait en hériter.

Ce n'est qu'au bout de dix minutes qu'il se décida à téléphoner. Lorsqu'elle le vit revenir, elle parut soudain sortir de sa léthargie et demanda :

« Alors, qu'est-ce qu'il dit ? »

Il alla se rasseoir d'un air soucieux avant de répondre :

« Il n'était ni au Laboratoire ni à Guy's Marsh. Et Massingham non plus. À ce qu'il paraît, ils sont à Muddington. Ils sont allés à la marnière. »

Ils reprirent le chemin qu'ils avaient suivi la veille après avoir entendu la cloche de la chapelle, et, parvenus au croisement de la route de Guy's Marsh, ils tournèrent à droite dans la grand-rue du village. Ni l'un ni l'autre ne parlaient. Ayant jeté un coup d'œil au visage de son chef, Massingham avait décidé qu'il serait prudent de

garder le silence. D'ailleurs, il n'était pas temps de se féliciter. Ils n'avaient pas encore de preuves ; il leur manquait ce fait patent sur lequel ils pourraient réellement construire. Et Massingham se demandait s'il n'allait pas toujours leur échapper. Ils avaient affaire à des hommes et des femmes intelligents qui devaient savoir qu'il leur suffisait de ne pas ouvrir la bouche pour que rien ne puisse être prouvé.

Dans la grand-rue, les premiers acheteurs du samedi faisaient peu à peu leur apparition. Des groupes de commères interrompaient leurs bavardages quelques secondes pour regarder passer la voiture. Maintenant, les maisons s'espaçaient à l'approche du domaine de Hoggatt, dont ils voyaient à droite le nouveau bâtiment. Alors que Massingham venait de rétrograder pour prendre la route conduisant à l'ancien presbytère, ils virent soudain rebondir devant eux le ballon bleu et blanc derrière lequel courait William, toujours chaussé de ses bottes jaunes. Ils roulaient trop lentement pour qu'il y eût un quelconque danger, mais Massingham ne put retenir un juron en même temps qu'il freinait et tournait le volant à gauche. Puis ce furent deux secondes d'horreur.

Après coup, il sembla à Dalgliesh que le temps s'était arrêté, de sorte qu'il gardait en mémoire chaque phase de l'accident et pouvait le revoir comme une séquence de film passée au ralenti. La Jaguar rouge jaillissant brusquement et restant suspendue dans l'air ; la flamme bleue d'un regard terrifié ; la bouche ouverte sur un cri silencieux ; les mains crispées sur le volant. Instinctivement, il se prépara à la collision en se protégeant la tête des deux mains. La Jaguar accrocha le pare-chocs arrière de la Rover et l'arracha dans un hurlement de métal déchiré. La voiture fit une violente embardée et pivota sur place. Puis il y eut une seconde de silence absolu, après quoi les deux hommes, ayant détaché leur ceinture de sécurité, se précipitèrent hors de la voiture vers le corps inerte qui gisait de l'autre côté de la route. Une botte était restée au milieu de la chaussée, et le ballon continuait de rouler dans l'herbe.

William avait été projeté dans un tas de foin resté sur le bord de la route depuis les regains précédents.

Il était étendu, les bras en croix, si détendu dans sa parfaite immobilité que Massingham, horrifié, pensa tout d'abord qu'il avait eu la nuque brisée. Tandis qu'il faisait un effort sur lui-même pour ne pas le prendre dans ses bras mais appeler plutôt une ambulance de la voiture, William revint à lui et s'efforça de se débarrasser du foin dont il était couvert. Puis, se voyant en même temps dépossédé de son ballon et de sa dignité, il se mit à pleurer. Domenica Schofield, cheveux éparés sur son visage exsangue, les rejoignit d'un pas mal

assuré.

« Il n'a rien ? »

Massingham tâta les membres du garçon puis le prit dans ses bras.

« Non, je ne crois pas. Ça a l'air d'aller. »

Ils avaient rejoint l'allée de l'ancien presbytère lorsqu'ils virent Eleanor Kerrison se précipiter vers eux en courant. À voir les mèches humides tombant sur ses épaules, il était évident qu'elle venait de se laver la tête. Les cris de William redoublèrent aussitôt qu'il la vit. Lorsqu'elle les eut rejoints, elle s'accrocha au bras de Massingham, s'efforçant gauchement de le suivre, le visage penché vers celui de son frère.

« Papa a été appelé d'urgence pour s'occuper d'un corps, expliqua-t-elle. Il a dit qu'il nous emmènerait déjeuner à Cambridge dès qu'il serait de retour. Il faut que nous achetions un lit d'adulte pour William, et je m'étais lavé les cheveux pour l'occasion. J'ai cru que Miss Willard s'occupait de lui. Il n'a rien, au moins ? Vous êtes sûrs ? Il ne faut pas l'emmener à l'hôpital ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

– Apparemment, il a été heurté par la Jaguar. Mais grâce à Dieu, il a atterri dans un tas de foin.

– Il aurait pu être tué. Elle sait pourtant bien que la route est dangereuse. Quand il est seul, il n'est pas censé sortir du jardin. Vous ne croyez pas qu'il vaudrait mieux appeler le Dr. Greene ? »

Massingham alla droit dans le salon et déposa William sur le sofa.

« Si vous voulez, vous pouvez l'appeler, répondit-il. Mais je suis sûr qu'il n'a rien. Il suffit de l'entendre. »

Comme s'il avait compris, William arrêta aussitôt de hurler et se redressa. Il se mit alors à hoqueter bruyamment, mais sans paraître le moins du monde en être dérangé, regardant avec intérêt les gens groupés autour de lui, puis fixant pensivement son pied droit déchaussé. Enfin, s'adressant à Dalglish, il demanda :

« Où l'est ma balle ?

– Quelque part à côté de la route, répondit Massingham. J'irai la chercher. Si le portail de l'entrée pouvait se fermer, ce genre d'accident n'arriverait pas. »

Ils entendirent alors des pas dans le vestibule, et Miss Willard, gênée, apparut à la porte du salon. Eleanor, qui s'était assise à côté de son frère, se leva aussitôt et la toisa avec un mépris si visible que la pauvre femme en rougit. Puis, s'efforçant de sourire, elle dit d'une voix hésitante :

« Il me semblait bien que j'entendais des voix... » Eleanor l'interrompt. Elle avait, songea Massingham, l'arrogance et la cruauté

d'une matrone victorienne congédiant une fille de cuisine. La scène avait quelque chose de comique, mais elle était surtout pathétique et horrible.

« Vous pouvez faire vos valises et partir. Vous êtes renvoyée. Vous n'êtes capable de rien, même pas de surveiller William pendant que je me lave les cheveux. Il aurait pu être tué. Vous êtes totalement inutile. Et vous êtes laide, vous êtes vieille, vous êtes stupide. Vous buvez, vous sentez mauvais. Tout le monde vous hait, personne n'a besoin de vous, ici. Allez empaqueter vos horreurs et partez. C'est moi qui m'occuperai de papa et de William. Il n'a besoin de personne d'autre. »

Son sourire forcé quitta le visage de Miss Willard, où deux marques rouges apparurent, sur les joues et le front, comme si les mots qu'elle venait d'entendre l'avaient littéralement cinglée. Puis elle perdit brusquement toute couleur et se mit à trembler des pieds à la tête. S'appuyant alors des deux mains au dossier d'une chaise, elle dit d'une voix déformée par la souffrance :

« Vous croyez qu'il a besoin de vous ? Je ne suis peut-être plus très jeune, mais je ne suis pas folle. Et si je suis laide, vous ne valez pas mieux. S'il vous garde, ce n'est que pour William. Ça lui serait bien égal que vous ne soyez plus là. Il en serait même ravi. C'est William qu'il aime, pas vous. Je l'ai assez observé pour le savoir. Il est tout prêt à vous renvoyer chez votre mère. Vous ne le saviez pas ? Mais c'est que vous avez encore bien des choses à apprendre. Qu'est-ce que vous croyez qu'il fait, le soir, une fois qu'il vous croit endormie grâce à ce qu'il a mis dans votre chocolat ? Il va la retrouver à la chapelle, et il fait l'amour avec elle. »

Eleanor regarda un instant Domenica Schofield, puis, se tournant vers Dalglish, elle dit :

« Elle ment ! Dites-moi qu'elle ment ! Ce n'est pas vrai ! »

Il y eut deux secondes de silence, durant lesquelles Dalglish parut réfléchir à la façon dont il allait répondre. Puis soudain, sans regarder son chef et comme s'il ne pouvait se contenir plus longtemps, Massingham lâcha :

« Si, c'est vrai. »

Le regard d'Eleanor passa de Dalglish à Domenica Schofield, après quoi elle se mit à chanceler comme si elle était sur le point de s'évanouir. Dalglish fit un pas dans sa direction, mais elle recula aussitôt. Enfin, elle dit d'une voix sans vie :

« Je croyais que c'était pour moi qu'il avait fait ça. L'autre soir, je ne l'ai pas bu, son chocolat. Je n'étais pas endormie quand il est rentré. Je suis sortie, et je l'ai vu brûler la blouse blanche au jardin. Elle avait des taches de sang. J'ai pensé qu'il était allé voir le Dr.

Lorrimer parce qu'il avait été méchant avec William et moi. J'ai cru qu'il avait fait ça pour moi, parce qu'il m'aimait. »

Et d'un coup, elle se mit à hurler comme une bête blessée, mais aussi de façon si humaine, si adulte, que le sang de Dalglish se glaça.

« Papa ! Papa ! Oh non ! »

Elle porta les mains à sa gorge, sortit de dessous son pull la lanière de cuir qu'elle portait autour du cou, et se mit à tirer dessus de toutes ses forces, jusqu'au moment où le nœud lâcha. Six boutons de laiton armoriés, brillants comme de l'or, tombèrent alors à terre et se mirent à rouler sur le tapis. Massingham se baissa pour les ramasser et les rangea soigneusement dans son mouchoir. Personne ne parlait. William quitta le sofa pour se réfugier vers sa sœur, contre la jambe de laquelle il se serra, le menton tremblant. S'adressant à Dalglish, Domenica Schofield lança :

« Quel triste métier vous faites. » Dalglish l'ignora et dit à Massingham : « Occupez-vous des enfants. Moi, je vais téléphoner pour que la police nous envoie une femme. Et je vais essayer de faire venir aussi Mrs. Swaffield. En attendant que l'une ou l'autre soit là, ne la quittez pas d'une semelle. »

Massingham se tourna vers Domenica Schofield. « Ce triste métier, comme vous dites, vous préféreriez que personne ne le fasse ? »

Il s'approcha d'Eleanor, qui tremblait violemment. Dalglish pensa qu'elle allait reculer, mais elle resta parfaitement immobile. En trois mots, il avait détruit toutes ses illusions, et pourtant, il demeurerait le seul vers qui elle pouvait se tourner. Massingham enleva son manteau de tweed et le lui mit sur les épaules. Sans la toucher, il lui dit d'une voix douce :

« Venez avec moi. Vous allez me montrer où l'on peut faire du thé. Ensuite, vous vous étendrez un moment. William et moi, nous resterons avec vous. Je ferai la lecture à William. »

Elle l'accompagna comme un prisonnier son geôlier, sans le regarder, le long manteau traînant jusque par terre. Massingham prit William par la main. La porte se referma derrière eux. Dalglish aurait souhaité ne jamais revoir Massingham. Mais il le reverrait, et sans lui en vouloir, sans même plus penser à ce qui s'était passé. Il aurait souhaité ne jamais plus travailler avec lui, mais il savait qu'ils collaboreraient encore. Il n'était pas du genre à détruire la carrière d'un subordonné simplement parce qu'il avait blessé des susceptibilités auxquelles lui-même estimait ne pas avoir le droit de toucher. Pour l'instant, ce que Massingham avait fait lui paraissait impardonnable. Mais la vie lui avait enseigné que l'impardonnable est souvent aussi ce qu'on pardonne le plus aisément. Le travail de

policier pouvait se faire honnêtement ; c'était même la façon la plus sûre de le faire. Mais on ne pouvait pas l'exercer sans faire souffrir personne.

Miss Willard s'était effondrée sur le sofa. Elle marmonnait, comme pour se donner une explication à elle-même :

« Je ne voulais pas. C'est elle qui m'a fait dire cela. Je ne voulais pas. Je ne voulais pas lui faire de mal. »

Domenica Schofield s'apprêtait à partir.

« Le mal qu'on fait, c'est généralement malgré soi », commenta-t-elle. Puis, s'adressant à Dalglish : « Si vous avez besoin de moi, vous me trouverez à la maison.

– Il faudra que vous fassiez une déposition.

– Mais comment donc. C'est toujours le cas, non ? Passion et solitude, terreur et désespoir, toute la confusion humaine soigneusement mise en ordre sur une page et demie de papier officiel.

– Non, des faits, nous ne demandons rien d'autre. »

Il ne lui demanda pas à quel moment cela avait commencé. Ce n'était guère important, après tout, et il estima inutile de poser la question. Brenda Pridmore lui avait dit que, lors du concert donné dans la chapelle, elle se trouvait assise au même rang que Mrs. Schofield et que le Dr. Kerrison. Or le concert avait eu lieu le jeudi 26 août, et au début du mois suivant, Domenica avait rompu avec Edwin Lorrimer ?

Une fois parvenue à la porte, elle hésita et se retourna. Dalglish dit :

« Le lendemain du meurtre, est-ce qu'il vous a téléphoné pour vous dire qu'il avait replacé la clé sur le corps de Lorrimer ?

– Non. Il ne me téléphonait jamais. Et Lorrimer non plus. Ça faisait partie de nos conventions. Moi non plus, je ne téléphonais pas. » Elle s'interrompit un instant avant d'ajouter, comme à contrecœur :

« Je ne savais pas. J'aurais pu y penser, mais je ne savais pas. C'est quelque chose qu'il a décidé sans m'en parler. Je n'y suis pour rien. Ce n'est pas à cause de moi qu'il a fait cela.

– Je ne le crois pas non plus, rétorqua Dalglish. D est rare que le mobile d'un meurtre soit si peu important. »

Elle fixa sur lui ses yeux inoubliables, puis demanda :

« Pourquoi ne m'aimez-vous pas ? » Il concevait difficilement qu'on pût être assez égoïste pour poser une question pareille dans de telles circonstances. Mais ce qu'il voyait au fond de lui-même lui inspirait encore davantage de dégoût. Il ne comprenait que trop bien ce qui

avait amené ces deux hommes à se conduire comme des écoliers honteux de leur désir, mais prêts à tout pour prolonger ce jeu d'amour ésotérique dont elle était l'initiatrice. S'il en avait eu l'occasion, songea-t-il amèrement, il aurait sans doute fait de même.

Maintenant qu'elle était partie, il était temps pour lui de s'occuper de Miss Willard. Il demanda :

« Est-ce que vous avez téléphoné au Dr. Lorrimer pour lui parler des bougies brûlées et des numéros de cantiques affichés au tableau ?

– Je lui en ai parlé, pas ce dernier dimanche, le dimanche précédent, alors qu'on allait à la messe. Pendant le trajet, il fallait bien dire quelque chose – lui ne disait jamais rien. Et puis c'est vrai que cette histoire de bougies m'inquiétait. C'est fin septembre que je me suis rendu compte que quelqu'un les brûlait. La dernière fois que je me suis rendue à la chapelle, elles s'étaient encore consumées. J'ai pensé qu'on se servait peut-être des lieux pour des cérémonies de magie noire. Il est vrai que la chapelle a été sécularisée, mais pour moi, c'est toujours un lieu saint. Et tellement retiré. Personne n'y va jamais. Les gens d'ici n'aiment pas sortir après la tombée de la nuit. Je me demandais s'il fallait en parler au pasteur, ou consulter le père Gregory. Le Dr. Lorrimer m'a demandé d'aller à la chapelle dès le lendemain, et de lui dire quels numéros s'y trouvaient affichés. C'était une drôle de chose à demander, mais il avait l'air de penser que c'était important. Moi, je n'avais même pas remarqué qu'on les changeait. Vous comprenez, je pouvais demander la clé sans problème. Mais lui, il n'aimait pas le faire. »

Il aurait pourtant pu la prendre sans donner de signature, songea Dalglish. Pourquoi ne l'avait-il pas fait ? Parce qu'il avait peur d'être vu ? Parce qu'avec son conformisme obsessionnel il était incapable d'enfreindre la moindre règle ? Peut-être. Mais c'était plus probablement parce qu'il répugnait à retourner à la chapelle pour avoir lui-même sous les yeux la preuve de sa trahison. Elle n'avait même pas pris la peine de changer de lieu de rendez-vous. Elle se servait toujours du même code pour fixer la date de la prochaine rencontre. Et la clé qu'elle avait remise à Kerrison était celle qu'employait Lorrimer – Lorrimer qui connaissait mieux que personne la signification de ces quatre numéros : le vingt-neuvième jour du dixième mois à dix-huit heures quarante. Il demanda encore :

« Et vendredi dernier, vous avez attendu ensemble sous le couvert des arbres ?

– C'était son idée. Il voulait qu'il y ait un témoin, vous comprenez. Il avait raison de s'inquiéter. Une femme pareille était tout le contraire de ce qu'il fallait comme belle-mère à William. Un homme après l'autre, disait le Dr. Lorrimer. C'est pour ça qu'elle a dû quitter

Londres. Les hommes, elle ne pouvait pas les laisser tranquilles. N'importe qui faisait l'affaire. Il la connaissait bien, voyez-vous. D'après lui, tout le Laboratoire savait. Un jour, elle lui avait même fait des avances, à lui. Horrible. Il avait dans l'idée d'écrire à Mrs. Kerrison pour mettre fin à tout cela. Mais je n'ai pas pu lui donner l'adresse. Le Dr. Kerrison cache toujours son courrier : en outre, je ne suis même pas sûre qu'il sache exactement où est sa femme. Mais nous savions qu'elle était partie avec un médecin, et nous savions son nom. C'est un nom très courant, mais le Dr. Lorrimer pensait pouvoir le retrouver grâce à l'annuaire médical. »

L'annuaire médical. Voilà pourquoi il avait voulu le consulter, et pourquoi il avait ouvert si vite lorsque Bradley avait sonné. Il se trouvait alors au rez-de-chaussée dans le bureau du directeur. Avec lui, il avait son cahier de notes. Howarth l'avait bien dit : il détestait les bouts de papier et inscrivait dans son cahier tout ce qu'il jugeait important. À n'en pas douter, les noms et les adresses des amants possibles de Mrs. Kerrison devaient revêtir à ses yeux une très grande importance.

Miss Willard le regarda, et Dalgliesh constata qu'elle pleurait. Ses larmes, dont elle paraissait inconsciente, roulaient de ses joues sur ses mains.

« Qu'est-ce qui va lui arriver ? demanda-t-elle. Qu'est-ce que vous allez lui faire ? »

À ce moment-là, la sonnerie du téléphone retentit, et Dalgliesh traversa le hall pour aller répondre dans le bureau. C'était Clifford Bradley. Il parlait d'une voix excitée de jeune fille. Il dit :

« Commandant Dalgliesh ? C'est la police qui m'a communiqué votre numéro. Il fallait que je vous parle tout de suite. C'est très important. Je viens de me souvenir pourquoi j'étais persuadé que l'assassin se trouvait toujours au Labo. J'ai réentendu le même bruit il y a à peine deux minutes en descendant de la salle de bains. Sue venait de téléphoner à sa mère, et elle raccrochait. Ce que j'ai entendu, j'en suis certain, c'est quelqu'un qui raccrochait. »

Ce n'était que la confirmation de ce qu'il soupçonnait depuis longtemps. De retour dans le salon, il demanda à Miss Willard :

« Pourquoi nous avez-vous dit que, le soir du meurtre à neuf heures, vous aviez entendu le Dr. Kerrison téléphoner de son bureau ? Parce qu'il vous l'avait demandé ? » Elle le regarda d'un air scandalisé. « Oh non, jamais il n'aurait fait une chose pareille ! Il m'a simplement demandé si, par hasard, je l'avais entendu. Il m'a demandé cela quand il est rentré du Laboratoire, après la découverte du corps. Moi, je voulais l'aider, me rendre utile. C'était un mensonge, mais je ne le

voyais pas ainsi. J'avais presque l'impression de l'avoir entendu. Et puis je ne voulais pas que vous le soupçonniez ; j'étais tellement certaine que ce n'était pas lui. C'est un homme si gentil, si bon. Protéger un innocent, je ne pouvais tout de même pas voir ça comme un péché. Je savais qu'il était tombé entre les griffes de cette femme, mais je savais aussi qu'il était incapable de tuer. »

Il avait probablement toujours eu l'intention de téléphoner à l'hôpital depuis le Laboratoire. Mais, avec le cadavre de Lorrimer à côté de lui, il lui avait fallu du cran. Au moment où il avait entendu des pas, il avait tout juste eu le temps de raccrocher. Et alors ? Alors, il avait dû attendre dans la chambre noire, immobile, retenant son souffle, le cœur battant, se demandant qui pouvait bien venir à une heure pareille, comment ce quelqu'un avait pu entrer. Il avait dû penser qu'il pouvait s'agir de Blakelock : Blakelock, qui téléphonerait immédiatement à la police, qui ferait immédiatement fouiller le Labo.

Mais ce n'était que le pauvre Bradley. Il n'y avait pas eu de coup de téléphone, pas d'appel à l'aide, seulement l'écho de pas apeurés le long du corridor. Maintenant, tout ce qu'il avait à faire était de sortir à son tour et de rentrer chez lui par le nouveau Laboratoire comme il était venu. Il avait éteint la lumière et gagné la porte d'entrée. Et là, il avait dû voir les phares de la voiture de Doyle tourner dans l'allée puis dans les buissons. Il n'avait plus osé sortir par la porte. La voie était coupée, et il ne pouvait pas attendre que la voiture s'en aille. À la maison, il y avait Nell, qui, peut-être, allait se réveiller et l'appeler. Il y avait ce coup de téléphone auquel il devrait répondre à dix heures. Il lui fallait absolument rentrer.

Cependant, il n'avait pas perdu la tête. Il avait eu l'idée subtile de prendre les clés de Lorrimer et de fermer le Laboratoire. Ainsi, la police concentrerait son attention sur les quatre jeux de clés et le nombre restreint de personnes qui y avaient accès. Il n'y avait plus pour lui qu'une façon de sortir, mais il avait l'adresse, le sang-froid nécessaires pour passer par là. Il avait passé la blouse de Middlemass pour protéger ses propres vêtements – il savait qu'un seul fil arraché pouvait être fatal. Mais rien de tel n'avait eu lieu. Et au petit matin, une légère pluie avait effacé toute trace de son passage sur les murs ou sur les fenêtres.

Il était rentré chez lui sans encombre. Il avait trouvé un prétexte pour passer chez Miss Willard et étayer ainsi son alibi. Durant son absence, personne n'avait téléphoné, personne n'avait demandé à le voir. Et il savait que, le lendemain, il serait parmi les premiers à examiner le corps. Howarth avait dit être resté près de la porte tandis que Kerrison l'examinait. Ça devait être à ce moment-là qu'il avait glissé la clé dans la poche de Lorrimer. Mais là, il avait commis une

erreur, car Lorrimer portait ses clés en trousseau, et non pas isolées dans sa poche.

Il entendit un crissement de pneus sur le gravier de l'allée. Il alla jusqu'à la fenêtre et vit que c'était une voiture de police conduite par le brigadier Reynolds accompagnant deux femmes. L'affaire était réglée ; l'enquête était pratiquement terminée. Il ne leur restait plus qu'à mener un dernier interrogatoire, qui serait aussi le plus difficile.

Au bord de la marnière, un garçonnet jouait avec un cerf-volant. Porté par le vent, celui-ci s'élevait dans un ciel d'azur aussi clair et brillant qu'en plein cœur de l'été. On entendait un peu partout des éclats de voix et des rires. Sous le soleil, les boîtes de conserve abandonnées avaient l'air de jouets, et de vieux papiers s'agitaient joyeusement dans la brise. L'air était vif et sentait bon la mer. On aurait pu croire que les gens groupés là s'en allaient en pique-nique, que des dunes prolongeaient la marnière, que la plage était à deux pas. Et la toile que des policiers s'efforçaient de dresser contre le vent évoquait le montage d'un théâtre Guignol devant une foule de curieux attendant patiemment à distance le début du spectacle.

Le commissaire Mercer monta à leur rencontre aussitôt qu'il les vit.

« Triste affaire, annonça-t-il. C'est le mari de la fille qu'on a retrouvée mercredi. Un garçon boucher. Hier, il a ramené un couteau à la maison, et le soir, il est venu ici se trancher la gorge. Il a laissé un mot confessant qu'il l'avait tuée. Pauvre diable. Si nous l'avions arrêté hier, ça ne se serait pas passé. Mais avec la mort de Lorrimer et la démission de Doyle, on a perdu du temps. Nous n'avons eu qu'hier soir le résultat de l'analyse de sang. Mais qui venez-vous voir ? »

Mercer était visiblement dévoré de curiosité, mais Dalglish répondit simplement :

« Kerrison.

– Ah bon. Je crois qu'il a terminé son travail. Je vais aller vous le chercher. »

Trois minutes plus tard, Kerrison était devant eux. Il dit :

« C'est Nell, non ?

– Oui, c'est elle. »

Il ne demanda ni quand ni comment. Il écouta attentivement Dalglish lui rappeler ses droits, comme s'il entendait la formule pour la première fois et voulait la mémoriser. Puis, regardant Dalglish, il dit :

« Je préfère ne pas aller au commissariat de Guy's Marsh. Je voudrais vous expliquer ici, maintenant, rien qu'à vous. Oh, ne vous inquiétez pas, je ferai des aveux complets. Quoi qu'il arrive, je ne veux

pas que Nell ait à témoigner. Est-ce que vous pouvez me promettre qu'on la laissera tranquille ?

– Vous savez bien que je ne peux pas prendre un engagement pareil. Mais si vous plaidez coupable, il n'y a pas de raison que la Couronne fasse appel à elle. »

Dalgliesh ouvrit la porte de la voiture, mais Kerrison secoua la tête et dit, sans le moindre apitoiement sur lui-même :

« Non, je préférerais rester dehors. J'ai devant moi suffisamment d'années où je serai privé du plein air. Peut-être tout ce qui me reste à vivre. S'il n'y avait que la mort de Lorrimer, je pourrais espérer un verdict pas trop dur – je l'ai tué sans préméditation. Mais il y a l'autre meurtre. »

Massingham resta près de la voiture tandis que les deux autres faisaient le tour de la marnière. Kerrison dit :

« C'est ici que ça a commencé, à cet endroit même, il y a quatre jours seulement. Quatre jours qui paraissent une éternité. Une autre vie, un autre temps. Après la découverte du meurtre, on nous a appelés tous les deux sur les lieux, et il a profité de l'occasion pour me prendre à l'écart et me dire de le retrouver le soir même à huit heures et demie au Laboratoire. Ce n'était pas une prière, mais un ordre. Et il m'a dit aussi de quoi il voulait me parler. C'était, bien sûr, de Domenica. »

Dalgliesh demanda :

« Vous saviez qu'il avait été son amant ?

– Non, je ne l'ai appris que ce soir-là. Domenica ne m'avait jamais parlé de lui ; elle n'avait jamais mentionné son nom. Mais quand il s'est mis à déverser sa bile, sa haine, sa jalousie, j'ai vite compris. Je ne lui ai pas demandé comment il avait appris que j'étais son amant. J'avais l'impression que j'avais affaire à un fou. Et peut-être bien que je l'étais moi-même.

– C'est alors qu'il vous a menacé d'écrire à votre femme pour que vous perdiez la garde des enfants au cas où vous ne rompiez pas immédiatement ?

– Écrire à ma femme, il voulait le faire de toute façon. Il voulait renouer avec Domenica, et je crois vraiment qu'il croyait cela possible. Mais il voulait aussi me punir. Tant de haine, je n'en avais vu qu'une fois. Il était là à m'injurier, à me menacer, à me dire que j'allais perdre les enfants, que j'étais un père indigne, que je ne les reverrais plus jamais. Et brusquement, il m'a semblé que ce n'était plus lui qui parlait. Tout ce qu'il me disait, je l'avais déjà entendu de ma femme. C'était sa voix à lui, mais ses paroles à elle. Et je n'ai plus pu le supporter. La nuit précédente, je n'avais presque pas dormi. En

rentrant, j'avais eu une scène terrible avec Nell, et toute la journée, je m'étais inquiété de ce que Lorrimer allait me dire.

« C'est à ce moment-là que le téléphone a sonné. C'était son père, qui se plaignait que la télévision ne marchait pas. Il a seulement dit quelques mots, puis il a raccroché. Mais pendant qu'il parlait, j'ai aperçu le maillet. Et je savais que j'avais des gants dans la poche de mon pardessus. Ce coup de téléphone semblait l'avoir calmé. Il m'a dit qu'il n'avait plus rien d'autre à me dire. Quand il s'est retourné pour me signifier que l'entretien était terminé, j'ai pris le maillet et j'ai frappé. Il est tombé sans faire de bruit. J'ai remis le maillet sur la table, et c'est alors que j'ai vu le cahier ouvert avec les noms et les adresses de trois médecins. L'un d'eux était l'amant de ma femme. J'ai arraché la page et je l'ai mise dans ma poche. Ensuite, j'ai donné ce coup de téléphone à l'hôpital. Il était exactement neuf heures. Pour le reste, je crois que vous savez tout. »

Ils avaient fait le tour de la marnière, marchant côte à côte, le regard fixé sur le sol. Maintenant, il leur fallait revenir sur leurs pas. Dalgliesh dit : « Racontez-moi quand même. » Cependant, il n'apprit rien de nouveau. Tout s'était passé comme il l'avait imaginé. Quand Kerrison eut fini de raconter comment il avait brûlé la blouse blanche et la page du cahier, Dalgliesh lui demanda : « Et Stella Mawson ?

– Elle m'a téléphoné à l'hôpital pour me demander d'aller la voir à la chapelle hier à sept heures et demie. Pour me donner une idée de quoi il retournait, elle m'a dit qu'elle voulait discuter avec moi d'un brouillon de lettre qu'elle avait trouvé dans un certain bureau. J'ai tout de suite compris où elle voulait en venir. »

Cette lettre, elle devait l'avoir emmenée avec elle à la chapelle, songea Dalgliesh. En tout cas, on ne l'avait pas retrouvée dans son bureau. Mais il était curieux qu'elle eût pris le risque de dire à Kerrison qu'elle l'avait sur elle. Et lui, lorsqu'il l'avait tuée, comment pouvait-il être sûr qu'elle n'en avait pas laissé une copie quelque part ?

Comme s'il comprenait les questions que se posait Dalgliesh, Kerrison expliqua :

« Ce n'était pas ce que vous pensez. Cette lettre, elle n'essayait pas de me la vendre. Elle n'avait rien à vendre. Elle m'a dit qu'elle l'avait prise dans le bureau de Lorrimer sans trop réfléchir, simplement parce qu'elle ne voulait pas que la police la trouve. Pour je ne sais quelle raison, elle semblait détester Lorrimer, mais à moi, elle ne me voulait aucun mal. Elle m'a dit quelque chose comme : "Il a causé assez de malheur durant sa vie. Pourquoi en causerait-il encore après sa mort ?" Et puis elle a ajouté quelque chose d'étrange ; elle a dit : "Autrefois, j'ai été sa victime. Je ne vois pas pourquoi vous seriez sa victime

aujourd'hui. " Elle se rangeait donc de mon côté ; elle voulait me rendre service. Mais, bien sûr, elle voulait quelque chose en échange, quelque chose de très simple, qu'elle savait que je pouvais lui offrir.

– L'argent nécessaire à l'achat de son cottage, dit Dalglish. Pour elle et pour son amie Angela, c'était très important.

– Oui, mais elle ne me demandait même pas de lui donner cet argent. Tout ce qu'elle voulait, c'est que je le lui prête : quatre mille livres sur cinq ans à un taux d'intérêt qui ne soit pas trop élevé. Elle avait désespérément besoin de cet argent, et dans un délai très rapide. Elle m'a expliqué qu'elle n'avait personne d'autre à qui le demander. Elle était toute prête à faire un arrangement légal. Comme maître chanteur, on ne pouvait pas imaginer plus gentil ni plus raisonnable. »

Et de son côté, elle devait penser qu'elle traitait avec le plus gentil et le plus raisonnable des hommes. Elle n'avait pas du tout eu peur, du moins jusqu'à l'instant terrible où il avait sorti le cordon de sa poche, et où elle avait pris conscience que celui qu'elle avait devant elle n'était pas une victime, comme elle, mais un assassin. Dalglish dit :

« Vous teniez le cordon prêt. À quel moment avez-vous décidé qu'elle devait mourir ?

– Là encore, comme dans le cas de Lorrimer, ça c'est passé presque par hasard. Elle avait eu la clé de la chapelle par Angela Foley, et elle est arrivée la première. En m'attendant, elle s'est installée dans une des stalles du chœur. Elle avait laissé la porte ouverte, et quand je suis entré, j'ai tout de suite vu le coffre. Je savais qu'il y avait des cordons à l'intérieur. Avec Domenica, j'avais eu tout le temps d'explorer les lieux. J'en ai donc pris un, et je l'ai mis dans ma poche. Ensuite, je suis allé la rejoindre dans le chœur, et nous avons parlé. Elle avait la lettre avec elle, dans sa poche. Elle me l'a montrée. Elle n'avait pas la moindre peur. Ce n'était pas la lettre définitive, mais un simple brouillon. Il avait dû prendre un malin plaisir à l'écrire, choisir les mots avec le plus grand soin.

« Elle, c'était une femme tout à fait extraordinaire. Je lui ai dit que j'allais lui prêter l'argent, que je ferais dresser un contrat par mon notaire. Il y avait là un livre de prières ; elle m'a fait mettre la main dessus et jurer que je ne parlerais jamais à personne de ce qui s'était passé entre nous. Ce qui lui faisait peur, je crois, c'est qu'Angela Foley l'apprenne. Et c'est alors que j'ai compris qu'elle était la seule au courant, que ce dangereux secret, elle ne l'avait partagé avec personne. »

Il avait arrêté de marcher, et, se tournant vers Dalglish, il poursuivit :

« Moi, je me suis dit que je ne pouvais pas prendre de risque. Oh, je

n'essaie pas de me justifier. Je n'essaie même pas de vous faire comprendre. Vous n'êtes pas père : jamais vous ne pourriez comprendre. Je ne pouvais pas prendre le risque de donner à ma femme une arme supplémentaire au moment où doit se régler la question de la garde des enfants. Le fait que j'aie une maîtresse ne me semblait pas déterminant – ma femme était bien partie avec un amant.

Mais il ne fallait pas qu'on sache que j'avais une liaison secrète avec une femme dont le dernier amant avait été assassiné, et pour le meurtre duquel je n'avais qu'un piètre alibi. Si l'on apprenait ça, je n'avais plus aucune chance. Ma femme a trop d'atouts pour elle, vous comprenez – extérieurement ; on ne peut rien lui reprocher, elle a l'air parfaitement normale. La folie, c'est facile à diagnostiquer, mais pas une névrose ; et pourtant, Dieu sait que les conséquences d'une névrose peuvent être dramatiques. Nell et moi, ma femme nous a complètement déchirés. Non, il ne fallait pas qu'elle obtienne la garde des enfants. C'est ce qui m'est apparu clairement, là, dans la chapelle, face à Stella Mawson ; je me suis dit que c'était leur vie contre la sienne.

« Et tout s'est fait si facilement. J'ai passé le cordon autour de son cou, et j'ai tiré. Elle a dû mourir tout de suite. Et puis je l'ai portée à l'entrée de la chapelle et je l'ai suspendue au crochet. Je me souviens d'avoir frotté ses bottes sur la chaise avant de la renverser. Ensuite, j'ai traversé le champ pour aller retrouver ma voiture. Je l'avais garée là où je la laisse quand j'ai rendez-vous avec Domenica, derrière la vieille grange, sur la route de Guy's Marsh. Au point de vue temps, tout se passait pour le mieux. On m'attendait à l'hôpital où devait se réunir le comité, mais j'avais prévu de me rendre d'abord dans mon laboratoire pour y travailler un moment. Même si quelqu'un notait l'heure de mon arrivée, j'aurais tout au plus vingt minutes qu'il me serait difficile de justifier. Et vingt minutes, lorsqu'on a à faire un trajet en voiture, ça paraît toujours un retard possible. »

Ils firent quelques pas en silence, puis Kerrison se remit à parler :

« Je ne comprends toujours pas. Elle est si belle. Sans parler de tout ce qu'elle a en plus de la beauté. Elle pourrait avoir n'importe quel homme. Ça me semble incroyable qu'elle m'ait choisi, moi. Mais quand nous étions couchés là ensemble, à la lumière des bougies, dans le calme de la chapelle, après avoir fait l'amour, toute angoisse, toute responsabilité étaient oubliées. La nuit tombant si tôt, c'était facile, pour nous. Elle pouvait garer sans crainte sa voiture à côté de la grange. Le soir, personne ne se promène jamais sur la route de Guy's Marsh, et la circulation est presque inexistante. Je savais que les choses se compliqueraient avec le printemps et ses longues soirées. Mais à vrai dire, je n'espérais pas que notre liaison dure jusque-là. Je

voyais chaque fois comme un miracle le fait d'être avec elle. Pour moi, rien n'existait au-delà de la prochaine rencontre, du prochain rendez-vous dont je découvrirais la date sur le tableau des psaumes. Elle ne voulait pas que je lui téléphone. Jamais je ne l'ai vue, jamais je ne lui ai parlé hors de la chapelle. Je savais qu'elle ne m'aimait pas, mais ce n'était pas important. Elle me donnait ce qu'elle pouvait, et je m'en contentais. »

Ils avaient rejoint la voiture, où Massingham les attendait. Kerrison se tourna vers Dalglish et dit :

« Ce n'était pas de l'amour, mais c'était tout de même une façon d'aimer. Et qui me donnait une telle paix. En ce moment, je connais d'ailleurs aussi une forme de paix, sachant qu'il n'y a plus rien que je puisse faire. C'est la fin des responsabilités, la fin des soucis. Un assassin se met pour toujours à l'écart du reste de l'humanité. C'est une espèce de mort. Et maintenant, je me sens comme un mourant. Les problèmes existent toujours, c'est vrai, mais je les quitte pour une nouvelle dimension. J'ai renoncé à tant de choses en décidant de tuer Stella Mawson – j'ai perdu jusqu'au droit de souffrir. »

Il monta à l'arrière de la voiture sans ajouter un mot. Dalglish ferma la porte. Et soudain, il eut un coup au cœur. Il vit le ballon bleu et blanc rouler vers lui à travers la marnière, et, derrière, un enfant qui courait en riant, poursuivi par sa mère. Une seconde, il avait cru que c'était William, William et ses cheveux bruns, William et ses bottes jaunes luisant dans le soleil.

¹ Titre donné aux fils cadets des pairs d'Angleterre. (*N. d. T.*)

² En français dans le texte. (*N. d. T.*)

³ En français dans le texte (*N. d. T.*)

Table des matières

LIVRE I

Sur les lieux d'un crime

LIVRE II

Mort en blouse blanche

LIVRE III

Un homme d'expérience

LIVRE IV

Pendaison

LIVRE V

La marnière